



**The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project**

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



**Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada**

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

**L'Essor Apostolique
Sœurs de la Charité de l'Hôpital général
de Montréal « Sœurs Grises »
1877-1910
Tome IV**

par
Estelle Mitchell, s.g.m.

Source: courtesy of Service des archives et des
collections Sœurs de la Charité de
Montréal « les Sœurs Grises »

Copyright: © 2003 Les Sœurs Grises
Avec permission

Digitized: April 2019

Estelle Mitchell, s.g.m.

L'Essor apostolique

*Histoire de l'hôpital général des
Sœurs de la Charité de Montréal
« Sœurs Grises » (1877-1910)
Tome 4*



Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIEEN

L'ESSOR APOSTOLIQUE

Sœurs de la Charité
de l'Hôpital général de Montréal, « Sœurs Grises »
1877-1910

Tome IV

Estelle Mitchell, s.g.m.

Membre de la Société historique de Montréal,
de la Société des écrivains canadiens et
du Conseil international des archives

L'Essor apostolique

Sœurs de la Charité
de l'Hôpital général de Montréal, « Sœurs Grises »
1877-1910

TOME 4

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIE

Données de catalogage avant publication (Canada)

Mitchell, E. (Estelle)

L'essor apostolique : Sœurs de la Charité de Montréal, Sœurs Grises, 1877-1910

2^e éd. rev.

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 2-89415-248-5

1. Sœurs Grises – Histoire. 2. Sœurs Grises – Missions – Histoire.

I. Titre.

BX4366.M58 1999

271'.91071428

C99-940459-8

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, de traduction, d'adaptation, de représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopies ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des Éditions du Méridien et de l'auteur.

Éditions du Méridien

1980, rue Sherbrooke Ouest, bureau 540
Montréal (Québec) H3H 1E8

Téléphone : (514) 935-0464

Adresse électronique : info@editions-du-meridien.com

Site Web : www.editions-du-meridien.com

Document de couverture : sœur Jeannine Thériault, s.g.m.

Mise en page : Jean-Yves Collette

DISTRIBUTEURS :

Canada :

NOVALIS
6255, Hutchison, #103
Montréal (Québec)
H2V 4C7

Europe et Afrique :

Éditions Bartholomé
Diffusion Point Social
16, rue Charles-Steenebruggen
B-4020 Liège, Belgique

ISBN : 2-89415-248-5

© Éditions du Méridien 2000

Dépôt légal : premier trimestre 2000

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ABRÉVIATIONS

Ancien journal	Anc. j
Annales	Ann.
Archives	Arch.
Archives des Sœurs Gr. de Montréal	ASGM
Circulaires mensuelles	Circ. mens.
Chroniques	Chron.
Communauté – Communautés	Cté – Ctés
Correspondance générale	Corr. gén.
Dossier – dossiers	Doss.
École – Écoles	Éc.
Maison mère	M.M.
Mémoire particulier, n°	Mém. part., n°
Notice biographique	Not. biog.
Pièces d'arch.	P. arch.
Sœur – sœurs	Sr – Srs
Sœurs Grises de Montréal	Srs. Gr. Mtl.

À Sœur Denise Lefebvre
supérieure générale
des Sœurs de la Charité de Montréal, « Sœurs Grises »
en hommage d'estime et de reconnaissance
pour l'œuvre accomplie en
faveur du retour aux SOURCES
afin d'éclairer le PRÉSENT
et d'orienter L'AVENIR

DU MÊME AUTEUR

- Elle a beaucoup aimé*, Montréal et Paris, Fides, 1959, 37^e mille ;
Traduction anglaise : *Marguerite d'Youville*,
Montréal, Palm Publishers, 1965
- Mère Jane Slocombe, 1819-1872, 9^e supérieure générale des Sœurs Grises*,
Montréal et Paris, Fides, 1964
- Messire Pierre Boucher, 1622-1717*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1967 ;
2^e édition, Montréal, Vac Offset, 1980
- Le soleil brille à minuit*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1970
- Le Vrai Visage de Marguerite d'Youville*,
Montréal, Librairie Beauchemin, 1973, 1974, 1978 ;
Traduction anglaise :
From the Fatherhood of God to the Brotherhood of Mankind,
Montréal, Vac Offset & Printing, 1977 ; Traduction japonaise, 1978 ;
Traduction portugaise, 1980 ; Traduction espagnole, 1990
- Les Sœurs Grises de Montréal à la Rivière-Rouge, 1844-1894*,
Montréal, Éditions du Méridien, 1987 ;
Traduction anglaise : M. J. F. O'Sullivan et sr C. Rioux, s.g.m.
- Le Curé Charles Youville-Dufrost et sa Mère... 1729-1790*,
Montréal, Éditions du Méridien, 1991 ;
Traduction anglaise : sr A. Bézaire, s.g.m., 1993
- Les Sœurs Grises de Montréal en Colombie sud-américaine, 1994*,
Traduction anglaise : M. Bonin, s.g.m., et C. Leclair, s.g.m.
- En toute disponibilité, tome V, 1910-1935*,
L'Hôpital général des Sœurs de la Charité, « Sœurs Grises »,
Montréal, Éditions Continentales, 1996, Collection « Pages d'histoire »
- À travers vents et marées, tome VI, 1936-1960*,
L'Hôpital général des Sœurs de la Charité, « Sœurs Grises »,
Montréal, Éditions du Méridien, 1999

Préface

EN 1737, Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, veuve d'Youville, fondait l'Institut des Sœurs de la Charité de Montréal, « Sœurs Grises ». Lorsqu'elle s'éteignait, au soir du 23 décembre 1771, elle léguait, à celles qui s'étaient engagées après elle, la mission de poursuivre son œuvre. Par une faveur divine, Marguerite d'Youville a expérimenté dans sa vie la grande tendresse du Père. Pour la répandre sur la terre, elle fonde une congrégation apostolique, « toute vouée à la charité » envers les membres souffrants de la famille humaine, particulièrement les pauvres.

Où Marguerite avait-elle puisé le zèle, la disponibilité, la sagesse lui permettant d'entrevoir l'instabilité de la condition humaine et, par la suite, la nécessité d'une adaptation constante à des situations nouvelles ? « Le secret de sa vie, a dit le père Marie-Michel Philipon, o.p., se cache dans sa dévotion au Père Éternel comme le mouvement le plus profond de l'âme de Jésus résidait dans son intimité envers son Père. » C'est en méditant la vie, les enseignements, les œuvres de Jésus que Mère d'Youville est parvenue, sous la mouvance de l'Esprit, à l'abandon total en la Providence du Père et qu'elle a saisi les liens de fraternité l'unissant à ses frères et sœurs du monde.

À l'écoute des besoins de son temps, Marguerite a recueilli ceux que la société délaissait et cela, sans distinction de croyance, de nationalité, de couleur. Elle s'est révélée novatrice par les moyens mis en œuvre afin de secourir ceux-là mêmes à qui le Christ se substitue : « [...] chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ! » (Mt 2-5,40) Marguerite, ayant saisi le message, y avait conformé sa vie si bien que Sa Sainteté Jean XXIII lui a décerné le titre de Mère à la charité universelle et que ses continuatrices n'ont pas hésité à répandre la Bonne Nouvelle auprès des démunis, au pays natal et à l'étranger.

Le volume que j'ai le plaisir de présenter aujourd'hui est dû à notre historienne, sœur Estelle Mitchell, qui a puisé dans nos archives communautaires et dans d'autres sources les quelque 20 000 fiches appuyant les faits historiques racontés dans ces pages. Nous la remercions vivement pour ces années de labeur attestant de son amour filial pour la congrégation. Au cours de ce récit, l'auteure traite de l'essor apostolique des Sœurs de la Charité de Montréal, « Sœurs Grises », durant la période de 1877-1910 alors que quarante-huit fondations prenaient corps tant au Canada qu'aux États-Unis. À cette époque, c'étaient surtout les immenses Territoires de l'Ouest canadien qui revendiquaient la contribution des Sœurs Grises. « Sans les religieuses, disait M^{gr} Alexandre Taché, nous ne ferons jamais rien de stable. »

Et les religieuses ont répondu à l'appel des évêques missionnaires : les Taché, Grandin, Faraud, Grouard, Legal, Pascal et Langevin, n'hésitant pas à multiplier les écoles – orphelinats, hôpitaux en faveur des Amérindiens et des Inuits. Comme elles l'avaient fait jadis sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice à Montréal, les filles de Mère d'Youville appuieront, aux Territoires du Nord-Ouest, le labeur apostolique des Missionnaires de Provence, fondés en 1815 par M^{gr} Eugène de Mazenod, et devenus, dix ans plus tard, les méritants Oblats de Marie-Immaculée. Elles apporteront

PRÉFACE

également leur collaboration au clergé séculier en leurs couvents de la province de Québec ou des États-Unis. Femmes aimantes et généreuses, là où Dieu les voulait, les sœurs répondront par l'héroïsme aux exigences du Règne de Dieu.

En cette année où l'Institut des Sœurs Grises franchit une nouvelle étape par la tenue du Chapitre général, il m'est particulièrement agréable de présenter à nos sœurs, à leurs parents, à leurs amis, ces pages d'un passé glorieux, où les lecteurs découvriront les personnes et les événements qui ont écrit quelques chapitres de notre histoire.

DENISE LEFEBVRE, s.g.m.
supérieure générale

Rétrospective

LES TROIS PREMIERS TOMES de *L'Hôpital général des Sœurs de la Charité « Sœurs Grises »* traitent de la naissance et du développement de la congrégation et couvrent les années 1737 à 1877.

Le présent volume raconte une nouvelle tranche d'histoire, de 1877 à 1910, c'est-à-dire une période de trente-trois années au cours desquelles se succèdent trois supérieures générales dont les termes d'office varient de cinq à quinze ans.

Deux cent cinquante religieuses constituent l'effectif de la communauté et cela après quelque cent quarante ans d'existence. Le fait s'explique par la restriction contenue dans l'article neuf des lettres patentes de 1753 limitant à douze le nombre des administratrices. On sait combien la fondatrice, la Bienheureuse Marguerite d'Youville, avait déploré cette prescription. Elle avait tenté d'en pallier les effets en s'associant des filles de bonne volonté prêtes à servir en qualité de sœurs domestiques.

Le changement d'allégeance n'avait pas amélioré le problème ; les lettres patentes étaient certes tombées en désuétude mais il y avait lieu de s'interroger alors quant à la survie des congrégations religieuses. Qu'on se rappelle la question maintes fois réitérée de Mère d'Youville à ses correspondants : « Nous tolérera-t-on ? »

Les choses se sont stabilisées vers les années 1820 et l'on constate alors qu'au registre des professions on ajoute annuellement un ou deux noms. À ce rythme, le recrutement suffit à peine à combler les vides qui se creusent et à rencontrer les exigences du service des pauvres car, selon la consigne de la Fondatrice, l'Hôpital général, sis à la Pointe-à-Callière, regorge de résidants.

Mère Dorothée Trottier de Beaubien, supérieure générale de 1833 à 1843, a même confié à M^{gr} Bourget, dans un Mémoire daté de 1840, qu'il lui fallait parfois dispenser les sœurs de quelque exercice religieux pour assurer le soin des malades. En cette même année 1840, un premier rameau se détachait de l'arbre primitif : quatre Sœurs Grises allaient établir une autre famille religieuse à Saint-Hyacinthe. Trois autres essaims de Sœurs Grises partiront au cours de la prochaine décennie.

Chaque départ constitue presque une saignée pour la communauté mère de sorte que, en dépit des admissions, le nombre varie entre trente-cinq et trente-sept Sœurs Grises.

Au fait, on en compte trente-six lorsque sonne l'heure de la véritable envolée missionnaire. Du feu qui a longtemps couvé sous la cendre jaillit la flamme apostolique : l'établissement d'une mission lointaine, au-delà des frontières du pays natal. Le Manitoba, province non encore constituée en 1844, fait partie de ces Territoires que la Puissance du Canada n'a pas encore acquis.

Mère Elizabeth McMullen, sixième supérieure générale des Sœurs Grises, âme éminemment missionnaire, accède à la requête de M^{gr} Norbert Provencher à l'effet d'établir une maison de Sœurs Grises sur les bords de la Rivière-Rouge, aux Pays d'en haut.

Mère McMullen reconduira elle-même ses filles jusqu'à l'île Dorval d'où elles s'embarqueront à bord de canots d'écorce pour une randonnée périlleuse de cinquante-neuf jours, parsemée d'incidents de toutes sortes jusqu'à ce que le 21 juin, à une heure de la matinée, on aborde à Saint-Boniface.

Épopée, folle aventure, entreprise téméraire, voilà sous quels angles est perçue l'initiative par ceux qui en blâment l'audace. Il reste que pour les Sœurs Grises, une réalité demeure, canalisant toutes les énergies et suscitant tous les courages. À mère McMullen contemporaine et cheville ouvrière de la fondation, il revient de révéler quelle ambition anime les Sœurs Grises. Aux exilées de la Rivière-Rouge, elle écrit le 4 décembre 1844, quelque huit mois après leur départ.

« Nous avons été visitées [à Montréal] par un prêtre français qui a été obligé de quitter Saint-Domingue à cause d'une révolution d'État qui y a éclaté. Ce bon prêtre désire notre Ordre à Saint-Domingue et il a ajouté que s'il peut y retourner sans danger, il nous fera demander. Si ce bonheur nous arrive, je serai au comble de la joie ! Moi qui demande à Dieu de tout mon cœur de nous appeler dans les endroits les plus abandonnés ! Il se trouve assez de communautés pour figurer dans les grandes villes, mais peu pour se sacrifier pour les sauvages, les nègres, etc. Prions donc toutes ensemble le Dieu de toute miséricorde de nous envoyer au secours de ces pauvres infidèles et catholiques abandonnés et demandons au Dieu tout bon qu'Il concède à notre œuvre ces champs couverts de ronces et d'épines ; qu'Il donne à cette même œuvre les moyens de les défricher afin de faire germer le bon grain... Que je serais heureuse si je voyais de mes yeux une Noire revêtue de notre sainte livrée ! Tout petit et si misérable que soit ce pauvre cœur, il est encore assez large pour contenir les noires, jaunes, brunes, rouges, etc. Gloire à Dieu, ces couleurs se changent à mes yeux et dans mon cœur en une seule et même couleur, toute teinte du Précieux Sang de mon bon et aimable époux, Jésus-Christ, mon Sauveur et Seigneur de toutes ces couleurs. Lorsque le jour heureux paraîtra pour montrer à mes yeux ce que mon cœur désire, je m'écrierai avec transport : < Dieu soit béni à jamais. > Et j'appellerai à mon secours les chères sœurs jaunes, blanches et noires pour chanter mon *Nunc Dimittis servum tuum Domine.* »

Il ne s'agissait pas là de vains mots pour la sixième supérieure générale, mais d'un désir réel d'être employée directement à l'extension du Royaume. Aux mêmes destinataires, elle écrivait au surlendemain de leur départ, le 26 avril : « S'il eût été en mon pouvoir, je ne vous aurais certainement pas quittées, je vous aurais accompagnées jusqu'au lieu de votre destination afin d'adoucir et de partager la misère ensemble. Mais Dieu qui a toujours trouvé bon de me donner de grands désirs prenait en même temps plaisir à m'ôter facilité de me satisfaire. Il a voulu pareillement me donner un grand désir d'aller dans les missions sauvages de la Rivière-Rouge, ce qui m'a portée à faire des démarches auprès de mon évêque, il y a deux ans et alors, il y avait déjà deux ans que j'y pensais. »

Mère McMullen n'est pas l'unique Sœur Grise sollicitée par le désir des missions lointaines, elle l'a constaté lorsque, demandant des volontaires pour la Rivière-Rouge, elle a vu dix-sept de ses filles s'offrir spontanément. C'était toute la génération montante qui s'enrôlait.

En 1845, quatre autres Sœurs Grises quittaient Montréal pour fonder à Bytown (Ottawa) une nouvelle communauté et, sans doute, sous l'impulsion de mère McMullen, aurait-on assisté à d'autres départs sans la tragédie de 1847. La mort réclamait alors sept victimes, infirmières bénévoles, en service auprès des émigrés irlandais atteints du typhus. La tragédie aurait pu vouer la communauté à l'extinction – on a même exprimé cette crainte – et la communauté d'Ottawa a délégué deux de ses membres, les sœurs Phelan et Curran pour la secourir¹.

Le spectacle des Sœurs Grises tombant au champ d'honneur a toutefois provoqué une publicité de bon aloi et de nouvelles recrues sont venues grossir les rangs.

1 ASGM, ctés-srs, Ottawa, doc. 129.

Lorsque mère Rose Coutlée remplace mère McMullen, en octobre 1848, elle a tôt fait de dénombrer son personnel : trente-quatre sœurs professes et trois novices qui feront profession en novembre de la même année. Et pourtant la septième supérieure générale n'hésite pas à accepter de façon définitive la direction de l'asile Saint-Patrice, œuvre créée deux ans plus tôt, et qui a erré d'une demeure à l'autre depuis lors².

Quelques mois plus tard, mère Coutlée délègue à Québec, comme l'ont fait ses devancières à Saint-Hyacinthe et à Ottawa, cinq religieuses et une novice – sujets de choix – appelées à fonder au Cap Diamant les Sœurs de la Charité de Québec.

Une seule œuvre naît en 1850 et c'est l'école de la Prairie du Cheval Blanc ou Saint-François-Xavier, au Manitoba, à l'instigation de l'abbé Jean-François Laflèche, futur évêque de Trois-Rivières. Le poste est modeste certes, mais il marque le début de l'expansion des Sœurs Grises à travers tout l'Ouest canadien.

Tandis qu'à la maison mère de Montréal on s'emploie à former la génération montante, un événement se produit qui imprime à la communauté un irrépressible élan vers la création de nouvelles œuvres. Il s'agit de la publication de la vie de la Fondatrice en 1852. Jusque-là les sœurs n'ont disposé que des deux Manuscrits de l'abbé Charles Dufrost et de la *Vie* rédigée par M. Antoine Sattin, p.s.s.³. Or voici que paraît la biographie de Mère d'Youville due au prestigieux historien M. Étienne-Michel Faillon, p.s.s. Il est le premier biographe

- 2 Filles et orphelines irlandaises avaient habité d'abord la maison McGrath, puis nous nous étions transportées des rues Colborne, Wellington, Murray, Bleury à la rue Craig. Il semble que plusieurs maisons aient été requises simultanément, après le typhus surtout, afin d'y recueillir jusqu'à 50 familles d'émigrés. (Pièces d'arch. 1843-49, p. 431-573).
- 3 C. Dufrost, fils de Mère d'Youville, naissait à Montréal en 1729 et décédait à Boucherville en 1790. M. Sattin arrivait au Canada en 1794. Il offrait la *Vie de Mère d'Youville* à mère Lemaire le 20 juillet 1829.

qui, en racontant la vie de la Fondatrice, pose également sur sa motivation intérieure, son climat d'âme, un regard de théologien.

Tout s'était simplifié au regard de Marguerite le jour où elle avait compris combien Dieu est Père et combien les hommes sont frères. Ce Dieu de miséricorde et d'amour, elle L'a contemplé à l'heure de la prière et elle L'a servi à l'heure de l'action, car elle a prouvé l'authenticité de son amour par les œuvres. « C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit » (Jn 15, 8) a dit le Maître. Et Marguerite a voulu « participer à la divine Paternité de Dieu » en vouant sa vie au service de ses frères d'humanité. Voilà pourquoi, certain jour de 1737, elle a résolu de se constituer la petite providence de ces humbles, de ces démunis que Dieu lui-même a placés sur son chemin. Sans distinction de classe, de nationalité, de croyance, elle leur a ouvert sa porte, consciente de la parole évangélique : « Quiconque accueille un de ces petits à cause de mon Nom c'est moi qu'il accueille ; et quiconque m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé. » (Mc 9, 37)

En retraçant, au bénéfice spirituel des sœurs, l'itinéraire parcouru par la Mère à la charité universelle, l'historien Faillon provoque un ressourcement, une prise de conscience bénéfiques. Les œuvres que jusqu'alors on n'a exercées pour ainsi dire qu'en jardin clos, à l'hôpital général de Montréal et à celui de Saint-Boniface, on leur donnera un plus vaste théâtre en les exerçant dorénavant là où elles sont nécessaires et préférablement « dans les endroits les plus abandonnés », ainsi que l'avait écrit mère McMullen.

Les ouvrières d'ailleurs étaient prêtes. Certaines d'entre elles s'étaient même offertes pour la Rivière-Rouge et attendaient depuis lors l'heure providentielle. Parmi ces religieuses, il en était une qui désirait particulièrement être envoyée aux postes lointains.

Or cette religieuse, sœur Julie Hainault-Deschamps, à peine âgée de trente-quatre ans, était élue supérieure générale le 3 octobre 1853. Il n'était plus question pour elle de quitter son pays, mais c'est elle qui multipliera les fondations. Elle ouvrira dix-sept nouveaux postes tant à Montréal et ses environs qu'en Ontario et dans l'Ouest canadien⁴.

Lorsque, en conformité avec les prescriptions constitutionnelles, mère Deschamps voit s'achever son deuxième terme d'office en qualité de supérieure générale, elle cède le poste à mère Jane Slocombe.

Née en Angleterre en 1819, convertie au catholicisme lors du Mouvement d'Oxford, Jane Slocombe arrivait au Canada vers 1836 et entrait chez les Sœurs Grises quatre ans plus tard. Éminemment douée, sœur Slocombe a bientôt maîtrisé le français et, après sa profession, elle a partagé les responsabilités de sœur Deschamps, alors dépositaire à Châteauguay. Le chapitre de 1853 l'élisait à la charge de maîtresse des novices où elle a fait preuve d'une exceptionnelle sagesse dans le maniement des âmes. En 1863, elle était élue supérieure générale ; son humilité s'est effrayée d'abord, elle se croyait incapable de présider aux destinées des Sœurs Grises, mais vaillamment elle s'est mise à l'œuvre immolant, elle aussi, son désir des missions. Désir qui ne mourra qu'avec elle ainsi qu'en attestent ses dernières lettres. « J'envie votre sort,

4 Missions fondées au cours des années 1853-1863. Montréal et ses environs : Hospice Saint-Joseph 1854 ; Maison Sainte-Brigitte 1860 ; Asile Saint-Henri 1861 ; Asile Nazareth 1861 ; École Notre-Dame-des-Neiges 1863 ; Hospice Saint-Benoît 1854 ; Hospice LaJemmerais, Varennes 1859 ; Hospice Saint-Joseph, Beauharnois 1861. Ontario : Sandwich 1857 ; Amhertsburg 1858 ; Windsor 1859. Manitoba : École Saint-Norbert 1858 ; École Saint-Vital 1860. Alberta : 1859 Mission du Lac Sainte-Anne, transportée à Saint-Albert en 1863 ; Mission du Lac La Biche 1862. Saskatchewan : Île-à-la-Crosse 1860. Les missions de l'Ontario fermaient en 1861 et celle de Saint-Henri en 1870. Les Sœurs Grises seront remplacées à l'École Saint-Henri par les Sœurs de Sainte-Anne.

écrivra-t-elle à sœur Collette nommée pour Saint-Boniface, et je voudrais pouvoir le partager, malgré toutes les peines et les difficultés que je serais sûre d'y rencontrer⁵.»

On devine qu'avec de telles dispositions d'âme, mère Slocombe n'allait pas freiner l'élan imprimé par sa devancière. Neuf nouvelles maisons viendront s'ajouter à celles qui existaient déjà⁶.

Cette petite femme, frêle d'apparence, s'est avérée une femme forte et, à son instigation, quatre Sœurs Grises quittaient le pays natal pour aller fonder la maison de Providence aux Territoires du Nord-Ouest. Ces « femmes héroïques » qu'elle délégua au bout du monde n'arriveront qu'après un voyage extrêmement pénible ; une fois établies là-bas, elles auront pour partage le froid, la solitude, bien souvent la faim et toujours les difficultés d'adaptation. Et pourtant la Mère envie ses filles de toute son âme. « Je ne puis m'empêcher de vous trouver heureuses et privilégiées et, de grand cœur, j'irais vous rejoindre pour faire le voyage et demeurer ensuite avec vous si le bon Dieu voulait de moi⁷. »

Le Seigneur avait d'autres desseins pour cette femme forte ; c'est elle qui devait exécuter un plan à l'étude depuis quelque vingt ans. Déjà en 1843, les Sœurs Grises songeaient à quitter la Pointe-à-Callières à cause de fréquentes inondations. Mère McMullen avait entamé des démarches à cette fin ; certaines oppositions s'étant manifestées⁸, on a dû surseoir au projet. Mais voilà qu'en 1861, le Séminaire a consenti à vendre aux Sœurs Grises le terrain de la Croix-Rouge, sis à l'angle des rues

5 Lettre du 27 avril 1871.

6 À Montréal : 1868 couvent de Bethléem ; aux environs : 1868 Hospice Saint-Jean ; 1869 Hospice Saint-Joseph de Chambly. Au Manitoba : 1869 Pensionnat Sainte-Marie, Winnipeg ; Académie Provencher, Saint-Boniface ; 1871 Hôpital Saint-Boniface ; aux États-Unis : 1866 Orphelinat de Salem ; 1868 Orphelinat de Lawrence, Mass.

7 Lettre aux missionnaires, 10 mai 1867.

8 Pièces d'arch. 1858-63, p. 151.

Guy et Dorchester⁹. L'aile de la rue Guy étant achevée, les Sœurs y entraient le 6 octobre 1871. Aux sœurs affligées de quitter les lieux où s'était sanctifiée Mère d'Youville, mère Slocombe traçait ces lignes réconfortantes : « Ce sera toujours la maison et la famille de cette vénérée Mère que vous trouverez transportée à un nouveau local. Ah ! priez afin que nous n'ayons jamais le malheur de perdre l'esprit que cette vénérée Mère fondatrice nous a laissé en partage. Ce serait, en effet, un grand malheur pour nous si, en quittant cette chère vieille maison, nous venions à laisser derrière nous ce trésor¹⁰. »

L'esprit de Mère d'Youville, la neuvième supérieure générale s'en était imprégnée ; elle en donnait une preuve dès son accession à la charge de supérieure. Depuis de longues années déjà existe à l'hôpital général le groupement des « filles données », excellentes personnes qui désirent servir Dieu et le prochain sans toutefois s'engager de façon irrévocable. Or, ces filles font preuve d'une générosité jamais en défaut. Appliquées aux humbles tâches, accompagnant les missionnaires aux postes lointains, servant sans autre rémunération que leur pain quotidien et l'assurance d'être assistées dans leur vieillesse. La situation de ces « Maries » a ému la Mère générale. C'est pourquoi, afin de les encourager, elle a préconisé leur enrôlement au Tiers-Ordre franciscain. À sa demande, M^{gr} Bourget a présidé la première cérémonie afin de lui conférer plus d'éclat, le 23 décembre 1863¹¹. « C'est

9 Sr Collette, *Vie de Mère Deschamps*, p. 117.

10 Lettre à sr Charlebois, 7 août 1871. Sœur Charlebois a été déléguée pour effectuer la visite des maisons de l'Ouest canadien.

11 Ces filles données seront appelées successivement les Maries, les Sœurs franciscaines et les Sœurs de Sainte-Marthe. En 1889, l'association des Petites Sœurs auxiliaires était créée ; deux ans plus tard, en 1891, on optait pour le nom de Petites Sœurs auxiliaires. En 1905, l'association était établie canoniquement ; les Sœurs auxiliaires étaient fusionnées aux sœurs vocales le 23 décembre 1946.

une vie pénible que la leur, a écrit la Mère, et il faut la leur adoucir autant que possible¹². »

Les Franciscaines n'ont pas déçu son espérance ; on les trouve partout, héroïquement fidèles à leur rôle d'aides sur qui on peut compter en toutes circonstances.

Au cours de son supériorat, mère Slocombe ouvrait, outre la mission lointaine des Territoires, huit autres couvents, dont deux aux États-Unis, trois au Manitoba et trois au Québec¹³. La mort mettait un terme à cette carrière féconde le 22 juin 1872, alors que mère Slocombe décédait à l'âge de cinquante-deux ans. Le chapitre général, convoqué en toute hâte, élisait la dixième supérieure générale le 26 août suivant.

Sœur Élisabeth Dupuis, « ci-devant maîtresse des novices », a été appliquée au soin des malades au début de sa vie religieuse jusqu'en 1861 alors qu'elle instaurait l'école du quartier Saint-Henri. Sept ans plus tard, on la nommait maîtresse de formation. Mère Dupuis disposait d'une expérience variée et, afin de l'aider dans ses fonctions, on lui adjoignait trois assistantes, les sœurs Ursule Charlebois, Elizabeth McMullen et Honorine Pinsonneault¹⁴.

Mère Dupuis, au cours de ses cinq années de supériorat, 1872-1877, présidait à la fondation de six nouvelles œuvres, à Montréal, le Dispensaire Nazareth ; aux lointains Territoires du Nord-Ouest, le couvent des Saints-Anges, Fort Chipewyan, au Dakota Nord, États-Unis, la mission Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, Fort Totten ; à Toledo, Ohio, l'hôpital Saint-Vincent était érigé afin de répondre aux besoins d'une population grandissante, l'asile de 1855 s'avérant trop exigü pour loger les deux œuvres ; à Longueuil, les Sœurs Grises prenaient la

12 Lettre aux srs de l'Île-à-la-Crosse, 23 avril 1864.

13 Voir plus haut, note 6.

14 Cette dernière était élue le 16 septembre par suite d'une décision du chapitre : jusqu'alors, deux assistantes étaient prévues par les Constitutions.

direction de ce qu'on appelait alors l'hôpital Saint-Antoine, mais dont la vocation est identique aux hospices d'alors et enfin, dans le Vieux Montréal, on inaugurerait une œuvre nouvelle, l'hospice Saint-Charles, refuge temporaire ou permanent pour les clochards, les itinérants, les sans-abri ; œuvre précaire dont l'existence même s'apparente à la vie quotidienne de ceux qu'elle héberge¹⁵.

La multiplication des missions exigeait la multiplication des ouvrières. Mère Dupuis a préconisé l'ouverture d'un noviciat préparatoire pour candidates à la vie de sœur grise¹⁶. À la maison mère où la communauté s'est transportée le 6 octobre 1871 l'espace manque déjà, seule l'aile de la rue Guy est terminée ; l'aile transversale longeant la rue Dorchester s'arrête à l'endroit réservé pour la chapelle. Dès 1874 on constate que dans la salle communautaire ainsi qu'au réfectoire les poutres accusent une courbe menaçante ; on obvie au danger au moyen de colonnes de soutènement¹⁷. Les travaux se terminent le 15 mars et quelque trois semaines plus tard, le 8 avril, mère Dupuis, de concert avec son conseil, décidait de commencer les fondations de la future église et de la deuxième partie de l'aile centrale, jusqu'à la rue Saint-Mathieu et ce, en précisant qu'on s'en tiendra au rez-de-chaussée pour cette année¹⁸.

Ce sera également mère Dupuis qui, en qualité de supérieure générale, visitera les missions du Manitoba pour la

15 Après de nombreuses fluctuations l'œuvre se stabilisera et deviendra l'Accueil Bonneau.

16 Circ. mens. 1909-11, p. 112. Créé en 1874, le noviciat préparatoire sera abandonné en 1879. Une initiative semblable, l'école des préparantes, avait connu le même sort quelque vingt ans plus tôt.

17 Anc. Journal 1867-77, p. 343.

18 Circ. mens. 1877-80, p. 250. L'édifice que l'on aperçoit aujourd'hui se complétera graduellement.

première fois depuis la fondation de 1844¹⁹. Elle s'embarquait avec les sœurs Janson et Carroll, nouvelles missionnaires ainsi que quelques filles données, le 31 mai 1876, et descendait à Saint-Boniface le 8 juin suivant. Le trajet s'était effectué en huit jours contrairement aux cinquante-neuf jours exigés quelque trente ans plus tôt.

La supérieure générale ne minimisait pas les éloges au sujet du magnifique travail accompli par ses filles lointaines. Incapable de visiter l'Alberta, elle se rendait néanmoins au Fort Totten, le poste le plus récent, où les missionnaires s'astreignent à apprendre la langue siousse afin d'assurer le succès de leur apostolat.

De retour à Montréal le 24 août après son long périple, mère Dupuis dont la santé inspire quelque crainte s'employait à préparer le Chapitre général qui devait lui donner une remplaçante.

Deux cent cinquante-quatre Sœurs Grises constituent l'effectif de la communauté ; quelque vingt novices et postulantes assurent la relève et trente-deux institutions affectées au soin des malades, des personnes âgées, à l'instruction de la jeunesse s'offrent à leur dévouement²⁰.

19 Mère McMullen visitait Saint-Boniface en 1859 mais elle était assistante générale. Sr Charlebois, également assistante, avait été déléguée vers l'Ouest en 1870 par mère Slocombe, mais le décès de cette dernière, en 1872, avait interrompu la visite.

20 Le pensionnat Sainte-Marie de Winnipeg était cédé aux Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie en 1874.

Chapitre premier

1877-1880

LE 1^{er} OCTOBRE 1877, réunies en assemblée capitulaire, les douze administratrices des Sœurs Grises et les déléguées des diverses missions élisent sœur Julie Hainault-Deschamps à la charge de supérieure générale.

M^{gr} Édouard-Charles Fabre, évêque de Montréal, assisté de M. le grand vicaire Moreau et de M. Mathurin-Clair Bonnissant, p.s.s., a présidé l'assemblée et en approuvait les décisions en signant le procès-verbal où figurent également le nom des trois assistantes élues, les sœurs Hedwidge Robin, Élisabeth Dupuis, ex-supérieure générale, Ursule-Cécile Charlebois ainsi que la maîtresse des novices sœur Victorine Stubinger¹.

La réélection de sœur Deschamps ne surprend personne, notamment mère Dupuis qui a prié les capitulantes « de ne plus songer à elle » vu son état de santé². À l'instar de ses compagnes et de celles qu'on appelle respectueusement les sœurs anciennes, elle voit en mère Deschamps la femme

1 À moins d'indication contraire, les détails relatifs à mère Deschamps sont extraits de sa Vie due à Sr M. Collette, texte non publié, conservé aux ASGM.

2 Mère Dupuis souffrait depuis quelques années d'un catarrhe pulmonaire qui allait s'aggravant ; de fait elle décédera le 15 mars 1883, en la 52^e année de son âge (Circ. mens. 1884-1887, p. 183-187).

d'action et d'oraison, le chef de file capable de sauvegarder l'esprit primitif de la congrégation, tout en l'adaptant aux besoins nouveaux se manifestant dans une société, dans une ville, dans un pays qui bougent.

Mère Deschamps a fait ses preuves non seulement au cours de la décennie 1853-1863 alors qu'elle présidait aux destinées de l'institut, mais depuis l'émission de ses vœux, le 10 septembre 1836. À vrai dire, son association avec les Sœurs Grises remonte encore plus loin dans le passé. Admise à l'ancien hôpital de la Pointe-à-Callières, en 1827, elle y séjournait deux ans afin de se préparer à sa première communion ; elle avait alors le précieux avantage d'être à l'école de monsieur Antoine Sattin, p.s.s., deuxième biographe de Mère d'Youville³. Il faut reporter à cette époque le culte qu'elle porte à la Fondatrice des Sœurs Grises et l'estime en laquelle elle tient la vocation de servante des pauvres. Elle a vu à l'œuvre des sœurs remarquables, les mères Lemaire et Trottier de Beaubien, sa propre tante, sœur Hainault, alors assistante de la communauté, et nombre d'autres dont la carrière humble et effacée n'a pas moins contribué à maintenir le climat héroïque instauré par Mère d'Youville dans son hôpital général ouvert à toutes les détreesses.

Retournée à Lachine en 1829, Julie y perdait sa mère en 1833 ; elle était alors âgée de quatorze ans. Il en résultait pour elle un second exil puisque, avec son frère Honoré, elle était mise en pension dans une honnête famille de la rue Saint-Laurent afin d'y poursuivre ses études à l'école Notre-Dame-des-Victoires tenue par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elle aura alors pour institutrice une novice du nom de mère Saint-Bernard, future supérieure générale.

3 M. Sattin a pu interviewer huit Srs Grises contemporaines de Mère d'Youville et l'orpheline M.-Louise O'Flaherty, recueillie par la Fondatrice vers les années 1756, et devenue sœur grise cinq ans après le décès de Madame d'Youville.

Les destinées de l'élève et du professeur auront maintes occasions de se croiser quelque vingt ans plus tard.

Julie et Honoré assistaient régulièrement à l'office dominical en l'église Notre-Dame et tout naturellement rendaient ensuite visite à la tante Hainault de l'hôpital général. Décelaient-ils déjà chez l'adolescente une vocation future ? Rien ne l'indique ; il reste que les visites de ces jeunes enfants suscitaient quelque curiosité chez les religieuses.

M. Deschamps contractait un second mariage le 3 février 1834 avec dame veuve Nicolas Lenoir dit Rolland. Julie et Honoré regagnaient alors le foyer paternel et une grande intimité s'établissait entre la nouvelle madame Deschamps et la jeune fille. On aurait dit deux amies fréquentant les réunions de la haute société où Julie était remarquée et recherchée si bien qu'un jour, on eut tout lieu de croire que certain « soupirant » serait accepté. Et c'est alors qu'assistant un soir à une autre de ces mondaines réunions, dans une demeure située à proximité de l'hôpital général, la cloche réglementaire, conviant les sœurs à la prière provoqua chez Julie une crise d'âme, une prise de conscience de la vanité des joies qui passent, en comparaison avec cette autre joie admirée naguère chez les servantes des pauvres. Elle-même avouera, mais beaucoup plus tard : « C'est au cours des vingt mois que j'ai passés auprès de ma tante (sœur Hainault) que Dieu a mis dans mon cœur l'attrait et le goût de la vocation religieuse. »

Julie n'allait pas s'attarder en atermoiements. Huit jours plus tard, sans prendre congé des siens tant elle redoutait la séparation, elle allait solliciter son admission chez les Sœurs Grises. La cinquième supérieure générale, mère Dorothee Trottier de Beaubien lui ouvrait les portes du noviciat, le vendredi 9 septembre 1836 ; l'aspirante était en la dix-huitième année de son âge.

Dès le début de sa vie religieuse, sœur Deschamps manifestait les dispositions de caractère, les qualités d'âme et de cœur permettant de prévoir qu'un jour elle serait considérée

comme l'un des plus solides piliers de l'institut. Ardente à la prière, diligente et débrouillarde à la besogne, elle se porte de préférence au service des pauvres, leur prodiguant égards et délicatesses, voyant en eux, à l'exemple de Mère d'Youville, « les membres souffrants de Jésus-Christ ». Esprit vif et espiègle, la novice sème la joie sur son passage. On admire sa disponibilité, sa jovialité, sa profonde vie intérieure et les multiples talents dont le Seigneur l'a gratifiée.

Et pourtant lorsque sonne l'heure de l'engagement irrévocable, sœur Deschamps hésite ; elle déplore l'absence de missions lointaines chez les Sœurs Grises. Mère Thuot, maîtresse des novices, la rassure : « Vous en aurez, des missions », lui dit-elle. La maîtresse aurait pu ajouter : et vous les fondez vous-même.

Sœur Deschamps est d'abord appliquée au soin des orphelins, puis adjointe à sœur Valade, dépositaire, résidant à l'Île Saint-Bernard de Châteauguay. Lorsque, enfin, à l'automne de 1843, on lance l'appel en faveur de la fondation d'une mission à la Rivière-Rouge, on s'étonne de ne pas voir le nom de la jeune sœur paraître sur la liste des volontaires. Le fait lui attirera plus d'une taquinerie qu'elle encaissera sans sourciller et surtout sans expliquer le retrait de son nom par l'autorité compétente⁴. On retient sœur Deschamps au « Canada », elle qui aurait tant aimé quitter son pays dans un but d'évangélisation⁵.

Remplaçante de sœur Valade à Châteauguay, elle y réside presque en permanence avec une compagne chargée de la tenue des livres. À ses obligations de fermière et de seigneuresse,

4 M^{sr} Taché, en 1880, en révélant que mère Deschamps s'était enrôlée pour Saint-Boniface, s'attirait alors le reproche qu'il avait dévoilé un secret gardé jusque-là. (Circ. mens. 1877-1880, p. 573 et suiv.)

5 C'était avant la Confédération alors que les provinces de l'Ouest, non encore constituées, ne faisaient pas partie du Dominion. Par conséquent aller vers l'Ouest était considéré comme s'exiler de son pays.

elle ajoute l'enseignement du catéchisme aux enfants des censitaires, comme l'avait fait jadis la Mère des Sœurs Grises.

Lorsque éclate le typhus, en 1847, sœur Deschamps se constitue infirmière bénévole, contracte la maladie pestilentielle mais n'en tombe pas victime comme l'ont fait sept de ses compagnes. À peine remise, elle organise la maison de convalescence à Châteauguay, et n'a de repos que lorsque ses compagnes, ayant recouvré un peu de forces, retournent aux lazarets ou à leurs postes habituels. L'hôtesse-infirmière s'est distinguée par la courtoisie de son accueil, la sollicitude qu'elle a manifestée à l'égard des plus gravement atteintes et le soin qu'elle a pris de procurer à toutes un menu plus substantiel.

Sœur Deschamps ne s'en doutait pas, mais son comportement au cours de l'épidémie du typhus, la compétence et la maturité dont elle fait preuve dans l'administration de la seigneurie lui méritent l'estime, la confiance de ses supérieures et de ses compagnes. On la lui manifeste lors de l'élection de 1853 alors qu'on l'élit à la plus haute charge de l'Institut. La supérieure générale n'est âgée que de trente-quatre ans, mais elle ne tarde pas à justifier le choix des capitulantes. Elle discerne que l'heure est venue de donner suite à l'épopée de 1844 et de diriger les Sœurs Grises vers les postes encore plus éloignés où leur présence est requise.

Mère Deschamps s'est illustrée au cours de la décennie 1853-1863, mais elle s'est imposée à l'admiration de ses compagnes lorsqu'elle a dû «rentrer dans le rang», selon l'expression de l'époque, et servir sous l'autorité d'une autre supérieure tout comme si elle n'avait jamais eu à gouverner. C'est ainsi qu'elle reprend ses fonctions d'économe jusqu'à ce que sa santé exige un changement de climat ; on la nomme supérieure à l'asile de Toledo, d'où elle revient en 1868 pour être chargée, à titre d'assistante, de la construction de la maison mère, rue Guy. Un nouvel accident de santé nécessitait sa démission et son retour à Toledo dont le climat, semble-t-il, met fin à ses crises d'asthme. Elle y demeure cette fois jusqu'en 1873 alors qu'on

lui confie de nouveau le mandat d'économe. Elle en assume la moindre tâche et l'on souligne dans le journal du 7 janvier 1874 : « Depuis quatre jours mère Deschamps est à la cave ; elle vient de faire débiter cent soixante-dix porcs. »

Quelque deux mois plus tard, le 19 mars, elle prend part au « pèlerinage historique », organisé dans le but d'obtenir la construction de la chapelle. On se rend de peine et de misère sur le terrain boueux là où s'élèvera l'édifice ; sœur Manseau soulève un peu de terre à l'aide d'une bêche, seize vieillards en font autant ; on plante une médaille de saint Joseph et une croix dans le sol. À mère Deschamps incombe l'honneur de bénir la croix. « À cette époque où la main-d'œuvre est si rare, spécifie-t-on au procès-verbal, on a voulu commencer l'entreprise en compagnie de paralytiques, d'infirmités, d'aveugles et de boiteux, afin de prouver la grande confiance que l'on porte à l'Ouvrier de Nazareth, chargé de réaliser l'entreprise. » Mère Deschamps est nommée maîtresse des novices à huit jours de là⁶ ; elle en est surprise, dit-on, mais accepte l'obédience sans surseoir. Le croirait-on mais la plupart des quelque soixante novices et postulantes ignorent que la nouvelle maîtresse a occupé le poste de supérieure générale. On éprouve quelque gêne à son égard car lorsqu'on décrit mère Deschamps on signale « la seule ombre au tableau » : attitude austère et même sévère, attitude déroutante, car on aura tôt fait de découvrir la femme de tête et de cœur desservie par cette apparence distante.

Trois ans et demi durant, la maîtresse des novices prépare la relève ; elle prêche surtout d'exemple par sa fidélité aux moindres observances et par sa prédilection de toujours pour le service des pauvres. C'est l'exercice de ces fonctions que vient interrompre le choix des capitulantes le 1^{er} octobre 1877. Mère Deschamps accepte de nouveau la lourde responsabilité

6 Sr Suzanne Versailles occupant ce poste a dû démissionner pour cause de santé (ASGM).

de conduire la famille grise dans les voies de la régularité, de l'obéissance et de la mortification et surtout dans un climat d'union parfaite en conformité avec l'ultime recommandation de la fondatrice.

1878

Si la fonction de supérieure générale ne comporte plus de secret pour mère Deschamps, il n'en reste pas moins vrai que les responsabilités se sont intensifiées à la suite du nombre accru des religieuses et des missions.

Mère Deschamps, en dépit de ses cinquante-huit années d'âge, assume ses devoirs sans coup férir. Durant son terme d'office, elle imprimera à sa communauté un élan nouveau vers l'idéal de la sœur grise. Elle est l'âme de l'Institut ; toute décision grave relève d'elle en définitive, de sorte que cette période d'histoire portera l'empreinte de sa forte personnalité. Voilà pourquoi il était nécessaire de faire connaître la physionomie morale de cette éminente sœur grise avant d'entreprendre de résumer son œuvre.

Le Chapitre général, commencé le 1^{er} octobre, s'interrompait le lendemain alors que la supérieure générale s'empressait d'aller offrir ses hommages au saint vieillard du Sault-au-Récollet, M^{gr} Bourget, qui reçoit les membres du conseil général avec beaucoup de bienveillance et les bénit avec toute l'effusion de sa sainteté⁷. Au matin même de ce jour, les Sœurs Grises ont reçu la visite du délégué du Saint-Siège, M^{gr} Conroy, qui avait promis de venir faire la connaissance du nouveau conseil ; il était accompagné de son secrétaire l'abbé Reddy qui, dit-on, s'est trouvé une cousine chez les Sœurs

7 Circ. mens. 1877-80, p. 10-11.

Grises, sœur Sweeney⁸. M^{gr} Conroy, ravi de rencontrer des missionnaires en service aux lointains champs d'action, les invite à s'exprimer dans les dialectes amérindiens : les sœurs Hamel, Clapin et Agnès s'exécutèrent de bonne grâce et l'illustre visiteur les a félicitées de leur succès. Sa Grandeur n'a pas caché son amusement lorsque les orphelins, présentant leurs hommages, un petit bout d'homme refusait de se départir du joli bouquet destiné au visiteur de marque ; il le pressait sur son cœur et retournait à sa place, triomphant.

Le lendemain, 3 octobre, mère Deschamps, fidèle à la tradition, se rendait en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bonsecours ; la journée du 4 était consacrée à la visite des membres des communautés sœurs, Saint-Hyacinthe, Ottawa et Québec. Le chapitre se terminait le 10 octobre. Mère générale en résumait alors les grandes lignes devant un auditoire de cent vingt religieuses. On s'efforcera, au cours des années futures, d'obtenir l'approbation des constitutions⁹ ; les lettres circulaires jusqu'alors tracées à la main seront désormais imprimées et porteront à la connaissance de toutes les sœurs le compte

8 L'histoire de cette Sr Grise est intéressante. Née à Birr, diocèse de Killaloe, Irlande, Ellen n'avait pas pu suivre sa sœur – Sr Carroll au noviciat – retenue au chevet de son père. Ce dernier décédait à l'âge de 86 ans. Ellen donnait alors suite à son projet et entrait au noviciat de Montréal le 17 mai 1876. Elle y retrouvait Sr Carroll nommée missionnaire au Lac La Biche et qui s'y acheminait le 31 mai suivant (voir supra : rétrospective). Les deux sœurs auront pu, durant quelques jours, renouer connaissance. Sr Sweeney contractait un « mauvais rhume » à la fin de la même année ; on lui offrait alors de retourner en Irlande dans l'espoir que le climat natal lui permettrait d'échapper à la « consommation ». La novice sollicitait de préférence le privilège de mourir sœur grise, ce qui se produisit le 4 mai 1878 ; Sr Ellen Sweeney était âgée de 26 ans. (Not. biog. Sr Sweeney, ASGM). La coutume prévalait alors chez les Sœurs Grises que les filles d'une même famille entrant en communauté, la première entrée conservait le nom de son père tandis que la seconde adoptait le nom de sa mère.

9 L'Institut était approuvé par Rome en 1865.

rendu des activités des maisons existantes, surtout des plus lointaines, lesquelles, selon la conviction de la supérieure, s'avèrent une source de bénédictions pour tout l'Institut. Et la supérieure générale termine par une recommandation qui la peint tout entière : « Je vous recommande nos chers pauvres. Soyez des mères pour eux ; ne calculez point avec les sacrifices ; vous leur devez le soulagement et la consolation qu'ils sont en droit d'attendre de vous. »

Consciente qu'elle se doit à ses filles lointaines comme à celles qui l'entourent, mère Deschamps se dirige vers Salem et Lawrence, aux États-Unis, le 7 novembre, d'où elle revient pour la recollection se terminant le 21, au jour de la Présentation. Là encore, elle fait preuve de son respect pour le passé ! « Rappelons-nous souvent, recommande-t-elle aux sœurs, les engagements primitifs¹⁰, ces chapitres si beaux et si respectables que nous tenons de nos premières Mères. Ils renferment les dispositions selon lesquelles nous devons nous efforcer de vivre ; c'est pour nous l'abrégé de la perfection de notre saint état. Demain nous allons renouveler les mêmes engagements contractés au jour de notre profession. Je vous recommande encore l'union, la charité, la prudence et la discrétion dans vos paroles, sans quoi nous ne pourrions nous appeler de véritables sœurs, enfants d'une même Mère. »

À ces enfants d'une même mère déléguées au loin, la supérieure va porter l'assurance de sa sollicitude. Le 23 novembre, elle part pour Toledo, son cher Toledo, œuvre qu'elle fondait en 1855, et que menace l'orage. L'Ordinaire de Cleveland veut cette œuvre diocésaine, alors que de lourds emprunts, effectués au Canada, s'opposent au projet : les Sœurs Grises étant seules responsables de la dette¹¹.

10 Engagements formulés par Mère d'Youville le 2 février 1745 et signés depuis par toutes les Sœurs Grises au jour de leur profession.

11 Le débat se prolongera jusqu'en 1888, alors que le Saint-Siège, par l'entremise du cardinal Gibbons, donnera raison aux Srs Gr. le 6 octobre. (Arch. Hôpital Saint-Vincent, Toledo, année 1888).

Tour à tour les maisons environnantes reçoivent la visite de la Mère. En janvier 1878, on la retrouve à Saint-Benoît, maison maintenant transportée dans le village, tout près de l'église paroissiale et qu'on inaugure officiellement.

À travers ces allées et venues, la Mère suit de près l'achèvement de la chapelle qu'érige l'architecte Victor Bourgeau et les maçons Perreault sur le terrain « boueux » de la maison mère.

Un tel programme surtaxe les forces de la supérieure générale et, en février suivant, elle tombe gravement malade de ce qu'on diagnostique : tumeur à la gorge. Les docteurs Schmidt et Fenwick prescrivent une première intervention non couronnée de succès. On suggère alors de réopérer, et la Mère demande un sursis, lequel se termine avec la seconde intervention du 19 mars. La tumeur disparaît mais une trachéotomie a été pratiquée et maintient la Mère dans un état de faiblesse inquiétante. Elle, la femme forte que ne déconcerte pas l'épreuve, se soucie plus encore du bon fonctionnement de la communauté. Elle s'apprête à démissionner de sa charge ; les sœurs ne veulent rien entendre sans avoir pris l'avis des médecins. Ceux-ci, à leur tour, sollicitent une consultation avec le jeune docteur Alphonse Deschamps¹². Le demi-frère se prononce contre la démission, alléguant que l'inactivité entraînerait un affaissement préjudiciable au rétablissement qu'on est en mesure d'espérer et que la Mère demeurerait capable de poursuivre les obligations de son mandat, secondée par ses assistantes. On se rallie à son opinion. De fait, les forces reviennent bientôt et mère Deschamps demeure, à la satisfaction de toutes, l'animatrice générale et la coordonnatrice des œuvres.

12 Alphonse et Alexandre, demi-frères de la supérieure, étant devenus orphelins, avaient été recueillis par les Srs. Gr. Le premier optait pour la profession médicale et le second se joignait à la Compagnie de Saint-Sulpice.

Elle assiste, le 23 décembre 1878, à la bénédiction de la chapelle consacrée à la Sainte Croix. La fête de Noël y est célébrée avec pompe deux jours plus tard. Une lampe, déposée au pied de l'autel de saint Joseph, brûlera une année entière et exprimera la gratitude des Sœurs Grises pour le succès de cette entreprise. La châsse de Mère d'Youville est déposée dans une chambre à proximité de la chapelle, chambre privée afin de ne pas devancer les décisions de l'Église. La salle communautaire, affectée au culte jusque-là, reprend sa destination première et l'on y installe, à la place d'honneur, l'autel dédié au Père Éternel, construit à la demande de Mère d'Youville elle-même, aux jours sombres de 1760¹³.

Soucieuse de consoler l'exil des femmes héroïques du MacKenzie qui n'ont pas été visitées depuis la fondation du poste en 1867, elle leur délègue son assistante, sœur Charlebois qui entreprend la longue randonnée le 25 août 1879.

Deux mois plus tard, le 22 octobre, le sous-sol et le premier étage de l'aile centrale étant terminés jusqu'à la rue Saint-Mathieu, les vieillards prennent possession de leurs salles. On célèbre l'événement au moyen d'un grand dîner servi par la Mère générale elle-même.

1880

Depuis un peu plus de deux ans qu'elle se voit investie du gouvernement de l'Institut, mère Deschamps a mené à bonne fin l'érection de la chapelle et de l'aile centrale de la maison mère ; elle a présidé à la translation de deux œuvres : l'hospice Saint-Charles à Montréal et l'hospice Youville à Saint-Benoît.

Quant à l'hospice Lajemmerais de Varennes, fondé depuis 1859, il a quitté « l'hôtel des Salines » en 1871 pour s'établir

13 Cet autel avait été donné au refuge de M^{lle} Bissonnet, mais on l'avait recouvert en 1849. (Circ. mens. 1877-80, p. 302-303).

dans la maison Girard, tout près de l'église paroissiale et surtout à proximité de l'endroit où naissait naguère la fille aînée de Christophe Dufrost de La Jemmerais. La nouvelle maison s'avérant trop exigüe, force a été de reléguer, dans une remise voisine, ameublement et lingerie. Or voici que le feu a détruit la réserve le 4 mars 1879.

M^{gr} Désautels, curé du lieu, bienfaiteur éminent de l'œuvre, de même que messieurs Bourbonnais et Lorion, refuse de la voir disparaître. Il est secondé en ses desseins par mère Deschamps qui tient à ce que l'œuvre se prolonge pour honorer de la manière la plus digne qui soit la mémoire de la Mère des Pauvres. On se plaît à reconnaître l'intervention de la Fondatrice lorsque, au début de l'année 1880, monsieur Birs, ancien curé de Saint-Sulpice, se retire à l'institution en qualité de malade et de... bienfaiteur. Il s'agit là d'un secours providentiel levant tous les obstacles et la Mère générale n'hésite pas, au cours de sa visite de janvier, à engager les fonds nécessaires à la construction d'un hospice agrandi et plus en mesure de répondre aux besoins de la population de Varennes et des environs¹⁴.

Mère Deschamps, à la fois supérieure générale de l'Institut et supérieure locale de la maison mère, voit ses responsabilités se multiplier ; elle n'en fuit aucune cependant. C'est ainsi que les missions tant du Québec que des États-Unis sont visitées à tour de rôle. Elle en constate les progrès ou en corrige les lacunes, selon le cas. Aux sœurs affectées à ces différentes missions, elle accorde les entrevues prescrites par les Constitutions.

Les deux maisons de Toledo ont reçu sa visite au cours de février-mars ; tant à l'asile qu'à l'hôpital, elle est en mesure

14 Les hospices d'alors abritaient les personnes âgées, les orphelins et orphelines et bien souvent les écoles paroissiales.

d'apprécier le travail de ses filles, en dépit d'une situation qui va se compliquant¹⁵.

À son retour de l'Ohio, Mère générale préside aux retraites annuelles ayant lieu en avril et voit aux derniers détails concernant la participation des Sœurs Grises à la création de l'hôpital Notre-Dame¹⁶.

Une épreuve personnelle l'atteint à la suite du décès de son demi-frère Alphonse, médecin, qui meurt d'une pleuro-pneumonie à l'âge de trente-neuf ans. Il a reçu l'onction des malades des mains de son frère sulpicien en présence de la sœur aînée à qui revient de consoler les deux orphelins, enfants d'Alphonse¹⁷.

C'est vers les maisons de l'Ouest canadien que mère Deschamps se dirige le 24 mai suivant. Ces maisons ont été visitées officiellement par sœur McMullen, assistante générale en 1859. Sœur Charlebois, également assistante, y était déléguée en 1871, mais le décès de mère Slocombe, survenu le 22 juin 1872, réclamait son retour hâtif. Mère Dupuis, première supérieure générale à se rendre « aux extrémités du Canada » n'y faisait qu'un bref séjour en 1877.

Deux futures missionnaires accompagnent la Mère : les sœurs Élodie Arseneault et Anne-Marie Giquello, cette dernière

15 Voir supra, note 11. Au cours de cette visite, sr Roy, secrétaire de la supérieure générale, s'est extasiée devant l'invention du siècle : le téléphone installé à l'hôpital. Au moyen de cette invention, dit-elle, nos sœurs appellent les médecins de l'établissement qui demeurent à de grandes distances ! (Circ. mens. 1877-80, p. 506) On est en 1880 ; huit ans s'écouleront avant qu'il y ait possibilité pour Toledo d'appeler la maison mère de Montréal.

16 On résumera ci-après l'histoire de cette fondation.

17 On se souvient qu'en 1855, mère Deschamps avait recueilli ses deux demi-frères Alphonse et Alexandre à l'hôpital général. Le Dr Alphonse s'était prononcé contre la démission de la Mère générale en 1878 de même qu'il avait sauvé la vie du sulpicien, pris d'une maladie mortelle, en 1879 (Lettre de Sr Charlebois à mère Deschamps, 12 septembre 1880).

d'origine bretonne et venue de France en 1875, recrutée de M^{gr} Henri Faraud alors en quête d'âmes fortes désirant se dévouer aux missions du Grand Nord canadien¹⁸.

Le voyage, certes, ne comporte pas les difficultés de celui de 1844, les moyens de transport s'étant améliorés notablement. Il faudra néanmoins effectuer un long détour afin de bénéficier de la voie ferrée. L'itinéraire de la supérieure prévoit comme première destination la mission Notre-Dame-des-Sept-Douleurs au Fort Totten, maison relevant d'ailleurs de la vicairie Saint-Boniface.

On se rend d'abord à Fort Huron, de là à Chicago, puis à Saint-Paul, Minnesota, enfin à Jamestown, Dakota, où s'arrêtent les chars. C'est dans une voiture tirée par deux chevaux, propriété du major McLaughlin, venu en personne accueillir les voyageuses, qu'on poursuit le long périple. La caravane est composée de quarante charrettes, attelées de bœufs, et les deux jeunes missionnaires déplorent n'avoir pu y prendre place.

« Rien ne trouble le silence de ces vastes prairies, pas même le chant des petits oiseaux. De quelque côté que l'on porte ses regards, on n'aperçoit ni habitation ni arbre, on ne voit absolument que le ciel et l'herbe » note sœur Giquello¹⁹.

Enfin, après deux jours de voyage, on aperçoit dans le lointain une maison blanche. « C'est le couvent », explique le major. Mère Deschamps ne peut retenir ses larmes. « Est-il possible que nous ayons des sœurs si loin et si isolées ? Pauvres enfants ! » s'écrie-t-elle.

18 L'histoire des missions nordiques a fait l'objet de plusieurs volumes dont celui du P. Duchaussois, intitulé : *Femmes héroïques*. « *Le soleil brille à minuit* » raconte plus spécialement l'épopée grise aux Territoires du Nord-Ouest. Sr Giquello n'atteindra pas ces missions lointaines. Après quelque dix ans au Fort Totten, elle deviendra directrice du noviciat des Petites Sœurs auxiliaires. Quant à sr Arseneault, elle se dévouera durant 38 ans à la mission Saint-Michel du Fort Totten et y décédera le 16 mai 1918 (ASGM, doss. des Srs).

19 Lettre du 1^{er} juin 1880.

Les élèves sioux ont bientôt décelé la caravane, la cloche convoque dans l'allée centrale tous les écoliers de même que les adultes du voisinage. Mère Deschamps enveloppe du regard les cinq missionnaires qui ne cachent pas leur émotion et l'on se dirige vers la chapelle pour le chant du Magnificat²⁰. Mère générale ayant apporté avec elle la statue Notre-Dame de la Providence, témoin de la consécration des premières Sœurs Grises, la dépose sur l'autel. Les sœurs consigneront le fait aux annales, preuve qu'il leur a été sensible.

La Mère générale admire les belles voix des petits Sioux ; elle remarque également qu'ils mastiquent la gomme sans se lasser. Elle n'est pas au bout de ses surprises. Au cours de l'après-midi, elle doit assister à un mariage. Un jeune Sioux, il y a quelques jours, a confié au major « qu'il voulait avoir une des filles qui sont chez les sœurs ». Celles-ci posent une condition : il faut que le prétendant se construise d'abord une maison. On croyait ainsi mettre fin à ses aspirations vu l'apathie proverbiale de l'Indien. Cette fois, on a fait erreur, car le jeune homme se présente le jour même de l'arrivée de la Mère générale et réclame son dû. « Ma maison est faite, je veux me marier aujourd'hui à quatre heures. » Sœur Allard s'en désole, elle songe à la toilette inexistante de la mariée. Il lui faut, en toute hâte, parer à la carence : une robe d'indienne, un voile, une couronne et des gants surgissent comme par miracle. Le major et sa dame servent de témoins et le père Claude bénit l'union.

Quinze jours durant, le Mère générale renouera connaissance avec ses filles et s'initiera aux us et coutumes du lieu.

20 En 1878, deux ailes de 40 pieds sur 26 ont été ajoutées à la mission ; l'hôpital surmonté de la chapelle, la cuisine et le lavoir y trouvent place. (Circ. mens. 1877-80, p. 204). Les Pères Bénédictins de Meinnard, Indiana, desservent l'école et l'hôpital ; ils y ont remplacé, en 1878, l'abbé Bonin, prêtre du diocèse de Montréal et chargé de la mission de Pembina (*Ibid.*, p. 157).

Les sœurs sont à la solde du gouvernement américain, salariées selon le travail qui leur incombe ; le major du Fort Totten représente l'autorité locale et, jusqu'à date, on n'a qu'à se féliciter de ceux qui ont occupé le poste. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Viendra le jour où l'autorité locale interdira le port du costume religieux et ordonnera d'enlever le crucifix des salles de classe. On fera face à ces orages car les missionnaires n'en seront pas à leurs premières épreuves. Les quatre fondatrices, encore présentes lors de la visite de mère Deschamps, auront déposé la semence « dans les larmes et les alarmes ». Au début de l'œuvre, on a dû coucher par terre ; façonner soi-même les meubles rustiques, cultiver la terre afin de parer à la famine et surtout, oh surtout, gagner petit à petit la confiance des Sioux, enfants et adultes. Les élèves, littéralement rois et maîtres sous la tente, ne constituent pas des prodiges de souplesse, d'où mensonges et calomnies débités contre les éducatrices. On rendra même les sœurs responsables des épidémies qui éclatent de temps à autre. Sœur Drapeau verra sa vie menacée. On l'envoyait un jour pacifier un chef en colère. Le moment n'était guère choisi puisque le chef, après avoir compté les plumes d'aigle teintes du sang des Blancs qu'il avait tués, menace la messagère de son fusil. Il semblait qu'une force invincible l'empêchait d'en presser la détente. Il entonne le chant de guerre, suivi d'une « jonglerie » au cours de laquelle sœur Drapeau s'esquive. Le chef s'engageait à sa poursuite. Fort heureusement, des Blancs mettent fin à la chasse et le contraignent à rentrer chez lui²¹.

L'incident n'atténuera pas le zèle de sœur Drapeau. Un jour, elle a franchi dix-huit milles pour aller soigner un blessé. Son « poney sauvage » s'enfonce dans la neige. L'infirmière n'hésite pas, elle s'attelle et tire le cheval du mauvais pas, mais y perd elle-même un soulier. Lorsqu'elle arrive à

21 Récit de sr Renaud, compagne de sr Drapeau, 1844-1944, Sr M. Guichon, p. 47-48.

destination ainsi démunie, le néophyte ne s'y trompe pas. « Vois donc comme elle nous aime », dit-il à sa femme. Puis, se tournant vers la religieuse : « Je m'en vais là-haut, ajoute-t-il, et quand je verrai Dieu, je lui demanderai que tu sois à côté de moi dans le ciel²². »

Mère Deschamps écoute le récit de ces aventures et ne dissimule pas sa fierté. Elle en fait part aux sœurs de la maison mère. « Je suis ravie d'étonnement de ce qui s'opère dans les forêts du Dakota depuis qu'on travaille à la civilisation et je me sens remplie de bonheur à la vue du bien qu'y font nos sœurs. Depuis six ans qu'elles œuvrent ici, elles ont reçu près de trois cents enfants. Tous les malades traités à l'hôpital ont reçu le baptême et il y a près de six cents Sioux qui pratiquent la religion catholique²³. »

Hélas, ce que la Mère générale ne saurait prévoir, c'est que l'incendie détruira l'œuvre, le vendredi 16 février 1883. Les misères des débuts seront de nouveau expérimentées par les vaillantes missionnaires puisqu'on devra se réfugier dans les hangars et les remises jusqu'à ce que soit terminée la nouvelle école, vers 1887. Quant à l'hôpital, il ouvrira de nouveau ses portes sur le site de l'ancienne école, mais il devra fermer faute de revenus, le 30 août 1890 ; l'école des garçons ayant été transportée au Fort et « protestantisée », on ne percevait plus l'indemnité accordée aux écoliers, seule ressource de l'hôpital. Les sœurs conserveront cependant l'éducation et l'instruction des filles.

Les jours sombres semblent loin cependant et l'on s'abandonne pleinement à la joie résultant de la présence de la supérieure générale qui toutefois devra faire ses adieux le 15 juin, alors que quatre missionnaires et quatre « braves filles canadiennes » – les légendaires Maries dont il a été question

22 Not. bio. sr Drapeau, ASGM.

23 Lettre de mère Deschamps, 1880.

précédemment – l'accompagnent jusqu'à la rivière Sheyenne. Comme la température est superbe, on prend le dîner sur l'herbe de la prairie. Et puis, c'est la séparation, séparation silencieuse puisque l'émotion étreint la gorge et le cœur. Sœur Lajemmerais, dont la santé est compromise, fait route avec la Mère générale vers Saint-Boniface. On y arrive trois jours plus tard, le 18 juin, et comme le débarcadère du chemin de fer se trouve sur le terrain même de l'archevêché²⁴ – à proximité de la maison provinciale – la distance n'est pas longue à franchir. « Le temps est magnifique, souligne sœur Curran. La lune, dans toute sa beauté, s'est levée en face de notre maison tout illuminée pour souligner notre allégresse²⁵ ». M^{gr} Taché salue d'abord la Mère générale et ensuite ce sont les religieuses qui se jettent dans ses bras.

Dès le lendemain, la visite commence officiellement, ce qui n'empêche pas la Mère de tracer hâtivement quelques lignes à l'adresse de la maison mère. « Saint-Boniface ressemble beaucoup à l'île Saint-Bernard de Châteauguay, surtout dans la partie où se trouvent les terrains de la maison. L'archevêché est bien bâti à trois cents pieds environ du chemin bordé d'une magnifique avenue plantée d'arbres. La cathédrale est à quelques pas. La maison vicariale – datant de 1846 – est en bois et blanchie. À proximité se trouvent l'hôpital et le pensionnat, sur un terrain acquis par M^{gr} Provencher, au confluent de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine. Quatorze bateaux et barques à vapeur voguent continuellement sur les ondes de ces deux rivières. »

En traçant ces lignes, mère Deschamps se remémore sans doute les quatre fondatrices qu'elle a personnellement connues et qui descendaient sur les bords de la rivière Rouge le 21 juin 1844. Sœur Valade, la fondatrice des maisons de Saint-Boniface, on s'en souvient, avait été l'officière de la jeune sœur

24 Lettre de mère Deschamps, sans date.

25 Lettre du 7 juillet 1880.

Deschamps, à la seigneurie de Châteauguay, d'où la comparaison avec l'île Saint-Bernard... Quoi qu'il en soit, la Mère n'a guère le loisir de s'attarder aux réminiscences, le programme préparé par les sœurs étant extrêmement chargé. Dès le 19 juin, elle est acclamée au pensionnat par les trente-six élèves qui chantent leur joie. La visite de M^{sr} Taché accompagné du légendaire Père Lacombe, o.m.i. abrège la réception.

Le 21 juin, le trente-sixième anniversaire de l'arrivée des premières Sœurs Grises au Manitoba est célébré par un congé de première classe. Le 22, arrive un télégramme, ce qui provoque un moment d'appréhension. Huit ans auparavant, un message du sans-fil avait annoncé aux sœurs le décès de mère Slocombe. Mais cette fois, il s'agit de l'annonce d'un bonheur désiré depuis bientôt vingt ans : l'approbation des Constitutions des Sœurs Grises par le Saint-Siège. On organise alors une autre grande démonstration, le 25 juin. M^{sr} Taché célèbre le saint sacrifice à l'issue duquel on chante le *Te Deum* et, de nouveau, la maison s'illumine lorsque le soir tombe ; les lanternes magiques ornent le clocher et les arbres de la belle entrée.

Le 30 juin a lieu la distribution des prix présidée par l'archevêque et c'est alors qu'il révèle le secret si bien gardé par la Mère générale.

« Mes enfants, dit-il, j'éprouve aujourd'hui une joie toute spéciale à vous féliciter du succès de vos études. Cette joie que je puis appeler exceptionnelle m'est causée par la présence de la très honorée mère Deschamps, supérieure générale.

« Il y a trente-six ans, on n'arrivait pas à Saint-Boniface en chemin de fer comme on le fait aujourd'hui, ni en bateau à vapeur ni même en charrette à travers les prairies. Le seul mode de transport était le canot d'écorce avec ses fatigues, ses ennuis et ses dangers. Les cœurs généreux ne reculent pas devant les obstacles : quatre Sœurs de la Charité se soumirent volontiers aux sacrifices que Dieu leur inspirait et abordèrent à Saint-Boniface le 21 juin 1844. Il n'en vint que quatre, mais

le nombre de celles qui s'offrirent pour cette mission était plus considérable. Parmi ces dernières était, je crois, la révérende sœur Deschamps qui a toujours porté à ces missions un intérêt si vif. »

La Mère générale se plaint tout bas qu'on révèle un secret de sa vie. L'archevêque reprend tout haut : « La très honorée Mère se plaint que je révèle ses secrets et au lieu de me corriger, je veux en révéler un autre qui m'est assez personnel pour que je puisse en disposer sans indiscretion. Le 24 juin 1845, un autre canot d'écorce partait de Lachine. Deux novices des Sœurs Grises, un Père oblat et un frère de la même congrégation qui s'appelaient Taché devaient y prendre place. La mère Deschamps accompagnait les voyageurs jusqu'à Lachine. Là quelqu'un lui offrit un morceau de pemmican. La bonne sœur Deschamps en goûta et je dois avouer qu'elle fit la grimace ; mais c'était la grimace des lèvres et non celle du cœur ou de la volonté, puisqu'elle nous dit ensuite : Mon Frère, vous êtes bienheureux et je voudrais être à votre place. »

« Trente-cinq années se sont écoulées depuis cette époque et dans leur course rapide ont accumulé une somme de bienfaits et de mérites qui nous imposent la douce obligation de remercier Dieu avant tout et de remercier ensuite celles dont Dieu s'est servi pour multiplier ces avantages au milieu de nous. Comme premier pasteur de ce diocèse, en mon nom, au nom de l'Église, au nom de M^{gr} Provencher qui a fondé l'établissement des Sœurs Grises à Saint-Boniface, au nom de mon clergé, au nom des enfants, des pauvres, des orphelins, des malades, je vous remercie, ma très honorée Mère, et je remercie le noble Institut que vous dirigez avec tant de sagesse, du bien que les Sœurs Grises font à Saint-Boniface depuis trente-six ans²⁶. »

26 Circ. mens. 1877-80, p. 572-573.

La Mère générale tressaille d'allégresse en entendant l'éloge du pasteur ; au cours des jours suivants, elle constate *de visu* les œuvres instaurées par ses sœurs de l'Ouest.

Elle visite, le 1^{er} juillet, le couvent de Saint-François-Xavier à la Prairie du Cheval Blanc, fondé en 1850 par deux des pionnières, les sœurs Lagrave et Lafrance ; elle y arrive en bateau pour la distribution des prix... absents, de sorte qu'on doit improviser. Les élèves reçoivent des *médailles de la Reine*, c'est-à-dire des pièces de cinquante, vingt-cinq et dix centimes qu'on a glissées sur un ruban et qui constituent les médailles d'honneur²⁷.

Le 5 juillet, c'est vers l'hôpital Saint-Boniface, créé en 1871, que la Mère générale dirige ses pas. Depuis quatre ans, on a fait l'acquisition de la maison Henry Clark, de sorte que la capacité de la maison est passée de quatre à dix lits. On se glorifiera, précisément en cette année 1880, d'avoir admis quatre-vingt-huit malades, dont plusieurs employés à la construction du chemin de fer²⁸.

Le lendemain, le 6, le couvent de Saint-Norbert, fondé en 1858, accueille mère Deschamps avec les honneurs dus à un chef d'État. Des arcs de triomphe, des pavillons ornent le parcours. M. le curé J.-N. Ritchot, accompagné de messieurs Forget et Doucet du collège Saint-Boniface ont voulu être de la partie. L'examen se prolonge durant cinq heures et cette fois de magnifiques prix arrivés à temps couronnent les mérites. M. Ritchot ne manque pas de féliciter les Sœurs Grises et M. Adolphe Forget, directeur du collège, y ajoute l'expression de sa gratitude personnelle. Mère Deschamps, qui a suivi avec un inlassable intérêt la carrière mouvementée de ce

27 Lettre du 13 juillet 1880, sr Curran à la maison mère.

28 ASGM. Histoire de l'Hôpital de Saint-Boniface.

privilegié des Sœurs Grises, le félicite de ses succès et l'encourage à poursuivre son méritant labeur²⁹.

Le 7 juillet au soir, mère Deschamps arrive à l'école Saint-Vital et, le lendemain, une pluie diluvienne réduit le nombre d'élèves à une quinzaine. On réussit toutefois à dire à la Mère générale le merci du cœur pour l'instruction reçue en cette humble école paroissiale existant depuis vingt ans.

La Mère générale est de retour de Saint-Boniface le 14 juillet, alors qu'on se prépare à célébrer la Sainte-Julie. L'humble maison provinciale, laquelle, durant de longues années, a servi de refuge à une multitude d'œuvres, héberge encore l'orphelinat et l'hospice. Ce sont les petites orphelines qui offriront à mère Deschamps le bouquet de fête. Un hospitalisé insiste pour présenter ses hommages à « la Mère de tout le monde ». Il est suivi par deux visiteurs de marque, M^{gr} l'archevêque Taché ainsi que M^{gr} Laflèche, évêque de Trois-Rivières et ancien missionnaire dont l'arrivée, le 6 juillet, coïncidait avec celle du général Sherman des États-Unis.

Après avoir présidé aux exercices de la retraite annuelle, mère Deschamps s'embarquera pour Montréal *via* Toledo le 27 juillet, écrit sœur Curran le même jour, en ajoutant qu'il s'est créé dans la maison « un vide immense³⁰ ».

Mère générale a semé la joie à Saint-Boniface et elle s'efforce de mettre fin aux difficultés lors de son passage à Toledo. Personne ne se doute toutefois qu'elle en est venue à une grave décision relativement aux missions nordiques.

29 Adolphe Forget, né à Terrebonne le 30 novembre 1835, n'a été ordonné à la prêtrise qu'après de longues années d'attente, le 6 janvier 1875. Sa carrière sacerdotale sera brève puisqu'il décèdera le 9 juin 1881. Pour plus de détails relativement à M. Forget, voir *Mère Jane Slocombe*, par Sr E. Mitchell.

30 Vide qui sera compensé en quelque sorte par la réouverture du noviciat fermé depuis cinq ans et qui recevra au cours du même été trois nouvelles recrues.

Des rapports alarmants lui sont venus de sa déléguée, sœur Charlebois. Les limitations alimentaires, les durs travaux ont surtaxé les forces des missionnaires de sorte que Mère générale a dû demander à M^{gr} Faraud, vicaire apostolique de ces régions lointaines, d'organiser le retour des sœurs afin de le faire coïncider avec celui de la visitatrice.

La Mère n'ignore pas quelle peine vont en ressentir les missionnaires, elles qui ont « pieusement » tu leurs souffrances, mais elle sait également que la Providence a ses desseins. Et cette douce Providence interviendra à sa façon unique : la lettre ne parviendra à l'évêque que lorsque l'assistante générale aura quitté les lieux et que le rigoureux hiver aura rendu le voyage impossible. Le « salut » des missions du Nord aura été opéré grâce à l'un des inconvénients qu'on déplore davantage au pays du silence blanc : le retard dans la distribution du courrier. Les missions nordiques seront rattachées à la vicairie de Saint-Albert et les ouvrières grises y poursuivront leurs labours bénéfiques³¹.

Mère Deschamps rentre à Montréal le 3 août vers les dix heures du soir ; ce n'est donc que le lendemain matin qu'elle aperçoit les clôtures de l'avenue de l'église ; avenue de deux cents pieds de profondeur sur quatre-vingt-deux de front. Un grillage de fer, reposant sur une base de ciment, constitue l'entrée ; quatre piliers soutiennent la porte principale et les deux portes latérales ; le terrain lui-même est entouré d'une clôture de bois, surmontée d'un carrelage et peinte en gris³².

L'enclos est achevé mais non l'édifice. Il tarde aux sœurs d'en voir se terminer la construction ; on est déjà à l'étroit dans ce couvent où logent quelque huit cents personnes³³. Les soucis d'ordre matériel aboutissent pour ainsi dire au bureau

31 Pour plus de détails, sur cette question, consulter : *Le soleil brille à minuit*, aux p. 99-101.

32 Circ. mens. 1887-90, p. 609.

33 Circ. mens. 1881-83, p. 8.

de la Mère générale et elle y voit avec diligence. Il reste cependant qu'elle respecte l'ordre des priorités. À peine revenue de son long voyage, elle s'embarque de nouveau, cette fois pour Lawrence, États-Unis, où sa présence est réclamée.

ÉCOLE DE LAWRENCE (canadienne), ÉTATS-UNIS, 1880

M. Boucher, curé de Lawrence, veut procurer aux enfants canadiens l'instruction primaire dans leur langue. Les sœurs McKenna, Chassé et Bourgeault y sont affectées. On leur adjoindra sœur Sainte-Marguerite à quelques semaines de là³⁴. Dès le premier jour, deux cents élèves se présentent. Les succès scolaires étonneront la Mère générale lorsqu'elle visitera l'école à deux ans d'intervalle.

Les conditions matérielles ne sont guère florissantes toutefois, les écoles privées ne recevant aucun subside. On tentera de parer à cette carence au moyen de bazars et autres industries et l'on aurait sans doute survécu. Mais il a fallu canaliser les charités publiques vers les Pères Augustins que menaçait une ruine totale. L'école devra fermer ses portes après trois ans d'existence à la fin de l'année scolaire 1883³⁵.

L'HÔPITAL NOTRE-DAME, Montréal, 1880

L'événement par excellence s'étant produit au cours de l'année 1880, marque, sans contredit, une étape dans l'histoire des Sœurs Grises ; il s'agit de leur collaboration à la création de l'hôpital Notre-Dame. On ne saurait ici faire état de la querelle universitaire alors à son paroxysme. D'ailleurs, l'annaliste

34 *Ibid.*, 1877-80, p. 636.

35 Sous le gouvernement de mère Slocombe, en 1868, les Srs Gr. acceptaient une fondation à Lawrence : *The Protectory of Mary Immaculate*. La fermeture de l'école paroissiale ne compromettra pas l'existence du Protectorat.

du temps, fidèle interprète des directives de la Mère générale, déclare sans ambages : « Nous sommes toujours restées neutres dans les difficultés opposant la succursale de Laval à l'École de médecine³⁶ ».

À vrai dire, cette neutralité des Sœurs Grises relativement à certaines questions brûlantes remonte à quelque vingt ans. Mère Slocombe avait recommandé aux sœurs le silence absolu quant aux oppositions concernant, par exemple, la répartition de l'île de Montréal en diverses paroisses. La consigne a été fidèlement observée. De sorte que mère Deschamps, en acceptant au nom de sa communauté la régie interne du nouvel hôpital, peut statuer en toute objectivité : « Nous ne sommes mues que par le désir de nous dévouer au soulagement de l'humanité souffrante et répondre par là au désir de notre premier Pasteur³⁷. »

Mère Deschamps, en outre, fait figure de novatrice, puisque jusqu'alors il n'entrait pas dans les usages de sa communauté de servir dans une institution ne lui appartenant pas. D'autre part, on ne concevait pas le fonctionnement d'un hôpital sans la présence des religieuses. En secondant l'initiative du D^r E. P. Lachapelle, de ses collègues et de M. V. Rousselot, p.s.s. Mère Deschamps permettait de voir à l'œuvre laïcs, clergé et religieuses unissant leurs efforts pour assurer le succès d'une institution hospitalière vouée au soulagement des malades. La collaboration des Sœurs Grises acceptée par mère Deschamps vaudra à la supérieure le titre de cofondatrice de Notre-Dame³⁸.

À vrai dire, le caractère cosmopolite de la nouvelle œuvre était de nature à susciter le dévouement des Sœurs Grises. Mère d'Youville n'avait-elle pas servi, trente-quatre ans durant, une population bigarrée et cela en l'hôpital général créé par les frères Charon relevant de l'État ? De plus, la contribution

36 Circ. mens. 1881-83, p. 397.

37 *Ibid.*, p. 397.

38 *Histoire de l'hôpital Notre-Dame*, D^r E. P. Benoît, p. 15.

financière de M. V. Rousselot et l'intérêt tout particulier qu'il manifeste à l'endroit de cette œuvre érigée dans sa paroisse n'ont certes pas manqué d'influencer la décision des Sœurs Grises. Depuis près de cent cinquante ans, il n'est pas rare de voir les Sulpiciens créer, à Montréal, des œuvres qu'ils confient aux filles de Mère d'Youville.

Le corps médical, constitué de quelque quatorze disciples d'Esculape, fait part de son côté d'une contribution non négligeable ; les médecins renoncent à leurs émoluments durant quatre ou cinq ans afin d'assurer l'existence de cet hôpital d'une capacité de cinquante lits³⁹ mis à la disposition des pauvres avec, en plus, vingt autres pour les malades en état d'acquitter les frais d'hospitalisation⁴⁰.

Comme il n'est pas question d'ériger un édifice, le choix des fondateurs se porte sur un établissement déjà existant, l'hôtel Donegana, « déchu de sa première splendeur » et que les propriétaires cherchent à vendre. Les fondateurs en font l'acquisition de la succession Furness, au prix de 20 000 \$, et achètent également la propriété contiguë appartenant à M. R. J. Devins, au coût de 10 000 \$. M. le curé Rousselot fournit les garanties nécessaires et se charge, en outre, de défrayer, de ses propres deniers, la nourriture des malades, le chauffage et l'éclairage de l'établissement⁴¹.

Le nouvel hôpital, formé de trois corps de logis, occupe presque en entier un terrain s'étendant depuis la rue Notre-Dame jusqu'à la rue du Champ-de-Mars⁴². Il est à proximité de l'hospice Saint-Charles, également sous la direction des Sœurs Grises depuis 1877.

39 M. T. Harel au cardinal Simeoni, 15 avril 1880.

40 *Union médicale*, août 1880, p. 369-374.

41 *Union médicale*, août 1880, p. 369-374. Le sulpicien y serait allé de 41 000 \$ de sa fortune personnelle. (*Histoire de l'Hôpital Notre-Dame*, Sr Morin, p. 1).

42 *Circ. mens.* 1881-83, p. 398-399.

Mère Deschamps fait preuve de fine psychologie dans le choix des premières ouvrières religieuses à Notre-Dame. Les sœurs Perrin, Olier, Hickey, Hainault, Panet et Sainte-Angèle ont fait ou feront leur marque dans l'histoire de leur communauté.

Physiquement, sœur Eulalie Perrin est toute menue⁴³ mais elle est grande par la profondeur de son intelligence, la haute conception qu'elle a de la vie religieuse et par la détermination qu'elle apporte à remplir les tâches à elle confiées. Or, ces dernières ont été nombreuses et importantes puisqu'elle prenait part à la fondation des Sœurs de la Charité de Québec en 1849 et à celle de Sandwich en 1857. Rentrée à Montréal, quatre ans plus tard, elle assumait la responsabilité du dispensaire après avoir occupé le poste de première pharmacienne à la maison mère. Auteur d'une émulsion pancréatique, dite Pancréatine, brevetée tant au Canada qu'aux États-Unis, elle fait preuve de dispositions exceptionnelles pour le soin des malades⁴⁴, de même que d'un talent spécifique lui permettant de discerner les capacités de celles qui l'entourent. Sœur Perrin donne d'elle-même sans compter et son exemple entraîne et encourage à la fois. Elle a le don de susciter l'enthousiasme et d'orienter les efforts vers un même but, un idéal identique.

Sœur Olier, pour sa part, dispose d'une vaste expérience en ce qui concerne la tenue des registres. Elle a organisé le secrétariat de la maison mère et rédigé les annales communautaires

43 On taquinera sr Perrin quant à sa petite taille. L'annaliste sr Labrèche dira : « Sr Perrin est grosse comme mon bras. » On sait, par contre, que le bras de sr Labrèche ne saurait être volumineux puisqu'elle dit d'elle-même : « Je suis si maigre qu'on pourrait me manger le vendredi sans manquer à l'abstinence ! » (Corr. gén. année 1871).

44 Mère Slocombe lui avait en quelque sorte confié la vie de mère Deschamps alors assistante générale et qui, en 1869, avait dû démissionner de son poste. Sr Perrin l'accompagnait à Toledo dont le climat s'avérait propice pour la malade.

durant quelques années. Douée d'une mémoire exceptionnelle, l'histoire lui doit d'avoir conservé le souvenir de faits qu'aucune autre n'avait consignés ; au nouvel hôpital, elle apportera la contribution de son talent épistolaire, l'appui de ses judicieux conseils et secondera la supérieure dans ses tâches multiples.

Sœur Hickey se distingue par sa charité universelle, laquelle s'est manifestée à l'hôpital Saint-Vincent de Toledo dont elle devenait l'une des fondatrices à l'automne de 1855. Affectée au soin des malades, elle se voyait de plus investie des « veilles » auprès des malades du dehors. Rien ne rebute cette vaillante ouvrière et c'est sa charité ingénieuse et inlassable qui perpétue son souvenir partout où elle a été en mesure de l'exercer. À Notre-Dame, elle se trouvera dans son élément.

Quant à sœur Hainault, professe depuis l'été de 1862, elle se distingue par son humeur joviale, son ardeur au travail et surtout par son cœur sensible et bon. Chargée de la salle des hommes, on dira d'elle qu'elle prodiguait à tous, surtout aux plus malheureux, les soins attentifs d'une mère. Elle verra son dévouement toucher à sa fin bientôt, puisque, ayant contracté les fièvres typhoïdes au chevet des malades, elle décédera le 28 février 1881 en la quarante-quatrième année de son âge.

Sœur Panet, née Juliana Casgrain, ne compte que trois ans de profession, mais elle a été appliquée au dispensaire et à la pharmacie. Conséquemment, elle s'est initiée au soin des malades probablement sous la direction de sœur Perrin elle-même. Elle y excellera et sera subséquemment nommée supérieure à l'hôpital-orphelinat de Morristown, États-Unis, ainsi qu'au Patronage d'Youville et à Varennes, dans la belle province. Mais l'œuvre par excellence, pour elle, ce sera celle des enfants abandonnés. Grâce à son initiative et à ses instances, le gouvernement provincial votera la première loi d'adoption en 1909. Issue d'une noble et puissante famille, sœur Panet se distingue par sa réserve, ses manières douces et polies, par sa disponibilité totale révélant la profondeur de sa charité.

Quant à sœur Marguerite Papineau, dite Sainte-Angèle, elle est la fille unique d'un foyer où l'ont précédée cinq garçons ; fille choyée car on l'avait longtemps attendue. À l'âge de dix-huit ans, on voyait en elle la jeune fille accomplie, munie d'une solide instruction et possédant une éducation parfaite. On se plaisait à la croire appelée à fonder un foyer, d'où la surprise attristée lorsqu'on apprenait sa décision de se joindre aux Sœurs Grises ; mais dans cette famille chrétienne, on ne s'objectait pas au choix de Dieu. Sœur Marguerite entrait donc au noviciat le 7 décembre 1877 et se liait irrévocablement au Seigneur le 10 mai de cette année mémorable 1880. Sa nomination à Notre-Dame l'a atterrée. « Cela fait mal de sentir la bonne soupe de chez nous », explique-t-elle, car la maison paternelle est située tout près de l'hôpital. Sœur Sainte-Angèle se préparait à l'héroïsme. Deux ans plus tard, elle sera nommée pour la pauvre mission de Chipewyan, aux Territoires du Nord-Ouest. Elle y passera trente ans et s'acquittera de toutes les tâches dont celle de cuisinière ; cuisinière qui ne peut guère varier les menus et qui déplore de n'avoir parfois à présenter aux élèves que de la soupe verte, c'est-à-dire des herbes bouillies. Elle voudrait pouvoir leur offrir la bonne soupe aux pois⁴⁵ ! Sœur Sainte-Angèle goûtait encore, par le souvenir, « la bonne soupe de chez nous ».

Les cinq ouvrières savent à quoi s'en tenir quant à la tâche qui leur incombe. À l'hôpital, elles seront entièrement chargées de la régie interne avec pouvoir d'embaucher autant d'employés que nécessaire. La direction médicale, il va sans dire, revient aux médecins tandis que le bureau des gouverneurs est chargé de procurer les ressources financières assurant le fonctionnement. Les messieurs C.-P. Hébert, J.-R Thibodeau, E.-A. Généreux, E.-J. Barbeau et B. Tansey n'ont pas la tâche

45 Les détails concernant ces religieuses sont contenus dans leur dossier respectif, ASGM.

facile. Ils s'y dévouent pourtant avec une amabilité souriante, dit-on⁴⁶.

Quant aux internes, ils quittent la salle de cours pour celles des malades au chevet desquels se termine la formation. Ils assument, en outre, les fonctions incombant normalement aux infirmières ; préparation des pansements, administration des médicaments et traitements⁴⁷. Le D^r H.-E. Desrosiers sera le premier médecin attaché à l'hôpital en cette qualité et l'on souligne que sa présence assure les secours immédiats en cas d'urgence⁴⁸.

Avant que cet organigramme soit mis en application, il importe d'abord de vaquer au déblaiement car maçons, plombiers, peintres, en un mot tous les corps de métier s'affairent depuis bientôt un an dans l'édifice. On ne reconnaît plus l'ancien hôtel Donegana, rendez-vous ultrachic pour l'élite de la société. Le prince Jérôme Napoléon et Maurice Dudevant-Sand, fils de l'illustre écrivain Georges Sand, y avaient séjourné en 1861⁴⁹. Le départ de la garnison anglaise avait mis fin à la popularité et à la prospérité de l'hôtel. Il est devenu « une véritable cour de miracles entre les mains d'industriels de petit calibre » et les réparations s'élèvent à plus de 4 000 \$, somme quasi fabuleuse pour l'époque⁵⁰.

Les sœurs Perrin et Hickey franchissent le seuil du futur hôpital le 24 mai. Il leur faut tout leur courage pour attaquer la besogne. Et celles qu'on surnomme plaisamment « les sœurs de l'Université Laval » travaillent d'arrache-pied ; les renforts leur apportent un précieux concours, mais il faudra deux longs mois de labeur intense pour rendre l'édifice habitable.

Le 25 juillet, Sa Grandeur M^{gr} E.-C. Fabre bénit l'hôpital au milieu d'une assistance de trois cents personnes. Deux jours

46 *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame*, D^r E.-P. Benoît, p. 18.

47 *École d'infirmières, Hôpital Notre-Dame*, A. F.-Angers, p. 23-24.

48 *Union médicale*, août 1880, p. 369-374.

49 *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame*, Sr Morin, p. 2.

50 *Union médicale*, 1880, p. 369-374.

plus tard, l'institution ouvre ses portes et bientôt chaque lit est occupé, la proximité du port de Montréal, des voies ferrées et du quartier des affaires y amenant nombre de blessés.

La compétence des médecins et l'habileté des infirmières inspirant confiance, on accourt vers cet hôpital aux méthodes quelque peu révolutionnaires puisqu'on a supprimé les rideaux entourant les lits et qu'on laisse pénétrer l'air pur et le soleil à travers les larges baies !

Le soir venu, des sœurs et des novices de la maison mère viennent relayer les ouvrières de jour. L'une d'elles, sœur O'Brien dite Saint-Augustin, à l'instar de sœur Hainault, paiera son dévouement de sa vie : ayant contracté le typhus d'un de ses malades, elle y succombera le 9 janvier 1881⁵¹.

Le 30 juin de cette année 1881, l'hôpital reçoit sa charte d'incorporation ; on enregistre de plus la naissance de l'Association des dames patronnesses, association que sœur Perrin a secondée de tout son enthousiasme et de sa collaboration⁵². Les dames s'engagent à pourvoir à l'entretien de la lingerie et de la literie⁵³. Sœur Perrin leur suggérera en outre « l'œuvre du pain », œuvre consistant à demander un pain par mois à deux cent quarante familles, épargnant ainsi à l'hôpital un déboursé de six cents dollars par an⁵⁴.

Le concours des dames patronnesses s'avérera non seulement précieux mais indispensable. Au moyen de kermesses, de fêtes champêtres, d'un tournoi équestre, de fêtes de Noël et de soirées musicales et littéraires, ces auxiliaires bénévoles

51 Circ. mens. 1881-83, p. 17.

52 M^{me} Fitzpatrick, secrétaire de l'Association, en apprenant la mort de sr Perrin, en 1907, tracera d'elle cet éloge : « C'est à son école que nous avons appris à aimer les pauvres malades et à les servir. » (Doss. sr Perrin, ASGM.).

53 École d'infirmières, Hôpital Notre-Dame, A. F.-Angers, p. 22-23.

54 Bulletin des Fêtes du centenaire, n° 5, 1978, p. 5. L'œuvre du pain durera de 1883 à 1927.

pareront au déficit budgétaire. Et la qualité de leurs artistes invités : M^{me} Albani, cantatrice de renom, les écrivains Nérée Beauchemin, William Chapman, Benjamin Sulte, L.-O. David⁵⁵, pour n'en nommer que quelques-uns, attirera dans les rangs de l'Association l'élite féminine de la société montréalaise.

L'hôpital Notre-Dame non seulement se maintient mais il se développe. Le service d'ambulance y est installé en 1885, année même où l'on acquiert l'immeuble Masson ; en 1886, ce sera la pension Béliveau qui s'ajoutera à l'édifice primitif et l'on consolidera l'aile faisant face à la rue du Champ-de-Mars afin d'y installer les services de soutien : lavoir, séchoir, salle d'autopsie, laboratoire, chapelle mortuaire, amphithéâtre d'une capacité de cent trente places. À quelques années de là, on fera l'acquisition de la propriété Berthelot⁵⁶.

Ces progrès s'enregistrent à travers des difficultés de toutes sortes, notamment la question toujours névralgique de l'université. Les Sœurs Grises partagent succès et épreuves et surtout le travail qui les réclame durant de longues heures. Elles sont logées, nourries et soignées, le cas échéant, aux frais de l'hôpital, lequel, en outre, verse à chacune le salaire de 32 \$ annuellement⁵⁷. Ce qui abonde à Notre-Dame, ce sont les occasions de se dévouer, de payer de sa personne et c'est ce que les Sœurs Grises ont anticipé ; leur attente ne sera pas déçue.

55 M^{me} Albani chantera les 8, 9 et 10 mai 1890. Au dernier jour elle offrira gratuitement le concours de sa belle voix. (Circ. mens. 1887-1892, p. 415). Les écrivains nommés seront invités à la kermesse de 1895. (Bulletin des Fêtes du centenaire de Notre-Dame, n° 5, 1978, p. 6).

56 *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame*, D^r E. P. Benoît, p. 53-54.

57 Concordat du 25 septembre 1882.

Chapitre deuxième

1881-1883

MÈRE DESCHAMPS ouvrait dix-sept nouveaux postes au cours de ses deux premiers termes d'office en qualité de supérieure générale, de 1853 à 1863. Depuis 1877 qu'elle a repris cette fonction de première importance, on s'étonne que, disposant maintenant d'un effectif de 277 religieuses professes alors que le noviciat compte 75 aspirantes¹, elle n'ait pas donné suite à plusieurs des demandes lui venant de toutes parts. De fait, au cours des trois dernières années, on n'a fondé que l'École de Lawrence, États-Unis et pris part à la création de l'hôpital Notre-Dame à Montréal.

Le fait ne s'explique certes pas par un ralentissement de zèle chez cette femme apostolique, mais par le souci d'assurer aux œuvres déjà existantes la possibilité de servir la cause qui les a suscitées. Ces œuvres évoluent et prennent de l'ampleur. On a vu que l'hospice Youville de Saint-Benoît et l'hospice Lajemmerais de Varennes ont dû se transporter à proximité de l'église dans leur paroisse respective. L'hospice Saint-Charles de Montréal, menacé dans son existence du fait que le « beau Saint-Laurent rongé peu à peu la rive » où s'élèvent les

1 Circ. mens. 1881-1883, p. 8. En décembre 1877, deux mois après la réélection de mère Deschamps, la congrégation comptait 252 religieuses.

casernes militaires, a trouvé refuge dans la maison Denis-Benjamin Viger depuis septembre 1879. Ces diverses maisons, de même que les autres établies en pays lointains, réclament impérieusement l'attention et l'action de la Mère générale dont la faiblesse physique est compensée par une incroyable énergie. Les annales communautaires enregistrent au jour le jour les faits notables et donnent une idée du programme quotidien de la supérieure générale.

Le 23 décembre 1880, pour cause de santé, la Mère n'a pu assister à la bénédiction de la chapelle de Varennes. M^{gr} A.-A. Taché, à titre d'arrière-neveu de madame d'Youville, avait tenu à présider cette cérémonie. Le 11 janvier suivant, c'est M^{gr} E.-C. Fabre, évêque de Montréal, qui bénit la nouvelle maison. Cette fois, mère Deschamps est présente : elle tient à accueillir en personne vieillards et orphelins sous la garde des sœurs Gadbois, Casgrain, Vandandaigue et Bérubé. L'hospice de Varennes revêt un caractère de spéciale importance aux yeux de la Mère générale. Depuis sa jeunesse religieuse, elle s'est efforcée de se pénétrer de l'esprit de Mère d'Youville, de son indéfectible confiance en la Providence du Père des miséricordes. Son but, en acceptant cette fondation en 1859, a été et demeure encore l'aide aux personnes âgées et aux orphelins, mais aussi elle a voulu perpétuer, dans son village natal, le souvenir de la grande Dame des pauvres. Mère Deschamps, semble-t-il, pressent qu'un jour cette Mère des pauvres sera promue à l'honneur des autels.

L'œuvre de Varennes semble consolidée ; on peut compter sur la sympathie des paroisses environnantes dont les ouvriers ont contribué à la reconstruction au moyen de leur travail bénévole. On peut surtout compter sur l'infatigable dévouement de M^{gr} J. Désautels, curé de l'endroit. Or voici que la mort frappe le pasteur alors qu'il est en villégiature à Salem, aux États-Unis, au couvent des Sœurs Grises. Le 6 août on ramène la dépouille mortelle à Varennes où, deux jours plus

tard, des funérailles imposantes sont réservées à ce grand voyageur devant l'Éternel.

Dans ses dernières volontés, M^{gr} Désautels n'a pas oublié son hospice ; il lui lègue 6 000 \$ avec l'obligation de donner asile à l'abbé Bourbonnais, son ami et protégé².

Grâce à la générosité du testataire, l'œuvre de Varennes est en mesure de survivre aux difficultés de la transplantation et de poursuivre sa double vocation de refuge à l'égard des citoyens âgés et des jeunes orphelins de la région.

Mère Deschamps profite de la saison estivale « pour visiter les maisons de la campagne et quelques-unes de la ville », précise la chroniqueuse³. Ces voyages aux maisons de la campagne ne s'avèrent pas une sinécure si l'on considère les moyens de locomotion d'alors.

Avec les maisons lointaines, on traite par correspondance ou encore au moyen du sans-fil dans les cas extrêmes. Ainsi mère Deschamps apprend-elle, le 2 septembre, que l'incendie a ravagé, la veille, les dépendances de l'orphelinat et de l'hôpital Saint Vincent de Toledo. Or, vu les difficultés auxquelles ces maisons sont aux prises, il s'agit d'un malheur qui pourrait revêtir les dimensions d'une catastrophe⁴. En de telles circonstances, il faut à la Mère et à ses filles spirituelles marcher dans le noir tout en continuant de croire à la lumière.

Du lointain Saint-Boniface, les nouvelles sont plus encourageantes. La « vieille » maison de 1846 subit quelques transformations : on y remplace les antiques et massives cheminées par d'autres, en briques, et de dimension réduite.

2 Sr Collette, *Vie de Mère Deschamps*, p. 259-261. M. S. Théberge sera nommé à la cure de Varennes.

3 Circ. mens. 1881-84, p. 116.

4 L'Ordinaire de Cleveland considère l'orphelinat comme œuvre diocésaine. Voir plus haut relativement à ces difficultés.

Le pensionnat projeté constituera non plus l'addition d'une aile, mais une construction séparée⁵.

On ne construit pas cependant qu'au Manitoba. Depuis quelques années déjà on déplorait l'exiguïté du manoir de l'Île Saint-Bernard, à Châteauguay. Il ne s'agit évidemment pas de la maison de bois, pièces sur pièces, aux dimensions de 50 pieds sur 20 où avaient résidé d'abord les Lemoyne et ensuite les Robutel de Lanoue. Les héritiers de ces derniers, Joachim et Marie-Anne avaient vendu le domaine à madame d'Youville le 8 juin 1765⁶. Mère Despins, remplaçante de Mère d'Youville, élevait sur l'île un autre manoir de 58 pieds sur 45, en 1774.

Quelque soixante ans plus tard, on rasait le tout pour ériger, sur les mêmes fondations, une nouvelle demeure. Pour sa part, mère Deschamps a vécu la première décennie de sa vie religieuse dans ce manoir où elle accueillait, en 1847, les sœurs ayant survécu à l'hécatombe du typhus. C'est cette maison que l'on coiffe d'un toit français afin de pouvoir doubler le nombre des sœurs résidentes ou convalescentes. On y ajoute également une chapelle relativement spacieuse dont l'architecte Bourgeau a dressé le plan et une allonge de 24 pieds destinée à servir de lavoir et de décharge⁷.

Mère Deschamps évoque plus d'un souvenir lorsqu'elle se rend au chantier de construction. Elle a vu les bâtiments datant de l'époque de Mère d'Youville, et surtout elle a prié au pied de la croix érigée sur la butte en 1832, afin de conjurer

5 M^{gr} Taché à mère Deschamps, 28 septembre 1881. Bientôt ces maisons seront pourvues d'eau courante (Circ. mens. 1881-1884, p. 306).

6 Joachim de Lanoue avait été rapatrié après la guerre et Marie-Anne, sa sœur, était pensionnaire à l'hôpital général de Mère d'Youville depuis août 1748. Une première option avait été prise sur la seigneurie par Mère d'Youville en août 1764.

7 ASGM, dossier Châteauguay. Une maison pour les employés sera érigée en 1882.

l'épidémie de choléra⁸. En 1854, ce vénérable souvenir, tombé sous la force du vent, a dû être remplacé. C'est en pratiquant une excavation de dix-huit pieds de profondeur pour y installer la croix blanche que l'on découvrait un ossuaire, preuve que la butte avait été faite de main d'homme, c'est-à-dire par la tribu des Mound Builders⁹.

Sur le flanc de la butte, on voit fleurir, le printemps venu, les pommiers odorants dont l'un aurait été planté par Mère d'Youville elle-même¹⁰. Tout près, se trouve le vieux moulin devenu chapelle funéraire depuis le 8 juin 1865. On l'a nommé alors Bethléem, c'est-à-dire la maison du pain puisque, autrefois, il a moulu le blé des censitaires. Tout est souvenir sur cette Île Saint-Bernard : même la porte cochère ouvrant sur l'entrée principale est couverte des vignes qu'on a transplantées de la Pointe-à-Callière lorsqu'on quittait ce lieu historique, à l'automne de 1871.

Le 26 octobre, par une température radieuse, a lieu la bénédiction du manoir rénové, de la chapelle et autres additions. M^{sr} E.-C. Fabre y préside, escorté de quelques membres de Saint-Sulpice, de membres du clergé et d'un grand concours de Sœurs Grises dont mère Deschamps. L'assistance apprend, au cours de la cérémonie, que la chapelle a été érigée grâce à la libéralité de M. C.-S. Rodier¹¹ tandis que madame son épouse a fait don du tableau représentant la Bienheureuse Marguerite-

8 Ce crucifix, œuvre d'Antoine Labrosse, aurait d'abord été placé au-dessus de l'autel de l'église Notre-Dame en 1738. Et ce serait auprès de ce crucifix que Mère d'Youville se serait rendue, la même année, pour obtenir la guérison du mal de genou l'ayant atteinte quelques mois après avoir inauguré son œuvre (ASGM).

9 À maintes reprises, on devra relever la croix de la butte, abattue tantôt par le vent, tantôt par la foudre.

10 Ce pommier sera abattu en 1914. Du bois non atteint par l'âge, on confectionnera un damier et de multiples coupes utilisées en guise de salières jusque vers les années 50.

11 Il s'agit du neveu de M. C.-S. Rodier, ex-maire de Montréal.

Marie, tableau de vastes dimensions couvrant entièrement le mur où s'appuie le maître-autel. M. et M^{me} Rodier ont offert en plus le magnifique tapis couvrant le marchepied de l'autel. Ces généreux bienfaiteurs veulent immortaliser le souvenir de leur fille Eulalie, décédée le 15 avril précédent, en la vingt-quatrième année de son âge, après trois mois et demi de vie religieuse. Elle avait reçu comme première obédience le poste d'assistante-dépositaire à Châteauguay¹².

D'autres bienfaiteurs ont offert l'autel, les statues de Notre-Dame-de-Lourdes et de saint Joseph. Il s'agit de M^{me} A. Tiffin et de son frère Richard Devins, noms qui reviendront souvent sous la plume des Sœurs Grises, ainsi qu'on le constatera.

Quant aux prêtres natifs de Châteauguay, nommément monsieur le curé Primeau de Boucherville, les abbés Reid et Faubert et le père Allard, Oblat de Marie-Immaculée, ils ont manifesté le désir de participer à l'ameublement. On leur signalera l'absence de bancs et leur offrande contribuera à en défrayer le coût. Quant à la lampe du sanctuaire et aux vases sacrés, l'hospice Saint-Joseph de Montréal tiendra à en faire don. Les Sœurs Grises sont si heureuses qu'une chapelle soit enfin érigée sur l'île que chacune des missions environnantes s'est fait une douce obligation d'y contribuer¹³.

Une autre chapelle préoccupe mère Deschamps, celle de la maison mère, rue Guy, chapelle où déjà affluent les visiteurs puisqu'on signale, en septembre, que 2 159 Américains l'ont visitée. Les Américains avaient contracté l'habitude de se rendre à la Pointe-à-Callières lorsque les Sœurs Grises y résidaient. Ils se disaient profondément impressionnés d'assister au long défilé des religieuses quittant le réfectoire, à l'issue

12 Sr Eulalie, mourante, avait demandé à sa mère ce tableau ornant sa chambre alors qu'elle habitait sous le toit paternel.

13 Jusqu'en ces derniers temps, les sœurs devaient se rendre à la messe à l'église paroissiale, sauf en l'année du typhus où l'une des chambres avait servi de chapelle temporaire.

du dîner, et se rendant à la chapelle en alternant les strophes du psaume *Miserere*. Bientôt, les Américains seront imités par les Montréalais puisqu'on enregistra, le 14 mai 1882, que les paroissiens de Sainte-Cunégonde et plus tard ceux de Saint-Henri choisirent, comme lieu de pèlerinage, la chapelle des Sœurs Grises.

Évidemment, cette chapelle est vaste et accueillante ; de style roman, elle fait l'orgueil de Victor Bourgeau qui en a conçu le plan, mais elle n'est pas munie de l'ameublement nécessaire. Le parquet du sanctuaire, en mosaïque, don de M. Rodier, s'achevait pour la fête patronale du 14 septembre¹⁴. Il semble toutefois qu'on devra attendre de longues années encore avant de compléter l'ornementation de ce temple que l'on veut si beau. Or, voici que la Providence entre en scène, car c'est dans cette optique que l'on considère la générosité d'une certaine dame. M^{me} Anne-Marie Tiffin, sœur de Marguerite Devins, Sœur Grise, devenue veuve le 21 octobre 1881, décide de faire don de ses bijoux pour orner l'ostensoir de la chapelle, ostensor reçu de France en 1830. La bienfaitrice fait également don de magnifiques dentelles pour la décoration des autels¹⁵. Rien n'est trop beau, au regard de M^{me} Tiffin, pour ce temple où elle aime venir prier, et les sœurs annalistes inscriront inlassablement les prodigalités de cette humble dame, voulant à tout prix conserver l'anonymat. On s'efforcera vainement de respecter ce désir ; les charités de M^{me} Tiffin débordant les murs du monastère, sa réputation en fait bientôt autant. Il reste que, pour les Sœurs Grises, la bienfaitrice est considérée comme l'instrument dont s'est servi la Providence pour embellir le monument qu'elles ont voulu élever à la gloire de Dieu.

14 Circ. mens. 1881-84, p. 161. L'Exaltation de la Sainte-Croix est l'une des fêtes patronales des Srs Grises.

15 *Vie de Mme Tiffin*, Sr Collette, p. 21-23. L'ostensoir sera exposé pour la 1^{re} fois le 23 décembre 1881.

Le programme de l'année 1881 a été passablement surchargé et pourtant il faut y ajouter la mention de deux œuvres, non pas nécessairement nouvelles, mais auxquelles on donne plus d'extension. Il s'agit de l'orphelinat Saint-Jérôme Émilien et du Dispensaire Nazareth.

ORPHELINAT SAINT-JÉRÔME ÉMILIEN, Montréal, 1881

À vrai dire cette initiative remonte aux années 1874-1875, inaugurée bien modestement par sœur Victoire Godard, chargée du service des pauvres à domicile, pour le quartier ouest de la ville. Sœur Godard n'en était pas à ses premières difficultés. Entrée au noviciat des Sœurs Grises d'abord en 1844, il lui fallait retourner à sa famille après un an d'essai, sa santé s'étant altérée¹⁶. Un intervalle de six ans s'écoulait avant que sœur Godard soit admise de nouveau et, le 12 septembre 1853, elle émettait les vœux de religion.

Successivement appliquée au soin des orphelins de l'hospice Saint-Joseph et à l'enseignement à l'école primaire de Saint-Henri, elle réintérait son premier poste, en 1868, pour être enfin affectée, en 1874, à l'apostolat pour lequel elle semblait particulièrement gratifiée : la visite des pauvres.

Or, sœur Godard souffre d'obésité, ce qui à l'époque est considéré comme l'indice d'une santé florissante. Tous les jours, la visiteuse quitte l'Asile Nazareth et parcourt le district qui lui est assigné. On s'étonne de voir circuler allégrement la corpulente Sœur Grise et les railleries ne lui sont pas épargnées. Mais elle n'en a cure, car lorsqu'elle pénètre dans un foyer pauvre, c'est la joie, la confiance qui entrent avec elle. Sœur Godard vérifie l'adage : « Les gros sont bons. » Bientôt les moqueries cessent et, sur son passage, se pressent les orphelins attirés par les gâteries qu'elle leur prodigue. Le sort de

16 Les notes qui suivent sont extraites de la note biog. de sr Godard.

ces enfants démunis l'obsède cependant et bientôt sœur Godard loue un logis pour les recueillir, demeure qu'elle confie à une fille très dévouée¹⁷. Elle redouble ses quêtes et pourvoit à l'entretien de quinze d'entre eux. Sœur Godard ne se contente pas de leur donner asile et pension ; au cours de la première semaine de janvier, elle leur réserve des étrennes : objets et vêtements confectionnés par elle et qui disparaissent prestement.

Quatre années s'écoulent ainsi pour la servante des pauvres et voilà qu'en juillet 1878, prise d'un mal subit, elle doit interrompre ses courses pour un bref séjour à l'infirmerie. Retournée à ses occupations coutumières, force lui est de mettre bas les armes, le 17 août, et elle décède le lendemain, après avoir avoué n'avoir qu'une crainte : celle de n'avoir pas peur de mourir. Inhumée le 20, on voit avec émotion accourir à ses funérailles une vingtaine d'orphelins entourant sa tombe, en pleurant la mort de leur seconde mère.

L'œuvre n'a pas cessé depuis le départ de la fondatrice, mais voilà qu'en l'année 1881, grâce à la générosité de M. Rousselot – faut-il s'en étonner ? – l'orphelinat se transporte « en la maison de pierres de l'autre côté de l'avenue du Plateau, maison acquise de la veuve Nolan et destinée en partie à l'initiative de la sœur Godard ».

Sœur Brassard, qui se spécialise dans l'art de remettre en état les maisons abandonnées – elle avait fait ses premières armes aux casernes du Bord de l'Eau où on a logé l'Hospice Saint-Charles – y accueille au début de novembre les orphelins de sœur Godard. Elle est secondée par les sœurs Aresse et Saint-Ignace et bientôt on compte 24 orphelins séjournant dans la nouvelle demeure, soutenue en grande partie par les Messieurs de Saint-Sulpice, qui y nomment M. Giband comme aumônier.

17 Malheureusement, le nom de cette demoiselle n'est pas mentionné.

Cinquante-huit orphelins se succèdent dans ce refuge jusqu'en 1883, alors que les héritiers Côté déclarant ne plus être en mesure de soutenir l'orphelinat catholique de la Cité, céderont leurs droits au séminaire. Onze orphelins seront alors placés à Saint-Benoît, au couvent des Sœurs Grises, et les autres seront dispersés dans la ville¹⁸.

La fondation de sœur Godard aura duré deux ans dans la maison, rue du Plateau ; elle renaîtra dans l'histoire des Sœurs Grises, à six ans d'intervalle, ainsi qu'on le verra au cours de ce récit.

DISPENSARE NAZARETH, 1881

Cette œuvre avait été inaugurée sous le supériorat de mère Dupuis, en 1873, et trouvait refuge dans l'Asile du même nom, fondé douze ans plus tôt, sous le patronage de l'infatigable M. Rousselot.

Le Dr L.-E. Desjardins, revenu d'Europe avec une renommée des plus célèbres pour la guérison des yeux, y assumait les fonctions de consultant médical. Il était secondé par son frère Guillaume-Henri. Du 19 avril 1873 au 1^{er} mai de l'année suivante, on y traitait 798 cas¹⁹. La réputation du spécialiste y attirait d'autres médecins désireux de se spécialiser et un nombre croissant de malades. Le dispensaire s'est transporté au premier étage de la maison Nolan, suffisamment vaste pour abriter le dispensaire et l'orphelinat Saint-Jérôme Émilien où se dévouent les Sœurs Grises²⁰.

Malheureusement, à la suite des difficultés opposant l'Université Laval de Montréal et l'École de médecine, ordre est intimé aux religieuses de ne plus y recevoir les étudiants de

18 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 264-276.

19 *The Canadian Journal of Surgery*, avril 1969.

20 *Circ. mens.* 1881-1883, p. 204. On se souvient que l'orphelinat de Sr Godard occupait le 2^e étage de cette maison.

21 *Histoire de la province de Québec*, Rumilly, t. 4, p. 63.

l'École²¹. Le D^r Louis-Édouard Desjardins ira plaider sa cause à Rome ; il en reviendra à l'automne de 1883. Le dispensaire aura servi, deux ans durant, la cause des aveugles ou des personnes menacées de cécité. Il renaîtra également un jour et, de nouveau, les Sœurs Grises en accepteront la régie interne²².

1882-1883

L'année 1882 était marquée, pour les Sœurs Grises, par la tenue du Chapitre général, au premier lundi d'octobre. Tous les membres du conseil étaient maintenus dans leur charge sauf mère Dupuis dont la santé nécessitait un long repos²³. Elle était remplacée par sœur Praxède Filiatrault, professe depuis le 14 septembre 1864. Successivement appliquée à l'économat et à la procure, elle était promue au rang d'administratrice le 1^{er} mai 1875²⁴. Quatre ans plus tard, elle était nommée supérieure à l'Asile Nazareth et assumait la responsabilité, en 1881, des deux œuvres avoisinantes, le dispensaire et l'orphelinat Saint-Jérôme Émilien.

Sœur Filiatrault a fait ses preuves ; on reconnaît en elle la Sœur Grise authentique, respectueuse des traditions certes mais qui ne boude pas les innovations. Dans le but de mieux faire connaître l'œuvre des aveugles, elle a appuyé l'initiative de l'abbé Tanguay et a permis aux jeunes musiciens « d'aller faire de l'harmonie à messieurs les membres de la Chambre, à Ottawa », rapportait l'annaliste, en avril 1882²⁵.

22 M. Rousselot légua en 1885 la propriété Nolan aux Sœurs Grises qui en feront la location à une compagnie d'artistes. On y établira un cyclorama représentant le grand mystère de la Passion. Celui-ci fermera ses portes en 1888. (Circ. mens. 1887-1892, p. 222).

23 Mère Dupuis décéda le 15 mars 1883.

24 On sait que le conseil des Sœurs Grises est formé de douze administratrices dont cinq font partie du Conseil général.

25 Circ. mens. 1881-83, p. 324-325.

Mère Deschamps a décelé les aptitudes administratives de son assistante ; peu après le Chapitre, elle la dirigeait vers les missions de Toledo, en proie aux difficultés que l'on sait²⁶.

Sœur Charlebois, pour sa part, rentrait de sa visite des missions de l'Ouest et du Grand Nord canadiens le 29 octobre 1881 ; elle y avait passé un peu plus de deux ans²⁷. Consé- quemment, les maisons lointaines peuvent compter sur l'appui d'une conseillère générale qui a constaté leurs divers besoins et leurs particularités. Les couvents de la Providence et de Chipewyan qui ont échappé de justesse à l'ordre d'in- terrompre toute activité, ont été incorporés par les soins de sœur Charlebois et, sur son avis, rattachés à la maison de Saint-Albert, Alberta. Sœur Marguerite Devins dont les au- mônes, prélevées sur la fortune familiale, ont secouru maintes fois ces maisons pauvres, en a été nommée l'économe.

Quant à sœur Robin, elle est particulièrement chargée des maisons de la ville et de la campagne. Au 1^{er} janvier 1883, on compte 317 religieuses, dont 96 se dévouent à l'Hospice Saint- Joseph, à Châteauguay et à la maison mère, laquelle, pour sa part, abrite huit cent vingt personnes. Et il s'agit d'une mai- son inachevée, que l'on complète graduellement au fil des ressources de l'heure ou encore des libéralités des bienfaiteurs. Parmi ces derniers, M^{me} Anne-Marie Tiffin se signale de plus en plus. Au cours d'un long périple en Europe, elle a visité les divers sanctuaires renommés. Dans la ville de Beauvais, elle a admiré un magnifique chemin de croix et a conçu l'idée d'en offrir une réplique fidèle aux Sœurs Grises. Elle faisait part de

26 Sr Filiatrault quittera Montréal le 6 novembre 1882 et y reviendra le 14 décembre 1883. Elle a pu, au cours de ce stage, se perfectionner en langue anglaise.

27 Une première délégation de sr Charlebois vers ces rives lointaines avait été interrompue par le décès de mère Slocombe en 1872. Sr Charlebois partait une seconde fois, le 25 août 1879, et cette fois atteignait les maisons du Grand Nord.

son projet à sa sœur Marguerite (Sr Devins) qui, à son tour, communiquait la nouvelle à M. M.-C. Bonnissant, p.s.s. ; celui-ci manifeste un intérêt spécial « à la belle église formant le centre du vaste établissement de la rue Guy²⁸ ».

Le Sulpicien suggérait une substitution : il s'avérait plus urgent, selon lui, d'ériger les autels. M^{me} Tiffin, sans se désister de son premier projet, adoptait la proposition d'emblée. Elle chargeait alors son frère, M. Richard Devins, de mettre à la disposition de M. Bonnissant la somme nécessaire et précisait qu'on choisisse le plus beau marbre pour ce monument. Aussitôt les services des architectes Bourgeau et Leprohon étaient requis pour en tracer le plan. L'esquisse était soumise par M. Bonnissant à son collègue, M. Toupin, et à un ami dévoué, Alfred Larocque²⁹. Non seulement l'approuvaient-ils, mais tous deux décidaient de contribuer monétairement à l'autel du Sacré-Cœur. M. Bonnissant lui-même offrait 700 \$ pour l'autel dédié au Père Éternel tandis que M. Richard Devins en complétait le coût total. Il y appliquait le profit de quelque cinq mille brochures intitulées : *Reminiscences of my Visit to the Grey Nuns*, réminiscences dues à sa plume³⁰.

Dès le 1^{er} juillet 1882, le contrat était conclu entre les Sœurs Grises et M. M. O'Brien, marbrier-sculpteur, qui livrait les pièces, taillées dans le marbre blanc de Rutland, Vermont, en décembre de la même année³¹. Il commençait de rassembler ces pièces le 16 avril, croyant pouvoir terminer le tout pour le 5 juin, mais malgré l'assiduité au travail, on n'a pu rencon-

28 M. Icard, supérieur général, aux Sulpiciens, 9 décembre 1886.

29 M. Larocque était le gendre de M. O. Berthelet, fondateur de l'Hospice Saint-Joseph, en 1854.

30 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 274-275. Le 10 mai 1883, M^{me} Tiffin établissait domicile chez les Srs Grises.

31 Au sujet de la qualité de ce marbre, la princesse Louise, épouse du gouverneur général, le marquis de Lorne, disait au cours d'une visite au couvent en novembre 1883 « qu'elle le trouvait tout aussi beau que celui d'Italie ». (Circ. mens. 1881-83, p. 653).

trer l'échéance. Le délai a favorisé l'exécution de certains projets, notamment l'amélioration des cours et des parterres, la rénovation de la Croix-Rouge à l'angle des rues Guy et Dorchester. Jusqu'à la tour de l'église qui a subi quelques réparations, lesquelles ont failli causer un désastre. Un appareil rempli de charbon y était laissé par inadvertance ; la brise du soir ranimait les braises et, du dehors, les voisins apercevaient les étincelles. Pour comble de malheur, la cloche de la porte d'entrée ne fonctionnait pas ; les pompiers ont dû escalader la haute clôture grise et accourir au beffroi pour circonscire à temps le début d'incendie.

Tout ce brouhaha n'a pas échappé à sœur Manseau, l'humble ouvrière qui, le 19 mars 1874, organisait le pèlerinage historique, constitué de seize pauvres vieillards infirmes, estropiés, dont quelques-uns aveugles, pèlerinage au cours duquel chacun a soulevé la pelletée de terre traditionnelle : « On a planté une croix bénite par sœur Deschamps, alors économe, après avoir enfoui dans le sol une médaille de saint Joseph, chargé de bâtir une chapelle³². »

Or, cette entreprise s'apprête à effectuer un grand pas en avant avec la consécration des autels et sœur Manseau aurait voulu être témoin de ce jour de gloire. Hélas, le 25 juin, elle était transportée « dans la grande chambre, en face du tableau de l'agonie ». Le 1^{er} juillet, elle s'endormait dans le Seigneur et, le surlendemain, 3 juillet, M^{gr} E.-C. Fabre, assisté des évêques Louis de Goesbriand de Burlington, Edgar Wadhams d'Ogdensberg, New York et Duhamel d'Ottawa, procédait à la cérémonie de la consécration des autels.

Plus d'une spectatrice, à la suite de la Mère générale elle-même, a sans doute évoqué le souvenir de sœur Manseau trop tôt partie. À cette compagne on pourrait appliquer la phrase de saint Paul : *Autre est celui qui sème, autre est celui qui moissonne.*

32 Circ. mens. 1877-80, p. 248-249.

Les Sœurs Grises ne s'offusquent pas de cet état de choses ; elles-mêmes moissonnent ce que d'autres ont semé puisqu'elles donnent suite à des œuvres instaurées depuis plus d'un siècle.

Quant aux entreprises nouvelles, dictées par les besoins nouveaux, la nombreuse relève – le noviciat compte 81 postulantes et novices – constitue un garant de continuité. Mère Deschamps ne mise pas uniquement sur cette constatation ; elle sait que, lors de son trépas, Mère d'Youville ne confiait qu'à 17 Sœurs Grises le soin de perpétuer son action ; elle n'ignore pas non plus que l'an 1780 marquait la première de ces années où aucune aspirante ne s'est présentée. Et pourtant, grâce à la Providence de Dieu le Père, la petite communauté a survécu. La Mère générale sait de certitude absolue qu'il en sera ainsi dans l'avenir pourvu que, à l'instar des premières Sœurs Grises, l'on persiste « à faire quelque petit bien ».

Or, aux yeux de mère Deschamps, ce quelque petit bien s'opérera dans deux nouvelles œuvres qui s'imposent, l'une à Châteauguay, l'autre à Sainte-Anne-des-Chênes, Manitoba.

ÉCOLE DE CHÂTEAUGUAY, 1883

Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ouvraient à Châteauguay, en 1844, un couvent pour jeunes filles. M^{gr} Bourget en avait offert d'abord la direction aux Sœurs Grises. Mère McMullen, alors supérieure générale, avait refusé « parce que les choses étaient déjà trop avancées avec les Filles de Marguerite Bourgeoys³³. Nous sommes prêtes à aller partout et dans les lieux les plus reculés afin de procurer la plus grande gloire de Dieu, mais nous n'avons pas en vue d'empiéter sur la propriété d'une autre communauté, ni de nous

33 ASGM, dossier Châteauguay.

exposer à des réflexions qui pourraient troubler notre paix et notre union », expliquait-elle. Les Sœurs Grises, jusqu'ici, se sont bornées à donner suite à la tradition établie par Mère d'Youville, celle d'enseigner le catéchisme aux jeunes enfants, lorsque la petite Rivière du Loup se prête à la traversée.

Mère Deschamps, qui séjourne au manoir quelques jours après la consécration de la chapelle de la maison mère, visite les chaumières du petit fort et constate que 39 enfants seraient d'âge scolaire. Ce nombre justifie amplement la création d'une école primaire. Sur-le-champ, elle nomme l'institutrice, sœur McBean qui, faute d'école proprement dite, doit s'installer à la maison des hommes employés, terminée depuis le 20 août de l'année précédente³⁴.

Quelques semaines d'études et surtout d'adaptation à la discipline ont convaincu M. Vinet, curé de l'endroit, que l'école réussira. Le site en est choisi : le terrain des Sœurs Grises, à la Commune ; bientôt la construction est en marche et l'on espère y admettre les enfants à la fin de l'automne.

Le 20 novembre, les classes s'ouvrent pour 45 élèves qui ont acquis l'habitude de céder aux attraits de la pêche – la rivière est si proche – mais qui apprennent à résister à la tentation et assimilent les éléments de lecture, de calcul et d'écriture.

M. le curé Vinet remettra l'immeuble aux Sœurs Grises en 1889, mais jusqu'à sa mort, survenue en 1892, il ne cessera de visiter la gent écolière dont les progrès l'étonnent et le réconfortent.

À sœur McBean succèdent les sœurs Ouimet et Saint-Antoine et nombre d'autres puisque l'École de Châteauguay durera trois quarts de siècle et ne cessera, dit-on, de faire la consolation des curés de la paroisse et la fierté des parents.

34 Circ. mens. 1881-1883, p. 415.

Aux Sœurs Grises institutrices, de temps à autre sont réservées des joies inattendues, dignes de mention. Par exemple, sœur Gaudry, missionnaire à Salem, visitait un atelier de Boston. Elle y rencontrait « une mulâtresse du nom de Marguerite Osborn, ancienne élève de l'hospice Saint-Joseph de Montréal. La jeune fille avait peint de mémoire les portraits de Mère d'Youville et de M. Normant, p.s.s. ». L'artiste s'empressait d'offrir ses œuvres à sœur Gaudry qui, à son tour les remettait à sœur Mongeau, supérieure du couvent de Salem et également ancienne missionnaire de Saint-Joseph. Celle-ci ouvre ses bras à sa petite Marguerite de jadis. « Elle est noire, précisait-elle, mais blanche à mes yeux et son âme l'est bien davantage », écrivait-elle à mère Deschamps³⁵.

Les chroniques de l'École de Châteauguay ne rapportent pas de retrouvailles aussi sensationnelles, mais elles font état des progrès constants des élèves et signalent, à l'occasion, ceux et celles qui émergent et constituent un hommage à leur *Alma Mater*.

L'École sera remplacée, en 1958, par le couvent Marguerite d'Youville.

LE COUVENT DE SAINTE-ANNE-DES-CHÊNES, Manitoba, 1883

Une vaillante femme héroïque du Grand Nord canadien revenait en pays civilisé à la fin de l'été de 1882. Sœur Adéline Audet dit Lapointe a supporté, quinze ans durant, les rigueurs, les privations, l'isolement propres au pays du silence glacial. Elle s'est avérée l'âme de ces mesures lointaines où le givre ne se contente pas de couvrir les vitres mais tapisse également les murs intérieurs et où le froid glace même l'encre et interrompt la correspondance. Première à la besogne, l'heure du lever sonnait pour elle dès l'aube afin de réveiller le feu

35 Lettre du 28 mai 1883.

endormi et de tempérer la maison avant que se lèvent la gent écolière et ses compagnes. Aux protestations de ces dernières, elle mettait fin en disant avoir moins besoin de sommeil que les autres. Fondatrice de la maison de Chipewyan en 1874, elle y a passé une année entière au sein de la misère noire et réintérait Providence où l'attendaient encore le jeûne, le froid et l'angoisse car, on l'a vu, l'ordre de fermer ces maisons avait été intimé par les autorités de Montréal. Seul le retard du courrier avait mis fin à la menace. Et, depuis lors, les missionnaires s'étaient gardées de faire part de leurs misères aux autorités de la maison mère : on redoutait tellement d'avoir à quitter ces rives où l'on accomplissait l'œuvre de Dieu.

L'austérité du régime de vie a eu cependant raison des forces de sœur Lapointe. Sœur Charlebois le constatait lors de sa visite en 1881 ; c'est pourquoi elle substituait sœur Ward au supérieurat du couvent, à Providence. Le 2 juillet de l'année suivante sœur Lapointe reprenait la route vers le Bas-Canada, « afin d'intéresser les bienfaiteurs éventuels aux œuvres nordiques³⁶ ». Elle a laissé là-bas des regrets universels et M^{gr} Faraud a même souligné « que son départ nuirait à cette œuvre où elle a fait tant de bien³⁷ ». Le voyage a pris fin pour elle à Saint-Boniface, où il était question, depuis l'année précédente, de fonder un couvent à la Pointe-aux-Chênes, humble village établi depuis 1856 et devenu, depuis 1870, la paroisse Sainte-Anne-des-Chênes³⁸.

On peut sans crainte faire appel à la générosité de sœur Lapointe, mère Deschamps ne l'ignore pas, et c'est elle qui a suggéré à sœur Lamy le choix de la vaillante ouvrière comme fondatrice³⁹.

36 Les notes concernant Sr Lapointe sont extraites de sa notice biographique conservée aux ASGM.

37 *Le Soleil brille à minuit*, Sr Mitchell, p. 106-107.

38 *Vie de M^{gr} Taché*, Dom Benoît, v. 2, p. 124.

39 Depuis le chapitre de 1882 sr Lamy a remplacé sr Hamel en qualité de supérieure vicaire : sr Hamel est devenue son assistante.

Sœur Lapointe n'est pas étrangère à Saint-Boniface, elle y a séjourné de septembre 1866 à juin 1867, en route pour la fondation des maisons nordiques. Elle s'y est même arrêtée brièvement, en 1872, lors d'un voyage éclair effectué pour venir solliciter du secours à la maison mère. Dix ans se sont écoulés depuis lors et combien de changements se sont produits ! L'une des vaillantes fondatrices de la rivière Rouge, sœur Hedwige Lafrance, décédait le 20 mars 1882⁴⁰. Un mois plus tard, l'inondation aurait compromis l'enterrement comme elle l'avait fait en 1861, lors du décès de sœur Valade⁴¹.

Un pont enjambe maintenant la rivière Rouge ; à peine était-il ouvert à la circulation que la débâcle en emportait deux travées, le 19 avril. La crue des eaux s'est produite si rapidement qu'il a fallu évacuer le petit hôpital : cinq malades invalides et... protestants étaient transportés en canot et, à leur immense surprise, trouvaient en la personne de M^{gr} Taché et du révérend M. Dufresne les infirmiers bénévoles qui les transportaient dans la maison provinciale. Deux jours plus tard, les infirmières sœurs Cleary et Sainte-Anne quittaient à leur tour l'hôpital menacé ; le courant fougueux s'attaquait à la frêle embarcation conduite par trois hommes. À peu de distance, un canot chavirait et malgré les protestations des rameurs, les hospitalières ont tenu à secourir les deux naufragés. L'opération se produisait alors que sur la rive l'évêque et les Sœurs Grises en suivaient les phases avec angoisse. Les journaux protestants ont souligné ce sauvetage avec éclat tandis que les sœurs estimaient n'avoir accompli que leur devoir⁴².

Le pont a été remplacé, la famine redoutée ne s'est pas produite, le pensionnat lui-même a été achevé et, le 18 août 1883, il a été béni sous le nom d'Académie Taché, par le deuxiè-

40 Circ. mens. 1881-83, p. 313.

41 Sr Valade était la supérieure fondatrice. Sr Lagrave, son assistante, était décédée depuis le 4 août 1859.

42 Sr Curran à la maison mère, 2-5 avril 1882.

me évêque de Saint-Boniface. Soixante pensionnaires et deux cent cinquante élèves externes le fréquenteront bientôt, tandis que l'ancienne maison jaune où il s'abritait jadis deviendra le refuge de l'orphelinat, qu'on nommera un jour Académie Provencher⁴³ afin d'honorer la mémoire de ce légendaire apôtre, premier évêque de l'Ouest.

Sœur Lapointe assistait à l'ouverture officielle du pensionnat, en songeant sans doute que plus d'une décennie devra s'écouler avant qu'aux lointains Territoires on puisse ériger de tels édifices. À elle incombent les humbles commencements ; elle ne s'en offusque pas et, le 27 août, elle quittait Saint-Boniface en compagnie des sœurs O'Brien et Lagarde pour aller fonder le couvent de Sainte-Anne-des-Chênes. Sœur Reid, économe, représentant mère Deschamps, et sœur Lamy, supérieure vicaire, escortaient les fondatrices impatientement attendues là-bas depuis deux ans⁴⁴, par M. Raymond Giroux, curé, et par la jeune population. Jusque-là, les rôles d'instituteurs avaient été tenus successivement par M^{lle} J.-B. Gauthier et par M. Théophile Paré⁴⁵.

La maison érigée par le gouvernement fédéral, d'abord sur le Côteau Pelé et ensuite sur le lot de M. J. Champagne, afin d'y recevoir les émigrants employés à la construction du chemin de fer, n'était plus utilisée à la suite de la fermeture de la route de Dawson. Les autorités la cédaient alors aux Sœurs Grises sans les en notifier cependant. De sorte qu'elle devenait l'abri des hôtes de passage et ce, jusqu'en l'année 1881, alors qu'on décidait de la démolir pour la reconstruire ensuite

43 Jusque-là l'orphelinat faisait partie de la maison provinciale ; il sera transporté au bloc Jean, du collège Saint-Boniface en 1886 et sera cédé aux Frères maristes en 1899.

44 Sr Charlebois avait visité le poste lors de son passage à Saint-Boniface. L'annaliste fait erreur lorsqu'elle situe le fait en l'année 1873 car, à cette époque, Sr Charlebois était à Montréal.

45 Benoît, *Vie de Mgr Taché*, v. 2. p. 124.

sur le terrain de M. Richer, près de l'église paroissiale. Le tout était terminé à l'automne de 1882, mais les Sœurs Grises ne pouvaient alors en prendre possession. M. Arthur Lacerte était engagé à titre de professeur. Il occupera la vaste demeure avec sa famille jusqu'à l'arrivée des sœurs.

Une cavalcade s'organisait pour aller rencontrer les missionnaires et la petite cloche clamait leur arrivée avec toute l'énergie qu'y mettait le sonneur. La réception avait lieu à l'église. M. le curé souhaitait la bienvenue aux trois pionnières qui ne prenaient possession du couvent que le 26 août. L'incident n'a pas surpris sœur Lapointe ; au pôle Nord, les sœurs arrivaient toujours avant que la maison fût prête pour les accueillir.

Dès les premiers jours, 80 élèves s'inscrivaient à l'école ; quelques semaines plus tard, on en comptait 130, ce qui incitait la supérieure vicaire à déléguer sœur Brouillet comme renfort.

La tâche s'avère trop lourde pour sœur Lapointe qui doit se retirer dès 1884. Elle est remplacée par sœur O'Brien, puis par sœur Lagarde et enfin par sœur Dudemaine qui, tour à tour, agrandiront le couvent.

En 1908, on établira les statistiques : 1 300 élèves auront alors fréquenté l'institution devenue école normale, 2 seront devenus prêtres et 34 religieuses dont 23 Sœurs Grises⁴⁶. L'une de ces élèves, sœur Saint-Théophile, professe depuis le 29 avril 1903, assistait, le 26 juillet 1906, à l'ordination de son père, M. Théophile Paré, ancien député du comté de La Vérendrye. Le nouvel ordinand, réduit à la dernière extrémité en avril 1894, avait été condamné par les médecins. Il sollicitait alors sa guérison de la Mère des Sœurs Grises, Mère d'Youville. Et le curé Giroux écrivait à mère Hamel peu après :

46 Circ. mens. 1906-1908, p. 736-739.

« Le bon M. Paré est en voie de convalescence. Son retour à la santé est quelque chose de miraculeux. Il l'attribue à la Vénérable Mère d'Youville entre les mains de qui nous l'avions confié⁴⁷. »

Les Sœurs Grises et surtout sœur Saint-Théophile, il n'y a pas de présomption à l'assurer, ont fait violence à leur Fondatrice afin d'obtenir la guérison de ce bienfaiteur de leur œuvre et de ce père qui a orienté son unique fille vers l'oblation totale de la vie religieuse.

Avec l'incendie qui a rasé l'établissement de Fort Totten et a contraint les sœurs missionnaires à déloger les Pères Bénédictins de leur maison neuve pour réintégrer leur vieille mesure⁴⁸, il est normal que les sollicitudes de mère Deschamps se tournent vers ces missions éloignées qui demeurent l'objet de ses prédilections. Plus que jamais, elle déplore le nombre trop restreint d'ouvrières, alors que les requêtes abondent à l'effet d'obtenir les services des Sœurs Grises. En avril, c'était de San Francisco qu'arrivait un pressant appel suivi d'une visite de la part du père L. Fouesnel qui a plaidé vainement sa cause. Vaines également ont été les demandes émanant de Dulude, Cambridgeport, Southbridge et Sanding Rock, aux États-Unis⁴⁹.

Les missionnaires grises, de même que leurs admirables aides, les Franciscaines, succombent à la tâche et à la misère. Celles qui œuvrent au pays du silence blanc jeûnent à l'année longue de même que les autres du Lac La Biche et de l'Île-à-la-Crosse ; quant aux sœurs de Saint-Albert, elle n'ont pu savourer du beau pain blanc qu'à l'automne de 1882⁵⁰. Et lorsque, à l'automne suivant, une main généreuse leur offre quelques

47 Circ. mens. 1892-1895, p. 398.

48 Sr Lajemmerais à mère Deschamps, 20 mars 1883.

49 Circ. mens. 1881-1883, p. 607-608.

50 *Ibid.*, p. 497.

pommes, elles en retardent la dégustation jusqu'au 21 novembre, jour férié pour les filles de Mère d'Youville. L'une d'elles, lorgnant le fruit aurait dit tout simplement « Il y a dix ans qu'on n'en a pas mangé⁵¹ ».

Parmi les trois fondatrices de la mission albertaine, sœur Alphonse a déjà succombé à la misère⁵². Sœur Émery, première supérieure de l'endroit, tire à la fin de sa carrière ; les bulletins de santé sont alarmants à son sujet. Quant à sœur Lamy, il lui a fallu quitter l'Alberta pour missionner à Saint-Boniface où les difficultés des débuts ont cédé à l'envahissement du progrès. Les terres, dit-on, s'y vendent déjà à des prix fabuleux. Il n'en va pas encore ainsi pour les provinces voisines, c'est-à-dire ces divisions des Territoires qui deviendront la Saskatchewan et l'Alberta et c'est sans doute pourquoi, à la suite et à l'instigation des Taché et des Grandin, le père Lacombe multiplie les tournées de recrutement au Québec afin de peupler l'Ouest de familles canadiennes-françaises. L'Alberta n'a pas encore découvert son or noir de sorte que les recrues s'avèrent peu nombreuses ; on préfère l'exode aux États-Unis.

La population amérindienne à laquelle s'ajoutent les Métis et les Blancs réclamerait des écoles en plus grand nombre. Voilà pourquoi Mère Deschamps applaudissait de tout cœur à l'initiative de M^{gr} Grandin qui a obtenu du renfort pour son diocèse. Les Fidèles Compagnes de Jésus, fondées à Amiens par M^{me} Bonnault d'Huet, en 1820, ont accepté d'aller travailler au salut des âmes en sol canadien. Elles établiront deux pensionnats, l'un à Prince-Albert, l'autre à Saint-Laurent. Descendues à Montréal le 23 mai, elles étaient reçues à la maison mère des Sœurs Grises le même jour. Mère Deschamps se constituait leur *cicerone* durant leur séjour dans la métropole et les

51 Sr Paquette à mère Deschamps, 23 novembre 1883.

52 Elle décédait le 7 octobre 1879.

accompagnait à la gare lors de leur départ. Le 4 juin, les religieuses seront à Saint-Boniface, hébergées à l'humble maison provinciale, pour en repartir le 11, cette fois vers leur destination⁵³.

Selon la coutume préconisée par mère McMullen, les Sœurs Grises cèdent volontiers les couvents des grandes villes aux autres communautés et s'orientent davantage vers les « lieux les plus reculés afin de procurer la gloire de Dieu⁵⁴ ».

Deux projets sont présentés à la Mère générale en cet automne 1883. M^{gr} Taché demande la fondation d'une école industrielle pour Indiens à Qu'Appelle tandis que M^{gr} Grandin sollicite une faveur analogue pour le fort Calgary, c'est-à-dire à l'embouchure de la Highwood River ou encore Dunbow⁵⁵. Les évêques espèrent, par le biais de ces écoles, exercer une action plus profonde sur les jeunes aborigènes et surtout les préparer à leurs obligations et privilèges de citoyens à part entière.

Les écoles indiennes n'ont plus de secret pourrait-on dire pour les Sœurs Grises. Elles savent ce qu'il faut y mettre de dévouement, de psychologie, de sollicitude, de patience et de labeur ! Elles ont vu à l'œuvre des apôtres qui n'ont hésité devant aucun obstacle, qui ont ouvert le sillon au cours des années de solitude, d'insécurité et de privations inconcevables. Parmi ces Oblats de Marie-Immaculée qui ont immortalisé leur nom dans ce glorieux chapitre de l'histoire de l'Église au Canada, il en est un que les Sœurs Grises vénèrent particulièrement. Sans hésitation, on réfère à M^{gr} Grandin comme au saint homme qui semble marqué d'une vocation spéciale. Dans

53 Les Fidèles Compagnes de Jésus accompliront une œuvre éminente dans l'Ouest. On les verra bientôt ouvrir maints pensionnats dont celui de la petite ville de Calgary en 1885.

54 Voir : *Rétrospective*, p. 15.

55 *Father Lacombe*, McGregor, p. 269-270. Cette école sera appelée indifféremment l'École Saint-Joseph, l'École High River ou encore École de Dunbow.

toutes les missions où il a été affecté la guigne l'a précédé ou accompagné, diraient les uns tandis que lui-même et ses compagnons d'infortune voient en ces situations déroutantes la croix mystérieuse fécondant le travail apostolique.

Or, en septembre 1883, on fête à Saint-Albert les vingt-cinq ans d'épiscopat de ce valeureux missionnaire, nommé évêque de Satala, coadjuteur de Saint-Boniface en 1857, mais devenu évêque de Saint-Albert depuis 1868⁵⁶. Ce grand humble n'apprécie guère les feux de la rampe, mais il lui faut se résigner et subir les éloges de ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Quarante Pères et Frères Oblats, dix Sœurs Grises représentant leurs compagnes du Lac La Biche, de l'Île-à-la-Crosse et du Mackenzie et la chère nièce, sœur Grandin affectée à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. En présence du révérend père Soullier, assistant général des Oblats et visiteur officiel, l'évêque de Saint-Albert s'entend rappeler cette aventure où il a failli dire adieu à la terre. Revenant à la mission avec un enfant orphelin, il a dû s'enfouir, une nuit durant, sous la neige pour échapper au froid mortel. On évoque également l'incendie de la mission de l'Île-à-la... Croix, survenu le 1^{er} mars 1867 alors que l'évêque, de son propre aveu, disait « n'avoir même pas de mouchoir pour essuyer ses larmes⁵⁷ ».

Les sœurs, à force d'industries, sont parvenues à souligner l'anniversaire par une offrande de cent dollars. À l'école, les élèves présentent des fleurs artificielles, accompagnées de chants et de dialogues. Les fillettes portent, pour la première fois, des robes noires avec collerettes bordées de bleu et des « chaussures de prunelle » qui remplacent les souliers mous ou mocassins⁵⁸.

La fête se déroule dans l'humble maison des débuts, car la construction du couvent n'est pas encore terminée, les frères

56 Sr Labrèche aux Srs de Toledo, 23 mai 1869.

57 *Vie de M^{sr} Taché*, Dom Benoît, p. 548.

58 Sr Paquette à mère Deschamps, 23 novembre 1883.

bâtitseurs étant tous employés aux champs et au moulin. Mais on se résigne à n'y entrer que l'an prochain⁵⁹. Et pourtant il faudra attendre encore deux ans et finalement se transporter dans l'ancien évêché, la nouvelle construction devenant alors siège épiscopal. Les sœurs s'estiment dédommagées de leur attente par la beauté du site. Elles dominent, de la colline enchantresse, l'entourage immédiat où pourront s'élever dépendances et jardins⁶⁰. Les choses bougent également à Saint-Albert. Bientôt on n'attendra plus que trois semaines avant de recevoir une lettre de Montréal. Jusque-là on devait patienter durant un mois et demi.

Heureuse innovation car le courrier leur apportera bientôt une grande, une extraordinaire nouvelle : la réalisation d'un fervent souhait que chaque Sœur Grise formule déjà depuis longtemps dans le secret de son cœur. La Providence, à sa divine manière, s'apprête à intervenir et à donner corps à cette légitime ambition.

59 Sr Guénette à mère Deschamps, 2 août 1883.

60 Circ. mens. 1884-1887, p. 307-309.

Chapitre troisième

1884-1886

LE COMMISSAIRE APOSTOLIQUE, Dom Henri Smeulders, délégué par Sa Sainteté Léon XIII dans le but de régler la question toujours névralgique de l'Université Laval à Montréal et « de quelques autres affaires », débarquait à Québec le 22 octobre 1883¹.

Mère Deschamps se rendait alors à la capitale lui offrir les hommages de la communauté². L'abbé mitré de l'Ordre des Cisterciens, arrivé à Montréal le 12 décembre suivant, manifestait le dessein de visiter les diverses congrégations religieuses ; à l'instigation de la Mère générale, il se rendait chez les Sœurs Grises le 23 décembre, cent-douzième anniversaire de la mort de Mère d'Youville³.

Depuis 1771, on a toujours souligné cet anniversaire au couvent mais en l'année 1883 la présence du distingué visiteur confère plus de solennité à l'événement. Son Excellence est en effet accompagné de ses secrétaires, tandis que M. Colin, supérieur des Sulpiciens, et quelques membres du clergé, l'accueillent au portique de l'église⁴.

1 *Hisoire de la province de Québec*, Rumilly, v. 4, p. 108-110.

2 *Circ. mens.* 1881-1883, p. 677.

3 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 285.

4 Les détails de cette visite sont extraits de la *Circ. mens.* 1881-1883.

À l'issue de la messe et du déjeuner, le commissaire pontifical franchit le seuil de la salle communautaire. Là, une surprise l'attend, une surprise qui l'impressionne visiblement. Il voit, réunies dans cette salle, à peu près toutes les misères humaines : l'enfant délaissé, l'orphelin, l'aveugle, l'infirme et le vieillard au seuil du tombeau. Il prête une oreille attentive à la cantate ainsi qu'à l'adresse récitée par une orpheline, adresse dont il daigne dire qu'elle est la plus belle de toutes celles qu'il a entendues depuis son arrivée en sol canadien. Invité à parcourir l'établissement, il se rend auprès des malades et le « vieux Jacob » a le plaisir de s'entendre adresser la parole en allemand, sa langue maternelle. Lorsque le visiteur est introduit dans le réfectoire des religieuses, il manifeste son étonnement de voir le modeste service d'étain à leur usage. Passant ensuite aux nombreux ateliers, il comprend que la diversité d'œuvres est possible grâce au travail des ouvrières. On conduit enfin le visiteur à la châsse de Mère d'Youville⁵, et la supérieure générale profite du climat psychologique pour lui offrir un exemplaire de la vie de la Fondatrice. Son Excellence, qui a pu constater *de visu* les œuvres inaugurées par cette Mère et qui a été renseigné au sujet des missions de l'Ouest et du Grand Nord, s'est déjà formé une opinion quant à l'esprit qui a guidé la Mère à la charité universelle. Avant même de parcourir la biographie, « il nous encourage à présenter à la Cour de Rome la Cause de béatification de notre

5 Exhumés le 6 décembre 1849, grâce aux soins de M. Faillon. p.s.s., les restes de la Fondatrice ont été conservés successivement dans la salle communautaire jusqu'en 1871, époque où les Srs Gr. se transportaient dans leur maison de la rue Guy. Déposés d'abord dans une chambre voisine du noviciat, ils étaient installés dans un appartement près de la chapelle, voisin de l'endroit où sont exposées les sœurs défuntes. Dans cette chambre, dont les fenêtres sont dissimulées sous de longs rideaux blancs, sont conservés les quelques meubles et objets ayant appartenu à cette grande femme ainsi que l'inscription funéraire. L'appartement est tenu sous clef.

Mère Fondatrice, nous laissant l'heureux pressentiment qu'un jour, nous aurions le bonheur de la voir honorée sur les autels », écrit l'annaliste⁶.

Jamais directive intimée aux Sœurs Grises n'allait être exécutée avec autant d'empressement. Mère Deschamps, qui a eu l'immense avantage d'entendre et de lire le théologien Faillon, entretient depuis lors le désir d'exalter les vertus et les mérites de cette Femme à qui elle porte la plus vive admiration. Réunissant les administratrices, au cours de l'après-midi de ce jour marquant, décision est prise d'entreprendre les démarches en vue de l'introduction de la Cause en Cour de Rome⁷. La nouvelle est communiquée à toutes les missionnaires, le 31 décembre, par lettre officielle de la Mère générale et le moyen est indiqué d'assurer le succès de la démarche : « Que chacune s'efforce de se pénétrer de l'esprit de la Fondatrice et surtout de reproduire, au moyen des œuvres diverses, sa charité universelle⁸. » M. M.-C. Bonnissant est nommé vice-postulateur de la Cause⁹, les communautés sœurs manifestent leur enthousiasme et leur désir de contribuer aux frais à encourir et les démarches sont entreprises sans surseoir.

Des mesures immédiates s'imposent afin de répondre aux exigences romaines : il faut emmurer les restes de Mère d'Youville afin d'en assurer la protection et répondre également aux prescriptions relatives au procès de non-culte. On prépare donc une voûte dans la crypte de la chapelle et, le 16 janvier 1884, on ouvre la châsse où Mère d'Youville repose depuis trente-cinq ans. L'uniforme gris recouvrant les restes

6 Circ. mens. 1881-1884, p. 689.

7 M^{gr} Bourget avait souvent exprimé le désir de voir Mère d'Youville canonisée. Mais les sœurs hésitaient à entreprendre les démarches nécessaires avant l'introduction de la Cause de M. Olier, fondateur des Sulpiciens. La visite de M^{gr} Smeulders et les encouragements de M^{gr} Fabre ont mis fin aux hésitations.

8 Circ. mens. 1884-1887, p. 1-2.

9 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 289.

est changé pour un neuf ; la croix qu'elle portait est remplacée par l'une des douze croix primitives, don de M. Normant ; et ensuite la Mère est exposée dans la chambre funéraire jusqu'à la translation définitive. Vieillards, infirmes, orphelins, religieuses, tous tiennent à s'approcher de la Servante des pauvres que l'on ne pourra plus contempler désormais. Quelques heures avant la cérémonie Mère d'Youville est déposée dans un cercueil et M. Desmarais, photographe, fixe ses traits sur pellicule.

Le lendemain, 17 janvier, M. Pierre Deguire, p.s.s. supérieur ecclésiastique et M. T. Harel, chancelier, accompagnés de messieurs Bonnissant et Guihot procèdent à l'apposition des sceaux sur le cercueil. À mère Deschamps et aux sœurs Charlebois, Robin, Filiatrault et Stubinger revient l'honneur de transporter les précieux restes tandis que cent douze religieuses leur font escorte.

Séance tenante, les ouvriers élèvent le mur de briques dérochant aux yeux des Sœurs « ce qui leur reste de leur Mère », les regards sont humides au dire de la chroniqueuse : « les sentiments indescriptibles, les émotions mystérieuses éprouvées au cours de cette cérémonie simple mais si belle et si profonde n'ont pas besoin d'être décrits pour être compris de vous, mes bien-aimées sœurs. Cette privation si vivement ressentie est considérablement allégée par l'espoir qu'un jour notre vénérée Mère nous sera rendue, le front ceint de l'auréole de la sainteté. Oh ! le beau jour ce sera que celui-là ! Est-il loin dans l'avenir ? C'est là le secret de Dieu », commente la narratrice chargée d'inscrire les événements notables marquant l'histoire des Sœurs Grises¹⁰.

L'annaliste ne saurait se douter qu'il faudra attendre trois quarts de siècle avant de pouvoir invoquer Mère d'Youville sous le titre de Bienheureuse. D'ici là, la crypte devient un lieu de recueillement où les sœurs vont se retremper dans l'esprit de leur vocation et renouveler leur détermination de

10 Circ. mens. 1884-1887, p. 5-6.

reproduire dans leur vie les vertus pratiquées jadis par leur Mère : la foi, décelant en l'épreuve « l'instrument dont Dieu se sert pour opérer en ses élus la conformité avec l'unique objet de ses complaisances » ; l'espérance, renoncement aux joies passagères en faveur de la joie « que personne ne pourra leur ravir » et enfin la charité à l'égard de tous les membres de la caravane humaine. Mère d'Youville, en effet, sous l'empire de l'Esprit, a savouré le dogme de la Paternité divine et a découvert les liens de fraternité la liant, pour ainsi dire, à ses frères et sœurs d'humanité. C'est pourquoi elle a voulu exprimer son amour filial par les œuvres de bienfaisance.

À l'heure des grandes décisions, des départs pour les missions lointaines, les sœurs viennent puiser force et courage auprès de ces restes vénérés. Tout se prête aux graves réflexions dans cette crypte où reposent celles qui ont emboîté le pas à la Mère des pauvres et qui ont prolongé son action. Au début de février on y a inhumé les restes des dix-sept sœurs enterrées dans la crypte de l'Hospice Saint-Joseph, de 1869 à 1875¹¹. Parmi elles, mère Jane Slocombe et mère Elizabeth McMullen, deux ex-supérieures générales dont le souvenir demeure vivace en toutes les mémoires¹². L'endroit est impressionnant : un cercle de bois peint en noir entoure les tombes ; un autel orné de chandeliers datant de l'époque des frères Charon se dresse dans l'angle de droite et l'on y célèbre un service solennel, le 7 février, pour le repos de l'âme des vaillantes ouvrières. Une statue représentant Notre-Dame-de-Pitié complète le décor austère tandis que quatorze simples croix de bois, appendues au mur, permettent aux sœurs de parcourir en esprit la Voie douloureuse¹³.

La croix s'est présentée de nouveau aux Sœurs Grises, le 10 janvier, avec l'incendie de l'orphelinat de Toledo. On n'a

11 Les travaux de construction de la maison mère étant en cours on avait dû inhumer les sœurs dans cette crypte.

12 Circ. mens. 1884-87.

13 Ces détails, ainsi que ceux qui suivent, à moins d'indications contraires, sont extraits des Circ. mens. 1884-1887.

enregistré aucune perte de vie, signale-t-on avec reconnaissance, mais à cause des difficultés avec lesquelles cette œuvre est aux prises, la reconstruction s'avérera épineuse. Il en faut davantage cependant pour déconcerter la détermination de mère Deschamps. Elle délègue à Toledo sœur Reid, dépositaire, avec le titre de supérieure *pro tempore* et l'on relèvera l'institution détruite. Bien plus, l'année 1884 marquera la naissance de deux autres œuvres. À cet effet, un contingent de onze Sœurs Grises est délégué vers l'Ouest canadien. Le départ s'effectue au soir du 21 mai. Après les adieux dans la salle communautaire, le cortège se dirige vers l'Hospice Saint-Joseph où M. Alexandre Deschamps, p.s.s. leur adresse, du haut de la chaire, ses félicitations et ses vœux. On se rend ensuite à l'embarcadère et l'on assiste à un spectacle où se côtoient l'héroïsme et l'émotion. Les partantes causent joyeusement tandis que parents et amis versent d'abondantes larmes. La Mère générale, qui aura refoulé les siennes, lira dans les colonnes des journaux protestants l'éloge de ses filles qui ont accepté de partir sans espoir de retour.

ÉCOLE SAINT-JOSEPH DE DUNBOW, Territoires du Nord-Ouest, 1884

En 1882, le père Lacombe devenait supérieur du poste de Calgary. On sait qu'en 1875, le gouvernement fédéral avait érigé un fort militaire sur les bords de la rivière à l'Arc, dont le commandement avait été confié au capitaine Brisebois, d'où le nom de fort Brisebois, remplaçant le fort La Jonquière érigé en 1751. L'année suivante, 1876, le colonel McLeod donnait à l'emplacement le nom de Calgary, c'est-à-dire, eau claire¹⁴.

La « bourgade », domaine des Pieds-Noirs, ne laisse guère entrevoir sa grandeur future. Les habitations y sont tout à fait

14 Morice, *Église catholique Ouest canadien*, v. 2, p. 396.

primitives : « de simples loges de trembles ou de liards ou encore des pieux debout recouverts d'un toit quelconque. On y trouve pourtant un ramassis de toutes les nations : Métis, Canadiens, Yankees, et même Espagnols, Italiens et Chinois¹⁵ ».

À l'embouchure de la rivière Highwood s'élève, au cours des années 1883-1884, l'école industrielle Saint-Joseph ou l'école de Dunbow. Le père Legal en sera le principal, à qui succédera, en 1887, le père Edmond Claude.

Les sœurs Delphine Guénette, Sainte-Geneviève, Thiffault et deux Franciscaines sont nommées fondatrices de l'école industrielle. Sœur Guénette ayant fait partie de la première équipe de missionnaires dirigées vers le lac La Biche dispose d'une expérience précieuse. En compagnie de sœur Sainte-Geneviève – sœur Thiffault les rejoindra quelques semaines plus tard – elle arrive à Calgary le 24 août. Il fallait s'y attendre sans doute, la maison n'est pas encore tout à fait complétée. Pour faire diversion à leur ennui, M^{gr} Taché leur offre une excursion aux montagnes Rocheuses, excursion dont il assume les frais. Elles voyagent en compagnie de l'évêque et renoncent à décrire les beautés qu'elles ont pu admirer.

De retour à leur champ d'action dont le site est également superbe, elles mettent la dernière main aux préparatifs de sorte que le 17 octobre l'école ouvre ses portes. Les élèves se font attendre, cependant, les Pieds-Noirs manifestent quelque réticence à l'endroit des Blancs. De plus, le soulèvement de 1885 ne contribuera pas à favoriser l'ouverture des classes¹⁶. La vie ne sera pas facile pour les sœurs puisque sœur Guénette devra bientôt rendre les armes tandis qu'au début de l'hiver 1885 la Franciscaine Joséphine Dubé meurt de « consommation galopante ».

15 Breton, *M^{gr} Grandin*, p. 527.

16 Il sera question de ce soulèvement dans la deuxième partie du présent chapitre.

Aux ouvrières qui tombent succèdent de nouvelles arrivantes. Sœur Cleary remplace sœur Guénette au poste de supérieure ; les sœurs Tobin, Drapeau, Mongrain et Schetté arrivent au cours de l'année fatidique de 1885 ainsi que M^{lle} Druais, substitut de la Franciscaine Joséphine Dubé.

Le recrutement des élèves s'opère grâce au père Lacombe qui parcourt les réserves disséminées dans la région de Saint-Albert et parvient, grâce à sa maîtrise de trois langues indiennes, à convaincre les parents des bienfaits de l'instruction. L'entreprise ne va pas sans difficultés et les missionnaires grises s'apitoient sur les misères de l'apôtre des Pieds-Noirs.

Bientôt trente et un petits élèves tapageurs réclament le dévouement et l'activité des sœurs qui doivent non seulement instruire ces enfants mais les nourrir et les vêtir. Le succès couronne leurs efforts et le lieutenant-gouverneur Dewdney, qui visite l'école en mars 1886, manifeste sa satisfaction de la tenue des élèves.

Périodiquement l'école de Dunbow recevra la visite des supérieurs majeurs, tant Oblats que Sœurs Grises, qui se déclarent ravis du progrès des élèves mais qui déplorent leur petit nombre. En 1892, mère Ward s'étonne de trouver à Dunbow enfants Cris et Pieds-Noirs parlant correctement l'anglais et faisant partie d'une fanfare «qui pourrait rivaliser avec celles de nos villes¹⁷».

Sœur Cleary assume le rôle de médecin ; la Franciscaine Domitilde s'étant fracturé le bras, elle le lui raboute si bien qu'en un rien de temps la blessée reprend ses occupations. L'accident inspire cependant au père Lacombe de solliciter du gouvernement les services d'un médecin. Le D^r Rouleau, fervent catholique, est nommé peu après¹⁸.

En 1894, l'école échappe de justesse au feu de prairies. Au cours de la décennie, on a ajouté au bâtiment principal maints

17 Circ. mens., 1892-1895, p. 470.

18 *Ibid.*, p. 359.

ateliers qui ont converti la « bourgade » en petit village distant de la ville de Calgary, mais dont le site est enchanteur.

L'exposition territoriale ayant lieu à Regina convoque les élèves de Dunbow et l'un des Pieds-Noirs reçoit le premier prix pour des chaussures mises en compétition avec le travail des Blancs¹⁹.

L'annaliste inscrit en l'année 1897 que « le père Legal, directeur, a la consolation de baptiser le grand chef et son épouse, de la tribu des Gens du Sang, considérés comme le roi et la reine de ce domaine. À cette époque, l'école compte huit religieuses ; la ferme prospère est entretenue par les élèves dressés aux travaux de la terre. » Ils excellent également dans le domaine du sport et sœur Boulanger écrit à mère Filiatrault, le 20 juin 1898 : « Nos gamins de l'école se font célèbres : tout dernièrement à un concours de football à Calgary, ils ont remporté la palme ; dix ou douze ont été déclarés champions du Nord-Ouest et de la Colombie. »

Le 13 décembre 1913 marque la réunion des anciens élèves au nombre de vingt-six sous la présidence de M^{gr} McNally, évêque de Calgary, accompagné de son secrétaire. La fête atteignait son apogée lorsque le père Lacombe faisait son apparition²⁰. L'apôtre aux cheveux blancs et aux épaules voûtées reçoit un hommage digne de son rôle de fondateur.

Il reste que le nombre des élèves ira décroissant à cause de la multiplication des écoles sur les différentes réserves. Il semble de plus que l'épidémie d'influenza, en 1918, au cours de laquelle toute la gent écolière a dû être alitée, ait donné le coup de grâce à l'institution. Après trente-huit années d'existence, le 19 décembre 1922, l'école, qui aurait nécessité de grandes réparations, fermait définitivement ses portes. Les six ouvrières grises ont quitté avec regret ce coin de terre où elles ont

19 Circ. mens. 1895-1898, p. 28-29.

20 Ann. 1913-1914, p. 323-324.

accompli le bien et se dirigeaient vers d'autres missions où leur coopération était requise²¹.

L'ÉCOLE DE QU'APPELLE OU LEBRET, Territoires du Nord-Ouest, 1884

Qu'Appelle, poste situé à 1736 milles de Montréal, étale ses beautés entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses. Il a d'abord été visité par M^{gr} Provencher, puis par M^{gr} Taché vers 1864. Revenant du fort des Prairies, aujourd'hui Edmonton, l'évêque s'était égaré et il arrivait fortuitement sur les côtes bordant la vallée de Qu'Appelle. Il s'y arrête rempli d'admiration et contemple la beauté du site. À quelque distance, il aperçoit un campement de Cris. Ceux-ci l'orientent et M^{gr} Taché se rend compte que sur les bords de la rivière sillonnant la vallée, un fort avait été bâti naguère par les fils de La Vérendrye, ses grands-oncles. Il n'en fallait pas davantage pour le décider à y établir une mission. Au cours des deux hivers suivants, il y délèguait l'abbé Ritchot qui y élevait le premier établissement missionnaire. Le père Decorby succédait à l'abbé Ritchot en 1868, et était remplacé bientôt par le père Hugonard, curé de la paroisse mise d'abord sous le patronage de saint Florian et ensuite placée sous le vocable du Sacré-Cœur²². Au moment où se précise l'établissement des écoles industrielles, le père Hugonard présente à M^{gr} Grandin et à son grand vicaire le père Lacombe, une requête à l'effet d'obtenir la création d'une telle école dans sa paroisse, constituée de Cris, de Sauteux et de Sioux. M^{gr} Grandin en confère avec son métropolitain M^{gr} Taché qui se rend à Ottawa et obtient l'assistance financière du gouvernement fédéral pour la construction et l'entretien de l'école de Qu'Appelle, érigée sur

21 Ces détails sont extraits du dossier de l'École de Dunbow.

22 Benoît, *Vie de M^{gr} Taché*, v. 2, p. 528-529.

un terrain cédé par l'archevêque²³. Les travaux ont failli avorter à la suite d'élections, mais tout finit par rentrer dans l'ordre et l'école se poursuit au cours de l'été 1884 alors qu'on signale l'arrivée à la Mission d'un autre père oblat, le père Lebret²⁴.

Le 4 juin de la même année, les sœurs Brassard et Saint-Charles, toutes deux en route pour leur mission respective de l'Île-à-la-Crosse et de Chipewyan, Athabaska, se sont arrêtées à Qu'Appelle et « ont vu la place de l'école industrielle qui n'est qu'à 23 milles du débarcadère²⁵ », ce qui leur paraît bien court relativement à l'énorme distance qui les sépare de la maison mère.

Le 20 octobre suivant, de Saint-Boniface partent les fondatrices, les sœurs Lalumière, Bergeron et Saint-Arnaud. Elles arrivent à destination trois jours plus tard et sont accueillies par le père Hugonard, principal, secondé par M. Preston, fils d'un lord d'Angleterre. Les arrivantes ne s'étonnent plus d'habiter une maison qu'on n'achèvera qu'en décembre²⁶. En attendant, le travail ne manque pas. Le père Hugonard et ses confrères continuent de parcourir un district plus grand que la France²⁷ tandis que les sœurs s'affairent aux préparatifs de l'entrée scolaire fixée au printemps de 1885, alors qu'éclate le soulèvement des Métis. À Montréal, on s'inquiétera du sort des lointaines missionnaires. Mère Deschamps écrit même à M^{gr} Grandin, lui demandant de faire revenir à Saint-Boniface les sœurs affectées aux écoles de Dunbow et de Qu'Appelle²⁸. L'évêque, dans une lettre du 8 avril, expliquera au sujet des Oblats et des Sœurs Grises : « Je ne crains pas pour nos vies,

23 Sr M. Guichon, 1844-1944, p. 49-50.

24 Le P. Lebret ajoutera à ses fonctions celle de maître de poste. Le sénateur Girard substituera le nom du missionnaire à celui de Qu'Appelle.

25 Sr Saint-Charles à mère Deschamps, 4 juin 1884.

26 Morice, *o.c.*, v. 3 p. 54.

27 Lettre du 25 janvier 1888.

28 Circ. mens. 1884-1887, p. 224.

mais je crains pour nos propriétés. [...] L'École industrielle de Calgary (Dunbow) pourrait bien y passer. [...] L'École protestante de Battleford a déjà, assure-t-on, été détruite » ajoute M^{gr} Grandin, le cœur navré.

De même que la tribu des Pieds-Noirs a été maintenue dans le calme à Dunbow, grâce à l'influence du père Lacombe, de même à Lebret, le père Hugonard maintient-il les Indiens de la Montagne de Lime et du lac Croche dans la neutralité. « Couverture-Étoilée, le chef de cette région, s'était même embusqué avec son « armée » au nord de Lebret²⁹. » L'Oblat l'engage à se désister ; on ne résiste guère à l'emprise de ce missionnaire qui a su gagner la confiance totale des Indiens au service desquels il consacra trente-trois ans de sa vie.

Contrairement à ce qui s'est produit à Dunbow, le recrutement des élèves s'avère facile et les garçons y arrivent au nombre de trente dès le printemps de 1885. Il faut bientôt songer à admettre les filles³⁰. Les messieurs « haut placés » visitent l'école et en parlent avec le plus grand éloge et même le lieutenant-gouverneur Dewdney, qui s'était pourtant opposé à la création de ces écoles avec une opiniâtreté digne d'une meilleure cause³¹, doit reconnaître, ainsi qu'il l'a fait pour Dunbow, l'utilité et le bien-fondé de ces écoles.

À Lebret tout comme dans les autres missions le bien s'accomplit en exigeant une rançon. Sœur Lalumière s'achemine vers une cécité complète ; elle est rappelée à la maison mère en 1886. Sœur Marie la remplacera au poste de supérieure. Sœur Saint-Arnaud, prise de phtisie galopante, cause tout un émoi ; le médecin prescrit son départ immédiat ; elle se rend à Saint-Boniface, mais contrairement au pronostic médical, elle recouvre la santé. Elle retournera à son poste où l'a

29 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 80.

30 Dans sa correspondance avec Ottawa, M^{gr} Taché avait insisté sur la création des écoles industrielles pour les filles surtout.

31 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 43-44.

remplacée sœur Lamothe et ne reviendra à la maison mère qu'en 1905³². Les Sioux s'étonnent de voir la succession des ouvriers et ouvrières évangéliques. L'un d'eux demandera au père Campeau : « Où donc poussent ces hommes et ces femmes de la prière qui nous arrivent, tantôt jeunes, tantôt âgés, mais tous bons et charitables³³ ? »

Le 7 avril 1887, l'école admet 89 élèves dont 34 filles « qui ont le grenier pour partage et qui y dorment très bien sur leurs lits de paille ». L'influence de l'école se fait sentir même dans les foyers puisque, au cours de l'hiver de 1887, on enregistre un grand nombre de conversions. D'autres, non encore décidés, assistent à la messe de minuit et au festin du jour de Noël. Sœur Goulet, qui parle avec facilité les dialectes cris et sauteux, circule autour des tables et apprivoise les visiteurs qui s'exclament : « Ah ! ma sœur – a parle – puis on comprend³⁴. »

C'est un avantage d'être compris et surtout de comprendre, le père Hugonard le constate précisément en ce jour de Noël alors qu'il doit bénir une union existant déjà depuis trois ans. « Prenez-vous une telle pour votre épouse ? interroge-t-il. – Pas tout de suite ! » répond énergiquement le jeune homme. Surpris, le père Hugonard retarde la cérémonie et découvre la clef de l'énigme : le héros veut d'abord recevoir le baptême et faire baptiser ses enfants.

En 1888, six Sœurs Grises sont affectées à l'école et c'est en décembre de la même année qu'enfin les 56 élèves féminines prennent possession de la maison neuve qui leur est destinée. Un autre mariage a lieu le 26 février 1889 ; il s'agit de la première élève reçue à l'école, Cécile, qui a décidé de convoler. Tous les parents et amis, revêtus de leurs plus beaux costumes, les figures peintes de toutes les couleurs, avec plumets

32 Circ. mens. 1904-1906, p. 352-353.

33 Lettre du 2 janvier 1890.

34 ASGM., doss. Sr Goulet.

dans la chevelure, affluent à l'école, assistent à la noce et ne repartent que le lendemain. Les hôtes ont fort à faire pour recevoir tout le monde et sœur Goulet explique : « Bientôt peut-être tous se rendront-ils à l'invitation qui les convie au festin du Père de famille ? »

Des traditions s'instaurent bientôt dans cette école ; on aime y faire célébrer son mariage ; les jeunes filles, appelées à travailler au dehors, préfèrent s'y retirer que de retourner dans les loges et enfin on créera une amicale.

Le sens musical des Amérindiens se manifeste dans la beauté de leur chant et dans les succès de la fanfare. M^{gr} Taché, à qui le poste doit d'avoir été fondé, y revient en octobre 1890. Il assiste à vêpres et une émotion très vive envahit son âme lorsqu'il entend le chœur des Cris, Sauteux et Sioux chanter le verset du psaume : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi*. L'évêque n'ose mêler sa voix à celles de ces enfants des bois ; il se rappelle sans doute s'être fait dire par un néophyte : « Tu chantes mal », mais il sait apprécier la beauté de la voix des autres et il bénit le Seigneur de s'être égaré un jour aux environs de la rivière Qu'Appelle où lève la moisson évangélique. Coin béni, sans doute, puisqu'on y enregistre, le 23 octobre 1891, la guérison subite de sœur Saint-Thomas, faveur que l'on attribue à Mère d'Youville³⁵. Coin béni puisqu'il est aussi visité par la croix. « La grêle fait de grands ravages à l'École industrielle, signale-t-on aux annales de 1892. Sept cents grandes vitres sont brisées. Le jardin du père Hugonard est dévasté en un quart d'heure. »

Les élèves continueront d'augmenter en nombre et de progresser en science ; ils participent à l'exposition de Chicago et à celle de Regina ; ils raflent presque tous les premiers prix à ce dernier endroit. Est-ce à dire que les descendants des Peaux-Rouges sont devenus agneaux ? Quelques-uns le soutiennent.

35 De fortes hémorragies pulmonaires avaient mis la vie de sr Saint-Thomas en danger.

Le père Langevin dira, au sujet des 180 élèves à qui il s'adresse, à l'été de 1893 : « Ils m'ont écouté avec attention ; il y a bien de-ci de-là quelques petits minois de loups, mais l'impression générale est très bonne³⁶. »

Chez la gent féminine, maintenant en majorité, se développent des vocations et deux jeunes filles se dirigent vers Saint-Boniface avec l'espoir d'être admises au noviciat des Petites Sœurs Auxiliaires³⁷. Elles verront par elles-mêmes « où poussent les femmes de la prière ». À la fin de novembre 1897, le feu rase la manufacture de chaussures ; on venait d'y installer des appareils mécaniques modernes. Le père Hugonard décide de rebâtir³⁸. On constate, avec étonnement, que ces épreuves, loin de dissuader les étudiants qui attendent, stimulent les indécis et l'école regorge d'élèves³⁹. Il faut également souligner que le succès des « anciens » déjà établis sur les réserves contribue à populariser l'institution. « Nos anciens nous donnent beaucoup de consolations. Ils font oublier toute peine et toute fatigue », souligne sœur Goulet⁴⁰.

Lorsque, à la fin de l'année 1899, les Sœurs de Notre-Dame-de-Sion installent à Lebret une école-pensionnat pour les enfants des Blancs, les huit sœurs grises les reçoivent en toute cordialité. « Tout notre désir est que leur œuvre soit bénie du Ciel », écrit sœur Goulet, mais on sent qu'elle n'échangerait pas son sort contre celui des arrivantes.

L'amicale de 1901 regroupe les Anciens à leur *Alma Mater* et la fête dure quatre jours. « Tous se comportent de manière à faire honneur à l'institution : les jeunes mères, mises convenablement et avec goût ; les petits enfants, d'une propreté

36 Morice, *M^{gr} A. Langevin*, p. 104.

37 Circ. mens. 1895-1898, p. 270-272. Il s'agit de M.-Rose Fagnan et de Madeleine Racette.

38 Circ. mens. 1895-1898, p. 533.

39 Une loi entrée en vigueur en 1898 exige que l'élève admis soit âgé de 14 ans et s'engage à demeurer 4 ans à l'école.

40 Circ. mens. 1898-1901, p. 328.

remarquable et les jeunes pères de famille étaient habillés en gentlemen », déclare la supérieure avec fierté⁴¹.

Les neuf Sœurs Grises qui servent le Seigneur à l'école de Lebret ont des occasions diverses de manifester la diversité de leurs talents : les institutrices se transforment en infirmières lorsque sévit quelque épidémie. Ainsi en mars 1902, la rougeole éclate parmi les élèves. On transforme un dortoir en infirmerie et sœur Bergeron se constitue la soigneuse de 27 enfants malades. Elle se mérite, outre les éloges du médecin protestant⁴², un accroissement de confiance de la part des malades et de leurs parents.

Bref, tout va très bien à Lebret. Une plume anonyme le souligne ainsi, le 5 janvier 1904 : « Les choses en étaient là », c'est-à-dire les jours coulent heureux lorsque, tout à coup, se produit la tragédie. En un rien de temps, le feu ravage l'école et une partie de ses dépendances ; l'école a été agrandie à trois reprises depuis ses vingt ans d'existence ! « Si le feu se fût déclaré en pleine nuit, nous aurions tous péri dans les flammes », écrit sœur Goulet⁴³. En moins d'une demi-heure, la fumée est si dense qu'on ne peut même tenter de sauver le moindre meuble. Du côté de la maison des filles, on a réussi à jeter couvertures, oreillers et même quelques lits par la fenêtre.

Les sœurs McMillan et Weekes, respectivement logées aux 2^e et 3^e étages, n'ont que la fenêtre pour issue ; elles s'y engagent de même que le jeune père oblat, récemment arrivé à Lebret et à qui l'honneur est revenu de sauver le Saint Sacrement. Ce sauveteur a d'abord frappé à la porte de sœur Weekes afin de s'orienter et c'est ce qui a valu à cette dernière d'échapper aux flammes. En moins de temps qu'il en faut

41 Lettre de sr Goulet à mère Filiatrault, 13 juillet 1901. Les sœurs Notre-Dame-de-Sion seront remplacées par les sœurs Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe.

42 Circ. mens. 1902-03, p. 83.

43 Les détails concernant l'incendie sont extraits de la même lettre.

pour l'écrire, les sœurs se trouvent tout à fait démunies, n'ayant pour partage que les vêtements qu'elles portent, et, comme abri, un logement d'emprunt chez les Sœurs Notre-Dame-de-Sion dont le pensionnat est vide durant les vacances de Noël.

« Nous étions pourvues de tout, écrit sœur Goulet, et maintenant nous n'avons plus rien. » Et, se rappelant sans doute l'incident du 31 janvier 1745 alors que Mère d'Youville et ses premières compagnes connaissaient le même sort, elle ajoute : « Dieu veut nous voir pratiquer la pauvreté et la patience. » Et l'on pourrait ajouter l'héroïsme. Le père Hugonard, admirable de résignation, n'entend cependant pas abandonner l'œuvre, et il est soutenu en cela par les sœurs prêtes à tous les renoncements. Elles ont l'église paroissiale pour partage ; les garçons sont disséminés dans les diverses dépendances. À quelques semaines de là, les sœurs prétendent avoir de bons lits, après avoir couché sur des bancs dans le petit jubé. La saison estivale venue, sœur Bergeron dormira dans le clocher. On ramasse le moindre morceau d'étoffe et l'on confectionne des vêtements pour la gent écolière. Le tout se poursuit scandé par le programme dominical alors que toute trace de résidence doit disparaître afin de procéder aux exercices du culte.

Les sœurs missionnaires ont reçu des vêtements neufs de leurs compagnes de Montréal qui, sur l'invitation de mère Hamel, supérieure générale, se sont départies de ce qu'elles avaient de mieux⁴⁴. Les provisions de table avaient été mises en lieu sûr, lieu que l'incendie n'a pas épargné ; ce qu'il en reste durera à peine trois semaines. Mais on parvient à vivre au jour le jour, transportant ses pénates à mesure que progresse la nouvelle construction constituée de trois bâtiments séparés par une distance de soixante pieds. On loge bientôt dans l'ancienne cordonnerie, dans l'atelier de peinture, et la cuisine a double emploi car on y fait également la classe. Les

44 Circ. mens. 1902-1905, p. 855.

sœurs prennent leurs repas dans un étroit corridor où une bouilloire égrène sa sempiternelle chanson. Comme il n'y a place que pour six à table, on s'y remplace à tour de rôle.

Ce n'est qu'en septembre 1905 qu'a lieu la bénédiction de la pierre angulaire de la chapelle. L'hiver de 1907 est particulièrement rigoureux. Le froid s'infiltré partout et le combustible manque. Il a fallu recourir aux feux de... paille. Vers la fin de cette année cependant, tout rentre dans l'ordre et sœur Goulet peut écrire à la Mère générale : « Aujourd'hui, grâce à la miséricorde de Dieu, nous habitons une bonne et grande bâtisse où nous trouvons tout le confort désirable. » La signataire n'ajoute pas que, au cours de ces quatre ans d'épreuve, le programme ordinaire n'a pas varié : les cours ont été réguliers ; les malades soignés, le service social poursuivi ; même les mariages ont été célébrés : il y en a eu quatre le même jour⁴⁵.

Et le 22 octobre 1909 l'école fête le 25^e anniversaire de sa fondation dans un local nouveau, de beaucoup plus imposant que les bâtiments du début. Le programme comporte messe d'action de grâces, grand banquet où figure un gâteau représentant l'ancienne école, gâteau dû aux talents de sœur Champagne. Le soir venu, ce sont les élèves qui interprètent l'histoire de Lebret. Et les invités de marque diront : « Nous avons admiré la richesse du sol et l'abondance des récoltes du pays, mais mille fois plus admirable est la transformation opérée dans l'intelligence et le cœur de ces chers enfants⁴⁶ ! »

Lebret a franchi son premier quart de siècle d'existence. Quelque 2 000 enfants des bois y ont reçu, avec la connaissance de Dieu, les principes de la foi, de la morale et les sciences leur permettant de gagner honorablement leur pain quotidien. Sans doute, en regardant ce passé si court, mais si chargé,

45 Circ. mens. 1906-08, p. 557.

46 Circ. mens. 1909-1911, p. 362-363.

les ouvrières rendent-elles grâce à Dieu d'avoir pu accomplir le bien en ce coin enchanteur où il est plus facile, semble-t-il, de regarder les choses à la lumière de l'éternité.

1885

L'année 1885 s'ouvre, pour les Sœurs Grises, sous un bon augure. La profession du 30 décembre précédent a augmenté de dix l'effectif religieux. La cérémonie a été imposante et le R. P. Pichon, s.j. a prononcé un sermon qui a remué les cœurs⁴⁷. Le nombre des Sœurs Grises est maintenant de 354, ce qui incite mère Deschamps à regarder l'avenir avec confiance : elle pourra déléguer des missionnaires en plus grand nombre vers les missions du Nord-Ouest. On apprend par une lettre de sœur Ward, datée du 17 septembre 1884, que la caravane, partie l'année précédente, est enfin parvenue à la lointaine mission de Providence. Elle ajoute que la récolte a été manquée surtout à Chipewyan mais par contre que la pêche a été bonne. Les sœurs Columbine et Boursier ainsi que les trois filles bretonnes Mathurine, Marie-Anne et Joséphine s'adaptent très bien au régime de vie pauvre et misérable de ces postes éloignés.

En février le Procès informatif relatif à la Cause de Mère d'Youville a été envoyé à Rome de même que la Supplique signée par toutes les Sœurs Grises, le 23 décembre précédent. Cinquante-huit autres Suppliques signées par les archevêques, évêques et autorités religieuses des endroits où œuvrent les Sœurs Grises parviendront à Rome à la fin de mars.

À la maison mère, au début de mars, la libéralité de M^{me} Tiffin se manifeste de nouveau. Deux magnifiques tableaux représentant la découverte de la Sainte-Croix et le miracle révélant l'authenticité de la Croix du Sauveur, tableaux dus à

47 Il s'agit en toute vraisemblance de ce P. Pichon que Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus mentionne dans son *Histoire d'une âme*.

l'artiste distingué de Paris, Urbain Bourgeois, sont installés au sanctuaire, au-dessus de l'autel dédié, on s'en souvient, à la Sainte-Croix. Les Sœurs Grises qui, chaque matin, récitent l'*O Crux Ave*, dévotion datant du début de la communauté, sentent se raviver leur dévotion à la Croix, objet des prédilections de Mère d'Youville. Elles ne s'en doutent pas, mais la Croix, une croix lourde et imprévue, sera leur partage au cours des mois qui suivront.

Le télégraphe, depuis le 24 janvier de la présente année, relie la côte du Pacifique à celle de l'Atlantique⁴⁸, et au cours de la deuxième quinzaine de mars, tel un coup de foudre, parvient à Montréal la nouvelle du soulèvement des Métis, sous la conduite de Louis Riel, rentré du Montana en juin de l'année précédente.

Louis Riel a été le protégé de M^{gr} Taché, de la seigneuresse Masson de Terrebonne⁴⁹ et des Sœurs Grises, dont il a fréquenté l'école primaire de Saint-Boniface, avant d'être choisi par M^{gr} Taché pour venir terminer à Montréal des études en vue de la prêtrise. Le régime collégial avait altéré la santé de l'étudiant, de sorte que mère Deschamps, en 1861⁵⁰, après consultation médicale, avait obtenu qu'il réside à l'ancienne maison mère, tout en poursuivant ses cours en qualité d'élève externe. L'étudiant a déçu ses protecteurs. On sait qu'en 1870, il prenait la direction du mouvement métis de Saint-Boniface. À la suite de ce soulèvement, il s'enfuyait au Montana où il adoptait la nationalité américaine. C'est dans son exil que Gabriel Dumont est allé le rejoindre pour le convaincre de venir prendre la tête des Métis de la Saskatchewan et de l'Alberta aux prises avec les mêmes difficultés que leurs congénères du Manitoba,

48 Morice, *Histoire abrégée*, p. 116.

49 Décédée en novembre 1883.

50 Mère Deschamps en était alors à la fin de son deuxième terme de supériorat.

quinze ans plut tôt. Le pauvre Riel s'est laissé persuader et s'engage dans une aventure qui lui sera fatale⁵¹.

Mère Deschamps, de même que ses sœurs, refuse de croire que l'ancien protégé fera mauvais parti à ses bienfaitrices qui ont compté dans leurs rangs la propre sœur de Riel, Sara, vaillante missionnaire de l'Île-à-la-Crosse, décédée au lointain poste le 27 décembre 1883. Mais à l'annonce que Riel, désespéré et déséquilibré, accepte la coalition des différentes tribus indiennes, elle s'alarme à juste titre. C'est alors qu'elle écrit à M^{gr} Grandin de faire revenir à Saint-Boniface les Sœurs Grises établies à Dunbow et à Qu'Appelle. L'évêque lui répond le 8 avril « qu'il n'y a pas à craindre pour nos vies, mais pour nos propriétés ». Hélas, M^{gr} Grandin ignore que les pères Marchand et Fafard sont déjà tombés, de même que sept autres Blancs, victimes de la troupe de Gros-Ours, l'allié de Riel au lac Grenouille.

Vaines ont été les pétitions des évêques Taché, Grandin, de l'évêque anglican MacLean et du colonel Richardson à l'effet d'obtenir justice pour les Métis⁵². On doit faire face à une révolte ouverte qui nécessitera l'envoi de troupes, dont l'une quittera Montréal le 2 avril, jour où précisément les pères Fafard, Marchand et compagnons tombaient sous les balles meurtrières. Malgré la rapidité du trajet, grâce à la voie ferrée, bien des choses se produiront avant qu'on parvienne à mater l'insurrection. Les troupes d'ailleurs peuvent se féliciter de ce que l'influence des Oblats, notamment de M^{gr} Grandin, des pères Lacombe, Hugonard, Paquette, Collignon, Végréville, Moulin et Leduc ait contribué à maintenir Piéganes, Gens-du-Sang, Sarcis et Assiniboines en deçà du sentier de la guerre.

Les nouvelles émises par les journaux sont parfois contradictoires, de sorte que les sœurs de Montréal ignorent jusqu'à

51 Les détails concernant Riel sont extraits de son dossier conservé aux ASGM.

52 Breton, *o.c.*, p. 295.

la mi-mai ce qui se produit à Saint-Albert. Le père Antoine leur apprend alors, au cours d'une visite à la maison mère, que l'effroi a saisi les gens de la région et que le couvent des Sœurs Grises, sur la colline enchanteresse, est devenu le refuge des femmes et des enfants d'Edmonton, de Lamoureux et de Namao. Lorsque, à la fin de mai, parvient l'annonce de la mort des pères Marchand et Fafard, l'anxiété de mère Deschamps atteint son comble. Elle décide de se rendre auprès de ses filles qu'elle croit menacées. On tente de l'en dissuader vu son âge et son état de santé, mais la Mère ne se laisse pas persuader. Il y va de son devoir d'aller soutenir ses missionnaires et même de partager leur sort si telle est la volonté de Dieu.

Le 31 mai, les journaux annoncent la fin de l'insurrection et la capture des principaux chefs⁵³. On annonce également que le fort et la mission du lac La Biche ont été pillés et détruits. Il n'en faut pas davantage pour inciter la Mère générale à donner suite à son projet. Bien plus, elle amènera vers l'Ouest deux nouvelles missionnaires et trois Franciscaines bretonnes pour assurer la relève. La mort du saint vieillard du Sault-au-Récollet, M^{gr} Bourget, l'incite cependant à porter ses derniers hommages au valeureux évêque à qui les Sœurs Grises doivent tant de gratitude⁵⁴.

Mère Deschamps s'embarque au soir du 15 juin après des adieux émouvants au personnel de la maison mère. On se demande, sans le dire, s'il y aura un au revoir.

L'itinéraire comporte d'abord un arrêt au fort Totten d'où l'on repart le 6 juillet. Deux jours plus tard, le groupe arrive à

53 Riel s'est rendu de lui-même à Middleton, le 15 mai.

54 M^{gr} Bourget décédait le 8 juin et était inhumé le 12 suivant après des funérailles grandioses, groupant autour de son cercueil amis et adversaires. On sait que Riel, dans l'une de ses crises religieuses, avait fait part de son projet de déposer S. S. Pie IX et de lui substituer M^{gr} Bourget. Le fait s'explique peut-être parce que M^{gr} Bourget était considéré à juste titre comme bienfaiteur de la famille Riel.

Saint-Boniface. On devine avec quelle joie est accueillie la « mère de tout le monde ». Ayant appris que les dames Delaney et Gowanlocks, prisonnières de Gros-Ours et dont on avait dit qu'elles avaient été outragées et massacrées étaient à Winnipeg, mère Deschamps s'empresse d'aller leur offrir ses hommages et leur dire sa joie de les voir saines et sauvées.

Mère Deschamps ne se doute pas à quel point l'insurrection a bouleversé le régime de vie aux couvents de La Biche et de La Crosse. La révolte a même effrayé les femmes héroïques du Nord⁵⁵. Pères, frères, sœurs et élèves fuyaient, dans un affolement général, l'Île-à-la-Crosse que l'on disait menacée par les Cris. On se rendait à l'Île-aux-Anglais à 50 milles de la mission où, jusque vers la fin d'avril, on sera hébergé chez les Montagnais et où il faudra s'astreindre à leur régime de vie. On n'en reviendra que le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, après que les Pères eurent élevé sur l'île une grande croix de bois où l'on a inscrit : « C'est sur cette île que les pères, sœurs, frères et les bourgeois menacés par l'approche des Cris révoltés et persécuteurs, sont venus chercher un refuge au milieu de leurs fidèles Montagnais. C'est en souvenir de ce séjour au milieu d'eux que cette Croix a été érigée afin de remercier le bon Dieu⁵⁶. »

La panique a gagné le lac La Biche surtout après l'annonce du massacre au lac Grenouille à trois jours de distance de la mission. Sœur Youville, la supérieure, fait part de ses alarmes aux six religieuses qui sont sous sa direction. On redoute la coalition des Cris du lac Poisson blanc et des Cris de Gros-Ours. M^{gr} Faraud tente vainement de rassurer les sœurs, comptant sur son influence pour mater les rebelles. Sœur Youville ne se laisse pas convaincre et insiste pour quitter les lieux. La fuite s'opère dans la nuit du 28 au 29 avril. Là également on se

55 Les récits de ces odyssees ne parviendront à la maison mère que vers le début de juillet.

56 ASGM, dossier sr Hearn.

réfugie sur une île et l'on compte sur la pêche pour nourrir tout le personnel. Les sœurs et les élèves trouvent refuge sous une véritable loge indienne et une tente les protégeant plus ou moins bien contre les intempéries. On vivra ainsi jusqu'au 12 mai alors que monté sur une embarcation « qui prenait l'eau » tout le monde aborde, vers les 5 heures du soir, à ce qu'on appelle « notre rive chérie ».

Quant aux Sœurs Grises du fort Providence, à proximité du cercle polaire, il semblerait qu'elles au moins soient épargnées. Et pourtant, elles essuient les contrecoups du bouleversement : retard du courrier et marchandises avariées : les caisses arrivent maculées de sang et les livreurs expliquent aux missionnaires : « On se bat non loin d'ici et l'on tue des sœurs comme toi. » À quelques mois de là, elles recevront une statue représentant Notre-Dame-de-Lourdes, leur étant expédiée de France. Le coffre, arrivé au lac Vert, tout près de La Crosse, avait été ouvert à coups de hache par les guerriers païens. À la vue « de cette femme couchée dans ce cercueil », les vandales épouvantés ont pris la fuite. Un Indien catholique restitue l'image et l'Immaculée-Conception occupera une place d'honneur dans la chapelle du couvent de Providence⁵⁷.

Mère Deschamps atteint Saint-Albert le 27 juillet. C'est la première fois qu'une supérieure générale visite ce poste lointain et c'est alors qu'elle apprend l'odyssée des missionnaires de La Biche et de La Crosse. Il ne lui est pas possible de visiter ces deux postes mais elle convoque les sœurs de La Biche, endroit le plus rapproché de Saint-Albert. Les sœurs Youville, Sicard et Carroll y arrivent deux jours plus tard. Les mots se refusent, au dire de sœur Youville, à exprimer un bonheur à nul autre pareil : « Le plus grand de ma vie missionnaire » explique-t-elle.

Une autre méritante sœur grise, sœur Émery, fondatrice de la première mission en Alberta, qui s'y dévoue depuis vingt-

57 P. Duchaussois, *Femmes héroïques*, p. 177-178.

six ans, chante son *Nunc dimittis* devant ce bonheur inespéré. De fait, elle mourra le 5 août suivant et à la Mère générale revient de lui fermer les yeux. La vaillante missionnaire sera déposée en terre, le 7 août, à côté de sa compagne de dévouement, sœur Alphonse, qui a partagé ses labeurs.

C'est au cours de son séjour en l'Alberta ensoleillée que Mère Deschamps se rend à Dunbow et à Qu'Appelle afin d'y opérer les changements parmi le personnel, changements signalés plus haut. Lors de son passage à Calgary, elle y rencontre les Fidèles Compagnes de Jésus, d'abord établies à Saint-Laurent, mais qui ont dû fuir vers Prince-Albert au moment de la révolte. Arrêtées par les insurgés, elles étaient conduites à Batoche auprès de Riel qui les a traitées avec respect.

Quant au pauvre Riel, l'histoire a enregistré sa triste fin malgré de puissants intercesseurs dont les évêques et les Pères Oblats. Huit de ses alliés seront également exécutés à Battleford. M^{gr} Taché, apprenant l'exécution de son protégé, chargeait M. Dugas d'aller porter la triste nouvelle à la famille affligée. En ce même soir du 16 novembre, sœur Lamy, supérieure de Saint-Boniface, allait exprimer la sympathie des Sœurs Grises à la mère et à l'épouse de leur cher Louis.

Le 12 décembre, l'abbé Gabriel Cloutier, émissaire de M^{gr} Taché, allait chercher le corps de Louis Riel à Regina pour le ramener à Saint-Boniface. Le convoi funèbre a voyagé de nuit. Le cercueil de Riel était remis à sa famille résidant à Saint-Vital. Le lendemain, à Saint-Boniface, le corps de Riel, porté sur les épaules de Métis en capot du pays, entrait dans la cathédrale où M^{gr} Taché l'attendait pour lui rendre les derniers devoirs. Le malheureux sort de leur protégé affligera les Sœurs Grises. Conformément à leur habitude, elles se garderont bien de porter un jugement sur leur élève de jadis et prieront pour le repos de son âme. Seule, une plume anonyme inscrira aux annales : « Pauvre chère sœur Riel, que le bon Dieu a été miséricordieux de l'appeler à lui avant ces derniers temps et de

lui épargner ainsi les angoisses, les tortures qu'éprouverait son cœur à la pensée du triste sort réservé à son frère ! » Car, on l'a dit à maintes reprises, sœur Riel dite Marguerite-Marie a été l'une de nos plus vaillantes missionnaires.

HÔPITAUX SAINT-ROCH ET SAINT-CAMILLE, 1885

Mère Deschamps, qui est accourue au secours de ses filles spirituelles menacées par le soulèvement rielliste, poursuit là-bas sa mission reconfortante. Elle visite successivement Saint-Albert, les écoles de Dunbow et de Qu'Appelle, revient à Saint-Boniface où elle s'arrête plus longuement afin d'effectuer la visite canonique prescrite par les Constitutions. De sorte que durant son absence un événement extraordinaire se produit nécessitant l'intervention des Sœurs Grises.

La Mère générale semble toutefois avoir prévu l'éventualité, car, au moment de son départ de Montréal, elle avait adressé une ultime recommandation au personnel religieux de la maison mère : « Dépensez-vous généreusement. Si quelque épidémie se déclare, allez au secours des victimes en vraies Sœurs de Charité⁵⁸. » Quelques cas de picote ont été enregistrés à l'Hôtel-Dieu au cours d'avril. Le bureau de santé décidait alors d'ouvrir l'hôpital civique, le 7 du même mois. Dès le 10 juin, on enregistrait 28 victimes. Il ne fallait pas être prophète pour prévoir le danger d'une épidémie. Voilà pourquoi mère Deschamps a recommandé à ses filles de donner suite à la tradition établie dès 1755, voulant que les Sœurs Grises accourent au service des pestiférés⁵⁹.

Sœur Charlebois, assistante générale, n'hésite donc pas à faire la levée de volontaires. Les Sœurs de la Providence se

58 Sr Collette, *Vie de Mère Deschamps*, p. 32.

59 Religieuse depuis 1737, Mère d'Youville revêtait l'uniforme gris le 25 août 1755 ; le jour même elle accourait au chevet des Indiens du Sault-Saint-Louis atteints de la petite vérole. En 1847, décédaient sept Sœurs Grises du typhus contracté auprès des émigrés irlandais.

dépendent sans compter dans la partie est de la ville ; quelques-unes paieront leur dévouement de leur vie. Lorsque la maladie pestilentielle atteint la partie ouest, quatre Sœurs Grises commencent la visite des domiciles affligés, le 26 août⁶⁰. Par mesure de prudence, on assigne aux infirmières volantes des appartements isolés, c'est-à-dire la savonnerie. Les visiteuses bravent la contagion, franchissent le seuil des maisons « placardées » et s'efforcent de soulager des misères sans nom : les morts côtoient les vivants et il arrive que sur une famille comptant plusieurs membres, un seul soit tout juste assez conscient pour constater le décès de ceux qui l'entourent. Du 26 septembre au 2 octobre, Montréal et sa banlieue enregistrent 401 décès. La Ville impose le vaccin obligatoire ; la mesure provoque une émeute, tant il est normal pour la masse de s'opposer à la nouveauté.

À proximité de l'Hôtel-Dieu existe une sorte de refuge où les soins laissent à désirer. La Ville demande aux Sœurs Grises d'en prendre la direction. Les sœurs Hickey, Papineau, Saint-Jean-de-la-Croix et Martin y sont nommées. La supérieure, sœur Hickey, visite l'installation, le samedi 12 septembre ; elle y trouve 72 malades dans un état pitoyable, la suppliant de venir prendre soin d'eux. Dès le lundi suivant, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les quatre Sœurs Grises pénètrent en cet asile de la douleur. L'arrivée des sœurs mécontente certains membres du personnel qui jugent bon quitter l'hôpital provisoire, de sorte qu'on ne tarde pas à demander du renfort. Sœur Charlebois n'a que l'embarras du choix tant les sœurs sont avides d'aller exercer la fonction par excellence :

Depuis 1855 qu'existe l'hôpital Saint Vincent de Toledo, il est entendu que lors des nombreuses épidémies éclatant en cette ville bâtie sur un terrain marécageux, ce sont encore les Sœurs Grises qui sont chargées de ce qu'on appelle la *Pest House*.

60 Les détails concernant cette épidémie de même que la fondation des hôpitaux Saint-Roch, Saint-Camille, Saint-Vincent, à moins d'indications contraires, sont extraits des *Circ. mens.* 1884-1887.

le soin de ces démunis. Ainsi les noms : Forget, Casgrain, Labrègue, les novices Reeves, Mailloux, Cummings, Vallières, Laflamme, Poitevin, Paiement, Sainte-Joséphine, Weekes, Sainte-Monique et Bourque méritent de passer à l'histoire, de même que ceux des sœurs Neveu, Saint-Stanislas et Duchesneault, infirmières ambulantes.

L'hôpital Saint-Roch surgissait ainsi, résultant d'un besoin imminent et, dès les premiers jours, se voyait en proie à l'opposition et au méfait d'une campagne basée sur la calomnie ; à M. I. Flynn⁶¹, secrétaire du bureau de santé, invitant sœur Charlebois à réfuter ces faussetés, l'assistante générale répondait, le 28 octobre : « Il me suffit de savoir que nos sœurs sont à leur devoir et de constater les soins assidus et charitables qu'elles portent aux malades. Je préfère que nous nous justifions par nos œuvres plutôt que par nos écrits. »

L'épidémie opère de tels ravages que les autorités décident d'ouvrir un nouveau lazaret au Palais de Cristal, sur les terrains de l'exposition, situé au Mile-End. Ce palais contigu à l'hôpital Mont-Royal ou Saint-Camille a été béni le 10 octobre précédent par M^{gr} Fabre, tandis que l'archevêque Bond bénissait de son côté l'hôpital Saint-Sauveur réservé aux protestants et desservi par les Sœurs Sainte-Marguerite de la même dénomination. Les bâtiments, entièrement séparés, mais reliés par des couloirs, peuvent héberger plus de 300 malades. C'est à cet endroit que se transporte l'hôpital Saint-Roch le 4 décembre 1885 et que l'on y soigne les picotés. On établira que quarante-huit religieuses se sont enrôlées dans cette équipe valeureuse avec, en plus, la jeune Betsy O'Reilly⁶². On y soignera 770 malades

61 Rumilly, *o.c.*, v. 5, p. 83-84.

62 Betsy O'Reilly était cette jeune orpheline qui, ne voulant pas quitter les Srs Gr. s'était endommagé volontairement les yeux au moyen d'une solution forte. Demeurant au couvent à titre de portière, elle était en quelque sorte adoptée par M^{me} Tiffin qui lui a fait consulter les plus grands spécialistes du temps. La vue de Betsy ne s'améliorera jamais, mais elle se montrera digne de la confiance de sa bienfaitrice et c'est elle qui recevra son dernier soupir.

dont 232 décéderont. La région de Montréal aura enregistré, de février 1885 à décembre 1886, 3 146 décès⁶³.

Mère Deschamps est informée de ces diverses activités et de ces nombreux remue-ménage alors qu'à Saint-Boniface, elle constate le même empressement pour secourir les contagieux. Au fait, on établit un pavillon d'isolement dans une dépendance de l'hôpital Saint-Boniface, « vieille glacière réparée et aménagée pour les cas de maladies contagieuses⁶⁴ ». Il va sans dire que l'initiative a reçu sa pleine approbation. Elle quitte la Rivière-Rouge le 19 octobre, s'arrête à Fort Totten le 23 suivant et parvient à Toledo le 27 où lui incombe la délicate tâche de consoler ses filles éprouvées à la suite des mesures diocésaines.

Rentrée à Montréal le 3 novembre, dès le lendemain, Mère générale se transporte aux hôpitaux Saint-Roch et Saint-Camille, afin de manifester aux infirmières son appui et ses encouragements. Une fois de plus, les Sœurs Grises se montrent à la hauteur de leur rôle de sœurs de charité. Elles bravent les dangers de la contagion et se maintiennent dans la disposition de donner leur vie s'il le faut, ainsi que l'ont fait leurs compagnes en 1847 et, plus récemment encore, en 1881.

La Mère générale a raison d'être fière de ses sœurs où qu'elles soient. Elle constate que perdue dans la congrégation l'esprit de celle qui l'a fondée, esprit « de participation à la divine Paternité, foyer immense de toute miséricorde et de toute charité ». De la Paternité divine à la fraternité humaine, voilà, résumé en peu de mots, l'itinéraire spirituel de la Mère des pauvres.

Alors que se poursuivent les démarches en vue de l'introduction de la Cause de Mère d'Youville en Cour de Rome, il n'est pas peu consolant pour les Sœurs Grises de lire l'opinion de l'un des témoins cités à la barre : « Il n'y a que les

63 L'hôpital Saint-Camille passera sous la direction de l'hôpital Notre-Dame en 1894 et sera ouvert aux patients atteints de maladies contagieuses (Circ. mens. 1895-1898, p. 115-117).

64 Hôpital Saint-Roch et Saint-Boniface. ASGM, doss. 2.

lumières d'une foi élevée à un degré assez sublime pour faire découvrir à une femme d'une condition ordinaire une dévotion presque inconnue autour d'elle et même si peu répandue dans le monde catholique et cet attrait n'a pu être produit que par l'Esprit de Dieu⁶⁵. »

Mère Deschamps et toutes ses filles d'ailleurs n'ignorent pas que leur Mère, toujours sous l'impulsion de l'Esprit, a choisi comme modèle le Fils bien-aimé qui a dit : « Nul ne peut venir au Père que par moi. » (Jn 14,6) Et ce ne leur est pas une mince consolation de voir, au-dessus de l'autel latéral de gauche, un magnifique tableau dû au talent de l'artiste Urbain Bourgeois, représentant le Sacré-Cœur de Jésus, incitant les âmes à la confiance, à l'amour. Ce tableau, mis en place depuis la fin de septembre, est une copie de celui d'une des maisons des Dames du Sacré-Cœur, à Paris⁶⁶. La bienfaitrice, M^{me} Tiffin, a également commandé au même artiste un autre chef-d'œuvre : le Christ enseignant à ses disciples la prière par excellence : le *Pater*. Il est béni et fixé au-dessus de l'autel consacré au Père Éternel, le 15 décembre de cette année mémorable 1885⁶⁷.

Les sœurs n'ont qu'à regarder ces tableaux pour se rappeler leur idéal : confiance totale en la miséricorde du Père ; imitation du Christ qui a tant aimé les hommes qu'il a accepté la mort sur la croix⁶⁸. Et enfin le tableau central, représentant saint Joseph à son établi, avec ses outils d'ouvriers, aidé de

65 Circ. mens. 1884-1887, p. 351. Il s'agit de la dévotion au Père Éternel.

66 *Ibid.*, p. 293.

67 Circ. mens. 1884-87, p. 350.

68 On se rappelle que deux tableaux de la Sainte-Croix étaient reçus en mai de la même année. Deux autres, représentant le martyre de saint André et les stigmates de saint François d'Assise, dus au même artiste, seront reçus en 1886. À cette occasion, on transportera à l'arrière de la chapelle les tableaux offerts par M. Faillon, en 1853 et en 1856, et dus à l'artiste Léopold Durangel.

l'Enfant dont le travail par excellence est représenté par la croix disposée au-dessus de sa tête⁶⁹.

Par l'image, de préférence aux longues phrases, Mère d'Youville a voulu synthétiser, au bénéfice de la Sœur Grise, ce que Dieu attend d'elle ici-bas : imitation du Christ, le Fils bien-aimé, par la pratique des œuvres en faveur des démunis de la grande famille humaine : « Votre lumière doit briller aux yeux des hommes pour que, voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent grâce à votre Père qui est dans les cieux. » (Matt. 5,16)

Sans bruit de paroles, les sœurs ont été fidèles à la consigne. Dans le Nord-Ouest, elles ont recueilli ceux qui fuyaient la tourmente ; partout où elles sont établies, elles ont soigné les malades dans les hôpitaux, les vieillards dans les hospices ; elles ont poursuivi leur ministère auprès des orphelins, des élèves dans leurs écoles, des enfants trouvés peuplant la crèche, des clochards abrités à l'hospice Saint-Charles. Et, qui plus est, elles ont accepté, malgré les événements inattendus de cette année inoubliable, une œuvre nouveau genre, ici même à Montréal. Ce qui n'est pas sans combler de joie la femme exceptionnelle qu'est mère Deschamps, femme d'oraison toute tournée vers l'action.

ASILE SAINT-HENRI DES TANNERIES, 1885

En banlieue de Montréal progresse le village des Tanneries devenu, depuis 1874, la municipalité de Saint-Henri dont le maire, Narcisse Trudel, était élu en mars de l'année suivante. La ville de Saint-Henri se targue de posséder une belle église,

69 Quelque temps avant sa mort Mère d'Youville elle-même, écrivant à son procureur, lui avait demandé de faire exécuter en France un tableau ainsi décrit. Ce tableau ne sera exécuté qu'en 1830, sous le gouvernement de mère Lemaire, qui suggérera d'ajouter « la Sainte-Vierge travaillant au fuseau ». Mère Lemaire voulait ainsi perpétuer la dévotion à la Sainte Famille de la fondatrice des Sœurs Grises.

centre paroissial depuis le 2 juillet 1867, et d'y voir sa bourgeoisie constituée d'avocats, de médecins, de notaires et de gros marchands participer aux offices du culte de même que le plus humble citoyen qui les côtoie à la grand-messe dominicale⁷⁰.

Corroyeurs, tanneurs (d'où le nom de Tanneries) y sont établis depuis longtemps. Les ateliers du Grand Tronc et de l'abattoir de l'Ouest ont contribué à augmenter la population ouvrière qui s'élève à quelque 9 000 habitants⁷¹ ; population laborieuse offrant même à la mère de famille du travail hors du foyer. À Saint-Henri on sait également occuper ses loisirs et le Club canadien de raquetteurs connaît un énorme succès⁷².

La petite ville coquette est dotée d'un couvent, celui des Sœurs de Sainte-Anne, depuis 1870, et d'un collège, tenu par les Frères des Écoles Chrétiennes établis près de l'église, deux ans plus tard.

M. Rémi Décarie, curé de l'endroit depuis 1882⁷³, déplore cependant l'absence d'une garderie ou encore d'une école maternelle ou jardin de l'enfance. Il convainc la Fabrique, à l'automne de 1884, de fonder un asile pour les enfants des deux sexes, d'âge préscolaire, et d'en confier la direction aux Sœurs Grises⁷⁴. Il sait à quoi s'en tenir quant au dévouement et aux succès des sœurs qu'il voit à l'action dans des œuvres similaires à Montréal même : salles d'asile de Nazareth, de Saint-Patrice et de Saint-Joseph ; de plus, il compte trois nièces dans la communauté⁷⁵.

70 Rumilly, *o.c.*, t. 3. p. 58.

71 À moins d'indication contraire, les détails concernant St-Henri sont extraits des Chroniques de l'Asile et des Circ. mens., aux années mentionnées.

72 Rumilly, *o.c.*, t. 3, p. 149.

73 Il y avait remplacé, de 1877 à 1879, M. I. Gratton, deuxième curé. M. Décarie avait occupé plusieurs postes dont l'un à l'île Vancouver et l'autre à Oakland, Californie. Sa santé d'abord fragile s'est raffermie. Il était nommé curé à Bedford, NY, en 1879 et revenait à Saint-Henri en 1882.

74 E. Auclair, *Saint-Henri des Tanneries*, p. 72.

75 Les Srs Gr. avaient accepté la direction d'une école à Saint-Henri de 1861 à 1870.

M^{gr} Fabre approuve le projet du curé le 29 octobre 1884 et la construction en briques, aux dimensions de 100 pieds sur 40, à deux étages, avec addition d'une cuisine, débute au printemps suivant. La maison s'élève sur le terrain de la fabrique, contigu à la sacristie et ouvre sur la rue du Collège ; elle voisine l'église paroissiale.

Au cours de l'hiver, M. Décarie s'est rendu à la maison mère de la rue Guy, plaider sa cause auprès de mère Deschamps.

— Pourquoi voulez-vous des Sœurs Grises ? lui demande cette dernière.

— Pour ouvrir un asile pour nos tout-petits enfants.

— Y en a-t-il beaucoup, de petits enfants, dans votre paroisse ?

— S'il y en a, ma Mère ! Rien qu'à lever une planche du trottoir et il en sort ! réplique le curé.

La Mère sourit et plus tard, incite les membres de son conseil à assumer cette nouvelle œuvre à laquelle le fondateur donne le nom d'asile.

La fabrique est pauvre et endettée, mais M. le curé est optimiste et avisé. La dette, on la liquidera graduellement et l'œuvre progressera elle aussi graduellement. On y accueillera d'abord les enfants d'âge préscolaire, puis les orphelins, quelques personnes âgées et une sœur sera chargée de la visite des pauvres à domicile ; cette diversité d'initiatives se trouve chapeauté sous le nom d'asile et M. le curé Décarie, qui voit grand mais consent à commencer humblement, repart pour son presbytère avec la promesse que des sœurs iront appuyer bientôt ses vues charitables. Elles seront à l'emploi de la fabrique et percevront un mince salaire annuel.

Dès le début de l'été, sœur Saint-Louis, supérieure, et l'une de ses compagnes, probablement sœur Aubry, se rendent à la demande du fondateur surveiller les derniers travaux. Elles se retirent au presbytère et, en compagnie de dames charitables, s'occupent à confectionner les principaux articles de lingerie et à préparer un bazar, car l'asile n'aura pas

d'autres ressources que l'aide de M. Décarie au moyen de son patrimoine personnel et la charité du public.

Le fondateur n'a pas été téméraire en présumant de la générosité de ses ouailles. Des dames charitables, dont le nom est conservé aux archives, M^{mes} Lenoir, Létourneux, De Sève et Descary, apportent leurs concours de même que certains messieurs que les chroniques ne nomment pas contribuent à la construction. Certains y consacrent leurs soirées, d'autres des journées entières afin de hâter les travaux. Un certain M. P. Lefebvre assume même la garde de nuit jusqu'à ce que l'édifice soit terminé.

Dès les premiers jours, les sœurs « héritent » de Gélique, diminutif d'Angélique, petite vieille grêle, à la voix nasillarde que M. le curé nomme plaisamment la fondatrice, tandis que M. Latulippe, vicaire et futur évêque de Hailebury, l'appelle sa fille puisque c'est lui qui l'a dirigée vers l'asile.

Au dernier dimanche d'août, M. Décarie annonce l'ouverture de l'asile le 1^{er} septembre. La population n'éprouve aucune réticence à l'endroit de l'initiative, et cela en dépit de l'épidémie de variole qui poursuit ses ravages, puisque 400 enfants s'y inscrivent ; 400 marmots qui n'ont aucune idée de la discipline, du silence et qui s'amuse à parcourir à fond de train les gradins et le préau. Les sœurs Saint-Louis, Aubry et Saint-Georges ont fort à faire pour apprivoiser ce petit monde, mais en fines psychologues, elles vont canaliser les vitalités débordantes. Un mois à peine sépare la date d'entrée de la fête de M. Décarie et les sœurs organisent un programme dont les tout-petits seront les héros, de même que les onze orphelines qui logent déjà à l'étage supérieur tout en fréquentant l'école externe.

Le bazar se termine vers la mi-septembre et remporte un succès inespéré : 1 500 \$ de bénéfice. M. le curé n'a pas ménagé ses efforts pour encourager les visiteurs ; il a pris part aux diverses activités sans se douter le moins du monde que,

derrière certaines portes closes, on exerçait les tout-petits à chanter et « à réciter des compliments ».

Or les petits sont bien doués et s'exécutent avec une maîtrise consommée, le 1^{er} octobre au soir, fête de la Saint-Rémi. Le fondateur jubile à la vue de ces succès précoces et les parents repartent tout fiers du talent manifesté par les jeunes élèves dont les progrès sont évidents.

Déjà il a fallu augmenter le personnel religieux, les sœurs Tessier et Casgrain ont reçu leur obédience, la dernière étant chargée de la visite des pauvres à domicile.

Malgré la précarité des finances, on parvient à survivre ; le programme scolaire s'améliore ; l'asile a même son régiment constitué de 70 soldats, d'officiers et de généraux. Aux solennités religieuses « ces guerriers sans peur et sans reproche font la garde et rendent les honneurs au Saint Sacrement ». L'assistance s'émeut à ce spectacle qui les touche encore plus que le chant exécuté par le chœur renommé de Saint-Henri.

La population de la municipalité croît à tel point que la paroisse doit être subdivisée ; on érige Sainte-Cunégonde et Sainte-Élisabeth du Portugal⁷⁶. La ville progresse sous l'impulsion du maire Eugène Guay sept fois réélu à son poste ; il a fondé une fabrique de chaussures et ouvert une école du soir⁷⁷. Depuis quelques années déjà Montréal louche du côté de Saint-Henri en vue de l'annexion. M. Décarie, dont l'opinion a du poids, se montre favorable au projet. Le maire et les échevins reconnaissent les avantages qui en dériveraient et le 30 octobre 1905, la métropole assume la dette municipale et Saint-Henri peut élire deux échevins au Conseil de la Ville de Montréal⁷⁸.

En 1909, on forme des projets de reconstruction de l'asile vu la population grandissante, mais ces projets ne prendront

76 Sainte-Élisabeth sera élevée en l'endroit même où les Sœurs Grises avaient habité de 1861 à 1870.

77 Rumilly, *o.c.*, p. 3, p. 154-155.

78 *Ibid.*, p. 365.

corps qu'en 1929, alors qu'un Comité constitué de laïcs charitables prendra en main les destinées de l'œuvre créée en 1885 par le chanoine Rémi Décarie de vénérée mémoire et desservie par les Sœurs Grises⁷⁹.

1886

À la suite de la cessation de l'épidémie de variole et surtout à la suite du calme rétabli dans les provinces de l'Ouest, mère Deschamps, semble-t-il, devrait pouvoir diminuer ses activités. Les fondations récentes semblent sur la bonne voie, l'école élémentaire Saint-Boniface s'est transportée à l'ancien collège et est devenue l'Académie Provencher. Quant à l'hôpital Saint-Boniface, datant de plus d'une décennie, il fait un bond en avant. Fondé en 1871, disposant alors de quatre lits, on lui en a ajouté dix au cours des années, mais il est évident qu'il ne suffit plus à rencontrer les besoins de la population. Une campagne de souscription est amorcée dès le printemps 1886 et tout laisse entrevoir le plus heureux succès⁸⁰.

Un groupe de Dames de charité s'est constitué à Saint-Boniface, avec pour objectif d'aider les pauvres. M^{lle} Taché, sœur de l'archevêque, en est nommée la présidente. Hebdomadairement, il y a rencontre à la maison vicariale et l'on exécute des travaux de couture destinés aux frères moins favorisés.

Les Sœurs de Charité, pour leur part, poursuivent leur œuvre discrète auprès de M^{me} Riel, mère du pauvre Louis. Sœur Lamy, supérieure vicaire, la visite régulièrement et s'édifie au spectacle du courage de cette femme forte et résignée qui trouve consolation en sa foi. Quant à la veuve du cher protégé de

79 Le décès de M. Décarie survenait en août 1920. En son testament olographe il cédait 10 000 \$ de ses biens au bénéfice des orphelins. L'asile devenait hospice en 1921, foyer en 1953 et finalement centre de santé en 1976.

80 Circ. mens. 1884-1887, p. 409. Les détails qui suivront, à moins d'indication contraire, proviennent de la même source.

jadis, elle succombe sous le poids de l'épreuve et décède le 24 mai 1886 ⁸¹.

Quant aux difficultés de Toledo, elles en sont venues à l'état de crise et mère Deschamps doit quitter Montréal le 15 avril dans le but d'offrir une solution à l'Ordinaire de Cleveland : soit lui abandonner la propriété de l'Asile, à condition qu'il le libère de sa dette. La Mère générale n'en est pas à la fin de ses peines au sujet de cette œuvre. Elle devra prolonger son séjour à Toledo durant de longs mois et c'est là qu'elle apprendra par télégramme, le 31 mai, le décès de M. A. Campion, p.s.s. fondateur de cette œuvre si éprouvée ⁸².

Même éloignée de la maison mère, mère Deschamps est appelée à se prononcer quant au développement des autres missions. De sorte qu'une correspondance suivie s'établit entre Montréal et Toledo. C'est à ce dernier poste que lui parviennent les nouvelles de sa grande famille et de son pays.

Ce n'est pas sans angoisse qu'elle apprend, le 27 avril, l'état de santé de son assistante, sœur Charlebois, à qui on a dû administrer le sacrement des malades. Elle projette alors de revenir à Montréal, mais le sans-fil lui annonce que le danger de mort est écarté.

Le bulletin de nouvelles lui fait part que des fêtes ont lieu à Québec, à Montréal et à Ottawa pour célébrer l'accession de M^{gr} E.-A. Taschereau au cardinalat, tandis que les évêques Fabre et Duhamel sont promus au rang d'archevêque de leur siège respectif. À Baltimore, M^{gr} Gibbons est également revêtu de la pourpre cardinalice ; mère Deschamps et les Sœurs Grises ne sauraient se douter alors que le nouveau cardinal contribuera à mettre fin au conflit de Toledo ⁸³.

81 M^{me} Riel laisse deux orphelins qui sont recueillis par leur oncle.

82 M. Campion était alors vic. général du diocèse de Cleveland. Il quittait ce poste dès 1856 pour entrer chez les Sulpiciens de Montréal la même année.

83 M^{gr} W. Elder, archevêque de Cincinnati, s'est vu confier le mandat de conciliateur ; après quelque deux ans de négociations, il fera parvenir sa démission à Rome (Arch. de Toledo).

On ne s'étonne plus dans l'entourage de mère Deschamps de la voir faire face aux difficultés. Depuis de longues années déjà on admire son attitude sereine découlant de sa force d'âme. Elle déplore certes la question épineuse de l'Asile Saint-Vincent, question de notoriété publique en dépit de la discrétion des sœurs. Et comme pour la consoler de ce triste état de choses, une demande lui parvient de M^{gr} Marty, du Dakota Nord, à l'effet de créer trois autres postes dans son vicariat. S'il lui est impossible d'accéder à la requête, faute de sujets disponibles, il lui fait bon de constater que les services de sa communauté religieuse sont appréciés et désirés.

Mère Deschamps ne soupçonne pas qu'à Montréal les sœurs se préparent à lui donner un témoignage non équivoque d'admiration filiale. Le 9 septembre prochain marquera le 50^e anniversaire de son entrée en religion et l'on veut célébrer l'événement avec éclat. Lorsque le programme est à point, au moyen d'un subterfuge, on provoque son retour à la maison mère sous prétexte que des questions administratives réclament sa présence. On lui précise la date d'arrivée, soit le 8 septembre. Or, la Mère s'apprête à revenir le 6. Un nouveau télégramme lui annonce que le train prévu a discontinué son service. De sorte que la voyageuse arrive à Montréal à 10 heures au soir du 7 septembre. Nouvel inconvénient, elle descend à la gare de Dalhousie en même temps que les Sœurs de Québec invitées à la fête. Mais il en faudrait davantage pour déconcerter les sœurs. On l'invite à se retirer à l'hôpital Notre-Dame pour la nuit.

Dès neuf heures le lendemain matin, sœur Charlebois accourt au-devant de la Très Honorée Mère qui est accueillie officiellement par tout le personnel au grand corridor Sainte-Croix de la maison mère. Les rangs pressés de l'assistance ferment l'accès de la salle communautaire, masquant ainsi les signes extérieurs de la manifestation prévue. À une heure précise a lieu la salutation en règle. Mère Deschamps, à sa grande surprise, s'explique alors la rencontre de la veille puisqu'elle

aperçoit les Sœurs de la Charité de Québec, de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa se mêlant à celles de Montréal pour lui offrir leurs vœux en cette occasion solennelle.

La Mère générale n'est pas au bout de ses surprises puisque, dans la salle communautaire, l'attendent ses frères, MM. Joseph et Alexandre, le cher Sulpicien⁸⁴ ainsi que M^{me} Tiffin et M. Devins⁸⁵. Cantate et adresse de circonstance résumant la carrière de la supérieure générale qui, saisie d'une émotion profonde, ne parvient pas à exprimer avec son aisance habituelle sa profonde reconnaissance. Un bambin à peine d'âge préscolaire lui récite un compliment au cours duquel la Mère peut se ressaisir et, à la vue des deux sœurs de Toledo qui ont voyagé à bord du même train, mais à son insu, elle s'exclame : « Mes sœurs sont trop fines, elles ne vivront pas. » La remarque détend l'atmosphère d'émotion et l'on en vient à l'offrande des cadeaux. M. Devins a offert, sous forme de statues de grandeur naturelle, la scène du Calvaire destinée à orner le réfectoire. M^{me} Tiffin avec sa prodigalité habituelle offre de magnifiques ornements d'église. D'autres bienfaiteurs et les communautés sœurs ont également comblé la Mère générale. Parmi les quatre tableaux représentant Mère d'Youville qui lui sont présentés en ce jour mémorable, mère Deschamps préfère sans doute, mais sans le dire, celui qu'a tracé Maggie Osborn, la petite protégée de jadis.

La fête ne se termine que le lendemain. On a chanté à la messe un motet dû à la composition du Sulpicien Alexandre qui brillait par son absence, la réunion de la veille ayant épuisé ses forces.

84 M. A. Deschamps a dû quitter l'hospice Saint-Joseph en 1885, par suite de son mauvais état de santé. Il occupe depuis la fonction d'aumônier à l'hospice Nazareth. Il revient au Sulpicien d'avoir donné un nouvel essor au culte de saint Joseph et d'avoir prélué ainsi à l'érection du magnifique Oratoire du mont Royal.

85 L'épouse de ce dernier décédait le 5 juillet dernier. À titre de bienfaitrice, un service solennel avait eu lieu à la maison mère le 14 suivant.

Mère Deschamps, au soir de ce beau jour, résumera les sentiments qui l'animent :

« Avec notre Mère d'Youville, rendons grâces au PÈRE ÉTERNEL de l'accroissement de notre Institut. Que la ferveur de nos premières Mères se ranime sans cesse parmi nous, et que la charité surtout y fasse fleurir toutes les vertus.

« Au service du Seigneur, un DEMI-SIÈCLE n'est qu'un jour, un jour de bonheur ; si le monde ne le comprend pas, nous le goûtons. Rendons grâce à Dieu.

« En me consacrant à Dieu, mon amour s'est agrandi pour vous aimer davantage.

« J'ai considéré un trésor... Je l'ai acquis. Les pauvres et les orphelins sont devenus toute ma richesse. Qui pourra m'en dessaisir ? »

La fête ne saurait s'éterniser et mère Deschamps, après avoir réglé quelques problèmes urgents et visité son immense maison pourtant inachevée, reprend le chemin de Toledo en compagnie de sœur Gadbois à titre de secrétaire. Elle n'est donc pas présente au quartier général de l'Institut lorsque, le 7 octobre, le père Lacombe escorte Crow-Foot, chef des Pieds-Noirs et son frère Three-Bulls, lors de leur visite à la maison mère. Ces visiteurs de marque, par leur présence, ont contribué au succès du bazar entrepris en faveur de la continuation de la cathédrale⁸⁶.

L'apôtre des Pieds-Noirs a tenu à ce qu'ils visitent les Sœurs Grises ; ils sont reçus par elles avec tous les égards dus à leur rang. Le chef Crow-Foot adresse la parole à l'auditoire, on lui reconnaît de l'éloquence grâce à la traduction simultanée du père Lacombe. Le chef souffre d'asthme, il a recours à son éventail, fait de plumes de corbeau, afin de reprendre haleine. On le décrit : taille élevée, physionomie noble, traits délicats, œil noir étincelant et attitude distinguée. Les deux

86 Il s'agit de la cathédrale Saint-Jacques de Montréal, maintenant appelée Marie-Reine du Monde.

Amérindiens ne se sentent guère à l'aise dans la métropole ; ils s'ennuient, dit-on. Voilà pourquoi, dès le lendemain, en compagnie de leur mentor, ils regagnent leurs vastes prairies. En vertu de l'intérêt que mère Deschamps porte aux missions indiennes, il n'est pas présomptueux de croire qu'elle a savouré ces détails rapportés aux annales communautaires.

L'année s'achève sur une note de tristesse pour les Sœurs Grises. M. M.-C. Bonnissant, le prêtre dévoué qui a consacré ses dernières forces à terminer et à embellir la chapelle, meurt subitement le 15 novembre. Mère Deschamps, écrivant à M. Icard, supérieur général de Saint-Sulpice, lui dira : « Si le Séminaire de Montréal perd en lui l'un de ses membres les plus distingués, nous, Sœurs Grises, pleurons un bienfaiteur insigne. [...] Sa grande expérience avait su gagner notre confiance, nous n'entreprenions rien sans le lui avoir préalablement soumis. [...] Notre vaste et belle église ne cessera de nous parler de ses bienfaits. »

Et afin de perpétuer le souvenir du bienfaiteur, on insérera son nom dans un cœur d'or attaché au cœur de la statue de la Vierge, don de M^{me} Tiffin, et qui figure au sommet de l'autel dédié au Père Céleste, autel offert par le Sulpicien défunt. La cérémonie se déroule en grande pompe le jour de la fête de la Présentation, le 21 novembre. Bien plus, les Sœurs Grises obtiendront le cœur du Sulpicien, lequel sera conservé dans la crypte de la maison mère, près de la pierre tombale érigée en mémoire de cet insigne bienfaiteur.

Chapitre quatrième

1887-1889

L'ANNÉE 1887 ramène pour les Sœurs Grises la tenue du Chapitre général. Mère Deschamps qui en est à la fin de son deuxième quinquennat¹ voit sans doute venir avec joie l'heure où elle remettra le flambeau en d'autres mains.

Au cours de son supérieurat onze nouvelles œuvres ont vu le jour². De 250 religieuses à la fin d'année 1877, le nombre est passé à 378 au début de la présente année, année dont mère Deschamps n'a pas vu le commencement à Montréal mais bien à Toledo où sa présence était requise. On devine qu'il ne sourit guère à cette femme d'action de léguer à sa remplaçante un problème aussi aigu que celui de l'orphelinat.

La préparation du Chapitre général s'avère toutefois impérative et la Mère générale reprend le chemin de la maison

- 1 Elle a d'abord gouverné de 1853 à 1863, puis a été réélue en 1877 et en 1882.
- 2 Parmi ces missions l'école de Lawrence, l'Orphelinat Saint-Jérôme-Émilien, ainsi que le dispensaire Nazareth ont dû fermer leurs portes pour les raisons explicitées plus haut. Quant à l'hôpital Saint-Roch, il n'a duré que pour combattre l'épidémie de 1885. En septembre de cette année 1887 les Sœurs Grises assumeront, à la demande de M^{gr} Taché, la direction de l'Académie Provencher où elles enseigneront aux petits garçons jusqu'en 1899. Les sœurs Saint-Placide et Couture inaugureront cet apostolat. L'œuvre aura suscité une vocation sacerdotale en la personne de l'abbé Alexandre Lambert.

mère où elle arrive au cours de la matinée du 7 mars³. L'archevêque de Saint-Boniface, M^{gr} Taché, s'empresse de lui offrir ses hommages ; il occupe actuellement les appartements de M^{me} Tiffin, cette dernière étant partie pour Rome le 22⁴. Mère Deschamps ne tarde pas à se rendre à l'hôpital Notre-Dame où son frère, le cher Alexandre, gravement malade, voit son existence tirer à sa fin. L'entrevue est attendrissante, dit-on ; elle a même failli ne pas se produire, l'état du malade s'étant aggravé au début de mars.

Mère Deschamps, forte et sereine en dépit de tout, fait une courte apparition dans les maisons de la ville et, dès le lendemain de son arrivée, elle s'empresse de revendiquer ce qu'elle appelle « la bénédiction des pauvres » dont elle visite les divers départements. Il s'en trouve 521 de tous âges : vieillards, orphelins, orphelines, enfants trouvés qui saluent affectueusement « cette Mère des mères ». Même si elle suit de près l'affaire de Toledo, d'autres occupations l'accaparent. La Providence, par l'entremise d'une personne généreuse, fournit les moyens de terminer l'aile centrale, de la chapelle à la rue Saint-Mathieu⁵. Mère Deschamps en est ravie, souligne l'analyste, car elle a pu constater depuis son arrivée que les 778 résidants et résidentes sont plutôt à l'étroit dans la maison mère. Sur-le-champ, elle met le chantier en branle, sachant bien qu'elle allège ainsi le fardeau de celle qui lui succédera. M. Victor Bourgeau, architecte, assume la direction des travaux.

Une autre question a revendiqué le retour de la Mère générale. M^{gr} Minetti, de Rome, a donné des directives quant à l'introduction de la Cause de Mère d'Youville en Cour de Rome. Il faut d'abord nommer un vice-postulateur pour

3 Circ. mens., 1884-87, p. 559.

4 *Ibid.*, p. 569. M^{me} Tiffin assistera à la pose de la première pierre du Collège canadien.

5 Cette aile centrale, commencée en 1879, ne comporte que le rez-de-chaussée, le 1^{er} étage et le toit.

remplacer M. Bonnissant et procéder ensuite à l'étude des écrits de la future Vénérable. Le prélat romain ajoute : « La cause est vraiment très belle, le procès est bien fait et les témoins sont aussi bien informés⁶. » M. Pierre Rousseau, p.s.s., est nommé vice-postulateur. M^{gr} Fabre, le 21 avril, promulgue un décret destiné à être publié au prône des messes paroissiales et au Chapitre des communautés religieuses à l'effet de colliger les écrits de la Servante de Dieu. Et la première séance d'étude de ces écrits a lieu le 12 mai suivant⁷.

La fin de mai apporte une grande joie à la Mère générale. Sœur Joséphine Nebraska, siousse, prononce ses vœux de religion dans la chapelle de la maison vicariale de Saint-Boniface. Il s'agit de la première Indienne « pur sang » à se donner à Dieu sous la grise livrée. Mère Deschamps, à qui revenait d'accepter officiellement la petite Joséphine au nombre des Sœurs Grises, reconnaît l'œuvre de la grâce en cette enfant des bois dont l'histoire est plutôt tumultueuse⁸. La semence lève dans ces missions lointaines qui ont exigé tant de renoncement, tant d'héroïsme. Le jour est venu, prouvant que l'espérance n'a pas été vaine. D'ailleurs ces missions se rapprochent pour ainsi dire, puisque la voie ferrée traverse maintenant le Canada

6 Lettre au chancelier T. Harel, 21 janvier 1887.

7 Circ. mens. 1884-87, p. 613-614. Le résultat de cette étude sera adressé à Rome le 12 juin.

8 On connaît le triste sort des Sioux talonnés par l'armée américaine et repoussés par les Sauteurs, leurs mortels ennemis, au cours des années tragiques 1860-1870. Mère McMullen, en visite extraordinaire à Saint-Boniface en 1859-1860, devenait la marraine d'Adèle, sœur aînée de Joséphine Nebraska. M^{gr} Taché était le parrain. Les deux petites Siouses ont été élevées à l'orphelinat des Sœurs Grises. Adèle a contracté mariage, mais Joséphine a choisi la vie religieuse. La mère, Nancy, demeure au couvent. Après la profession de sa fille, elle se proclame grande dame ayant pour gendre Jésus-Christ. Sœur Nebraska persévérera dans sa voie, et on l'appellera la religieuse parfaite. Elle mourra le 3 avril 1894, en la 35^e année de son âge, et laissera à sa mère sa croix de sœur grise (*The First Sioux Nun*, Sr Hilder).

d'une mer à l'autre et que même un vapeur sillonne le Mackenzie⁹. Les sœurs de là-bas espèrent que le voyage ainsi facilité permettra la visite de la supérieure générale aux postes nordiques.

Tout n'est pas que joie pour la Mère des Sœurs Grises cependant. Le 3 juin, elle est mandée au chevet de son frère sulpicien, qui expire le lendemain, à onze heures du soir. Il ne compte que quarante-cinq ans d'âge, mais s'estime heureux d'être assisté en ses dernières heures par la sœur aînée qui accueillait l'orphelin jadis.

À trois mois d'intervalle, le 7 août, sœur Charlebois, assistante générale, part à son tour pour un monde meilleur, emportant les regrets d'une communauté qu'elle a bien servie et de la mère Deschamps qui, en 1879, la déléguait vers les glaces polaires afin de reconforter les missionnaires de là-bas, en proie à l'abstinence continuelle et aux rigueurs du froid. La nouvelle de ce décès parviendra au pays du silence blanc après quelques mois ; les femmes héroïques prononceront l'éloge de cette méritante sœur grise qui a bravé les dangers et les inconvénients d'un long voyage afin de leur apporter le réconfort de sa présence et surtout les confirmer dans la certitude que, malgré la distance, elles appartiennent à une famille qui les aime et les admire.

Mère Deschamps n'a pas épuisé la coupe des chagrins. Le taux effarant des mortalités enregistré à la Crèche suscite une publicité de mauvais aloi à l'endroit des Sœurs Grises. On semble ignorer que ces pauvres petites victimes sont déjà mal en point lorsqu'elles sont admises ou encore lorsqu'on les découvre gisant à la porte de l'église¹⁰. Les docteurs Rottot et

9 Le transcontinental quittait Montréal le 28 juin 1886 pour son premier voyage. Quant au vapeur, il faisait son apparition sur le grand fleuve du Nord, le 22 septembre de la même année.

10 L'un d'eux sera trouvé gelé à mort, par le sonneur de cloche Jacob. Un billet révèle qu'il compte six jours d'existence et qu'il a reçu le baptême.

Laberge, visiteurs assidus de l'institution, témoignent en faveur des soins prodigués par les sœurs¹¹. Mère générale, désireuse d'améliorer le sort de ces pauvres enfants, se rend à New York visiter l'Établissement des enfants trouvés, sous la direction des filles de M^{me} Seton. La technique américaine n'a pas enrayé le problème. Il faudra de longues années à la science avant de trouver des substituts adéquats aux soins de la mère.

À la fin de septembre, le 28, le minuscule hôpital de Fort Totten, d'une capacité de quatre lits, ouvre ses portes en faveur des Sioux ; il est situé à quelques milles de l'école et deux sœurs en sont chargées¹².

Mère Deschamps, selon la coutume, se démet de ses fonctions à la fin de septembre ; elle rentre « dans le rang » et se dispose, comme elle l'a déjà fait, à donner l'exemple de la religieuse qui, après avoir commandé, prouvera qu'elle sait obéir.

1888

Au matin du lundi 3 octobre 1887, les capitulantes réunies dans la salle communautaire, au cours d'une séance présidée par M. L.-A. Maréchal, vicaire général de M^{gr} Fabre et par MM. P. Deguire et R. Rousseau, Sulpiciens, élisent les membres d'un nouveau conseil :

Mère Praxède Filiatrault, supérieure générale, les sœurs Luce Michaud, Eulalie Perrin, Louise Fournier-Painchaud, assistantes et Albine Dumouchel-Peltier, maîtresse des novices.

Sœur Deschamps a beau s'efforcer de disparaître, mère Filiatrault lui confie le poste de dépositaire¹³ ; la nouvelle supérieure sait bien que les affaires temporelles seront alors sous bonne garde.

11 Circ. mens. 1887-92, p. 16.

12 *Ibid.*, p. 11.

13 Sr Collette, *Vie de Mère Deschamps*, p. 362.

Mère Filiatrault en est à la quarante-septième année de son âge et à la vingt-troisième de sa vie religieuse, ayant émis ses vœux le 14 septembre 1864¹⁴. Appliquée très tôt à des postes de commande, elle devenait assistante générale en 1882. C'est alors qu'elle partait pour Toledo où, tout en se perfectionnant en langue anglaise, elle était en mesure d'étudier sur place les moyens de résoudre le problème de l'orphelinat. De retour de l'Ohio après un an d'absence, elle s'est initiée auprès de mère Deschamps à l'art de gouverner un institut sans cesse grandissant. Que la nouvelle supérieure générale veuille maintenir l'esprit primitif dans sa communauté apparaît évident dès le message initial qu'elle adresse à ses sœurs. « Le premier jet des fondateurs porte le sceau de l'esprit de Dieu ; on n'y touche pas sans danger », écrit-elle¹⁵.

En outre, à l'exemple de la Fondatrice, mère Filiatrault est persuadée que la charité effective s'exprime par les œuvres ; ce trait l'apparente de près à sa devancière mère Deschamps. La santé de cette dernière enregistrant une baisse, mère Filiatrault la délègue à Toledo où le climat lui est favorable. L'ex-supérieure sera en mesure également de contribuer à la solution du problème local. Les travaux de construction de l'aile Saint-Mathieu ne souffriront pas de l'absence de la dépositaire, puisque M. Bourgeau visite le chantier quotidiennement, anxieux de voir se parachever l'édifice dont il a tracé le plan. Or, le 24 février, alors qu'il s'apprêtait à quitter la maison mère, l'architecte est terrassé par une crise cardiaque. Le docteur mandé à son chevet le déclare non transportable, et il doit être hospitalisé sur place. Malgré les soins qui lui sont prodigués, il décède le 1^{er} mars suivant. Le Seigneur a exaucé

14 Alors qu'elle se préparait à la profession, sr Filiatrault était mandée au bureau de mère Slocombe. La supérieure générale lui faisait part de la lettre d'un ancien prétendant, devenu juge, lui déclarant « qu'il l'attendait toujours ». La novice statuait alors : « Ma Mère, mon choix est fait depuis le jour de mon entrée. »

15 Not. biog. Mère Filiatrault, ASGM.

« le désir de ce brave homme ayant confié à plusieurs religieuses qu'il aimerait venir mourir chez les Sœurs Grises¹⁶ ».

Le méritant architecte n'aura pas vu l'édifice terminé, lequel sera béni le 31 mai suivant. Les Sœurs Grises assisteront en grand nombre aux obsèques célébrées en l'église Notre-Dame, le 5 mars, car elles considèrent M. Victor Bourgeau comme un généreux bienfaiteur.

Sept jeunes professes sont venues grossir les rangs des Sœurs Grises au début de janvier. Mère Filiatrault est donc en mesure, au cours d'avril, d'agréer la demande de M^{gr} Williams à l'effet de créer une nouvelle œuvre à Boston. En mai, elle donnera également une réponse affirmative au Roi du Nord, le légendaire curé Labelle, demandant la fondation d'un hospice à Saint-Jérôme, ainsi qu'au curé de Minneapolis, aux États-Unis, sollicitant la création d'une école.

Et le 23 mai, à bord du transcontinental, la supérieure, en compagnie de sœur Devins, à titre de secrétaire, et de sœur Bissonnette, future missionnaire, se dirige vers Saint-Boniface, où Sa Grâce M^{gr} Taché tient à commémorer dignement un grand anniversaire.

La seule survivante des quatre Sœurs Grises pionnières des œuvres de l'Ouest célèbre, en cette année 1888, le jubilé d'or de ses vœux de religion prononcés le 1^{er} juin 1838. Sœur Saint-Joseph (Gertrude Coutlée) partait, six ans plus tard, pour les pays d'en haut ; elle en était alors en la vingt-cinquième année de son âge. Avec une force d'âme peu commune, elle quittait à jamais son pays, sa famille, dont l'une de ses sœurs mère Rose Coutlée qui était appelée au gouvernement général de l'Institut au cours des années 1848-1853¹⁷. Sœur Saint-Joseph

16 Circ. mens. 1887-1892, p. 65-67.

17 Mère Coutlée décédait le 9 avril 1877 en l'accomplissement d'un devoir de charité. Chargée, à titre d'assistante, de préparer les casernes du bord de l'eau dans le but d'y établir l'Hospice Saint-Charles, elle succombait à un excès de travail, à l'âge de 62 ans.

a certes ressenti l'amertume du départ ; personne toutefois n'a pu soupçonner ce qui se passait en elle à la perspective de ne plus jamais revoir le « pays » natal. Espiègle et sereine, elle a multiplié les joyusetés au cours du voyage ; elle a même donné l'exemple d'un invincible optimisme ; elle seule, dit-on, réussissait à dormir à bord du canot en dépit des orages ou au cours des traversées difficiles.

Mère Filiatrault, pas plus que ses compagnes, n'a jamais rencontré sœur Saint-Joseph ; elle ne connaît d'elle que ce qu'en ont relaté les lettres circulaires adressées aux missions, mais le témoignage a suffi à susciter l'estime, l'admiration à l'endroit de l'héroïne. La jeune missionnaire a fait preuve d'un dévouement, d'une disponibilité sans faille. Appliquée successivement à la direction du noviciat, à l'enseignement, à la tâche de sacristine, à la fonction d'hospitalière, elle a servi sans fléchir et, aujourd'hui, alors qu'approche le demi-siècle de son oblation, elle se dévoue encore comme la plus humble des novices. On devine avec quelle émotion la Mère générale presse sur son cœur la méritante ouvrière. Sœur Devins, secrétaire, ne relate pas la rencontre ; sans doute l'émotion est-elle si intense que les mots s'avèrent impuissants à l'exprimer ? Mais à titre d'économe des missions, sœur Devins se montrera prolixé quant à ce qu'il lui est donné de voir dans ce beau pays, ainsi qu'elle le nomme. Elle mentionne le pont maintenant solide reliant Winnipeg et Saint-Boniface, la cathédrale reconstruite et consacrée l'année précédente par M^{gr} Fabre, archevêque de Montréal¹⁸ ; elle s'attarde surtout à décrire « le joli couvent sis au centre de jolis parterres », à la réception officielle ménagée aux arrivantes. « Tout le personnel est là, à l'extérieur : religieuses, élèves du pensionnat¹⁹, orphelines et enfin les hospitalisées, assises à la porte d'entrée

18 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 125.

19 Ces élèves, au nombre de 200, ont reçu en 1887 un diplôme décerné par la Commission royale de Londres pour travaux de classe.

et dont le teint brun révèle l'origine. » À peu de distance, on aperçoit le chantier de l'hôpital en construction ; on en prévoit l'ouverture pour l'automne²⁰.

La Mère générale est escortée d'abord à la chapelle où l'on chante le *Magnificat* et ensuite c'est la réunion à la salle communautaire. Il est de tradition, en de telles circonstances, que la Supérieure communique les nouvelles les plus récentes de la maison mère. Sœur Saint-Joseph occupe une place d'honneur et sans doute la supérieure raconte-t-elle à son profit la fête organisée à Montréal, le 15 avril dernier, afin de souligner le cinquantième anniversaire de l'arrivée « dans la maison » de Stanislas Lestang, domestique s'étant dévoué non seulement à Montréal mais à Saint-Boniface même²¹.

Le journal local fait état de l'arrivée de la supérieure générale des Sœurs Grises, premier ordre religieux établi dans l'Ouest et surtout de la fête concernant la vénérable sœur Saint-Joseph, l'une des fondatrices de la mission mère de toutes les autres établies depuis dans le Nord-Ouest canadien²².

Mais au matin du 29 mai, alors que la cathédrale regorge d'invités, dont M^{gr} Grandin, évêque de Saint-Albert ; Oblats, Jésuites, prêtres séculiers, religieuses des SS.NN. de Jésus et de Marie, consul des États-Unis, magistrats, sénateurs, ministres, députés²³ anciens élèves, quelques membres de la famille Coutlée et, évidemment des compagnes de la jubilaire, c'est l'archevêque de Saint-Boniface qui prononce un discours historique. Il prend occasion de rappeler le souvenir de son ancêtre Pierre de la Vérendrye, découvreur de l'Ouest, de sa parente vénérée Mère d'Youville qui a fondé la communauté, « dont il y a lieu d'être fier » puisque l'œuvre initiale a donné

20 On en posait les premières pierres le 15 mai 1887.

21 Circ. mens. 1887-92, p. 81-82.

22 M. Bernier, journal *Le Manitoba*.

23 M. J. Royal, frère de sr Royal, député de Provencher, sera nommé lieutenant-gouverneur du Manitoba à deux mois de là.

naissance aux trois communautés sœurs et que, arbre et rameaux font la gloire de l'Église au Canada. L'archevêque établit les statistiques : 406 sœurs professes, 57 novices et 16 postulantes ; 700 vieillards hébergés dans les hospices et quelque 4 000 élèves fréquentant les écoles dont les sœurs ont la direction.

« Aujourd'hui, précise l'éloquent prédicateur, on vient de Montréal à Saint-Boniface en 62 heures, en chars-parloir, en chars-dortoirs. Que l'on se fasse une idée de ce que c'était qu'un voyage de 60 jours en canot d'écorce²⁴. Et pourtant, ces religieuses ont supporté toutes les difficultés sans plainte ni murmure [...]. Lorsqu'on nous a autorisé à fonder des écoles industrielles, le premier ministre du Canada nous a dit que nous ne pouvions pas faire mieux que de nous assurer le concours des Sœurs Grises. »

Et M^{gr} Taché termine en dénombant les œuvres de l'Ouest. « Vous ne vous doutiez pas, dit-il en s'adressant à la jubilaire, que vous verriez un jour 16 fondations de votre ordre, au Manitoba et dans le Nord-Ouest où se dévouent 114 sœurs professes et où se préparent 7 novices et 2 postulantes, tandis que vos maisons débordent d'enfants, d'orphelins, d'infirmités et de personnes âgées. Recevez l'expression de ma reconnaissance comme évêque de ce diocèse pour tout le bien que vous avez opéré. »

D'une voix étranglée par l'émotion, sœur Saint-Joseph renouvelle ses vœux prononcés le 1^{er} juin 1838, en l'humble chapelle des frères Charon, là même où à peine quelques mois plus tard, sœur Deschamps se liait à Dieu pour toujours. L'expulsière générale a voulu être de la fête et sœur Saint-Joseph, parmi l'abondance des fleurs naturelles offertes par les distingués invités, découvre une gerbe d'immortelles sortant des

24 L'évêque peut en parler en connaissance de cause, ayant lui-même quitté Montréal en 1845, à bord des mêmes embarcations.

ateliers de la maison mère. Mère Deschamps et quelques compagnes de noviciat ont apposé leur signature à l'envoi²⁵. Au soir de ce grand jour, lorsque le calme s'est rétabli après le brouhaha des célébrations, sœur Saint-Joseph avoue qu'elle n'a jamais voulu revenir à Montréal, tant il lui avait fallu de courage pour s'embarquer, le 24 avril 1844²⁶.

Dès le début de juin, mère Filiatrault et sa secrétaire se dirigent vers le Fort Totten. Sœur Clapin, la fondatrice de cette mission, voit sa carrière s'achever et Mère générale lui offre de retourner à Montréal, proposition qui est agréée avec reconnaissance.

Les couvents de Qu'Appelle et de Calgary reçoivent la visite de mère Filiatrault et enfin, c'est la maison de Saint-Albert qui lui ouvre ses portes ; les portes de l'ancien palais épiscopal où les sœurs se sont transportées le 20 octobre de l'an dernier. Il ne s'agit pas d'une demeure luxueuse mais d'une maison dont les dimensions sont plus vastes que celle habitée jusqu'alors. La construction entreprise il y a quelques années est devenue le nouvel évêché où le personnel s'est installé à mesure que s'en complétaient les appartements. Il en allait ainsi pour les sœurs contraintes de quitter leur vieille demeure dont les matériaux étaient requis pour la construction nouvelle. Cette simultanéité de déménagements a créé « un pêle-mêle à n'y rien comprendre, disait alors sœur Paquette, car nous n'avions que nos bras pour tout transporter²⁷ ».

Sur le site de la maison démolie, on construira l'orphelinat. Les sœurs vantent leur nouveau séjour, leur chapelle non terminée et qui est censée devenir « un vrai petit bijou ». Mais la Mère générale s'édifie de la pauvreté des lieux. On a beau

25 Il s'agit des srs Beaudry, Brault, Guyon et Pinsonnault, ces deux dernières cofondatrices de la maison de Saint-Hyacinthe.

26 Not. biog. sr Saint-Joseph.

27 Sr Paquette à la Mère, 1^{er} janvier 1888.

être à l'étroit, songe-t-elle, au moins ici on ne souffre plus de la faim, tandis que des nouvelles lui parvenant de la mission de Chipewyan lui apprennent qu'une disette règne là-bas. Chasse et pêche font défaut, on en est réduit à puiser dans les quantités de farine en réserve au magasin de la Baie d'Hudson²⁸. Mais il y a des mortalités dans les bois. Mère Filiatrault regrette de ne pouvoir atteindre ce poste ; le service du vapeur est encore trop aléatoire pour effectuer le voyage aller et retour au cours de la même année²⁹.

Quelques décennies s'écouleront avant que les missions nordiques reçoivent la visite de la supérieure.

M^{gr} Taché a mis en lumière l'esprit apostolique des Sœurs Grises, le 29 mai, disant qu'elles marchaient dans les foulées de leur fondatrice. Mère Filiatrault constate qu'il en est bien ainsi ; elle en aura une nouvelle preuve, lorsque, de retour à Montréal, le 13 septembre, elle apprend que les sœurs Marie-Xavier et Lassisseraye ont quitté le couvent de Saint-Boniface pour aller soigner trois familles abandonnées au village de Selkirk ; ces familles sont atteintes de diphtérie ; déjà cinq des enfants sont tombés, victimes du mal³⁰. Et pour signifier aux Sœurs que leur contribution apostolique lui agréée, le Seigneur permet que le 9 octobre, un télégramme annonce au personnel de la maison mère que les difficultés au sujet de la mission de Toledo sont enfin résolues, grâce au cardinal Gibbons de Baltimore, délégué par Rome pour trancher la question. Les sœurs conservent la propriété de l'orphelinat et l'interdiction est levée quant aux quêtes nécessaires à la subsistance de l'œuvre³¹.

28 Circ. mens. 1887-1892, p. 100.

29 Mère Piché s'y rendra une première fois en 1912.

30 Sr Hamel à M. mère, 2 octobre 1888.

31 Arch. Toledo. Des âmes généreuses avaient suppléé au manque de ressources : les Finlay, Maher et tant d'autres.

WORKING GIRLS' ou SAINT HELENA'S HOME, BOSTON, États-Unis, 1888

En dépit de ses allées et venues, mère Filiatrault entend bien donner suite à l'élan apostolique imprimé à sa congrégation par sa devancière mère Deschamps. Depuis quelque temps déjà, Sa Grandeur M^{gr} Williams, de Boston, sollicite la fondation d'un patronage en faveur des jeunes filles employées dans les ateliers et les manufactures de la ville³². Cette œuvre s'annexe d'abord un bureau destiné à trouver de l'emploi aux nouvelles arrivantes. Cette dernière initiative ne durera guère toutefois, puisque bientôt la maison est remplie à capacité de jeunes ouvrières. On ne connaîtra pas à Boston les difficultés expérimentées à Toledo. Dès le début, une société de dames patronnesses est formée dans le but d'assurer la sécurité financière. Les sœurs Quinn, Kavanagh, Savaria et Ledoux, fondatrices, auront donc la vie relativement facile dans cette maison placée sous le patronage de sainte Hélène et dont elles prennent possession le 26 mai 1888.

Les sœurs travaillent ferme dans cette nouvelle œuvre sise sur la rue Dover, mais qui devient bientôt trop exigüe, et l'on juge qu'il lui faut une extension, en 1891. Cette année-là même on célèbre le jubilé d'argent épiscopal de M^{gr} Williams. Le Patronage ne veut pas être en reste à cette occasion ; les sœurs lui ont offert un fauteuil et les jeunes protégées lui présentent un bouquet constitué de vingt-cinq lys disposés en une urne argentée. On a voulu célébrer dignement l'évêque qui manifeste un intérêt réel aux Canadiens-français et qui

32 Les détails concernant cette fondation et celle de Saint Joseph's Home sont extraits des chroniques de ces deux œuvres et des Circ. mens. aux années indiquées.

est le protecteur attitré de Calixa Lavallée, auteur de l'hymne national : *Ô Canada*³³.

La construction de la nouvelle maison de 132 pieds sur 75 débute le 1^{er} juillet 1891, sur la rue Union Park. On l'évaluera à 103 395 \$; elle demeurera la propriété du diocèse. Une corporation a été formée, constituée de l'évêque, de son auxiliaire, du vicaire général et des curés des paroisses environnantes. Les sœurs, pour leur part, organiseront bazars et soirées dramatiques dans le but d'éponger la dette. Ces différentes industries seront marquées, le 16 octobre 1892, par une fête grandiose, alors que, sous les auspices de la « Working Girls' Friends Society », on célébrera le 400^e anniversaire de la découverte de l'Amérique. La Société enregistrera alors un profit de 2 000 \$ et, sur le terrain avoisinant la cathédrale, don de M^{gr} Williams, on élèvera un monument à Christophe Colomb.

Le 27 mai 1893, on se transporte à la nouvelle résidence dont l'inauguration officielle a lieu le 30 novembre. Quelques semaines auparavant, mère Filiatrault délèguait à Boston les sœurs Bourgeois et Hickey. À cette dernière, infatigable visiteuse des foyers pauvres, on avait prescrit une halte. Or voilà que, plus familière avec les gradins des mansardes, sœur Hickey fait un faux pas dans l'escalier de marbre ; la chute est si sérieuse que l'on croit sa vie en danger. Elle s'en remettra cependant, mais n'assistera pas au jubilé sacerdotal de M^{gr} Williams. M^{gr} E.-C Fabre, archevêque de Montréal, s'y rendra et il se retirera à Saint Helena's Home, abritant cent quarante pensionnaires.

En 1888, on établira les statistiques de cette œuvre existant depuis dix ans : 11 278 ouvrières y auront été admises

33 Lavallée s'embarquait à New York, le 15 décembre 1887, pour assister au Congrès mondial des musiciens professeurs. Il partait à titre de représentant des musiciens des États-Unis. M^{gr} Williams accordait volontiers à son maître de chapelle la permission de se faire remplacer à son poste.

tandis que pour 2 181 autres, on aura trouvé de l'emploi ; 550 auront été soignées et l'on aura trouvé moyen d'assister en outre dix familles nécessiteuses.

SAINT JOSEPH'S HOME

(extension de Saint Helena's Home), Boston, 1899

Le patronage Saint Helena échappe de justesse à un violent incendie, en juillet 1899. La sympathie générale manifestée convainc M^{gr} Williams de la popularité de l'œuvre. Il fait alors l'acquisition d'une autre maison sur la rue Brookline, laquelle abritera les ouvrières de race noire et les émigrantes. La plupart de ces jeunes filles étant destinées aux travaux ménagers dans les résidences voisines, on organise à leur bénéfice des cours d'art culinaire. L'enseignement de la religion n'est pas négligé et sœur Lynch, en décembre de la même année, présente dix premières communiantes au banquet eucharistique.

Un visiteur français, M. F. Monier, fera l'éloge de cette initiative dans une lettre adressée, le 17 septembre, à mère Filiatrault. « Le patronage est l'une des œuvres très originales que je voudrais voir s'établir à Paris, où le séjour de la capitale n'offre pas de moindres dangers pour les jeunes filles qui y viennent travailler. Dans l'autre, j'ai admiré les inépuisables industries de la charité mise au service des malheureux les plus délaissés. »

Les conditions économiques et sociales exigeront en 1938 la fermeture de ces maisons ne répondant plus aux besoins de l'heure. Durant un demi-siècle, les Sœurs Grises auront offert à la jeunesse ouvrière de Boston un simili foyer où il était possible de retrouver en quelque sorte l'atmosphère de la maison familiale et de parer à l'ennui de l'isolement. Chacune pouvait de plus améliorer ses connaissances, développer ses talents et préparer son avenir. Les sœurs quittent Saint Helena's Home avec regret ; quelques-unes d'entre elles seront assignées à la Maison Sainte-Brigitte de Montréal, laquelle poursuit le même objectif depuis 1860.

ÉCOLE NOTRE-DAME-DE-LOURDES, MINNEAPOLIS, MINNESOTA, États-Unis, 1888

Au mois d'août de 1888, c'est vers Minneapolis que se dirigent les fondatrices de l'École Notre-Dame-de-Lourdes : les sœurs Tassé, supérieure, Derome, Bissonnette et Saint-Thomas. Elles ont l'honneur d'être accompagnées de Mère générale et de sa secrétaire, sœur Devins. Le curé de l'endroit, M. Daignault, a demandé les Sœurs Grises pour prendre la direction de l'école fréquentée par des élèves d'origine canadienne-française pour la plupart. La nouvelle supérieure manifeste son agréable surprise devant les classes bien éclairées, bien aérées, entourées de plaines, d'érables, d'acacias poussant librement dans une vaste cour. L'édifice compte trois étages ; le tout est meublé adéquatement. La réception est cordiale. M. Daignault, natif de Trois-Rivières, attend les religieuses à la gare ainsi que deux dames canadiennes qui ne dissimulent pas leur joie de voir arriver les Sœurs Grises. « Tous paraissent enchantés d'avoir des sœurs canadiennes, jusqu'aux Irlandais », note sœur Tassé. L'excellent curé profite de ces bonnes dispositions pour annoncer sa visite de paroisse, laquelle sera effectuée par les sœurs elles-mêmes avant l'ouverture des classes.

Le 19 septembre, 220 enfants s'enregistreront et le nombre ira augmentant puisque, le 10 janvier, on en comptera 280. Une sœur sera en outre chargée de visiter les malades à domicile, de sorte que bientôt la mission comptera six religieuses à qui le labeur ne fera pas défaut.

Là comme ailleurs les sœurs sauront se mériter l'estime des paroissiens et la haute approbation de M^{gr} Ireland qui, le 12 octobre 1890, prononce leur éloge du haut de la chaire. Bientôt s'ouvrent les classes de catéchisme pour adultes ; on compte 128 élèves de 13 à 22 ans « ne sachant ni lire ni écrire ».

L'école de Minneapolis relève de la maison vicariale de Saint-Boniface à qui il revient d'augmenter le personnel religieux en regard des besoins. En 1892, huit Sœurs Grises sont

à l'œuvre, de sorte qu'on doit échanger le logis trop restreint ; c'est alors que les résidentes avouent avoir souffert du froid durant quatre ans. Dans la nuit du 26 au 27 juillet de la même année un ouragan assaille la ville : les voies ferrées sont brisées, les ponts s'écroulent et l'eau monte de façon alarmante dans la cave du couvent mais heureusement, les sœurs n'ont pas à se transporter ailleurs. Le 25 janvier 1894, l'école échappe de justesse à l'incendie. Les flammes s'arrêtent d'elles-mêmes à une salle où était placé le cadre représentant Mère d'Youville, ce que ne manque pas de souligner l'annaliste.

En 1897, ce sont les voleurs qui visitent école et couvent ; ils emportent pour tout butin un dollar qui se trouvait dans le bureau de la maîtresse. Les religieuses en sont quittes pour la peur et avec indulgence, imputent cette tentative à la misère qui règne cette année.

Le dévouement des sœurs portera fruit. Le père André, successeur de M. Daignault, annonçait à mère Filiatrault, à la fin de 1898, que deux jeunes filles sollicitaient leur entrée au noviciat. Les sœurs Provost et Bélair se montreront dignes de la voie qu'elles auront choisie.

En 1906 les sœurs étaient rappelées avec regret de ce poste où elles s'étaient dévouées durant dix-huit ans. Ce rappel était devenu nécessaire vu les besoins grandissants des autres œuvres d'hospitalisation assumées par les Sœurs Grises. M^{gr} Ireland résumait les sentiments de tous dans sa lettre du 24 juillet : « C'est avec un vif regret que j'ai appris votre détermination de retirer vos sœurs de la paroisse Notre-Dame de Minneapolis. Votre résolution m'a paru si réellement arrêtée que je n'ai pas cru devoir vous prier de la prendre de nouveau en considération. Le départ de vos sœurs afflige sensiblement toutes les personnes de la paroisse ; le curé et moi-même le regretterons aussi. D'autres sœurs pourront les remplacer dans le cœur des paroissiens. Je vous dois des remerciements à vous-même et à vos sœurs pour tout le bien que vous avez fait à Minneapolis. »

ASILE SAINT-JÉRÔME, QUÉBEC, 1888

Outre sa taille impressionnante, sa réputation déjà prestigieuse et l'influence dont il jouit à Montréal même, le curé Labelle de Saint-Jérôme possède un autre « atout » qui l'a incité à se présenter chez les Sœurs Grises dans le but d'obtenir la création d'un asile dans son domaine du Nord. Il est le coparoissien de mère Filiatrault, née à Sainte-Rose-de-Laval, quelque six ans après celui qui deviendra une légende de son vivant même. De plus, le Roi du Nord sait plaider une cause ; il l'a prouvé en maintes circonstances et déjà le chemin de fer relie Saint-Jérôme à Montréal depuis 1876³⁴. M. le curé n'avait d'ailleurs qu'à faire état des besoins de la paroisse pour susciter l'assentiment de la Mère générale et de son conseil.

Avant de quitter la maison mère pour se diriger vers l'Ouest, la supérieure générale se rendait à Saint-Jérôme où elle a été reçue cordialement par le curé Labelle et sa digne mère et où elle a constaté le succès des mesures déjà prises en vue du futur établissement.

Un mois plus tard, c'est M. Pierre Pelletier, vicaire, accompagné de quelques notables de la petite ville, qui visite l'Asile Nazareth dirigé par les Sœurs Grises et se rend ensuite à la maison mère, question de contempler à l'avance le bien qui s'opérera à Saint-Jérôme.

Le lundi 29 octobre, mère Filiatrault et sœur Peltier, maîtresse des novices, vont reconduire les trois fondatrices, les sœurs Montgolfier, Bélanger et Poirier. Cette fois, la réception des nouvelles missionnaires est grandiose. M. Pelletier, desservant du lieu depuis l'accession de M. le curé à la fonction de sous-ministre de l'Agriculture, attend les voyageuses à la gare, de même que MM. Lapointe, Labelle, trésorier, et Scott ;

34 Les détails concernant le Roi du Nord sont extraits du volume : *Le Curé Labelle*, par l'abbé É.-J. Auclair.

ce dernier protestant est très sympathique et très dévoué à l'œuvre naissante. On monte dans quatre splendides voitures pour se rendre à destination : une jolie petite maison provisoire en attendant que se termine l'établissement proprement dit.

Une vingtaine de dames font les honneurs de la résidence dont l'ameublement est complet. On signale que le tout s'accorde avec les usages de simplicité distinguant la Sœur Grise. Ce sont de très heureux commencements, constate l'annaliste, mais il ne faut pas oublier que cette fondation n'a pour base que les trésors de la charité des paroissiens et l'industrie des sœurs. On entrevoit cependant – et en ceci il faut reconnaître l'optimisme du curé Labelle – que Saint-Jérôme étant appelé à un avenir prometteur, il n'y a pas lieu de redouter quelque difficulté que ce soit.

En attendant, les sœurs s'attaquent à la besogne sans surseoir : on visite les malades et l'on accueille bientôt deux orphelines âgées respectivement de sept et huit ans à qui l'on confectionne des robes au moyen de deux vieilles soutanes.

Le bazar du 5 mars rapporte la somme fabuleuse de 1 740 \$; les profits de la soirée dramatique et musicale seront suffisants, espère-t-on, pour faire l'achat d'une vache. Un secours non problématique parvient aux sœurs par l'entremise du curé Labelle qui a obtenu une allocation annuelle de 500 \$ pour le soutien de l'œuvre. Ce secours est providentiel puisque quatre orphelines se sont ajoutées au personnel ; l'aînée a six ans, la cadette, vingt mois et c'est à la supérieure qu'incombe le rôle de garde-bébé.

Le 1^{er} décembre 1889, quelques appartements s'ouvrent dans la nouvelle demeure ; on en prend aussitôt possession car on était à l'étroit dans la première résidence. Lorsque, à son retour d'Europe, le curé, devenu protonotaire apostolique depuis juillet, visite l'Asile, il s'en montre très satisfait. « C'est déjà un arbre qui promet d'être fort et d'abriter sous

son ombre les plus belles fleurs de la charité dont vous êtes les excellentes jardinières », écrit-il³⁵.

Hélas, cet arbre, M^{gr} Labelle ne le verra pas croître puisque le 4 janvier suivant, on apprend avec stupeur par tout le Canada et au-delà des mers la mort inattendue du célèbre curé. Il a succombé, quelques heures après une intervention chirurgicale tentant de lui sauver la vie. Il est mort « rondement » comme il a vécu, dit-on, n'exprimant qu'un regret : celui de ne pouvoir faire ses adieux à sa vieille mère. Sœur Bélanger s'est vue investie de la mission d'informer M^{me} Labelle du décès de son fils. « Elle a fait preuve d'un courage et d'une soumission admirables », lit-on aux chroniques³⁶ ; cette mère admirable ne survivra guère à son chagrin puisque, à six mois de là, elle suivra son fils dans la tombe³⁷.

Le 8 janvier ont lieu les obsèques de ce grand « serviteur de l'Église et de l'État³⁸ » à Saint-Jérôme même. Mère Filiatrault, mère Deschamps, dépositaire, et sœur Labelle, cousine du défunt, y assistent de même que les sœurs de l'Asile qui ont l'honneur de servir le dîner aux membres du clergé et aux honorables ministres. Les dames et demoiselles ont fourni les vivres et ont également prêté le secours de leurs bons offices. Personne n'ose le dire, mais l'on s'interroge quant à l'avenir de l'Asile qui a perdu son fondateur et, dans bien des cas, son pourvoyeur ! On n'en est pourtant pas au creux de l'épreuve, car on aura bientôt à déplorer un autre malheur. Quelque dix jours après l'inhumation du curé Labelle, le collège de Saint-Jérôme, sous la direction des Frères de Sainte-Croix, est rasé par l'incendie³⁹. Ce collège avait été fondé par l'infatigable

35 M. A. Labelle à mère Filiatrault, 24 septembre 1890.

36 Circ. mens. 1887-92, p. 513.

37 Auclair, *o.c.*, p. 103.

38 L'Hon. H. Mercier à M^{me} Labelle, 4 janvier 1891.

39 Circ. mens. 1887-92, p. 515. C'est encore le curé Labelle qui, selon Auclair (p. 35), avait installé les Sœurs de Sainte-Anne au couvent de Saint-Jérôme, là où M^{me} Labelle se retirera après la mort de son fils.

curé au cours des années 1873-1874. Les paroissiens déplorent d'autant plus la perte du collège que le dynamique curé Labelle n'est plus là pour ranimer l'espoir en la reconstruction. De plus, M. Pelletier, vicaire, est appelé à un autre champ d'action. Tandis qu'on réaménage le presbytère afin d'y recevoir le futur pasteur, M. Pelletier se retire à l'hôpital-asile quelques jours avant son départ. C'est également dans la maison des sœurs que séjournera le nouveau curé M. L.-J. Lafortune, arrivé le 6 mars et qui ne tarde pas à demander aux sœurs de se charger de l'école des garçons, école provisoire établie au village, en faveur des garçons de huit à douze ans. Mère Filiatrault désigne donc, pour cette nouvelle œuvre, deux sœurs dont l'une, sœur Charbonneau, s'illustrera dans cette École du marché, chauffée par des poêles dégageant plus de fumée que de chaleur. Les élèves sont nombreux et bruyants, mais l'institutrice a tôt fait de les discipliner en leur inculquant le sens du devoir⁴⁰. La disponibilité des sœurs est vivement appréciée et l'on est si satisfait de leur enseignement que la reconstruction menace d'être différée... le rôle de dépanneuses assumé par les sœurs durera trois ans ; il se termine avec la fin de l'année scolaire de 1894.

On a compté jusqu'à douze sœurs à Saint-Jérôme durant ce triennat de service bénévole. Au début de 1897, il en reste neuf à l'œuvre sous la direction de sœur Bélanger, l'infatigable infirmière devenue supérieure depuis 1891. Or, cette excellente sœur de charité meurt à Saint-Jérôme, le 16 février 1897, en la quarante-cinquième année de son âge, « à la suite des quêtes à la campagne et des veilles répétées auprès des malades ». Le médecin, en diagnostiquant la pneumonie, avouait qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Ce à quoi la malade répondait : « Il y a longtemps que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Je suis contente de mourir. » La population

40 Not. biog. sr Charbonneau, Circ. mens. 1909-11, p. 101.

de Saint-Jérôme a reconnu les mérites de la servante des pauvres. On lui a fait d'imposantes funérailles et les notables de l'endroit ont accompagné la dépouille mortelle jusqu'à la maison mère de Montréal⁴¹.

Sœur Deguire prend la relève de la disparue et elle assiste, peu après son arrivée, au dénouement d'un épisode sur lequel s'attarde la chroniqueuse. Un couple âgé, appartenant à la noblesse française, vit à Saint-Jérôme dans une extrême pauvreté. Le chef de famille est âgé de 96 ans, et son épouse en compte 84. Tous deux ont un misérable réduit pour partage, réduit où cohabitent 22 chiens, 12 chats et 10 poules. Le vieillard possède en outre deux fusils et trois revolvers. Bref, le logis n'est guère invitant. Ayant été informée que le vieillard était gravement malade, sœur Cormier risque d'y faire une visite ; elle apporte un panier de petites douceurs à ces pauvres honteux. À sa grande surprise le tout est accepté avec une invitation d'entrer, ce que n'oserait accepter sœur Cormier, sa compagne éprouvant une peur incontrôlable des chiens. On promet de revenir toutefois et l'on tient promesse. À quelque temps de là, le taudis n'est plus reconnaissable, sœur Cormier aidée de quelques femmes du voisinage l'ayant nettoyé de fond en comble. Le malade, en outre, a accepté de se départir de ses chiens. Bien plus, à la première ouverture, il consent à voir le prêtre et meurt quelques jours plus tard. Sa veuve, invitée à se retirer à l'hospice, y arrive le jour même des funérailles et s'écrie, à la vue du lit blanc qui l'attendait : « On m'a souvent parlé du paradis ; serait-ce ici par hasard⁴² ? »

De tels faits impressionnent vivement les infirmières visiteuses et les quelque 90 novices et 20 postulantes qui se préparent à la vocation de Sœur de Charité tant à Montréal qu'à Saint-Boniface ; c'est pourquoi on en fait le récit aux annales communautaires.

41 Circ. mens. 1895-98, p. 357-361.

42 *Ibid.*, p. 367-371.

La vie à Saint-Jérôme ne présente guère souvent de ces cas notables. Quelques faits viennent rompre la monotonie comme, par exemple, la bénédiction de la pierre angulaire de l'église paroissiale par Sa Grandeur M^{gr} Bruchési, le 22 septembre de cette même année 1897.

Quatre ans plus tard, on signale que le couvent des sœurs nécessite quelques réparations⁴³, couvent que l'on craint de voir périr, lors du feu de forêt de 1903 menaçant le village de Saint-Jérôme. « Le 28 avril, écrit sœur Saint-Thomas, nous avons été dans un danger immédiat à cause du feu dévastant le domaine qui touche à notre sucrerie. Depuis lundi l'atmosphère est suffocante. À quelques milles d'ici, c'est la désolation la plus complète. » Six semaines plus tard, le 8 juin, elle ajoute : « Depuis samedi, le 6, le feu est complètement éteint et il n'y a plus de fumée. » Les sœurs ont poursuivi leur mission de consolatrices et de pourvoyeuses et elles ont préconisé la dévotion à Mère d'Youville, grande protectrice, en de telles occurrences⁴⁴.

L'incendie, on le pressent, n'a pas amélioré les conditions matérielles et la pauvreté est grande dans l'Asile de Saint-Jérôme ; le petit village se relève difficilement du désastre. Il y faudra des années, assure-t-on. En octobre 1907, M. P. Pelletier, ancien vicaire, devenu curé de Berthierville, remet aux Sœurs Grises la somme de 3 200 \$ provenant de la succession du curé Labelle⁴⁵. La manne tombe à point et redonne espérance. On parvient à survivre au feu de forêt jusqu'à ce que, en 1911, le 24 novembre, le feu détruit l'asile de fond en comble. Seules les vies sont épargnées et l'on bénit le Seigneur que l'accident se soit produit tôt le matin. Au fait, le célébrant n'a pu achever la messe et les élèves étant debout, les sœurs n'ont eu à se préoccuper que des plus jeunes protégés. On n'a, pour

43 Circ. mens. 1898-1901, p. 639.

44 Circ. mens. 1902-03, p. 593-594.

45 Ann. 1906-08, p. 393.

tout refuge pour les dames âgées, que le deuxième étage du presbytère, en attendant de se transporter dans une villa d'été qu'on devra évacuer dès le printemps venu.

Le 28 novembre, décision est adoptée d'abandonner l'œuvre vu que les habitants de la localité ne peuvent absolument pas acquitter les frais de la reconstruction, condition stipulée au contrat primitif. C'est à regret que les onze Sœurs Grises quittent Saint-Jérôme où elles ont œuvré durant vingt-trois ans. Elles ramènent à la maison mère, au département de l'hospice Saint-Mathieu, les personnes âgées sans abri, sans foyer⁴⁶.

1889

Heureusement que les vocations se font nombreuses au noviciat des Sœurs Grises, car les requêtes abondent, sollicitant la création d'orphelinats, de salles d'asile, d'hospices, d'écoles tant au Canada qu'aux États-Unis, voire en Angleterre⁴⁷. La relève se prépare aux noviciats de l'Ouest et de Montréal. On enregistre soixante-huit entrées au cours de 1889, dont cinq à Saint-Boniface tandis que trois aspirantes originaires de Toledo arrivent à Montréal le 29 mai⁴⁸. Les ennuis se prolongent dans la mission de Toledo du fait qu'est maintenue l'interdiction concernant les quêtes, moyen presque unique de subsistance. La Société de Saint-Vincent, groupant médecins et professionnels, a surgi d'elle-même. Diverses organisations ont procuré les subsides nécessaires à l'équipement de la salle d'opération. Il est facile de prévoir que l'hôpital devra bientôt assumer la responsabilité financière de l'orphelinat. Les épreuves subies par ces maisons leur attirent la sympathie du

46 Ann. 1911-12, p. 76-77.

47 Circ. mens. 1887-92, p. 303.

48 La santé de sr Pelletier, m.n., ne tiendra pas sous cette surcharge. On la remplacera par sr du Sacré-Cœur, au cours du mois d'août.

public et les jeunes filles de l'endroit viennent grossir les rangs des Sœurs Grises.

Les travaux de l'aile centrale étant terminés à la maison mère, il y a possibilité d'une répartition plus équitable des locaux. Le noviciat et le postulat occupent presque entièrement les étages supérieurs de l'aile nord longeant la rue Guy ; à proximité de ces locaux, on a installé l'ouvroir des pauvres. Quant à l'orphelinat, il bénéficie d'un plus vaste espace depuis le départ des vieillards pour l'aile centrale. Trois orphelins fréquentent l'Asile Saint-François-Xavier, école de métiers, sous la direction des Frères Saint-Gabriel. Deux parmi les autres protégés se destinant aux travaux de la terre sont dirigés vers la ferme des Sœurs Grises à Châteauguay. Quant à Vital Boulrice, âgé de quatorze ans, il entre au juvénat des Frères des Écoles Chrétiennes avec l'intention de se joindre à eux⁴⁹.

Mère générale juge bon de reprendre l'œuvre des dames pensionnaires⁵⁰, œuvre abandonnée depuis 1825. M^{me} Tiffin s'est transportée du côté Saint-Mathieu de l'aile centrale et M. Devins, son frère, dont la santé fléchit, a cédé aux instances de M. Rousselot et voisine maintenant M^{me} Tiffin depuis le 1^{er} mai 1888⁵¹.

Le programme de l'année 1889 s'annonce particulièrement lourd. Dès janvier, on ouvre une nouvelle mission. Le 30 juillet suivant, Mère générale assiste à la bénédiction de la maison érigée à Saint-Jean, Québec, édifice de 108 pieds sur 40, de quatre étages. Il s'agit du nouveau foyer pour personnes âgées où se retire la fondatrice de l'œuvre, M^{me} Tugault, tandis que la résidence ancienne, remise à neuf, servira d'hôpital⁵².

Le Chapitre général spécial, convoqué par mère Filiatrault le 31 mars, s'ouvre le 19 août, ayant pour objectif de créer

49 Circ. mens. 1887-92, p. 217, 244 et 295.

50 Not. biog. Mère Filiatrault, p. 50.

51 *Vie de Mme Tiffin*, anonyme, p. 58-59.

52 Circ. mens. 1887-92, p. 280.

l'Association des Petites Sœurs Auxiliaires⁵³. Ces filles admirables œuvrant dans différents postes, nommément les plus lointains, seront désormais soumises à une période de noviciat, suivie de l'émission des vœux pour une période de trois ans et à la profession perpétuelle si elles le désirent. Sinon les vœux seront renouvelés annuellement. Un règlement mitige les apparente de près aux Sœurs Grises et leur permet de vaquer à leurs fonctions spécifiques. Elles porteront l'habit noir et le nom de Sœurs de Sainte-Marthe. Trois ans plus tard, ce nom sera changé en celui de Petites Sœurs Auxiliaires jusqu'à ce que, en 1905, l'Association soit reconnue sous le nom de Sœurs Auxiliaires et que l'uniforme adopté, sauf quelques détails, soit conforme à celui des sœurs vocales. Ces filles données, qui choisissent l'état d'auxiliaire par humilité ou pour raison de santé ou encore parce qu'elles ne se sentent pas d'attraits pour les postes de commande, ont prouvé leur valeur surtout dans les missions lointaines exigeant l'héroïsme à jet continu. C'est avec joie que la Mère générale, son conseil et la communauté tout entière accueillent ces aides incomparables en qualité de membres de la même famille religieuse.

Tout n'est pas que joie cependant au cours de 1889. Le 18 juillet, on apprend la mort de M. Téléphore Harel, chancelier, qui depuis quatre ans s'occupait activement de la Cause de Mère d'Youville⁵⁴. On perd en sa personne un appui et un guide dont on a apprécié la compétence.

Un mois s'est écoulé et c'est un autre ami de la congrégation qui franchit le seuil de l'au-delà. Il s'agit de M. Victor Rousselot, Sulpicien, le bienfaiteur par excellence des Sœurs Grises, celui qui incontestablement a contribué à l'essor de la communauté. Arrivé au Canada en 1854, il était nommé aumônier à l'ancienne maison mère sise sur le bord du fleuve. Cette année-là, il fondait la salle d'asile Saint-Joseph, annexée

53 Voir plus haut : Rétrospective, note 11.

54 M. M. Énard à la communauté réunie, le 31 juillet.

à l'hospice du même nom. Six ans plus tard, en 1860, surgissait l'Asile Nazareth en faveur des enfants aveugles ainsi qu'une salle d'asile pour les bambins d'âge préscolaire. En l'année 1866, il était chargé de la cure de la paroisse Notre-Dame, sans pour autant se désintéresser des œuvres qu'il a créées. L'hôpital Notre-Dame, ouvert en 1880, lui reconnaîtra le titre de cofondateur. Trois ans plus tard, il est nommé à la paroisse Saint-Jacques et c'est en cette même année 1883 qu'il décide de fonder un orphelinat agricole à Wentworth, comté d'Argenteuil, secondant ainsi les efforts de colonisation du curé Labelle. L'orphelinat Notre-Dame de Montfort est sous la conduite d'excellents missionnaires appartenant à la Compagnie de Marie, fondée à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée⁵⁵.

M. Rousselot revenait de France au cours du mois d'août 1887 après y avoir pris un repos de quelque dix-huit mois. Sa santé néanmoins n'a cessé de se détériorer. L'œuvre des aveugles demeure son œuvre de prédilection et, en octobre 1888, il gratifie ses protégés de deux dactylographes Braille de la marque Remington.

Le 9 mai de cette année, le père Rousselot est hospitalisé à la maison mère des Sœurs Grises à proximité des appartements des pauvres. Malgré sa grande faiblesse, il assiste à la distribution des prix à Nazareth, le 21 juin. C'est là son chant du cygne puisque cinq jours plus tard, son état s'aggravant, il est transporté au Séminaire Notre-Dame. Le samedi 31 août, il cède à cinq heures trente-cinq de la matinée, emportant les regrets de la multitude des pauvres, des orphelins, des malades, des malheureux auxquels il a consacré trente-cinq ans de sa vie⁵⁶.

L'une des protégées du sulpicien fixera ses traits sur un tableau qui parviendra aux Sœurs Grises au cours de décembre⁵⁷.

55 Circ. mens. 1881-83, p. 626-629.

56 Not. biog. M. Rousselot par M. L. S. Icard, supérieur général.

57 Circ. mens. 187-92, p. 336. Sans doute faut-il reconnaître en cette artiste, Marguerite Osborn, dont il a été question plus haut.

Le souvenir de M. Rousselot sera immortalisé au couvent par les œuvres dont il aura été l'instigateur, notamment l'orphelinat Saint-Louis (orphelinat catholique) dont les sœurs prenaient charge au début de l'année 1889.

ORPHELINAT SAINT-LOUIS ou ORPHELINAT CATHOLIQUE, Montréal, 1889

On se souvient de l'œuvre modeste inaugurée par sœur Godard, vers l'année 1875, en faveur des orphelins rencontrés au cours de ses randonnées charitables. Cette œuvre s'était transportée en 1881, à proximité de l'Asile Nazareth, grâce à la générosité de M. Rousselot qui avait acquis à cette fin la maison de pierre de M^{me} veuve Nolan⁵⁸.

M. Rousselot, depuis l'année 1864, manifestait à l'endroit de l'orphelinat catholique un intérêt, lequel, il y avait lieu de le prévoir, finirait par se matérialiser. Existait depuis 1832, l'orphelinat était sous la conduite d'un Comité de dames charitables réunies en 1827 avec, pour objectif, « de soulager l'extrême misère dont souffre un très grand nombre de pauvres de Montréal ». M^{me} la baronne de Longueuil, M^{mes} de Lotbinière et de Beaujeu ont été respectivement les premières présidente et vice-présidente du mouvement⁵⁹.

L'épidémie de choléra, survenue en 1832, allait donner une nouvelle orientation à l'œuvre. Décimées par le mal incurable, les dames âgées recueillies n'étaient plus qu'au nombre de quatre tandis que les orphelins se multipliaient de façon alarmante. Les dames du comité décident alors de s'occuper de la protection des orphelins de préférence, encouragées en cela par M. P. Phelan, p.s.s. Confiant leurs protégées au Refuge du faubourg Saint-Laurent où M^{me} Gamelin inaugure son œuvre

58 Voir plus haut, année 1881.

59 Les détails concernant l'Orphelinat catholique sont extraits des pièces d'archives 1821-1833, p. 205, 301-312, en annexe.

appelée à devenir la Congrégation des Sœurs de la Providence, le Comité des dames ouvre les portes de l'asile, sis rue Notre-Dame, maison du Père Louis, élevée sur l'ancien emplacement des Récollets, et gratuitement mise à la disposition de la Société par les Sulpiciens. Il faut peut-être retrouver là l'explication des noms donnés à l'institution : Orphelinat Saint-Louis et aux orphelins que l'on désigne sous le nom d'orphelins des Récollets.

C'est en 1832 que M^{me} Angélique Blondin, veuve Gabriel Cotté (*sic*) entre en scène ; elle se constitue la principale pourvoyeuse et choisit la première directrice, M^{me} Chalifoux. Hélas, en 1838, M^{me} Cotté voit s'achever sa carrière. Alors sa fille, M^{me} veuve Jules Quesnel, prend la relève et l'Association des dames patronnesses, comme on l'appelle désormais, connaît des années laborieuses mais couronnées par le succès. M^{me} Maurice Laframboise, petite-fille de M^{me} Cotté, se joint à sa mère et assume, durant seize ans, le poste de secrétaire du Comité.

M^{me} Chalifoux, première directrice, était remplacée en 1849 par M^{lle} Eulalie Petit, qui durant vingt ans accomplira des prodiges. On admire le courage de cette directrice, au caractère ferme, mais au cœur aussi tendre que celui d'une mère et qui ne ménage ni ses forces ni les ressources de son intelligence afin de procurer le mieux-être à ses protégés.

L'insalubrité de la maison occasionne un déménagement toutefois. En 1863, on s'installe dans une résidence située à l'angle des rues Cheneville et de La Gauchetière, en arrière de la nouvelle église Notre-Dame-des-Anges. C'est peu après que M. Rousselot, consulté sans doute par les dames du Comité, contribue à asseoir l'œuvre sur des bases solides. Soucieux d'en perpétuer l'existence, il songe à en confier l'administration à une communauté religieuse. À cet effet, il suggère tant au Comité des dames qu'aux Sœurs Grises d'effectuer un échange de terrains ; celui de la rue Cheneville contre un autre, à proximité de l'Asile Nazareth, « borné au front par la rue Sainte-Catherine ». Le contrat était signé le 17 janvier 1865 par mère

Jane Slocombe et son conseil, tandis que le Comité des dames s'engageait à construire un orphelinat, lequel, plus tard, serait administré par les Sœurs Grises, sous la direction des dames patronnesses.

Lorsque M^{lle} Petit achève sa carrière en 1869, M^{lle} Elmire Morin est nommée directrice de l'orphelinat ; elle s'y installe avec son vieux père et sa sœur Delphine. En 1881, l'orphelinat de sœur Godard se transporte à la maison Nolan et, en 1883, « les héritiers Cotté, ne pouvant poursuivre leur rôle de pourvoyeurs, cèdent leurs droits au Séminaire Saint-Sulpice ». Durant six ans encore, grâce au dévouement des deux demoiselles Morin, l'œuvre demeure sous une administration séculière. Mais lorsque M^{lle} Elmire décède, en janvier 1889, l'œuvre est réellement en souffrance. Avec une abnégation digne d'éloge, les deux demoiselles ont servi admirablement, mais les forces ont fait défaut. C'est alors que Delphine se retire d'abord chez les Petites Filles de Saint-Joseph et ensuite à la maison mère des Sœurs Grises où elle vivra jusqu'au 18 août 1906.

En vertu de leur promesse datant de 1865, M. Rousselot n'éprouve aucune difficulté à opérer la substitution des Sœurs Grises. Et sœur Émérance Caron-Turgeon, accompagnée de sœur Lamarche, franchit le seuil de l'orphelinat, le 9 janvier 1889 « à midi, précise la nouvelle directrice. M^{me} Prévost me présente : Voilà votre sœur. Les enfants me regardent avec des yeux ébahis. » À son tour, sœur Turgeon remarque avec surprise, à l'heure du dîner, l'absence de couteaux et de fourchettes, de sorte que les orphelins ont pour tout partage une nourriture réduite en purée qu'on déguste à l'aide d'une cuiller. Pour tout breuvage, on sert de l'eau. Les élèves, en chemises et pieds nus, délèguent un de leurs cadets pour solliciter la permission d'aller jouer dehors. La religieuse explique que ce sera bientôt possible. Enhardis par la réponse, on réitère la délégation à l'effet de solliciter cette fois de jouer avec les fusils – ou revolvers – reçus de M. Pelletier, chapelain. Sœur

Turgeon explique : « Laissons partir M^{lle} Morin dont le deuil est encore récent, et nous verrons ensuite. » On ne se tient plus de joie et une seule détonation se fait entendre malgré tout, souligne sœur Turgeon. Cependant on se paiera une fusillade en règle après le départ de M^{lle} Morin.

Sœur Turgeon n'est pas au bout de ses surprises. Elle constate que les « vingt-quatre couchettes sont garnies de paillasses, mais sans sommier ». Au grenier, on ne s'y reconnaît pas tant on y a entassé d'objets. Au sous-sol logent les rats près du carré au charbon vide. On ne trouve que cinq dollars dans la maison.

La supérieure évalue les réparations urgentes à effectuer, le combustible, les ustensiles, les vêtements nécessaires à ses protégés qui fréquentent l'École des Frères de Saint-Gabriel et doivent être vêtus chaudement surtout à cette époque de l'année. Sœur Lamarche s'attaque à la besogne de confectionner des habits avec les vêtements reçus par charité ; les sœurs de l'Asile Nazareth mettent à contribution leurs élèves, de sorte que les aveugles tricotent pour les voyants. M. F.-X. Froidevaux prête un énorme poêle et consent à avancer les sommes nécessaires aux réparations. Sœur Turgeon s'engage à tout rembourser, en comptant sur l'appui du grand pourvoyeur saint Joseph qui a toute sa confiance. On augmente la capacité de l'institution en transformant le grenier en dortoir et l'on rencontre les échéances...

L'orphelinat qui avait accueilli 463 protégés, de 1832 à 1888, en enregistrera 780 au cours des années 1889-1900. L'institution se transportera à Notre-Dame-de-Grâce en 1917. Les Sœurs Grises y poursuivront leur dévouement tandis que les Messieurs de Saint-Sulpice favoriseront d'études classiques les élèves talentueux et désireux de poursuivre leur instruction.

L'ASILE SAINTE-CUNÉGONDE, Montréal 1889

Trois mois à peine après l'arrivée des sœurs Grises à l'Orphelinat catholique, mère Filiatrault, en compagnie de son assistante, sœur Perrin, visite, le 12 avril, le château Brewster de la paroisse Sainte-Cunégonde.

Ce château a servi d'académie protestante au cours des dernières années ; il deviendra sous peu la demeure temporaire des quelques religieuses affectées à la nouvelle œuvre acceptée, c'est-à-dire la salle d'asile – garderie pour les enfants – ainsi que la visite des pauvres et des malades à domicile. M. A. Séguin, fondateur de la paroisse, a voulu s'assurer les services des Sœurs Grises à l'instar de son voisin, M. R. Décarie, curé de Saint-Henri.

Dès le 13 mai, les sœurs Lapointe et Saint-Louis commencent la visite de la paroisse en compagnie des Dames de charité qui, pour leur part, sont chargées des collectes destinées à donner suite à l'entreprise⁶⁰. Sœur Saint-Louis a un bon professeur en la personne de sœur Lapointe dont la réputation de charité et de délicatesse n'est plus à faire. Toutes deux s'occupent du recrutement pour la salle d'asile, de sorte que le 16 septembre suivant, lorsque arrivent les sœurs Malépart, supérieure, Deguire, Sainte-Praxède et Laboissonnière, 147 enfants d'âge préscolaire les attendent et leur souhaitent la bienvenue. Le château ne peut loger que 30 personnes, de sorte qu'on doit accomplir des prodiges et distribuer les élèves dans les divers appartements, car on établit également une classe régulière.

Lorsque, après trois ans de ce régime, on rédige les statistiques, il se trouve que 34 garçons et 300 filles ont fréquenté l'école tandis que 6 000 bambins sont passés par la garderie. On enregistre en outre 1 000 visites à domicile.

60 Les détails concernant l'asile Sainte-Cunégonde sont extraits des Arch. gén. et des Circ. mens. aux années mentionnées.

Le séjour des religieuses au château Brewster semble devoir prendre fin sous peu, car les collectes ne sont guère abondantes. Et voilà qu'au cours de mai 1893, le curé fondateur, M. Séguin, décède après une longue maladie ! Il a légué, en faveur de l'œuvre, la plus grande partie de ses biens, ce qui toutefois ne s'avère pas suffisant pour donner suite au projet, et cela, malgré le legs du petit Harry. Le trait vaut d'être cité. Cet enfant avait été visité à domicile par sœur Saint-Édouard qui lui a aidé « à faire le grand pas ». Quelques mois plus tard, la jeune sœur du petit Harry se présente au château demandant à voir l'infirmière qui est partie pour un nouveau champ d'action. Alors la fillette s'acquitte de son message. « Mon petit frère nous a bien recommandé de donner ceci à la bonne sœur Saint-Édouard. » Il s'agit d'un porte-monnaie contenant 49 sous, la fortune du protégé ! Le trait savoureux incite les sœurs à espérer qu'enfin sera construit l'asile dont il est question depuis cinq ans. De fait, M. Écrement, le nouveau curé, encourage fortement les Sœurs Grises à aller de l'avant.

Dès la fin de mars de 1895, on déblaie le terrain acquis à l'angle des rues Albert et Atwater, et, en avril, on commence la construction, sous la direction des architectes Perreault, Venne et Mesnard, d'un édifice de 230 pieds sur 50, à six étages, qu'on se propose d'appeler Asile du Saint-Cœur de Marie. Mais le nom d'Asile Sainte-Cunégonde prévaudra.

Le 7 juillet a lieu la bénédiction de la première pierre au milieu d'un grand concours de la population et de personnalités ecclésiastiques. M. Lepailleur, curé de Maisonneuve, soulève l'auditoire en expliquant la triple mission de l'œuvre :

Asile et éducation pour l'enfance

Asile et protection pour la jeunesse

Asile et consolation pour la vieillesse.

L'enthousiasme est tel qu'on récolte à la quête la somme de 159 \$, somme inespérée, semble-t-il, et à laquelle tous ont contribué, pauvres comme riches, vieillards et enfants.

Mère Deschamps, réélue supérieure générale depuis 1892, participe à la fête et, quelques mois plus tard, « sachant à quoi s'en tenir sur le charisme de sœur Lapointe », elle la charge d'établir l'œuvre des pains de Saint-Antoine dans la paroisse⁶¹. La Mère a vu juste, car l'œuvre fleurit et apporte une aide réelle au futur hospice comme elle l'a fait déjà pour l'hôpital Notre-Dame.

Enfin, le 26 septembre 1896, on quitte la demeure temporaire, où l'on a séjourné sept ans, pour prendre possession du nouvel asile, muni de deux ailes de 18 et de 45 pieds, dont l'une est affectée à la salle d'asile et l'autre aux élèves pensionnaires. Le corps de l'édifice hébergera orphelins et vieillards des deux sexes.

M^{gr} Bruchési, lors de sa visite de 1901, constatera avec bonheur le bien opéré dans cet asile de charité. Trois ans plus tard, il s'affligera avec toute la population que l'église paroissiale ait été rasée par les flammes. La salle d'asile de l'hospice se transforme immédiatement en église temporaire, sans toutefois cesser d'exister. Les enfants sont dispersés aux étages inférieurs pour la classe et les repas ; il s'agit d'un groupe relativement tapageur puisque l'on accueille quotidiennement 400 enfants ! Ce régime de vie durera trois ans jusqu'à ce qu'une nouvelle église ouvre ses portes, le 11 avril 1907.

L'hospice s'avère utile et populaire. En 1918, on y inaugure une école ménagère pour étudiantes et, quatre ans plus tard, s'y installent des classes sous la direction de la commission scolaire. Ces additions ne signifient nullement l'abandon des œuvres premières, de sorte que l'institution fonctionne à plein jusqu'au jour néfaste du 15 juin 1951, alors que les flammes détruisent l'hospice Sainte-Cunégonde, entraînant la mort de trente-cinq victimes dont vingt-huit dames âgées, cinq employées et deux religieuses, les sœurs Antoinette Chauvin et

61 Sr Lapointe ne fait plus partie du personnel religieux de l'Asile à cette date, mais elle continue de s'y dévouer.

Rita Gervais, cette dernière supérieure du Foyer. La Mère générale d'alors, mère Courville, écrira : « Devant cette indigne tragédie, nous avons mieux réalisé quelle force d'âme il a fallu à Mère d'Youville pour réciter le *Te Deum* lors de l'incendie de son hôpital, le 18 mai 1765⁶² ».

62 Ann. 1950-51, p. 980.

Chapitre cinquième

1890-1892

L'ANNALISTE A INSCRIT, en novembre 1889, avec une note de tristesse, que la communauté a vu s'évanouir le projet de créer un hospice à Sainte-Thérèse de Blainville. M. L.-A. Charlebois, curé de l'endroit, avait sollicité ce privilège en juillet précédent ; il était alors appuyé par M. Drapeau, bienfaiteur, dont l'aide était assurée. Malheureusement, M. Drapeau mourait subitement le 19 novembre et les Sœurs Grises ont dû renoncer à ce poste prometteur, ainsi qu'en avaient jugé mère Filiatrault et la dépositaire, mère Deschamps, lors d'une visite à Sainte-Thérèse¹.

L'annaliste constatera que la Providence avait d'autres vues puisque, au cours de 1890, quatre nouvelles fondations seront officiellement acceptées et deviendront réalité en 1891 et 1892.

Parmi les événements que la chroniqueuse, sœur Panet, inscrit au jour le jour, il en est un qui surpasse tous les autres et apporte une joie indicible non seulement à la communauté mère, mais également aux communautés-sœurs de Saint-Hyacinthe, d'Ottawa et de Québec. Le « câble transatlantique » annonce, le 27 mars, à deux heures de l'après-midi, que la

1 La visite avait eu lieu au retour de Saint-Jérôme. (Circ. mens. 1887-92, p. 284).

Cause de Mère d'Youville est introduite en Cour de Rome. La nouvelle est retransmise, le même jour par « fil télégraphique », à toutes les Sœurs Grises et l'on planifie déjà le Triduum d'action de grâces. M. L.-W. Leclair, p.s.s., membre du personnel du collège canadien à Rome, encourage fortement cette expression de reconnaissance, en écrivant à la Mère générale : « Je regarde ce fait comme l'un des plus importants pour l'Église au Canada et pour votre communauté en particulier. C'est l'un des plus beaux fruits de l'arbre planté par M. Olier². » Le portrait officiel de la future Bienheureuse est confié à l'artiste J.-C. Marois qui termine son œuvre le 26 avril³.

Tandis qu'elles savourent à l'avance l'espoir de la Béatification de leur fondatrice, les Sœurs Grises expérimenteront, une fois de plus, qu'il n'est pas de bonheur parfait. La dépositaire, mère Deschamps, a décelé une légère déviation des piliers de la grande nef, dans la chapelle⁴. Des recherches plus poussées ont permis de découvrir – avec stupeur – qu'une pièce de maçonnerie déjà atteinte de vétusté constitue une menace d'effondrement. Les travaux de consolidation, consistant en l'addition d'arcades de fer reliant les quatre colonnes, débudent le 11 avril pour se terminer le 15 octobre⁵. Et puisque l'on doit évacuer la chapelle, un bienfaiteur, désirant conserver l'anonymat, suggère de profiter de la circonstance pour ériger le clocher. Il offre à cette fin la somme nécessaire. Le bienfaiteur – on l'a deviné – est M. Richard Devins, imitant les

2 On sait que les Sulpiciens ont largement assisté Mère d'Youville dans sa fondation. La lettre de M. Leclair est datée du 3 mai, même jour où, à 69 ans d'intervalle, sera béatifiée à Rome « cette première fleur de l'Église au Canada ».

3 L'original de ce tableau est conservé à la maison mère. Des photos le propageront afin de répondre aux besoins de la Cause.

4 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 365.

5 *Circ. mens.* 1887-92, p. 460. Il faut voir dans l'urgence de ces réparations le motif incitant les sœurs à reporter à 1891 le Triduum d'action de grâces.

libéralités de sa sœur, M^{me} Tiffin, qui fait don des statues de marbre blanc, destinées à parachever les autels latéraux⁶.

Des anniversaires qu'on aurait voulu souligner ont dû se contenter d'une mention aux annales et de célébrations uniquement locales ; le Jubilé d'or de la fondation des Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe est de ceux-là. Mère Deschamps et sœur Reid sont déléguées à ce cinquantenaire où l'on établit le parallèle suivant : le 8 mai 1840, les sœurs Thuot, Pinsonneault, Guyon et Jauron quittaient Montréal ; deux d'entre elles, les sœurs Pinsonneault et Guyon revenaient au berceau de l'Institut en 1854⁷. La communauté-sœur compte aujourd'hui 185 religieuses, 35 novices et postulantes et l'on exerce les œuvres inaugurées par Mère d'Youville en plus d'une institution déjà. L'archevêque de Montréal, M^{gr} Fabre, qui, il y a cinquante ans, servait la première messe à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, officie pontificalement en ce grand jour de fête⁸. M^{gr} Fabre part pour la Ville éternelle le 27 août suivant. Mère Filiatrault est alors en pourparlers dans le but de retirer les Sœurs Grises de l'École Notre-Dame-des-Neiges, selon la politique établie depuis longtemps déjà de favoriser de préférence les œuvres lointaines. Or la population, le curé en tête, M. N. Maréchal, ne veut rien entendre. « Depuis vingt-huit ans que nous voyons les sœurs chargées de nos malades, de nos pauvres, éduquant nos orphelins. Nous les aimons trop pour les laisser partir », disent les citoyens. Et les sœurs doivent regagner leur ancien poste.

Quant à la classe pour externes de l'Hospice Saint-Joseph, ouverte il y a quelque trente ans et où se dévouent les sœurs Vigneau et Charon, elle ferme définitivement ses portes le

6 Ces statues seront installées pour la fête du 21 novembre.

7 La première décédait à Montréal le 23 janvier 1890 tandis que sœur Guyon mourait deux ans plus tôt, le 21 novembre 1888.

8 Circ. mens. 1887-92, p. 186, 352, 401-402.

25 juin⁹. Dans la chapelle de cette institution, au cours du même mois, le père Othon, Franciscain, marquait le retour de son ordre au Canada en célébrant la messe¹⁰. On salue, en ces religieux, les successeurs « des premiers missionnaires qui firent briller l'Évangile dans ce pays », souligne l'annaliste¹¹.

La croix, apportée au Nouveau Monde par les Récollets en 1615, brillera désormais sur le clocher de la maison mère des Sœurs Grises ; elle en couronne le dôme le 2 septembre. Cette croix de fer pèse neuf cents livres, mesure douze pieds de hauteur et repose sur une base représentant le globe terrestre, également de fer et mesurant trois pieds de diamètre. Les entrepreneurs Pomminville et leurs employés installent ce signe glorieux, tandis que les sœurs et leurs protégés récitent le rosaire, car l'ascension est périlleuse. Lorsque, enfin, la croix hissée au moyen de poulies arrive au sommet, M. Guimond s'en empare et la fixe définitivement. Il enlève ensuite son couvre-chef et récite la strophe : « Salut, ô croix, signe de notre rédemption. » Tous les spectateurs se découvrent et l'on vit un instant d'intense émotion ; les Sœurs Grises en voyant le signe rédempteur se remémorent le rôle qu'a joué l'épreuve dans la vie de Mère d'Youville.

Le Décret qui décerne à cette Mère le titre de Vénérable est parvenu à Montréal le 31 août, apporté de Rome par M. J.-B. Proulx, curé de Saint-Lin. Le vice-recteur de l'Université se retire chez les Sœurs Grises afin de parachever son œuvre,

9 Circ. mens. 1887-92, p. 425.

10 *25 années de vie franciscaine au Canada*, p. 29. Les Franciscains s'installent dans un humble logis de la paroisse Saint-Joseph. Deux ans plus tard, ils habiteront les maisons de M. Judah, grâce à la générosité des dames Tiffin et McKonkey. L'hospice donnera en plus asile au patronage Sainte-Élizabeth où les jeunes filles s'assemblent pour exécuter des travaux de couture en faveur des pauvres. Cette initiative débutera en décembre 1891.

11 Circ. mens. 1887-92, p. 414. Les détails qui suivent sont extraits de cette même source, sauf mention contraire.

l'union de l'École de médecine Victoria et de la Faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal¹². Le projet de loi à cette fin est adopté le 28 novembre et, le 19 décembre suivant, les Sœurs Grises célèbrent l'événement. Le héros, M. J.-B. Proulx, répond aux félicitations à lui exprimées en disant qu'il n'a été que le cinquième rouage du puissant moteur.

Les Sœurs Grises, particulièrement celles qui sont affectées à l'hôpital Notre-Dame et qu'on appelle plaisamment « les sœurs de Laval », se réjouissent de ce que soit terminée cette épineuse affaire, notamment sœur Perrin, assistante générale, qui a dû reprendre le poste de supérieure de l'hôpital depuis la fin de 1889¹³. Il y a lieu d'espérer qu'une ère nouvelle s'ouvre pour cette institution où œuvrent les filles de la Vénérable Mère depuis dix ans déjà.

1891

Mère Filiatrault a inauguré son terme d'office en se rappelant que «le premier jet des fondateurs (la Règle) porte le sceau de l'Esprit de Dieu, on n'y touche pas sans danger», a-t-elle écrit. Depuis que lui incombe la direction de l'Institut, devant les problèmes qui se présentent, elle s'interroge : « Quelle serait la conduite de Mère d'Youville en pareille occurrence¹⁴ ? » Et toujours, le souvenir de la Mère des pauvres ouvrant sa porte à tout nécessaire incite la Mère générale à l'action. De sorte que les œuvres se multiplient au point que la chroniqueuse s'écrie, au début de 1891 : « C'est comme au temps de sainte Thérèse, du jour au lendemain, nous voyons surgir les fondations¹⁵. »

12 Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, v. VI, p. 176-177. Le tout s'est conclu sous le règne de Mercier.

13 Sr Stubinger ayant été nommée maîtresse des novices, le personnel médical a réclamé les services de sr Perrin qui elle-même sera remplacée par sr Marie-Joseph en 1891.

14 Not. biog. Mère Filiatrault, ASGM.

15 Circ. mens., 1887-92, p. 517.

La réflexion était justifiée puisque, au cours de janvier, deux nouvelles œuvres étaient entreprises avec une autre en perspective avant la fin de l'année.

Et pourtant les œuvres déjà existantes se poursuivent non sans difficultés. À Saint-Jérôme, par exemple, on a perdu un protecteur de premier ordre en la personne du curé Labelle qui décédait le 4 janvier. À peine quinze jours plus tard, le collège du même endroit était rasé par les flammes et les Sœurs devront assumer la responsabilité de l'école des garçons de l'endroit.

On poursuit, à Châteauguay, l'école d'agriculture et six orphelins y sont dirigés sous la conduite de sœur Aresse. Ils s'initieront aux travaux de la terre et aux travaux divers, car ils apporteront leur aide lors de l'érection du magnifique crucifix, sur la butte, remplaçant celui que la foudre a pulvérisé le 13 janvier 1889¹⁶. L'école ne durera guère cependant, car la jeunesse québécoise s'avère plus vulnérable aux salaires des *factories* américaines qu'à la perspective du défrichement des terres.

À Toledo, l'orphelinat survivra probablement puisque, en la vacance du Siège diocésain¹⁷, les quêtes ont été autorisées par M^{gr} Boff, administrateur, et dix Sœurs Grises ont été reçues en autant de paroisses avec l'accueil le plus bienveillant.

Quant à l'hôpital du même endroit, les circonstances se chargent de prouver son utilité. Lors du terrible accident de chemin de fer dont les journaux ont fait état, seize blessés brûlés et pourtant transis de froid y étaient transportés, mobilisant tout le personnel de l'institution. Cinq des victimes ont succombé, mais on a pu sauver les autres et les sœurs de l'hôpital Saint-Vincent font l'objet de témoignages élogieux¹⁸.

16 *Ibid.*, p. 664.

17 L'évêque de Cleveland décédait le 14 avril 1891.

18 L'accident s'est produit fin novembre 1891. Sr Peltier, ex-maîtresse des novices, est devenue supérieure de l'hôpital depuis septembre.

À Lawrence, toujours au pays de l'Oncle Sam, s'est produit un fait qui s'inscrit dans l'histoire de famille. La Ville n'ayant pas versé l'indemnité due pour les orphelins sans ressources, ordre a été intimé aux sœurs de remettre seize de ces enfants au porteur de la lettre. Sœur McKenna s'y est opposée formellement. Le curé de l'endroit, le père O'Reilly, a fait appel aux paroissiens qui ont acquitté la note et une vieille demoiselle, reçue à l'hospice, sous les dehors de la pauvreté, a légué son avoir au bénéfice des orphelins¹⁹, réglant ainsi la question.

De tels récits communiqués à la maison mère suffisent à parer à l'ennui qui, dit-on, naquit un jour de l'uniformité. Il est d'autres récits qui sont racontés verbalement, lorsque, par exemple, on salue le retour des missionnaires après leur longue période de labeur, s'échelonnant sur des périodes de dix à trente ans ! Les sœurs Saint-Michel-des-Saints, Daunais, Lemay et Saint-Charles reviennent au berceau de l'Institut et l'on revoit avec bonheur, en même temps qu'avec une sorte de vénération, ces femmes héroïques. Parties dans l'enthousiasme de leur jeunesse, elles rentrent courbées par l'âge, la fatigue et les privations. Leur aspect constitue la prédiction la plus éloquente pour celles qui se préparent au noviciat.

D'autres valeureux apôtres visitent les Sœurs Grises, les évêques Grouard et Pascal élevés à l'épiscopat en cette même année 1891, coïncidant avec le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Pères Oblats, à Montréal, congrégation dont ils sont membres.

L'événement par excellence de l'année 1891 est celui qui célèbre l'introduction de la Cause de Mère d'Youville en Cour romaine. On a fixé ce Triduum aux deux derniers jours de mars et au premier d'avril. Le programme a été planifié de longue main, en prévoyant toutes les circonstances, sauf une...

19 On enregistre ce fait en novembre 1890. (Circ. mens. 1887-92, p. 493).

Mère générale a poursuivi la visite des institutions grises de Montréal ; en quittant le Refuge Sainte-Brigitte, le 17 février au soir, elle faisait une vilaine chute. Revenue de peine et de misère à la rue Guy, on a dû mander le médecin qui a diagnostiqué : fracture simple de la jambe droite. Cette fracture simple s'avère cependant compliquée et lorsque s'ouvre le Triduum, Mère Filiatrault, retenue à sa chambre, n'en peut suivre le déroulement. Par contre, il lui est loisible de faire certain rapprochement. La Vénérable Mère dont on célèbre les mérites n'a-t-elle pas été clouée à une chaise d'infirmes lors de la fondation de son modeste Institut religieux ? Mère Filiatrault n'est pas âme à se perdre en conjectures, la croix lui est offerte, elle l'accepte généreusement et se contente d'unir sa jubilation aux échos qui lui parviennent de la chapelle, chapelle que les dernières réparations ont remise à neuf. Afin de se conformer aux prescriptions du procès de non-culte²⁰, on a transporté à l'arrière de la nef les tableaux représentant M^{me} d'Youville en deux attitudes : enseignant à ses pauvres la dévotion au Père Éternel et se mettant elle-même à l'école du Cœur de Jésus²¹.

Tous les jours sont célébrées la grand-messe et la bénédiction du Saint Sacrement avec prédication appropriée. De sorte que les archevêques de Montréal et de Saint-Boniface, de même que le personnel de l'archevêché, les messieurs du Séminaire, les curés des paroisses où œuvrent les Sœurs Grises, les Pères Oblats, les Jésuites et les Franciscains et surtout les anciens

20 Ce procès a débuté le 14 mars avec, comme membres du Tribunal : M^{gr} E.-C. Fabre, juge ; MM. P. Leblanc, chanoine, juge suppléant ; P. Rousseau, p.s.s. postulateur ; T. Kavanagh, promoteur de la foi, P.-N. Bruchési, notaire actuaire et A. LeValois, p.s.s., curseur. Comparaitront devant ce tribunal mère Filiatrault et sr Stubinger en septembre suivant « pour rendre leur témoignage ».

21 *Vie de Mère Deschamps*, Sr Collette, p. 49. Ces tableaux ont été offerts aux Srs Gr. par M. E. Faillon respectivement en 1854 et 1856 ; ce transfert de tableaux s'effectuait dès 1885.

protégés de la maison mère devenus prêtres se succèdent à tour de rôle à l'autel et mettent en lumière les mérites de la grande Varennoise.

Au deuxième jour, les élèves du collège de Montréal, musiciens et chanteurs, se font entendre à la messe puis dans la salle communautaire où ils interprètent une cantate en l'honneur de la Vénérable Mère, cantate qu'ils vont ensuite interpréter au bénéfice de la Mère générale.

Le dernier jour revêt un caractère exceptionnel de solennité et les invités sont nombreux. On a réservé des places d'honneur aux membres des communautés-sœurs de Saint-Hyacinthe, d'Ottawa et de Québec. À l'issue du saint sacrifice, on se groupe autour des tables du réfectoire pour ensuite se réunir dans la salle communautaire où l'on a su faire le lien entre le présent et le passé. À la place d'honneur figure le Décret, entouré de marguerites significatives. Sur le mur, à droite, deux tableaux sont appendus, l'un représente l'Héroïne, l'autre son bisaïeul Pierre Boucher²². « Le récit de la vie du sieur Boucher serait l'une des plus belles pages de notre histoire », commente l'annaliste. « Pendant les seize premières années de sa vie, notre Vénérable Mère eut l'avantage de connaître son bisaïeul ; elle eut même le bonheur de vivre quelque temps sous son toit, se pénétrant alors de ses maximes et s'édifiant de ses exemples. » Ce rappel des origines maternelles de M^{me} d'Youville est particulièrement sensible à M^{gr} Taché ainsi qu'aux MM. F. Adam, curé d'Hochelaga et E. Pépin, curé d'Howick ; tous trois se réclamant de l'illustre bisaïeul et sont conséquemment liés à la Fondatrice.

On souligne également en ce même jour le dix-huitième anniversaire du sacre de M^{gr} Fabre et le tout s'achève par le panégyrique dans la chapelle. L'archevêque de Saint-Boniface commente le *Te Deum*, cette prière de prédilection de Mère

22 L'hon. C.-E.-B. de Boucherville a prêté la toile aux Srs. M^{gr} Taché en fera copie pour l'offrir à la maison mère.

d'Youville et cette fois, une chaise roulante due à la générosité de M^{me} Tiffin, permet à la Mère générale d'assister à la clôture des cérémonies marquant les fêtes de la maison mère. Plus de 430 Sœurs Grises et 116 novices ont pris part à ces fêtes, en personne ou en esprit, car une volumineuse correspondance s'est établie à cette occasion.

Ces jours mémorables auront un lendemain glorieux. Chacune des missions de même que chacune des maisons généralices des communautés-sœurs auront leur Triduum. Les Sœurs de Sainte-Anne de Lachine offriront aux Sœurs Grises une toile représentant fidèlement le plus ancien portrait de la Fondatrice. À Varennes, place natale de Marguerite Dufrost de la Jemmerais, on y est allé avec une allégresse particulière, de même qu'à Saint-Boniface, car M^{gr} Taché ne manque jamais une occasion de signaler que la découverte de l'Ouest est due en grande partie à Pierre de la Vérendrye aidé de son neveu Christophe Dufrost de la Jemmerais, respectivement oncle et frère de Marguerite d'Youville.

Mère Filiatrault, à qui l'on a conseillé le voyage, assiste au Triduum de Saint-Boniface. Elle ne peut hélas se rendre chez ses filles résidant plus au Nord ; la Règle lui en impose l'obligation avant l'échéance de son premier terme de supériorat, mais elle en est empêchée par son état de santé. Les sœurs du Mackenzie ressentent particulièrement cette privation. Elles étaient si sûres de la venue de la Mère « que son déjeuner l'attendait sur la table », écrira sœur Ward à quelques mois de là²³. Le regret des missionnaires n'a d'égal que celui de la supérieure, qui, sans doute, doit dire à l'instar de la Fondatrice : « Priez Dieu qu'Il me donne la force de porter toutes ces croix et d'en faire un saint usage²⁴. »

23 Lettre de décembre 1891.

24 Lettre de Mère d'Youville à M. de l'Isle-Dieu, 18 septembre 1765.

ÉCOLE INDUSTRIELLE, SAINT-BONIFACE, 1891

Les écoles industrielles de Qu'Appelle et de High River ont fait leurs preuves. Aussi ne faut-il pas s'étonner que M^{gr} Taché ne tarde guère à procurer le même bienfait aux enfants indiens de la paroisse où il réside. Depuis qu'est en vigueur la loi groupant les Indiens sur les réserves, on compte trois campements à Saint-Boniface. L'archevêque n'hésite pas à solliciter l'aide financière du gouvernement central et l'a-t-il aussitôt obtenue qu'il passe à l'action. Faute d'établissement disponible, les fillettes sont reçues à la maison provinciale des Sœurs Grises ; l'habitude est acquise, depuis 1846, d'y loger toutes les œuvres, du moins à leur début. Le 1^{er} juillet 1889, on y reçoit trente-cinq fillettes et deux appartements du côté nord sont aménagés en salles d'étude.

Dès l'année suivante, « sur le terrain des sœurs²⁵ », commence la construction de l'École industrielle destinée à recevoir les garçons indiens de la tribu des Sauteux pour la plupart. Le 28 décembre 1890, M^{gr} Taché, au milieu d'un grand concours de fidèles, bénit le nouvel édifice, lequel ne sera complètement achevé qu'au printemps suivant. On en ouvre les portes dès le 2 janvier 1891 toutefois, et seize élèves y font une bruyante entrée, précédée, dit-on, d'une toilette nécessaire²⁶.

Sœur Lassisseraye et sœur d'Eschambault y sont assignées, la première à titre de supérieure, la seconde parce qu'elle maîtrise les deux langues ainsi que les dialectes cris, sauteux et sioux, ce que les élèves constatent avec une joie manifeste. M. Joseph Lavigne assume la charge de premier chapelain.

Dans cette école, comme dans les autres déjà existantes, les enfants font preuve de rapides progrès. L'institution devient si populaire que bientôt, à leur grand regret, les sœurs

25 M^{gr} Taché à mère Filiatrault, 26 juillet 1890.

26 *Vers les Pays d'en haut*, A. Tessier et H. Biron, p. 183-184.

doivent mettre fin aux inscriptions. En mai 1892, on compte quatre-vingts élèves alors que le ministère a fixé le nombre à soixante. Une étable, une cordonnerie, une menuiserie constituent autant d'ateliers où les enfants des bois s'initient aux divers travaux. Les illustres prélats de passage, les voyageurs de marque, dont le gouverneur Schultz, s'arrêtent à cet établissement et manifestent leur surprise en entendant chanter la gent écolière et surtout en examinant les travaux accomplis.

Il n'est pas facile toutefois de maintenir la discipline dans une école mixte – car les filles de la maison provinciale s'y sont transportées en 1897. La direction réclame une main ferme et le père Dorais, Oblat, est nommé principal de l'école alors que sept religieuses y sont maintenant employées.

En 1901, cent élèves dont soixante-sept garçons et trente-trois filles y poursuivent leur formation ; parmi ces dernières, quatre opteront pour la vie des Petites Sœurs Auxiliaires.

Il y a lieu d'être fières des succès remportés dans cette école, écrivait sœur Pagé lors d'une excursion au Fort Alexandre²⁷ où sont maintenant établis les anciens élèves dont le comportement honore celles qui leur ont diffusé l'enseignement.

Hélas, la civilisation qui envahit les Territoires repousse toujours plus loin les réserves, de sorte que les Écoles industrielles elles-mêmes doivent se transporter ailleurs.

En 1905, les quelques élèves de Saint-Boniface prennent la route du Fort Alexandre et l'École industrielle, après quinze ans d'existence, doit fermer ses portes.

27 Excursion ayant eu lieu le 18 juillet 1899.

HÔPITAL SAINTE-CROIX, CALGARY, Alberta, 1891

Au matin du 21 janvier 1891, M^{lle} Beemer, arrivée de Toledo il y a quelques jours, revêt l'habit des Sœurs de Sainte-Marthe dans la salle communautaire des Sœurs Grises. Elle poursuivra son noviciat sous d'autres cieux puisque, vaillamment, elle a accepté de faire partie du groupe des sœurs partant pour Calgary le soir même. Les prières de l'itinéraire sont récitées dans la chapelle à quatre heures de l'après-midi et, trois heures plus tard, les sœurs Carroll, Beauchemin, Saint-Marc et Gertrude – le nom sous lequel sera connu désormais M^{lle} Beemer – s'embarquent à bord du train. Les fondatrices n'apportent pas d'autre trésor que leur confiance en la Providence ; de fait elles disposent d'un capital de 209,75 \$, lequel sera réduit à 73,75 \$ lors de leur arrivée là-bas²⁸.

Le 30 janvier, à deux heures du matin, par un froid de loup, les sœurs arrivent à Calgary, petite ville qui doit son existence au changement de tracé du Pacifique canadien²⁹. Le père Leduc, Oblat, les y attend déjà depuis plusieurs heures mais il cherche vainement un véhicule pour les conduire à destination. Les sœurs, chargées de leurs bagages, doivent parcourir à pied le quart de mille les séparant du couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Ces dernières les accueillent avec bienveillance mais doivent leur déclarer qu'elles sont incapables de les héberger. On attend donc patiemment l'heure de la messe et, après une légère réfection, on se dirige vers l'hôpital inachevé. Il s'agit d'une maisonnette de vingt pieds carrés, à deux étages, munie d'un petit poêle insuffisant à réchauffer les résidentes. Le vent, dit-on, y pénètre de tous côtés. On installe à la hâte de vieux matelas et de vieilles couvertures achetés dans un encan, ce qui grève sans doute le mince capital.

28 Ces détails sont extraits des *Circ. mens.* et des *not. biog.* des fondatrices.

29 Morice, *Histoire abrégée de l'Ouest*, p. 107.

Sœur Cleary, supérieure de l'école de Dunbow sise à proximité de Calgary, vient agréablement surprendre les arrivantes. Devant le dénuement de ses compagnes, elle les invite cordialement à se retirer à Dunbow. Les fondatrices s'y refusent mais sœur Carroll y délègue sœur Beauchemin vu le faible état de sa santé.

Quelques dames charitables se laissent attendrir et envoient différents effets aux missionnaires tandis que le père Leduc pourvoit à leur nourriture.

Le 1^{er} avril, un malade se présente à cet hôpital d'une capacité de six lits. Il se trouve si bien soigné qu'il se constitue agent de publicité, de sorte qu'on admettra 64 patients au cours de cette première année d'exercice. Il devient évident toutefois que la maisonnette est trop exigüe ; il faut rebâtir. M^{gr} Grandin fait don d'un lot de terre, les Oblats fournissent 25 000 briques, les dames organisent un bazar et l'infatigable sœur Carroll va solliciter les aumônes dans les camps de construction longeant la ligne du chemin de fer. Dès le 3 mai 1892, le contrat est signé pour la construction d'un nouvel édifice dont le coût est évalué à 6 000 \$.

Déjà les sœurs sont endettées mais la Providence veille. Sœur Marguerite Devins, légataire de son frère Richard, fera don à l'hôpital Sainte-Croix d'une somme de 10 000 \$ tandis qu'un malheur public va ouvrir le cœur de la population. Une épidémie de petite vérole éclate à Calgary. L'autorité locale fait alors appel au dévouement des religieuses. Courageusement, deux d'entre elles se dirigent vers leur nouveau champ d'action ; les variolées sont abritées sous une tente et dans un pitoyable état d'abandon. L'une des patientes est un cadavre en putréfaction. Le docteur n'ose même pas l'approcher mais les deux infirmières l'assistent jusqu'à la fin. Leur apostolat dure cinq semaines et, lorsqu'elles rentrent au bercail, elles doivent brûler leurs vêtements afin d'éviter de propager la contagion. Pour tout repos, les infirmières se voient embauchées aux travaux de construction.

L'hôpital est béni le 13 novembre et le 25 suivant les sœurs y font leur entrée. L'édifice compte trois étages dont deux seulement sont terminés mais déjà le coût atteint 15 000 \$. L'œuvre est cependant sur une bonne voie et l'institution ne cessera pas de progresser. « Les protestants, même les plus fanatiques, avouent aisément qu'il n'y a pas de gardes-malades comme les Sœurs de la Charité³⁰ ».

L'existence d'un hôpital catholique suscite bien pourtant quelque envie, et bientôt un autre édifice s'élève au bénéfice des malades protestants de l'endroit, de sorte que les sœurs ont lieu de redouter une certaine rivalité, d'autant plus que la ville enregistre un certain marasme économique, en 1896. « Calgary n'est pas aujourd'hui la cité florissante de ces derniers temps, écrit sœur Carroll³¹. Le manque de récoltes a découragé les fermiers de telle sorte qu'un grand nombre ont laissé la contrée. » La situation sera corrigée deux ans plus tard lorsque seront installées à Calgary les usines du chemin de fer, ce qui attirera dans la ville sept à huit cents âmes de plus. La concurrence de l'hôpital protestant subit une sérieuse brèche lorsqu'il y a conflit entre les autorités et les infirmières, au début de janvier 1900. De sorte que douze malades ont quitté l'institution pour se faire soigner à l'hôpital Sainte-Croix. Parmi ces malades se trouve le directeur même de l'hôpital, autrefois « notre adversaire le plus zélé », souligne sœur Carroll, de sorte qu'il faut déjà envisager un nouvel agrandissement, lequel s'effectue en 1906. L'année suivante, on inaugurerait l'École d'infirmières, année même où une grève de mineurs cause une disette de charbon ; les blanchisseuses, dont sœur Gertrude, doivent retourner aux méthodes primitives. Calgary ignore encore son or noir... Il s'agit toutefois d'une crise passagère et la ville connaîtra bientôt un essor étonnant. Quant à l'institution fondée par les Sœurs Grises,

30 Sr Carroll à mère Deschamps, 15 septembre 1893.

31 Lettre du 13 avril 1896.

elle ne cessera de progresser tant en ses dimensions qu'en la qualité des soins que l'on y prodigue. Et les Sœurs Grises, longtemps encore, y poursuivront leur œuvre humanitaire et chrétienne auprès des quelque cinq cents malades que l'hôpital sera en mesure d'accueillir après les agrandissements successifs.

ORPHELINAT SAINTE-ANNE, WORCESTER, É.-U., 1891

Le curé de la paroisse Notre-Dame des Canadiens, à Worcester, aux États-Unis, M. J. Brouillet, s'était adressé aux Sœurs Grises, en 1884, dans le but d'obtenir leurs services relativement à la fondation d'un orphelinat. La réponse avait été affirmative, mais on avait dû surseoir au projet en faveur d'autres œuvres acceptées antérieurement. Le délai était déploré par le pasteur, et, cinq ans plus tard, il secondait le dessein de « jeunes demoiselles du Tiers-Ordre » à l'effet de transformer la bâtisse servant de chapelle et d'école à South Worcester en maison d'accueil « pour trente-cinq orphelins et cinq personnes âgées³² ».

L'initiative s'est avérée un échec ; le groupe des Tertiaires s'est dissocié ; quelques-unes se sont réunies en un autre local et persistent à vivre en communauté malgré l'interdiction de l'autorité compétente. Le tout se complique du fait que ces jeunes filles ont obtenu leur charte civile d'incorporation leur garantissant la communauté de biens³³. Elles ont quitté l'orphelinat de la rue Southgate où résident maintenant soixante-dix-huit orphelins ainsi que vieillards et infirmes. Il va sans dire que M. Brouillet est revenu à la charge auprès des Sœurs Grises. Il a si bien plaidé sa cause que, deux jours plus tard, le 30 janvier 1891, la supérieure générale conduit elle-

32 A. Bélisle, *Le Livre d'or*, p. 72.

33 La situation finira par se stabiliser cependant et, de ce petit groupe, surgira une méritante communauté religieuse.

même les fondatrices à Worcester. Il s'agit des sœurs Anna Piché, Saint-Georges, Poitevin et Sainte-Hedwidge, quatre sœurs triées sur le volet.

Sœur Piché est dans la trentième année de son âge ; elle ne compte pas encore dix ans de vie religieuse mais déjà – et malgré sa frêle apparence physique – elle s'est révélée la femme forte, la femme au grand cœur, celle à qui l'on peut demander tous les sacrifices. Impressionnée par l'héroïsme des « Femmes héroïques du Grand Nord », l'adolescente avait déclaré jadis « vouloir faire une Sœur Grise pour avoir de la misère ». Elle sera servie à souhait à Worcester où la sympathie de la population se partage entre Tertiaires et Sœurs Grises³⁴.

Les premières heures de séjour semblent glorieuses puisque l'élite de la société souhaite la plus cordiale bienvenue aux Filles de Mère d'Youville. La réception a lieu au Casino où l'orateur précise « que même si les physionomies des arrivantes ne sont pas connues, le brillant renom de votre communauté a transpiré jusqu'ici, et nous avons emporté en nos cœurs en quittant les rives du Saint-Laurent le souvenir de cette héroïque abnégation qui, depuis deux siècles, fait déjà l'honneur de notre patrie. [...] Vous pouvez compter avec certitude sur la sympathie entière des Canadiens de Worcester – ils sont au nombre de dix mille – tous se feront un plaisir de vous aider dans la rude tâche entreprise³⁵. » Une magnifique gerbe de fleurs est offerte à mère Filiatrault qui, en remerciant les donateurs, promet d'augmenter le nombre des religieuses, car déjà elle a constaté que quatre sœurs ne suffiront pas à la besogne.

34 Sœur Piché deviendra supérieure générale des Sœurs Grises de 1910 à 1920 puis de 1930 à 1935. Première supérieure générale à visiter les missions nordiques, elle expérimentera toutes sortes de difficultés au cours des voyages de 1912 et de 1933. Et cela, en dépit des conditions améliorées. De sorte que l'on a pu conclure que la petite Mère avait une vocation spéciale quant à la misère.

35 Circ. mens. 1887-92, p. 522-523.

Mère générale tient promesse et délègue à Worcester un renfort particulièrement apprécié, puisque arrivent, avant la fin de février, les sœurs Lapointe et Kègle. La première a été fondatrice des missions sises « au dos de la terre », au lointain Mackenzie ; sœur Piché, de même que toutes ses compagnes, la tient en vénération, vénération qui ne connaîtra pas de baisse puisque l'excellente missionnaire possède une merveilleuse faculté d'adaptation. Rien ne lui résiste, a-t-on déjà dit à son sujet. Et les gens de Worcester s'en rendront compte, même ceux qui, de prime abord, ont manifesté quelque réticence à l'endroit des Sœurs Grises. Elle inaugurerà l'œuvre du pain, moyen presque unique d'assumer la subsistance quotidienne. Malgré tout, à l'heure des repas, il arrive qu'on se trouve devant une table démunie. On mobilise alors saint Joseph et il se produit de petits miracles. Un boulanger ayant oublié d'ajouter du sel à sa fournée, vient offrir le pain à l'orphelinat ; l'aumône est reçue avec action de grâces³⁶. Sœur Lapointe ne s'étonne pas de ces *fioretti* et poursuit son humble métier de sollicitieuse. Bientôt, on se familiarisera avec la silhouette de la sœur de la charité, souriante et compréhensive. On la surnomme « notre pain quotidien » et l'on se rend aimablement à ses requêtes³⁷.

36 Sr Rodier aux sœurs de la maison-mère, février 1900. La secrétaire évoquait alors les débuts de l'œuvre.

37 Prématurément usée par les rudes labeurs et les longs jeûnes du Grand Nord, sr Lapointe sera rappelée à la m. mère en 1895. Le journal de Worcester publiera alors un article élogieux à l'endroit de la méritante religieuse. « Nous l'avons vue à l'œuvre tous les jours, à la pluie comme au beau temps. [...] Si nous avons raison d'être fiers de notre orphelinat, nous n'en avons pas moins contracté une dette énorme envers sr Lapointe qui, par son zèle infatigable et son indomptable énergie, a su placer l'orphelinat catholique de Worcester à la tête des institutions charitables de la Nouvelle-Angleterre. » (Circ. mens. 1892-95, p. 743-744).

Au cours de mai, c'est la dépositaire, mère Deschamps, qui arrive à Worcester comme renfort temporaire. Sœur Piché salue l'ex-mère générale avec joie, elle sait que l'arrivante lui apporte le secours de son expérience. Déjà la maison s'avère insuffisante pour rencontrer les demandes d'admission. La dépositaire suggère de faire l'acquisition d'un terrain, près de la ville, avec l'intention d'y élever un édifice sommaire ; les citoyens s'y objectent, préférant une œuvre qui dure. En attendant, on répare la maison de la ferme dont les sœurs McKenzie et Saint-Georges sont constituées les gardiennes.

Les travaux de construction débutent en mai 1892. À la demande de sœur Piché, mère Deschamps soulève quelques pelletées de terre et l'orphelinat Sainte-Anne de la rue Granite commence à prendre corps. Onze religieuses sont maintenant affectées à l'œuvre où l'on compte plus de cent orphelins tandis que les visiteuses des foyers pauvres découvrent des misères qu'elles s'empressent de secourir.

Deux ans exactement après leur arrivée à Worcester, les Sœurs Grises franchissent le seuil du nouvel orphelinat abritant maintenant cent quarante-quatre orphelins. Cette maison est bénite le 30 mai suivant par M^{gr} Beaven, évêque du diocèse de Springfield, qui manifeste un grand intérêt à cet orphelinat si bien situé, en dehors de la ville et bénéficiant de tous les avantages de la campagne. Deux ans plus tard, en novembre 1897, on déplorera « d'être si loin, sans appareil téléphonique », car un feu de forêt s'est déclaré à proximité de l'institution. Trois employés tentent de maîtriser l'élément destructeur ; ils échouent. Selon eux, seule une équipe de pompiers, appelés par téléphone, pourraient enrayer le fléau. Les pauvres avaient compté sans la confiance des sœurs en une certaine protectrice. Les sœurs Piché et Saint-Jérôme-Émilien se rendent sur le théâtre de l'incendie et remettent à l'un des spectateurs une petite image de Mère d'Youville à fixer « sur un des piquets ». En moins d'un quart d'heure le feu s'éteint.

Dans la paroisse Notre-Dame des Canadiens, les Sœurs Grises poursuivront leur œuvre bénéfique au service de la religion et de la langue française. C'est « en ce doux parler de France » que, durant de longues années encore elles diffuseront l'enseignement aux orphelins de ceux qui, naguère, ont quitté le Canada, entraînés par les miroitantes perspectives de la vie aux États-Unis. Et de nombreuses vocations franco-américaines viendront grossir les rangs des Sœurs Grises.

1892

Au cours de janvier s'achève le procès exigé par Rome à l'effet de prouver qu'aucun culte public n'a été instauré ou encouragé à l'endroit de la candidate à la béatification, Mère d'Youville. Il y a lieu de préciser : culte public, car le culte « privé », c'est-à-dire la dévotion à la Fondatrice, s'intensifie chez les Sœurs Grises. Chacune s'efforce de se retremper dans l'esprit primitif ; la *Vie*, due à l'historien Faillon, connaît une recrudescence de popularité. On veut donner suite à la disponibilité de Mère d'Youville, tout comme on s'efforce de se pénétrer de sa confiance absolue en la Providence et d'imiter son incomparable délicatesse dans ses rapports avec ses frères d'humanité.

Or Mère d'Youville s'est particulièrement distinguée par sa profonde reconnaissance envers ceux qui lui ont rendu le moindre service. « Jamais cette maison n'oubliera vos bontés », a-t-elle écrit à un correspondant, « et celles qui viendront après nous sauront le bien que vous nous avez fait³⁸ ». Et encore : « Nous n'avons pour toute reconnaissance, mes sœurs et moi, à vous donner que nos faibles prières³⁹. » Il ne faut pas chercher ailleurs qu'en ces paroles la source de la tradition établie

38 Lettre du 24 septembre 1770.

39 Lettre du 16 septembre 1764.

chez les Sœurs Grises de prier quotidiennement pour leurs bienfaiteurs. Les bienfaiteurs ! On inscrit minutieusement les détails de leurs charités ; on signale la date de leur décès et l'on rappelle à la génération montante « ce qu'ils ont fait pour nous ». Ainsi a-t-on évoqué, l'an dernier, le décès de François Plante, ancien meunier à la ferme de Châteauguay, où il a servi vingt-cinq ans⁴⁰.

En janvier de cette année, on enregistre le nom de M^{me} Mailhiot de Boucherville qui a offert aux Sœurs Grises le portrait peint à l'huile de Christophe Gamelin Lajemmerais, neveu de Mère d'Youville, celui-là même qui, la veille des funérailles, « entre dix et onze heures du matin », allait quérir l'artiste Philippe Liébert afin de fixer, sur toile, les traits de la Fondatrice gisant en chapelle ardente⁴¹. À ce titre, le portrait de Christophe Gamelin est celui d'un bienfaiteur et il mérite de figurer à côté de ceux de son illustre tante et de son vénéré trisaïeul Pierre Boucher⁴².

Encore en 1892, à l'occasion du décès accidentel de M^{lle} Jessie Selby, on ne manque pas de rappeler les bons services des D^{rs} Selby, père et fils, qui se sont dévoués auprès des Sœurs Grises et de leurs protégés durant presque un demi-siècle⁴³.

Le mois de février est marqué par un autre départ définitif, celui de M. Richard Devins, celui qui, de même que sa sœur M^{me} Tiffin, a donné suite aux libéralités de M. Peter Devins, père, à l'endroit des Sœurs Grises. Aux jours lointains de

40 Décédé le 4 août. Son service de sépulture avait lieu « dans notre église » et y assistait, entre autres membres du clergé, l'abbé Plante, son fils, vicaire à la Pointe-Claire.

41 Sattin, *Vie de Mère d'Youville*, p. 52.

42 M. C. Gamelin Lajemmerais était décédé, célibataire, vers les années 1800, à Verchères, chez son neveu Mailhiot.

43 On inscrivait également, en 1880, les soins prodigués par le D^r S. B. Schmidt, décédé le 4 novembre. Ce médecin s'était converti lors de l'épidémie du typhus, en 1847.

1848, ce dernier avait offert le premier orgue de la chapelle à l'occasion de l'entrée au couvent de sa fille Margaret. Sept ans plus tard, alors que la fille cadette, Élizabeth dite Saint-Patrice, s'avançait vers l'oblation perpétuelle, il offrait le tapis du sanctuaire. De tels exemples ne sont pas tombés en terre stérile. On a constaté la collaboration de M. Richard Devins à la loterie organisée pour l'érection de la chapelle, ainsi que sa contribution quant à l'édification du clocher et à l'ornementation du temple. M. Devins était en outre un fervent de l'Adoration nocturne et il avait tenu à donner la lampe du sanctuaire se consumant devant l'Hôte du tabernacle. Il a pourvu à perpétuité à l'entretien de cette lampe, sans doute afin d'exprimer sa gratitude pour l'obtention d'une grâce sollicitée durant de longues années : la conversion de son épouse⁴⁴.

Le service funèbre du disparu réunissait, dans la chapelle de la rue Guy, un grand concours de fidèles et de membres du clergé, ces derniers pour la plupart bénéficiaires des largesses de M. Devins. Le 26 mars suivant, ainsi qu'on le fait pour les religieuses défuntés, on célèbre le service dit du trentième jour. Pour la première fois, permission est accordée par l'autorité compétente d'accompagner à l'orgue le chant de la messe de *Requiem* et sœur Margaret, légataire universelle du disparu, croit réaliser l'un de ses plus chers désirs en offrant un nouvel orgue au couvent⁴⁵.

Le nouvel orgue, sœur Margaret elle-même, musicienne émérite, en fera vibrer les jeux aux grands jours de fête comme dans l'intimité de la prière communautaire. Les missionnaires

44 M^{me} Devins entra dans le giron de l'Église à la fin de l'année 1878 et décédait huit ans plus tard, le 5 juillet 1886.

45 Cet orgue, sortant des ateliers Casavant, sera inauguré le 24 décembre. Il est muni de 785 tuyaux et de 15 jeux répartis en deux claviers. La fortune de M. Devins servira en outre à la fondation ou au maintien de certaines œuvres de l'Ouest : les écoles industrielles ainsi que les hôpitaux de Calgary et d'Edmonton.

éloignées, rentrant au grand chez nous après une longue période de labeur, s'émerveilleront de la puissance et de la suavité de l'instrument. Sœur Ward, l'une des Femmes héroïques parties en 1867, sera de celles-là. Rappelée à Montréal, à titre de participante au Chapitre général d'octobre, « elle n'en croit pas ses yeux », écrit-elle à mère Filiatrault, et elle se croit plutôt le jouet d'un rêve⁴⁶. Et pourtant le rêve se matérialise le 20 septembre, après un voyage moins pénible que celui de 1867, mais un voyage qu'elle n'avait jamais cru effectuer en sens inverse ; elle s'estimait destinée à vivre et à mourir au lointain couvent de Providence devenu, ainsi qu'elle l'avait écrit : « Notre patrie, notre chez nous, notre tombeau⁴⁷ ». Sœur Ward avait quitté l'ancienne maison mère sise sur la rive du fleuve, de sorte qu'elle visite pour la première fois l'immense couvent de la rue Guy « avec tous ses avantages⁴⁸ ». Elle y revoit surtout les compagnes de jadis, notamment l'unique sœur Lapointe, venue de Worcester, afin de revoir la vaillante ouvrière⁴⁹. Se rappelant combien on apprécie les bulletins de nouvelles aux lointains Territoires, sœur Ward se constituera chroniqueuse bénévole et fera part aux missionnaires de ses impressions. Mentionne-t-elle, dans ses missives, l'invention extraordinaire des chars électriques ? Ils circulent « à toute vitesse » dans les principales rues de la ville, signale sœur Panet⁵⁰. Chose certaine, sœur Ward s'émerveille devant l'extension de la communauté. Elle a visité les missions de l'Ouest s'échelonnant le long de son voyage de retour ; elle visite maintenant les œuvres de la ville et des environs, notamment Châteauguay où l'école s'est ajoutée au vieux

46 Lettre du 2 avril 1892.

47 *Le soleil brille à minuit*, Sr E. Mitchell, p. 39.

48 On installait un ascenseur, le 4 mai de cette année, à l'extrémité nord de l'aile de la rue Guy.

49 Sr Lapointe avait été la supérieure fondatrice du couvent de Providence.

50 *Circ. mens. 1892-95.*, p. 8.

manoir. Châteauguay fait maintenant partie d'un nouveau diocèse, celui de Valleyfield, créé le 5 avril, et dont M. Médard J. Émard est devenu le suffragant⁵¹.

Ce qui ravit surtout sœur Ward c'est le nombre de postulantes et de novices en qui elle voit de futures ouvrières pour son champ de labour ; à la vérité la plupart d'entre elles ont été attirées vers les Sœurs Grises par les récits dus aux Femmes héroïques. Mais il n'y a pas qu'au Grand Nord canadien où les Sœurs Grises sont appelées à œuvrer. On les demande un peu partout et si l'on a dû refuser la requête du curé de Sainte-Rose, Kankakee, Illinois, on inaugure, en cette année 1892, trois nouvelles œuvres, l'une ici même à Montréal et les deux autres aux États-Unis.

INSTITUT OPHTALMIQUE, Montréal, 1892

Le dispensaire Nazareth, ouvert en 1873, transporté dans la maison Nolan en 1881, avait dû, pour les raisons que l'on sait, fermer ses portes en 1883. La « grande querelle Laval-Victoria » s'étant enfin réglée⁵², les D^{rs} Édouard et Henri Desjardins entendent bien revenir à leur œuvre de prédilection. À cette fin, ils s'adressent aux Sœurs Grises qui, en décembre 1890, décidaient de bâtir un petit hôpital ayant communication avec l'Asile Nazareth. On croyait alors que les travaux de construction seraient achevés en septembre de l'année suivante⁵³. Le terrain, inondé, a déjoué les plans, et il a fallu bâtir sur pilotis une maison de 35 pieds sur 62, à trois étages, avec toit français et sous-sol. L'ouverture officielle a lieu le dimanche 13 mars 1892. Tous se réjouissent de ce que

51 Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, v. 6, p. 304-305. M. Émard était notaire-adjoint en la Cause de Mère d'Youville.

52 Rumilly, « La grande querelle de Laval et de Victoria », *Bulletin de l'Hôpital Notre-Dame*, 1880-90, p. 10.

53 *Circ. mens.* 1887-1892, p. 488.

cette institution reprenne vie. Les célèbres D^{rs} Desjardins y prodiguent, avec la compétence que l'on sait, les traitements adéquats, non seulement en ophtalmologie mais également en oto-rhino-laryngologie.

Dès l'automne, cinq religieuses sont à l'œuvre dans la nouvelle institution. Aux D^{rs} Desjardins se sont adjoints trois autres membres, les D^{rs} Boulet, Plamondon et Masson. Vingt-trois lits sont à la disposition des malades tandis qu'une salle d'opération est bientôt installée. En 1902, l'heure de la retraite sonne pour le D^r Édouard Desjardins à qui succède le D^r Rodolphe Boulet, qui, à l'instar de son prédécesseur, s'est spécialisé dans les universités d'Europe.

En juillet 1907, le nouveau directeur reçoit un patient de marque ; il s'agit de M^{gr} Sbarette, délégué apostolique au Canada, à qui le docteur Lubet-Barton de Paris avait recommandé de s'adresser au D^r Boulet. Hélas, ce dernier assistera, impuissant, à la fermeture de l'Institut, faute de soutien financier. À plus d'une reprise il aura plaidé la cause de l'institution⁵⁴. En mars 1929, le D^r Boulet retournera en France où il meurt à Paris le 16 janvier 1935.

Les Sœurs Grises, après trente-sept ans de valeureux services, se retirent de l'Institut afin de se consacrer tout entières à la poursuite de l'éducation des aveugles, à l'Asile Nazareth.

ALL SOULS' HOSPITAL, MORRISTOWN, NJ, É.-U., 1892

Les infirmières, revêtues de la bure grise sont populaires aux États-Unis. M. J.-M. Flynn, curé de la paroisse de l'Assomption, Morristown, « ne veut pas d'autre communauté que celle des Sœurs Grises pour prendre charge de l'hôpital qu'il se propose d'ouvrir dans sa paroisse⁵⁵. » À cet effet il engageait des pourparlers avec mère Filiatrault en novembre 1891, en

54 D^r Boulet à l'Honorable A. David, secrétaire provincial, octobre 1920.

55 Circ. mens. 1887-1892, p. 795-796.

l'octave du Jour des Morts, d'où le nom du futur établissement. Quelques jours plus tard, la supérieure générale délègue son assistante, sœur Painchaud, et mère Deschamps pour juger de l'opportunité de donner suite au projet. L'inspection s'est avérée satisfaisante puisque, au matin du 5 août 1892, sœur Shanessy et trois compagnes se dirigent vers Morristown.

Un comité d'hommes d'affaires s'est formé là-bas et l'on a fait l'acquisition du vieil « Arnold Tavern » que l'on transforme en hôpital. Il s'agit d'un monument historique puisque Washington et son état-major s'y étaient retirés en 1777. Une plaque rappelle ce souvenir. L'édifice comporte quatre étages et est inauguré le 5 septembre. Bientôt les malades y affluent et comme la population est sympathique et généreuse, les sœurs s'étonnent de ne pas rencontrer les difficultés inhérentes à la création d'une œuvre. Il reste que la Providence verra à ce qu'elles aient leur part de croix. Ainsi sœur Shanessy, la supérieure-fondatrice, succombera à la tâche le 11 mars 1898. On lui réserve des funérailles d'État ; les médecins et les administrateurs de l'hôpital considèrent comme un honneur de porter la dépouille mortelle à l'église et ensuite de l'escorter à la gare, car elle sera inhumée à Châteauguay.

Dès qu'éclate une épidémie à Morristown, les malades sont transportés à l'hôpital et les sœurs, mises en quarantaine, affrontent les dangers de la contagion, comme autrefois l'ont fait leurs devancières, lors du typhus. C'est d'ailleurs ce trait de l'histoire qui a valu aux Sœurs Grises d'être choisies pour l'hôpital de Morristown. Un célèbre chirurgien de New York, le Dr McBurney, fera l'éloge de l'institution et, malgré les avantages offerts par l'hôpital protestant, les médecins préféreront rester à All Souls'. Le 24 mai 1901, M. Olcott libérera l'institution de sa dette en offrant à la supérieure un chèque de 10 000 \$. M. Olcott a voulu ainsi exprimer son admiration aux infirmières qui contractent la petite vérole au chevet de leurs malades. Deux d'entre elles sont si profondément marquées

par la picote « que leur propre mère ne les reconnaîtrait pas⁵⁶. » Heureusement, les sœurs se rétablissent et poursuivent leur œuvre éminemment humanitaire jusqu'en 1913, alors que les autorités communautaires décident de quitter cet endroit bien pourvu afin d'aller ouvrir un hôpital dans les solitudes du Grand Nord canadien, à Fort Smith.

ÉCOLE CANADIENNE, SALEM, É.-U., 1892

Un orphelinat canadien existe déjà à Salem depuis 1866, date à laquelle les Sœurs Grises en acceptaient la direction. Les protégés s'y multiplient à tel point qu'il s'agit, selon M. le curé Gadoury, de reconstruire l'édifice et d'y ajouter une école paroissiale. Le 15 août 1892, une entente était signée entre la paroisse et les Sœurs Grises à l'effet d'assumer la direction de l'école. Six mois plus tard, le 22 décembre, les sœurs Desnoyers et Archambault se dirigent vers ce nouveau champ d'apostolat. Là également, la population se révèle généreuse puisqu'on répond avec empressement à la demande de M. Gadoury et que l'on assume l'acquisition des premières nécessités scolaires et un peu plus. Les effets arrivent de tous côtés. Une pauvre femme offre son obole : seize barres de savon. Un Canadien, pour sa part, ouvre les portes de son magasin et invite les sœurs à se pourvoir de la vaisselle désirée.

Le 14 janvier 1893, la gent écolière franchit le seuil de l'institution ; il s'agit de 364 élèves qui sont assignés à l'une ou l'autre des dix classes de cet édifice de quatre étages. Deux mois plus tard, on dénombre près de 700 élèves dont dix-sept sont internes. On s'extasie devant leurs progrès, ainsi que de la discipline observée. Les étudiants sont dociles à la voix de la cloche, dit-on ; le programme est minuté au moyen d'une merveille, souligne l'une des correspondantes : toutes les

56 Circ. mens. 1901-1902, p. 94.

horloges sonnent au même instant, activées qu'elles sont par un mécanisme électrique !

Le 20 décembre 1893, l'école échappe de justesse à l'incendie ; un agent de police circulant tout près perçoit « des flammes sur la troisième galerie ». Sans donner l'alarme, il monte au moyen d'un escabeau et parvient à enrayer l'élément destructeur. « L'école Saint-Joseph est une bénédiction », proclame le curé Gadoury, et lorsqu'il assiste aux « séances traditionnelles » ses larmes expriment son consentement et sa consolation.

Le 7 septembre 1897, lors de la visite de l'Honorable Adolphe Chapleau, mille élèves saluent le lieutenant-gouverneur et sa dame à qui l'on offre une gerbe de fleurs accompagnée d'un compliment en français.

L'école suscite quelque curiosité toutefois. Ainsi, le 13 octobre 1899, la supérieure est-elle informée que le surintendant des écoles publiques se propose de faire subir un examen aux élèves. Elle s'étonne de la demande – l'école étant privée – mais ne se récuse pas. Le visiteur en sera quitte pour ses frais. Il constate que le programme d'études est suivi à la lettre et que la langue anglaise n'est pas négligée, même si l'on enseigne le français. Il manifeste son étonnement surtout lorsqu'il visite la classe des petits arriérés mentaux. Bref, M. Perkins sollicite le privilège pour certains des professeurs des autres institutions de visiter l'École Saint-Joseph. « Ils seront aussi surpris que moi, avoue-t-il, de constater les succès de vos élèves et cela leur ferait du bien⁵⁷. » Le rapport de M. Perkins sera élogieux à l'endroit des religieuses et l'école grandit en popularité. En septembre 1901, on y admet 1 584 élèves. Le maire de l'endroit, M. J. V. Peterson, manifestera sa surprise de voir les élèves si bien stylés⁵⁸ par les vingt-trois religieuses et les

57 Circ. mens. 1898-1901, p. 309-312.

58 Circ. mens. 1902-1903, p. 329-331.

six institutrices laïques œuvrant dans l'institution. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes lorsque, en 1903, les Sœurs Grises font un geste inoubliable et inoublié... Il s'agit de sauver de l'extinction une congrégation religieuse exilée de France, ainsi qu'on le verra au cours du récit.

Les Sœurs de Sainte-Chrétienne tentent vainement d'exprimer leur reconnaissance et des rapports fraternels se créeront entre elles et leurs bienfaitrices, les Sœurs Grises.

Le 23 décembre 1903, les filles de Mère d'Youville quittent définitivement l'École Saint-Joseph au grand regret de la population. L'affluence des paroissiens est telle que les parloirs et les corridors regorgent de personnes venant exprimer aux sœurs leur reconnaissance et leurs vœux. Le D^r Roulier, médecin de l'institution, se constitue le porte-parole de tous en disant aux partantes : « J'ai été l'heureux témoin du développement prodigieux de l'œuvre. Je l'ai suivi dans la construction de l'édifice, mais surtout dans ses progrès qui, en si peu d'années, l'ont faite non seulement l'égale des écoles publiques mais l'ont rendue supérieure. En effet, les enfants canadiens reçoivent ici, avec l'instruction classique, l'enseignement religieux et une éducation solide⁵⁹. »

La reconnaissance de la population de Salem n'aura d'égale que la gratitude des Sœurs de Sainte-Chrétienne à l'endroit de leurs bienfaitrices, les Sœurs Grises.

59 Circ. mens. 1902-1903, p. 782-783.

Chapitre sixième

1893-1895

LE CHAPITRE GÉNÉRAL du 3 octobre 1892 a confié à mère Deschamps, pour la cinquième fois, la charge de gouverner l'Institut, en lui adjoignant à titre d'assistantes, les sœurs Filiatrault, Stubinger et Painchaud ainsi que sœur Ward en qualité de maîtresse des novices.

Mère Deschamps n'en est pas à ses premières armes, mais il lui faut bien prendre conscience que des changements se sont produits depuis le 3 octobre 1853, alors que lui incombaient la responsabilité de l'Institut. La Mère générale sait garder le secret de ses impressions intimes, mais au soir du Chapitre, elle se permettait une évocation du passé, évocation qui révèle un peu son état d'âme. Il y a trente-neuf ans, mère Deschamps était dans la trente-quatrième année de son âge ; la communauté comptait cinquante-cinq religieuses réparties dans quatre institutions. Aujourd'hui, cinquante couvents établis tant au Canada qu'aux États-Unis abritent 477 religieuses se dévouant à l'une ou l'autre des œuvres¹. Et la Mère générale est âgée de soixante-treize ans ! Si les forces physiques se ressentent de l'outrage du temps, il n'en va pas de même à l'égard de ses belles facultés. Elle a mené à bien les tâches à

1 Circ. mens. 1892-95, p. 15.

elle confiées au cours du dernier lustre ; souvent mère Filia-trault lui a confié des missions délicates, et elle s'en est acquittée à la satisfaction de tous. Et les capitulantes ont voulu lui donner cet autre témoignage d'estime et d'appréciation si bien mérité, ainsi qu'en attestent « les visites et les lettres de félicitations qui affluent ces jours-ci », notait l'annaliste².

En mère Deschamps, on voit un lien direct avec le passé ; elle a connu personnellement les anciennes religieuses ayant eu le privilège de traiter avec les contemporaines de Mère d'Youville. Elle a recueilli sur les lèvres de ces vénérées anciennes ces petits détails, cet enseignement oral, complétant la grande histoire, ce qui confère une telle importance à son témoignage en la Cause de la Fondatrice. Mère Deschamps est en outre la femme qui a détecté l'appel des missions ; elle en a fondé vingt-six au cours de ses précédents supérieurats³. À titre d'assistante générale, en 1868, elle secondait l'initiative de transplanter sur la rue Guy l'hôpital général des frères Charon. Au cours des années 1874-1878, elle a érigé la chapelle de la maison mère et entrepris la construction de l'aile conduisant à la rue Saint-Mathieu.

Depuis que les Sœurs Grises ont élu domicile dans la partie ouest de Montréal, le paysage a changé. On venait alors s'installer « à la campagne » et l'on avait peu de voisins. Le Mont Sainte-Marie des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame occupait l'angle sud des rues Guy et Dorchester depuis 1860. À peu de distance, toujours vers l'ouest, s'élève maintenant le Refuge des Petites Sœurs des Pauvres et les Pères Franciscains, depuis le 26 mai 1892, occupent leur monastère : l'ancienne maison de Henry Judah acquise grâce à la libéralité des dames Tiffin et McKonkey⁴.

2 *Ibid.*, p. 17.

3 Quatre de ces missions ont dû fermer leurs portes pour les raisons explicitées plus haut.

4 M. Judah, autrefois président de la Banque d'Épargne, avait été l'ami fidèle du clergé et des ctés religieuses, notamment des Srs Grises,

Il reste que l'objectif poursuivi par les Sœurs Grises lors de la translation de leur maison mère n'a pas été atteint. On quittait la Pointe-à-Callière à cause de l'insalubrité de l'ancienne demeure inondée annuellement et l'on venait « respirer l'air de la montagne » afin d'améliorer la santé des religieuses. Or la phthisie continue ses ravages et il n'est pas rare qu'on doive déplorer la mort de jeunes religieuses sur qui l'on fondait de grands espoirs.

Devant cet état de choses, mère Deschamps et son conseil ont décidé de consolider les missions déjà existantes et, à cet effet, de ne pas accepter, du moins pour quelques années, l'implantation d'autres œuvres⁵. Ainsi M^{gr} Albert Pascal, évêque de Prince-Albert, n'a pu obtenir de sœurs pour l'école industrielle qu'il projette d'ouvrir dans sa ville épiscopale⁶. Quatre autres requêtes venues du Nord-Ouest, du Petit Lac des Esclaves, des diocèses de London et de Springfield ont également reçu une réponse négative. On devine qu'il n'est pas facile pour la Mère de refuser de nouveaux champs d'apostolat.

À la fin de janvier 1893, par un froid de loup – les chutes Montmorency sont complètement gelées – Mère générale se dirige vers les missions américaines : Salem, Lawrence, Boston, Morristown et Worcester. À ce dernier endroit, elle a le plaisir d'installer les sœurs dans leur nouveau logis.

De retour à la maison mère, la supérieure générale annonce à la communauté réunie que sœur Stubinger est déléguée pour effectuer la visite des maisons du Grand Nord, les plus difficiles à atteindre. On devine que sœur Ward n'est pas étrangère à cette décision, car elle a vécu un quart de siècle au pays du

surtout lors de la construction de la chapelle. Il décédait le 10 février 1883 « et nous lui devons une vive reconnaissance pour les services inappréciables qu'ils nous a rendus » notait l'annaliste (Circ. mens. 1881-83, p. 508).

5 Circ. mens. 1892-95, p. 247.

6 Refus légitimé par le fait qu'une école du genre s'ajoute pour les Srs Grises à l'œuvre existante au Lac La Biche.

silence blanc. La visitatrice s'embarque pour son long périple le 3 avril ; un arrêt à Saint-Boniface lui permettra de constater « que le Pensionnat est florissant et que l'aile destinée à agrandir l'hôpital est en voie de construction ».

Le 14 avril, c'est vers la mission de Toledo que se dirige la Mère générale, la mission chère entre toutes précisément à cause des difficultés qui l'ont assaillie. Or, une ombre se dresse de nouveau à l'horizon : la construction d'un hôpital protestant, construction préconisée par un Comité de dames dont quelques-unes sont les épouses des membres du Bureau médical de Saint Vincent. Il reste que les sœurs sont vivement appréciées là-bas et que le nouvel évêque, M^{sr} Hortzman, les honore de sa haute protection.

Mère Deschamps, en revenant de cette visite, ramène les restes des sœurs Saint-Charles et Quesnel décédées en cette mission, au cours des années 1868 et 1873 et inhumées « en un bocage funéraire ». Les restes mortels sont descendus à la crypte commune, après une messe de Requiem, le 19 mai⁷.

Lorsque, au début de juin, la Mère générale est mandée de nouveau auprès de ses sœurs bostonnaises, elle ne saurait se douter de l'événement tragique qui se produira à Montréal pas plus qu'elle ne saurait soupçonner qu'on devra enfreindre la résolution « de ne pas accepter d'autres œuvres »...

Au cours de l'après-midi du 8 juin, l'incendie rase la maison mère des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, située au flanc ouest de la montagne. En moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, l'élément destructeur réduit en un amas de ruines la Villa Maria ; seul le pensionnat connu sous le même vocable est épargné. Le vent transporte à la maison mère de la rue Guy « l'extrait de baptême d'une des religieuses défuntes de cet Institut », rédigé sur une feuille, grand format, de papier bleu. Les Sœurs Grises y voient l'annonce d'une visite.

7 Sr Collette, *Vie de Mère Deschamps*, p. 375-376.

De fait, mère Filiatrault ouvre les portes de l'infirmierie aux filles de Marguerite Bourgeoys. Trois d'entre elles y sont transportées en civière, « le jour de la fête du Sacré-Cœur, 12 juin, et dix autres arrivent au cours des jours suivants ». Elles y résideront jusqu'à ce que l'ancienne maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste soit en mesure de les recevoir⁸.

Et lorsque mère Deschamps rentre de son voyage, en compagnie de sœur Ward, elle accourt au chevet des éprouvées dont l'une, sœur Sainte-Rosalie, lui est apparentée. Elle se montre si émue de la tragédie, rapporte la chroniqueuse, que lors de la rencontre communautaire elle ne mentionne guère de nouvelles des missions américaines pour ne parler que de la catastrophe de Villa Maria. Et elle dégagera, au bénéfice de ses sœurs, les enseignements de l'histoire. Aux jours lointains de 1847, les Sœurs Grises, après s'être constituées infirmières auprès des malades atteints du typhus, s'étaient vues à leur tour terrassées par la maladie pestilentielle. D'après l'avis des médecins, il était nécessaire de procurer aux convalescentes un séjour à la campagne. Alors les filles de Marguerite Bourgeoys avaient invité les filles de Marguerite d'Youville à leur ferme de l'Île Saint-Paul. Par crainte de la contagion, les « engagés » de cette ferme menaçaient alors de quitter leur emploi, risque que les bonnes Mères étaient prêtes à affronter, mais que déconseillait M^{gr} Bourget. Les Messieurs du Séminaire ayant offert leur maison de la ferme Gregory, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame se chargeaient de la mettre en état et de la meubler. Treize Sœurs Grises y arrivaient accompagnées des sœurs Marcelle Mallet et Julie Deschamps⁹, deux jeunes religieuses qui ne se doutaient pas

8 C'est-à-dire le 18 juillet. L'une d'elles, sr Thomas Beckett, novice, mourra à la maison mère des Sœurs Grises après avoir prononcé ses derniers vœux.

9 Sœur Mallet, assistante, devenait, à deux ans de là, fondatrice des Sœurs de la Charité de Québec.

alors qu'à moins d'un demi-siècle plus tard, les Sœurs Grises accueilleraient à leur tour treize Sœurs de la Congrégation.

Tout n'est pas que tristesse pour les deux familles religieuses puisque, à l'Exposition colombienne de Chicago¹⁰, les écoles tant de la province de Québec que les Écoles industrielles de l'Ouest canadien remportent d'éclatants succès. Des témoignages élogieux parviennent aux deux communautés. M. Serrurier, l'un des représentants du ministère public de France, confie au commissaire québécois, M. le chanoine Bruchési : « Vos procédés sont tellement les nôtres que j'ai cru, un instant, me trouver en France¹¹. » L'Honorable Boucher de la Bruère, président du Conseil législatif dira, pour sa part : « Cette exposition nous fait honneur et figure avec avantage à côté des expositions scolaires des autres pays, protestants ou catholiques¹². »

Quant à M. Charles de Cazes, il écrit à M^{gr} Taché, au sujet des écoles industrielles du Manitoba et de la future province de l'Alberta : « Les élèves des écoles industrielles, dirigées par vos bonnes Sœurs Grises, attirent, étonnent et font ouvrir les yeux à une foule de visiteurs de tous les pays du monde. Il y a quelquefois presque deux cents personnes arrêtées et comme extasiées devant ces enfants des bois que le christianisme a civilisés et les bonnes Sœurs de la Charité qui sont toutes connues de nom par leurs bonnes œuvres, mais qu'une foule de personnes n'ont jamais vues. Je crois, monseigneur, qu'en permettant aux religieuses de venir ici, vous avez contribué à faire connaître ce que le gouvernement canadien a fait pour aider les Indiens¹³. »

10 On avait célébré aux États-Unis et de façon grandiose, l'année précédente, le 400^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

11 Lettre du 23 août 1893.

12 Circ. mens. 1892-95, p. 240.

13 Lettre du 9 juillet 1893. Les srs Malchelosse, Clément et Lassiseraye avaient été déléguées à Chicago avec quelques-uns de leurs élèves.

À deux ans de là, les Écoles de Nazareth et de Notre-Dame-des-Neiges de Montréal et les écoles industrielles de Saint-Boniface et de Saint-Albert recevront médailles et diplômes d'honneur, reconnaissant l'excellence des travaux présentés¹⁴.

La réputation des Sœurs Grises, en qualité d'institutrices, n'est plus à faire et elles sont « en demande », dit-on. En dépit de la consigne de ne pas ouvrir d'autres missions, on accepte, en septembre 1893, l'enseignement aux enfants canadiens de l'École Saint-Louis de Toledo¹⁵, tandis qu'en la vicairie de Saint-Boniface, on prend charge de l'école paroissiale Saint-Jean-Baptiste. Il est évident qu'en ces cas, les sœurs se bornent à dépanner, puisque, deux ans plus tard, on cédera la place à d'autres enseignantes, les œuvres de charité déjà établies revendiquant la collaboration de toutes les forces vives¹⁶, et le conseil s'étant prononcé en vue de l'acceptation de l'Œuvre des Incurables, à Cambridge, États-Unis. Le révérend Thomas Scully, curé de l'endroit, a plaidé sa cause en personne alors que la Mère générale était de passage à Worcester. En mentionnant que l'institution serait vouée aux incurables, il a trouvé la brèche dans l'armure et mère Deschamps a transmis la proposition à son conseil. On a accepté la fondation, en spécifiant qu'elle n'aura lieu qu'à la fin de 1894.

La perspective d'une telle œuvre, si conforme au dessein initial de la Fondatrice, suscite un grand enthousiasme au noviciat des Sœurs Grises où quatre-vingt-dix candidates s'initient à la vie religieuse. Sœur Ward brosse un tableau

14 Le retard dans la remise des décorations s'explique par le fait que l'Exposition s'était terminée dans le sang. Le 28 octobre 1893, M. Harrison, maire de Chicago, était assassiné dans sa demeure.

15 M^{re} Hortsman à sr Peltier, 27 juillet 1893.

16 Les srs Thuot et Drouin avaient été affectées à l'école de Toledo tandis que les srs Saint-Placide, Marcotte, Marion et Valade ont enseigné à l'école Saint-Jean-Baptiste.

réaliste des difficultés inhérentes à la vie de sacrifice ; elle a été dans l'occasion de s'y mesurer au cours de son quart de siècle au pays glacial. Mais elle a également trouvé dans l'isolement de là-bas la joie véritable qui l'habite et se manifeste au dehors par une exquise sérénité. À son école, la génération montante apprend à découvrir la véritable joie qui se cache sous les dehors déroutants de la croix.

1894

La croix ! Mère d'Youville lui a porté un culte spécial et elle a prescrit à celles qui viendront à sa suite « de demander chaque matin l'amour de la croix du Sauveur¹⁷ ». Mère Deschamps qui, depuis près de soixante ans, se pénètre de l'esprit de la Fondatrice, aura maintes occasions, au cours de l'année 1894, de voir l'épreuve venir en quelque sorte déconcerter ses espérances et faire appel à sa foi. Sans doute, redira-t-elle à l'instar de Mère d'Youville : « Priez Dieu qu'il me donne la force de bien porter toutes ces croix et d'en faire un saint usage¹⁸. » Mère Deschamps n'est pas toutefois femme à s'apitoyer sur son sort et lorsque, en janvier, un sérieux accroc de santé incite l'homme de l'art à lui conseiller de recevoir le sacrement des malades, la Mère générale se conforme à la prescription et son attitude inspire force et générosité à ses filles groupées autour d'elle¹⁹.

Il n'est certes pas présomptueux de croire que la Supérieure générale projette de se démettre de sa charge. Mais comme aux jours de 1878, on ne veut rien entendre. « Que Dieu nous la conserve et nous n'aurons plus rien à désirer si ce n'est qu'un accroissement de ferveur dans tout l'Institut lui soit une suprême consolation²⁰. » Trois assistantes sont là d'ailleurs

17 Règlement des Sœurs Grises 1738, 1^{er} article.

18 Mère d'Youville à l'abbé de l'Isle-Dieu, 18 septembre 1765.

19 Circ. mens. 1892-95, p. 336.

20 Circ. mens. 1892-95, p. 449.

pour effectuer les visites requises aux diverses maisons au cours d'un mandat et Mère générale peut gouverner sa communauté sans même avoir à quitter ses appartements. C'est là que s'assemblera le conseil et que se rendront les sœurs de passage afin de solliciter ses avis. Au moyen d'un fauteuil roulant offert par la bienfaitrice de toujours, M^{me} Tiffin, elle se rendra au parloir recevoir les visiteurs et surtout elle effectuera la visite des pauvres et se rendra aux infirmeries réconforter ses sœurs malades.

En février, les autorités de la Ville, dans le but de lutter contre les épidémies de scarlatine et de diphtérie qui sévissent à Montréal, manifestent le désir d'ouvrir l'hôpital Saint-Camille aux contagieux. Mère générale y souscrit de tout cœur. Ce sera alors que l'hôpital Notre-Dame prendra charge de Saint-Camille dont une aile est consacrée aux malades protestants. Les Sœurs Grises ne quittent pas l'Hôpital civique cependant puisque sœur Perrin, supérieure à Notre-Dame, en assume la responsabilité interne. Mère Deschamps y affecte de plus les sœurs Geoffrion, Dorion, Saint-François-Xavier et quelques novices. Après quelques mois, on constatera que 99 malades y auront été traités et que 81 d'entre eux seront repartis guéris.

On a prévu, au début de l'année, deux anniversaires notables : le deuxième centenaire de l'émission des lettres patentes accordées au frère Charon, lui permettant d'ériger un hôpital général à Ville-Marie, le 15 avril 1694, et le cinquantième de l'arrivée des Sœurs Grises à Saint-Boniface, le 21 juin 1844. La Mère générale, toujours soucieuse d'aviver en ses filles l'amour des pauvres, déclare que ce 15 avril de l'année 1894 sera la fête des hospitalisés : la raison d'être de l'hôpital. Or il se trouve que quarante-neuf nouveaux protégés séjournent à la maison mère depuis quelques jours. L'hospice Saint-Charles, établi

en 1877, ouvert aux personnes les plus misérables, les plus délaissées, a dû fermer ses portes pour cause d'expropriation. M. René Rousseau, p.s.s., fondateur de l'œuvre, cherchait en vain un refuge pour ses protégés. Mère générale a alors ouvert les portes de la maison mère, où, à force d'ingéniosité, on est parvenu à caser les sans-foyer. C'est cette grande famille qu'elle visite le jour du 15 avril, faisant connaissance avec les nouveaux venus, « les assurant qu'ils sont ici chez eux et qu'ils seront aussi bien soignés qu'à l'hospice Saint-Charles²¹. »

À la rencontre du midi, Mère générale exhibe, au bénéfice de ses sœurs, les anciens manuscrits : la concession faite à François Charon par Dollier de Casson en 1688 et les lettres patentes, portant la signature de Louis XIV. Heureuse coïncidence qui n'échappe à personne, en ce jour même du 15 avril, le D^r Rottot déclare la Mère hors de danger. L'amour des pauvres continue d'opérer des prodiges...

Mère générale ne saurait participer en personne au cinquantenaire de Saint-Boniface ; elle y délègue son assistante, sœur Filiatrault, ainsi que les sœurs Devins et Curran. Ces deux dernières visiteront en outre les missions de Lebret, Calgary et Dunbow. Le départ s'effectue le 13 juin au soir. Sœur Devins ne quitte pas sans une certaine appréhension sa sœur, M^{me} Tiffin, que la paralysie afflige depuis quelques années, mais une amélioration récente laisse croire à la vraisemblance du revoir²².

Hélas, ces fêtes du cinquantenaire qui ne devraient être que joie sont interrompues par l'épreuve. Le sans-fil annonce, dans l'après-midi du 20 juin, que M^{gr} Taché a été administré,

21 Deux religieuses de l'ancien hospice, les srs Montgolfier et Duchesnault, établiront leur résidence à l'Hôpital Notre-Dame d'où elles poursuivront la visite des foyers pauvres.

22 Depuis 1893, M^{me} Tiffin a transporté son appartement au-dessus de la procure. M. Martin, ex-curé de Madawaska, assume auprès d'elle le rôle de chapelain.

et le 22 suivant, un nouveau télégramme apporte la nouvelle de son décès, à l'âge de soixante et onze ans.

« Essaierons-nous de dire la grandeur de cette perte, l'étendue de ce deuil et la douleur où se trouvent plongés notre famille de Saint-Boniface et tout l'Institut ? trace l'annaliste. Il est certain que la communauté perd un ami sincèrement dévoué. M^{gr} Taché, le doyen et l'une des gloires de l'épiscopat canadien, succombe au plus fort de la lutte soutenue pour les écoles catholiques de l'Ouest. Durant ses longues années d'épiscopat, il a consolidé nos œuvres de Saint-Boniface et payé les dettes que nos sœurs ne pouvaient rencontrer. L'hôpital, ainsi que le pensionnat où il a vécu ses derniers jours, lui doivent leur existence. C'est un ami comme il ne s'en trouve guère », rexit la chroniqueuse à la suite de Mère d'Youville au sujet d'un autre bienfaiteur.

Mère Deschamps, pour sa part, rédige une longue lettre à ses sœurs de là-bas où elle exprime son appréciation à l'égard du vénéré disparu et incite ses sœurs à acquitter leur dette par la prière. Et elle termine par cet aveu : « Je compte peu moi-même sur le temps, car ma santé ne s'améliore guère. Chacune à notre tour, nous irons bientôt à la maison de notre Père²³. »

Le 27 juin, un service solennel est chanté dans la chapelle de la maison mère pour l'illustre disparu. Quelques jours plus tard, on apprend par la visitatrice, sœur Filiatrault, que M^{gr} Taché n'a pas voulu entendre parler de retarder la célébration du cinquantenaire. De sorte que le programme des fêtes a suivi son cours du moins pour les 20 et 21 juin : messe pontificale à la cathédrale et séance historique à l'Académie Provencher.

On avait décidé de faire coïncider la fête de la Saint-Jean-Baptiste avec celle des Noces d'or. On en était à faire construire des arcs de triomphe dans les rues. Le tout a dû être remplacé par des « monuments funèbres » et le grand archevêque était

23 Lettre du 23 juin.

inhumé le 27 juin, alors que les évêques Duhamel, Laflèche et Pascal célébraient la messe de *Requiem*. À l'ancien compagnon de misère de jadis, M^{gr} Laflèche, revenait de prononcer l'éloge funèbre. Les journaux de Winnipeg estimaient qu'il s'agissait là d'une des plus belles pièces d'éloquence qu'il leur ait été donné d'entendre²⁴.

La liste des décès ne s'arrête pas avec le départ de l'archevêque de Saint-Boniface. Au début de juillet l'état de M^{me} Tiffin inspire des craintes ; le traitement qui avait semblé lui donner un peu de vie s'avère inefficace et le 4 juillet, à dix heures de la matinée, la malade s'éteint paisiblement, sans plainte, entièrement soumise à la Volonté divine. Mère Deschamps et les infirmières grises l'assistent en cette heure suprême, déplorant que sœur Devins ne soit pas là...

M^{me} Tiffin, on l'a vu, s'est signalée par ses largesses à l'endroit non seulement des Sœurs Grises mais nombre d'autres communautés religieuses et de nécessiteux qui ne faisaient jamais appel en vain à sa charité. Tertiaire de Saint-François sous le nom de sœur Anna, elle a exprimé un désir formel : que la plus grande simplicité préside à ses obsèques. Aussi, le 7 juillet, le service a lieu dans la chapelle des Sœurs Grises, présidé par les Pères Franciscains ; un nombreux clergé et des délégations des communautés religieuses y assistent. Les Sœurs Grises et une foule d'amis l'escortent à sa dernière demeure, le cimetière de la Côte-des-Neiges. À la maison mère des Sœurs Grises son souvenir est perpétué par les beautés dont elle a orné le temple, notamment les tableaux du sanctuaire rappelant aux sœurs le culte qu'elles portent au Père des Miséricordes, au Cœur du Christ et à sa Croix.

24 Le D^r Taché, frère de l'évêque, ex-député et ministre des Travaux publics, décédait le 15 avril précédent. Aux condoléances que lui avait adressées mère Deschamps, M^{gr} Taché avait répondu : « Je perds un frère bien-aimé et les Sœurs Grises un ami bien dévoué. »

La croix sera de nouveau la part des Sœurs Grises, à un mois d'intervalle. Le 4 août, sœur Robin, supérieure de l'Asile Nazareth, meurt des suites d'une crise cardiaque. Vaillante ouvrière, elle a rempli avec compétence la charge d'assistante à la maison mère durant quinze ans et, depuis 1878, elle assumait la responsabilité de la maison destinée aux aveugles « avec une bonté, une charité qui peuvent être égalées mais non surpassées » lit-on en la Croix du Canada. Les témoignages élogieux affluent à la maison mère tandis qu'à Nazareth ses protégés, avec en outre la population italienne à qui elle a ouvert la chapelle de l'institution pour l'office dominical, tiennent à lui offrir un suprême hommage. Une foule dense se presse au *Libera* chanté à l'Asile par M^{lle} Eugénie Tessier, célèbre cantatrice, accompagnée par M^{lle} Amelia Wiscam, professeur d'harmonie.

À la maison mère, le 7 août, les obsèques ont le caractère habituel de simplicité, mais l'on se presse autour des sœurs Chapleau et Sainte-Croix, sœurs de la chère disparue.

Ces départs successifs confirment mère Deschamps dans la certitude « que le temps lui est compté » mais n'entravent pas sa détermination de faire le bien tandis qu'il en est temps encore. Les vides répétés qu'a faits la mort depuis le 1^{er} janvier – on a enregistré douze décès de religieuses dont l'âge, pour huit d'entre elles, s'échelonne de vingt-quatre à trente-trois ans – ne retarderont pas la fondation de l'hôpital de Cambridge. Elle souscrit entièrement à l'opinion de M^{gr} Émard qui, au cours d'une visite à Châteauguay, disait aux sœurs réunies : « La canonisation de Mère d'Youville dépendra de votre fidélité à conserver dans toute sa pureté l'esprit qu'elle vous a légué. Ce ne sont pas les miracles qui prouveront sa sainteté, mais ce sont les œuvres prouvant que l'Institut se maintient dans la ligne tracée par sa fondatrice²⁵. »

25 Circ. mens. 1892-95, p. 478-479.

Le procès de canonisation est en bonne voie. M. Captier, élu supérieur général de Saint-Sulpice, est remplacé à titre de postulateur par M. Palin d'Abonville, tandis que M. Hector Filiatrault accepte à Montréal le rôle de vice-postulateur. Il reste cependant aux Sœurs Grises à prouver que la semence jetée en terre aux jours lointains de 1737 continue de porter fruit.

L'HÔPITAL HOLY GHOST, CAMBRIDGE, É.-U., 1894

Le jour est venu pour les Sœurs Grises d'honorer la promesse faite au révérend Scully et d'entreprendre la fondation de l'Hôpital des incurables à Cambridge. En spécifiant que cette institution recevrait indifféremment des personnes de tout âge, de toute nationalité et de toute condition pourvu qu'elles souffrent d'un mal incurable, M. le curé avait trouvé le secret de fléchir la détermination du conseil « de ne plus créer d'œuvres d'ici quelques années ».

Mère Deschamps avait pu, au cours de son passage à Boston en 1893, visiter le site de la future institution et, de retour à Montréal, il ne lui avait pas été difficile de convaincre les membres de son conseil d'accepter cette œuvre similaire au premier refuge établi par Mère d'Youville.

Dès avril de cette année 1894, la Mère générale a fait choix de la fondatrice, sœur Hickey, la méritante visiteuse des foyers pauvres, qu'aucune misère ne laisse indifférente. On lui adjoint les sœurs Fernand et Laviolette et, le 26 septembre, les trois Sœurs Grises établissent domicile dans une résidence modeste de la rue Hovey, l'hôpital lui-même étant encore à ériger. Des dames charitables leur font bon accueil et leur promettent assistance. Trois mois plus tard, la première messe est célébrée dans cette maison, privilège qui ne se répétera pas souvent puisque les sœurs doivent parcourir un mille chaque jour pour assister à l'office divin.

Les malades affluent, les cancéreux, les handicapés, les infirmes et l'on doit, avec regret, se limiter aux plus nécessaires. Des difficultés surgissent au sujet de la formation d'une corporation civile et retardent les travaux de construction, cela à la grande désolation des sœurs qui doivent refuser des cas lamentables.

Enfin, en mai 1895, on creuse les fondations d'un hôpital aux dimensions de 160 pieds sur 45 avec, en plus, deux ailes de 80 sur 40 ; il sera de briques et permettra d'héberger un grand nombre de malades. Sœur Hickey dont la santé périclité doit être remplacée, en 1897, par sœur Purcell, autre prodige de charité dont la population louera l'humanisme à qui mieux mieux.

En octobre 1898, on entre dans la maison achevée qu'ouvre au public la bénédiction de M^{gr} Williams, archevêque de Boston. Et la série de ces petits prodiges commence prouvant aux sœurs qu'elles accomplissent à Cambridge l'œuvre de la Providence. Bientôt on compte cinquante-six malades « dont personne ne veut » puisqu'ils exhibent des plaies répugnantes dues au cancer, au chancre et à d'autres maux que la science s'est avérée incapable de guérir ou d'entraver. Inlassablement les sœurs prodiguent leurs soins, appliquent les pansements sans même se douter qu'elles suscitent l'admiration, l'émerveillement chez ceux et celles qui les voient à l'œuvre. Il n'en faut pas davantage pour qu'on s'interroge sur la religion de ces femmes extraordinaires et pour désirer être sous leurs soins.

Une pauvre nécessiteuse réduite à la dernière détresse vient supplier un jour les sœurs de la recevoir. Elle est prête « à coucher sur le plancher », avoue-t-elle. On lui ménage un petit coin propre et la pauvre se croit au paradis. À quelques jours de là, elle confie à l'hospitalière avoir fait un rêve. Quelqu'un lui aurait apporté « un verre de vin de Port ». « Cela me ferait tant de bien », commente-t-elle. Sœur L'Heureux accourt porter la supplique à sœur Purcell. Or il n'y a pas de vin de Port à la pharmacie. Alors qu'on s'apprête à lui servir un verre de

Bordeaux, sœur Franklin se présente disant qu'elle vient de recevoir d'une bienfaitrice une bouteille de vin de Port ! Les trois sœurs sont saisies d'admiration et s'empressent de satisfaire à la demande de la pauvre femme.

M. McIver, agent de la maison, témoin du dévouement des sœurs, leur confie, à la Noël de 1900, s'être converti au catholicisme parce qu'il a été gagné à la religion par leur exemple. « Vous êtes réellement ce que vous paraissez », ajoute-t-il. Et M. McIver a reçu le baptême le 23 décembre, le jour anniversaire de la mort de Mère d'Youville !

M^{gr} Émard, évêque de Valleyfield, de passage à Cambridge en février 1903, louera l'œuvre admirable des Sœurs Grises là-bas. Et combien d'autres ! Un enfant de treize ans, d'une beauté extraordinaire, demandera le baptême et recevra le Dieu eucharistique. Après sa mort, ses compagnons iront déposer sur sa tombe un magnifique lys, emblème de la pureté de cette âme.

Sœur Darche recevra une lettre où le signataire manifestera son désir d'aider l'hôpital, « seul moyen en son pouvoir de témoigner la haute estime en laquelle il tient l'exemple que les sœurs donnent par leur admirable dévouement ». Or, le signataire n'est ni plus ni moins que le renommé professeur Elliott Norton.

« Il n'est pas d'œuvre plus rebutante, écrira l'une des mères provinciales au cours d'une visite officielle, mais il n'en est pas de plus visiblement bénie par la Providence²⁶. »

L'hôpital Holy Ghost, à Cambridge, perpétue aux États-Unis la compassion de la grande Canadienne née sur les bords du grand fleuve le 15 octobre 1701.

26 Les notes concernant Cambridge sont extraites des chroniques de cette institution.

1895

On ne s'étonne plus dans l'entourage de mère Deschamps de la voir, en dépit de son âge et de son infirmité, participer à la vie conventuelle « comme si de rien n'était ». On remarque surtout que, « fidèle gardienne du dépôt », elle tient à donner suite aux usages établis et à souligner les anniversaires propres à rappeler à ses sœurs « pourquoi elles sont venues ici ».

Aussi la voit-on, dès le début de l'année, présider dans la salle communautaire, la grande rencontre des pauvres et de leurs servantes. On ne se lasse pas au spectacle du respect et de l'exquise urbanité qu'elle manifeste à l'endroit des petits et des humbles. En cette année 1895, ses souhaits aux chers vieillards s'accompagnent d'une bonbonnière offerte à chacun par ceux qui ont souscrit à l'initiative de *La Presse*, à l'effet de rendre plus joyeux le premier de l'an²⁷.

La Mère générale voudra également marquer le cent cinquantième anniversaire de la signature des Engagements primitifs. M. Louis Colin, supérieur de Saint-Sulpice, à la demande de mère Deschamps, fera lecture à la communauté réunie du texte de cette « désappropriation universelle », signée le 2 février 1745 par Mère d'Youville et ses compagnes et contresignée depuis par chacune des sœurs au jour de son oblation perpétuelle. « Jamais lecture ne nous a paru plus solennelle qu'en cet anniversaire », souligne l'annaliste. Et elle note : « Mère générale profite de l'occasion pour établir les statistiques : 762 sœurs se sont enrôlées en la phalange grise depuis 1737 dont 518 sont encore vivantes. Toutes ont été formées à l'école de Saint-Sulpice et le Séminaire a droit à notre gratitude. »

Rien de ce qui concerne le passé ne laisse la Mère indifférente. Elle le prouvera de nouveau lorsque, le 15 août, elle

27 Circ. mens. 1892-95, p. 567-568.

récupérera les stations du chemin de la croix offertes aux Sœurs Grises par M. Vincent Quiblier, le 20 juillet 1841. Ces stations ont orné successivement les chapelles des hôpitaux Saint-Roch et Saint-Camille. Ce dernier étant maintenant sous la gouverne de l'hôpital Notre-Dame, mère Deschamps substitue d'autres stations à ce pieux souvenir et fait réinstaller les anciennes à la maison mère. Témoin oculaire de la cérémonie de 1841, Mère générale entend conserver ces illustrations de la Voie douloureuse devant lesquelles se sont inclinées des générations de Sœurs Grises.

Le culte du passé ne s'exerce pas chez mère Deschamps aux dépens de l'intérêt qu'elle porte au développement des œuvres. Depuis que lui a été confié le gouvernement de l'Institut, c'est-à-dire depuis 1892, des transformations se sont opérées, autorisées par la supérieure et son conseil. À l'Asile Saint-Albert s'est ajoutée une aile ; l'École de la Côte-des-Neiges s'est transportée dans un local plus vaste²⁸ ; l'Hôpital Saint-Jean est actuellement en train de s'organiser ; l'Hospice Saint-Joseph de Chambly s'annexe une addition de 65 pieds sur 23 ; et l'on commence, au printemps, à creuser les fondations de l'Hospice Sainte-Cunégonde. Quant au cher hôpital de Toledo, on a obtenu l'autorisation de l'agrandir et d'effectuer, à cette fin, les quêtes nécessaires²⁹. Fondée depuis 1894, la Société Saint-Vincent groupe des « gens bien partagés » et la plupart des médecins en service ; elle a pour but de maintenir l'hôpital à la hauteur de la situation, en vertu de la concurrence de l'hôpital protestant. Grâce à cette société, on ouvrait, le 12 mars, une première salle d'opération, tandis qu'un département de radiologie est installé au cours du mois d'août. « Le D^r H. J. Askid accomplit des prodiges puisqu'il ne

28 La chapelle de l'endroit ayant été rebâtie, l'école occupe le sous-sol de la nouvelle construction.

29 Arch. Toledo, année 1895.

lui faut que trente minutes pour réussir une radiographie », lit-on aux chroniques³⁰.

Il n'est pas difficile d'imaginer la satisfaction de Mère générale en voyant prospérer cette œuvre si longtemps menacée d'extinction, mais que la Providence et certains bienfaiteurs ont sauvée. Deux d'entre ces derniers, les révérends Alfred et William Manning, curés de Sainte-Rose-de-Lima et de Youngstown, Ohio, visitent la maison mère au cours de l'été. Sans doute entretiennent-ils la Mère générale de l'ombre au tableau ? Les sœurs de l'hôpital Saint Vincent ont été notifiées que dorénavant les matelots seront soignés à l'hôpital protestant et l'on ne donne aucune raison pour justifier cette mesure³¹. Depuis près de quarante ans, ces matelots étaient pourtant traités chez les Sœurs Grises. On s'étonne du procédé, mais on ne désespère pas, car on en a vu de toutes les couleurs depuis qu'on missionne au territoire de l'Ohio, de la Belle Rivière ! L'un des véritables amis ayant contribué au triomphe de la bonne cause, le révérend P. F. Quigley, mieux connu sous le nom de D^r Quigley, décède le 31 août. La Supérieure générale et les sœurs ayant séjourné à Toledo au cours des années sombres 1884-1889 savent quelle dette de gratitude elles ont contractée envers cet insigne bienfaiteur. Mère générale lui rend un hommage solennel et le recommande aux prières des religieuses³².

Il n'est pas que les visiteurs américains qui se rendent à la maison mère. Au retour du sacre de M^{gr} Adélarde Langevin, successeur de M^{gr} Taché, sacre ayant eu lieu à Saint-Boniface le 19 mars³³, le père Albert Lacombe, revenu avec de « distingués excursionnistes », proclame le mérite des Sœurs Grises

30 11 août 1895.

31 Chron. Saint-Vincent, p. 34.

32 Circ. mens. 1892-95, p. 746-747.

33 Les archevêques et évêques Bégin, Fabre, Duhamel, Laflèche, Gravel, Decelles, Émard et M^{gr} Gabriels d'Ogdensburg, N.Y. ont assisté au sacre. M^{gr} Fabre était l'évêque consécrateur.

de là-bas : « Elles ont le chic, le charme de la belle simplicité. » Quant au chanoine Racicot, oncle de l'élu, il déclare que « rien ne plaît davantage au clergé que l'aimable simplicité remarquée dans vos institutions ». M^{gr} Émard écrira : « J'ai eu l'avantage sollicité de demeurer au pensionnat, dans la chambre où est mort M^{gr} Taché. L'hospitalité reçue chez vos excellentes religieuses me fait un agréable devoir de vous exprimer à vous-même les remerciements déjà offerts aux Sœurs de Saint-Boniface³⁴. » Le Pensionnat ! il a dû fermer les portes de son école normale, par suite de la loi néfaste de 1890³⁵, loi ayant créé une situation qui assombrissait les dernières années de l'archevêque Taché. M^{gr} Langevin entend reprendre la lutte cependant, épaulant en cela le vénéré M^{gr} Grandin qui n'a pas encore accepté la défaite. Le nouvel évêque demandait à mère Deschamps l'assistance de son intercession auprès de Mère d'Youville « afin qu'elle nous inspire ce qu'il y aura de plus profitable pour les âmes quand il faudra traiter d'affaires³⁶. »

M^{gr} Langevin a été le dernier bénéficiaire des largesses de sœur Devins. À l'occasion de sa consécration, elle lui offrait un magnifique calice en vermeil et acquittait à l'avance les frais d'études de trois de ses séminaristes. À peine quinze jours plus tard, sœur Devins quittait la terre, le 1^{er} avril, à neuf heures de la matinée, alors que, mandée en toute hâte, mère Deschamps venait lui porter une dernière bénédiction. Les sœurs sont unanimes à louer le mérite de cette vaillante ouvrière qui n'a jamais fait état de sa fortune et a vécu parmi elles comme la plus pauvre des Sœurs Grises. Ses libéralités à

34 Lettre du 23 mars 1895.

35 E. de Moissac, *Cloches de Saint-Boniface*, décembre 1972, p. 375. Il en va de même pour l'école normale de l'Académie Sainte-Marie de Winnipeg.

36 M^{gr} Langevin agréa volontiers à la demande de mère Deschamps au sujet des novices de Saint-Boniface. Désormais ces dernières viendront terminer leur noviciat à la maison mère.

l'égard des missions lointaines témoignent de son zèle pour la propagation de la foi et lui méritent le souvenir pieux de tous ces enfants des bois, de ces malades que sa fortune a secourus.

Les missions lointaines reprendront la vedette en cette année 1895. Le tout débute pour ainsi dire lorsque, le 11 février, mère Deschamps reçoit, du comte de Palys, une copie de l'opuscule intitulé *Une famille bretonne au Canada*³⁷. L'auteur spécifie que l'introduction de la Cause de Mère d'Youville en Cour de Rome « a pénétré dans certaines parties de notre pays et y a causé de la joie. Mère d'Youville, si elle n'est pas née sur notre sol, est fille d'un père breton », explique-t-il³⁸. Et la constatation l'a incité à dresser la généalogie de la famille Du Frost de la Gesmeraye, après avoir résumé brièvement la vie de la « glorieuse fille de cette famille » née en Canada.

L'opuscule a-t-il contribué à faire connaître Mère d'Youville en Bretagne ? A-t-il secondé la prédication du père Augustin Lecorre, supérieur de la mission de Providence ? On est porté à le croire. L'Oblat de Marie-Immaculée, parti pour la France l'été précédent, arrive à Montréal le 12 mai avec une recrue de dix-sept compatriotes parmi lesquels six jeunes Bretonnes ont choisi la vocation grise. L'une d'elles, Eugénie, nièce du missionnaire, ne compte que quatorze ans ; l'âge des autres s'échelonne de seize à vingt-deux ans. Eugénie évidemment devra parfaire ses études³⁹. Quant à M^{lle} Françoise Prono, on l'admet au noviciat. Les quatre autres, Jeanne-Marie Corformat, Mathurine Meliner, Hélène Danic et Julienne Kersusan, iront

37 Le comte de Palys est vice-président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

38 Lettre du 29 janvier 1895.

39 Sr Eugénie Lecorre fera profession le 30 novembre 1901 et décédera le 1^{er} juin 1951 après 50 ans de vie religieuse vécue non pas au Grand Nord mais dans l'un ou l'autre des couvents de Montréal.

s'initier sur place au pays des glaces polaires. Le 13 mai, les vaillantes filles échangent la gentille tenue de Bretagne pour le bonnet et le costume de postulante. Ainsi revêtues, elles visitent sœur Giquello, bretonne elle-même, dont la vie s'achève au champ d'honneur puisqu'elle a renoncé à l'infirmerie pour demeurer au milieu des Petites Sœurs Auxiliaires dont elle est la directrice. L'entretien de cette méritante payse est de nature à confirmer les aspirantes dans leur choix.

Sœur Giquello décède le 20 juin suivant et le lendemain, à dix heures de la matinée, le contingent breton, à bord du bateau *Saint-Joseph*, accoste sur les rives d'Athabaska. Le père Antoine, assistant général des Oblats et visiteur officiel des missions, s'est joint au groupe. Et ce visiteur, lorsqu'il s'apprêtera à regagner l'Europe, viendra exprimer à la Mère générale son opinion des missionnaires du Nord. « Là-bas, on se dévoue sans rien recevoir ou du moins sans rien attendre de ces nations indiennes ; on se dépense jusqu'au plus entier oubli de soi ; on s'immole jusqu'à l'héroïsme⁴⁰. »

Les comptes rendus parvenant à la maison mère corroborent ces paroles, car, outre la solitude indescriptible du pays lointain, on y est en proie aux difficultés quotidiennes en ce qui regarde l'alimentation. « La provision de poissons s'avère insuffisante, on en est réduit à manger des graines », lit-on aux chroniques. Sœur Stubinger qui, en 1893, effectuait la visite de ces missions nordiques, n'ose plus manger de pain, dit-on, car le souvenir lui revient que les missionnaires de là-bas en sont privées depuis leur départ.

Ses filles, mère Deschamps le constate avec une légitime fierté, accomplissent l'œuvre de Dieu non seulement au pays

40 Circ. mens. 1895-98, p. 21. Le P. Soullier, supérieur général des Oblats, avait visité les missions de l'Ouest l'année précédente. Il a confié à mère Deschamps : « Sans les Srs Gr. dans les écoles industrielles et ailleurs, nous serions désarmés. Vous êtes le complément de nos œuvres et j'ai vu combien la présence des Srs relève le prestige de la religion parmi les Indiens. »

du silence blanc, mais ici même tout près, avec moins de panache sans doute, mais tout autant de mérite. L'hôpital général regorge d'hospitalisés ; souvent hélas, dans le portique de la rue Saint-Mathieu, on trouve un tout petit déposé là subrepticement. Ainsi le 13 juin, sœur Dostaler y aperçoit un paquet qui bouge. Il contient un enfant à la chevelure d'ébène et bouclée. Blanc ou Noir, on l'accepte. Comme le bébé semble mal en point, l'hospitalière le transporte à la chambre de Mère générale. Celle-ci, décelant que la fin approche, mande M^{gr} Ramsay occupé à écrire dans un parloir voisin. Le prêtre ondoie l'enfant en lui donnant le nom d'Antoine, selon le calendrier liturgique⁴¹.

Mère d'Youville s'est apitoyée naguère sur le sort de ces pauvres petits abandonnés. Il revient à celles qui se sont engagées à sa suite de prolonger son initiative. À maintes reprises, Mère générale rappelle à ses sœurs la nécessité pour elles d'exprimer leur amour par les actes, à l'exemple de la Fondatrice qui n'a pas établi de lignes de démarcation quant aux œuvres à entreprendre. Aussi est-ce cette considération qui incite Mère générale à faire une nouvelle brèche à la résolution capitulaire de 1892...

On a accepté la fondation d'un hôpital à Edmonton ; on a pris charge du Refuge de la Passion et voici qu'à la fin de l'année 1895, on seconde l'initiative de M. Onésime Hébert, sulpicien, qui ouvre un Fourneau économique doublé d'un vestiaire sur la rue du Champ-de-Mars, à Montréal. Y sont affectées les sœurs Montgolfier, Kennedy, Charbonneau et Saint-Stanislas. Leur travail consiste à servir le pain et la soupe aux nécessiteux et à les pourvoir de vêtements chauds. Dès le 26 décembre le Fourneau fonctionne à pleine capacité, car la misère est grande à Ville-Marie et la foule des miséreux réclame à grands cris du pain ou du travail⁴².

41 Circ. mens. 1892-95, p. 671.

42 *Ibid.*, p. 572.

L'œuvre ainsi inaugurée prendra graduellement de l'envergure surtout lorsqu'y arrivera l'incomparable sœur Lapointe en 1903 suivie, six ans plus tard, par l'unique sœur Bonneau.

L'HÔPITAL GÉNÉRAL, EDMONTON, Alberta, 1895

À vrai dire, il y a déjà longtemps que les Sœurs Grises sont invitées au Fort des Prairies, le plus important de tous les postes de l'Ouest, appelé à devenir la capitale de ce qui sera un jour la province de l'Alberta. Lors de son pénible voyage en qualité de visitatrice des missions lointaines, sœur Charlebois confiait à mère Slocombe : « Je suis allée au Fort Edmonton le 7 courant (février), à la demande de M^{gr} Grandin. On désire des sœurs pour le Lac Sainte-Anne et Edmonton⁴³. »

M^{gr} Grandin lui-même, dans une lettre du 20 août 1872, écrit à mère Dupuis⁴⁴ : « Je comprends l'impossibilité où vous vous trouvez de nommer des sœurs pour le Fort Edmonton. Cependant je ne perds pas espoir. D'ici là, la mission sera parfaitement établie. » À un an d'intervalle, après avoir vainement discuté avec M^{gr} Faraud la possibilité de retirer les sœurs de la pauvre mission du Lac La Biche afin de les affecter à Edmonton, mère Dupuis devait renoncer à seconder les vues apostoliques de l'évêque de Saint-Albert. L'entreprise est reportée à plus tard et M^{gr} Grandin doit se contenter d'ériger au Fort des Prairies une chapelle que son propre neveu, le père Henri Grandin, desservira⁴⁵.

En 1891, le chemin de fer supprimera la distance entre Edmonton et Calgary et suscitera un véritable essor en la future capitale, laquelle, pour l'instant, n'est qu'un petit village,

43 Lettre du 11 février 1872. Les sœurs, d'abord installées au Lac Sainte-Anne en 1859, s'étaient transportées à Saint-Albert quatre ans plus tard.

44 Remplaçante de mère Slocombe décédée le 22 juin 1872.

45 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 220.

un centre d'approvisionnement pour les trappeurs et les traiteurs du Grand Nord. Au fait, on y compte trois magasins généraux et une quincaillerie⁴⁶.

Mère Deschamps acceptait, en octobre 1894, la fondation d'un hôpital à Edmonton et cela sur les instances de M^{gr} Grandin, pressé lui-même par les requêtes de ses diocésains⁴⁷. C'est alors que la contribution de sœur Devins s'avérait précieuse puisqu'elle était employée à l'acquisition du terrain. Quant à l'édifice, on l'érige au moyen d'emprunts dont la maison mère assume la responsabilité. On en est à se demander à qui confier l'entreprise lorsque M. Senécal – celui qui a effectué les travaux d'agrandissement à l'hôpital Saint-Boniface – arrive à Montréal. On a recours à ses services et il accepte d'aller construire là-bas une bâtisse de 60 pieds sur 45, à trois étages, avec toit en croupe⁴⁸.

Le 13 mai 1895, les fondations sont jetées et, dès juillet, on signale que l'extérieur est presque terminé et que les travaux avancent rapidement. Le 1^{er} août arrivent les fondatrices, les sœurs Marie-Xavier et Gosselin⁴⁹, qui demeurent à Saint-Albert, situé à neuf milles de là, jusqu'à ce que l'hôpital soit habitable. Sœur Marie-Xavier a vécu des heures mémorables depuis décembre 1894. Toute sa vie d'ailleurs a été marquée par l'action de la Providence qui, l'ayant voulue Sœur Grise, l'a conduite à travers les méandres d'une destinée bien particulière. Elle naissait à Saint-Jean, Terre-Neuve, le 10 juin 1837.

46 Breynat, M^{gr} G., *Cinquante ans au pays des neiges*, v. 1, p. 78.

47 L'établissement d'un département de maternité par les Sœurs de la Miséricorde en 1900 suppléera à cette lacune de l'hôpital général. (Circ. mens. 1898-1901, p. 460.)

48 Circ. mens. 1892-95, p. 576-577. M. Senécal complétera également l'hôpital Calgary dont deux étages sont restés inachevés. L'hôpital d'Edmonton s'élève sur la Réserve de la Baie d'Hudson, entre les avenues Jasper et Victoria (doc. 4).

49 Elles précèdent les srs Saint-Dosithée et Saint-Léon qui font un stage préparatoire à l'hôpital de Saint-Boniface et les srs Desmarais, Sanders et Coursol qui arrivent le 16 décembre suivant.

Dès l'âge de seize ans, elle se destinait à l'enseignement. Désireuse d'embrasser l'état religieux, elle s'en croyait écartée à cause d'une malformation congénitale affectant sa main gauche. Dès 1853, elle allait offrir ses services aux Sœurs Grises de Saint-Boniface. On ne tardait pas à se rendre compte de ses talents exceptionnels. Reçue au noviciat en 1854, elle faisait profession deux ans plus tard et durant trente-trois ans, elle sera appliquée à l'instruction des jeunes filles, tout en se livrant à toutes sortes de travaux manuels en dépit de son infirmité. En 1889, sœur Marie-Xavier est désignée pour le soin des malades à l'hôpital Saint-Boniface. Elle ne s'en doute pas alors, mais elle se prépare à la fonction de fondatrice de l'hôpital d'Edmonton. Au service des malades, elle apporte un dévouement égal à celui qu'elle avait manifesté à l'endroit de ses élèves. Et c'est de ce champ d'action que l'autorité la rappelait en novembre 1894 pour lui confier le rôle de fondatrice⁵⁰.

Le 1^{er} août, sœur Marie-Xavier quitte Saint-Boniface devenu sa véritable patrie, où elle a œuvré durant plus de quarante ans. « Au moment du départ, il y a foule à la gare, *« quite a crowd »* signale le journal de l'endroit, le *Nor'Wester*. Car un grand nombre de dames de Winnipeg lui doivent leur haute éducation⁵¹. »

Sœur Marie-Xavier confie ses impressions à mère Deschamps dans une lettre datée du 8 août. « Ma compagne et moi avons fait le voyage heureusement, toujours en la compagnie des gouverneurs et de leurs dames, Lord et Lady Aberdeen ; du lieutenant Schultz et sa dame », ancienne élève de sœur Marie-Xavier qui cependant ne mentionne pas ce détail. Lord et Lady Aberdeen sont venus visiter Saint-Albert où ils apprennent que sœur Marie-Xavier est chargée de la fondation de l'hôpital. « Ils me saluent gracieusement, me souhaitent

50 Arrivée à Montréal le 27 novembre 1894, sr Marie-Xavier en repartait le 28 janvier suivant.

51 Circ. mens. 1892-95, p. 750.

succès et promettent de me recommander chaudement aux dames de l'Association. Je compte surtout sur les promesses du Seigneur qui donne secours au petit et à l'humble de cœur », termine la sœur grise en apposant sa signature.

Le dimanche 15 décembre, l'archevêque Langevin procède à la bénédiction de l'hôpital, en présence des évêques Grandin, Grouard et Pascal, du clergé et de nombreux invités. Le cortège s'arrête à la salle la plus vaste. M^{gr} de Saint-Boniface adresse la parole en anglais et M^{gr} de Saint-Albert, en français, tout le monde se retire après la bénédiction du Saint Sacrement dans la chapelle inaugurée sous le vocable de Sainte-Anne.

Le renfort constitué des sœurs Saint-Dosithée, Desmarais, Saint-Léon, Sanders et Coursol n'arrive que le lendemain et déjà l'on constate que sœur Marie-Xavier, malgré son courage, accuse une fatigue excessive⁵². Les nouvelles arrivantes, à l'instar de leurs devancières, reconnaissent, un peu partout, les traces de la libéralité de la maison mère : cinquante caisses et ballots reçus de Montréal ont pourvu à toute nécessité, même une statue représentant sainte Anne a été expédiée.

L'hôpital n'ouvre ses portes qu'au début de février ; on compte bientôt vingt malades dont quatre occupent les chambres privées ; les autres versent la somme fabuleuse de cinquante centimes par jour... Plusieurs interventions chirurgicales effectuées avec succès ont inspiré confiance, de sorte que la population se montre sympathique et offre farine, thé, sucre et riz. « Nous avons deux bonnes vaches, l'une donnée par le couvent de Saint-Albert, l'autre par les Pères Oblats », lit-on aux annales. En outre les sœurs ont reçu de ces derniers un pétrin doublé en tôle galvanisée à la joie de sœur Coursol qui devait pétrir le pain dans un plat de fer blanc. Deux Irlandais font installer le téléphone à l'hôpital...

52 Sr Marie-Xavier quittera Edmonton pour l'école de Lestock en 1897.

La fièvre de l'or du Klondyke éclatant vers l'automne de 1897 entraîne une prospérité incroyable, mais on déplore que plusieurs colons abandonnent les fertiles plaines pour une richesse problématique et peut-être illusoire.

En attendant, tout n'est pas rose à l'hôpital car on y manque d'eau. Un puits creusé de peine et de misère s'effondre à la suite de pluies torrentielles et les sœurs en sont réduites à acheter l'eau de la ville. Et pourtant « notre établissement est une merveille pour le pays. Tous les jours des visiteurs s'extasient de sa beauté », écrit la correspondante.

La ruée vers l'or attire à Edmonton une population bigarrée et bientôt cette population réclame « *a non sectarian hospital* ». M^{gr} Grandin s'érige en défenseur de la vérité. Présidant la bénédiction de l'église paroissiale Saint-Joachim, il prend occasion d'expliquer ce qu'est l'hôpital général et en quoi consiste le rôle des religieuses. « L'hôpital existe en fait depuis 1859, explique-t-il, au Lac Sainte-Anne d'abord, à Saint-Albert ensuite alors que les familles métisses venaient planter leurs loges auprès de la mission pour recevoir soins et remèdes de la part des Sœurs Grises. Lorsqu'il y avait nécessité d'hospitaliser les malades, c'est le pauvre domaine de l'évêché qui était requis, les missionnaires Oblats cédaient leurs chambres pour s'accommoder « de lits à plusieurs étages ». Plus tard, grâce à un local plus vaste, les sœurs ont été en mesure d'y recevoir les malades. Les neuf milles séparant Saint-Albert d'Edmonton et la population croissante de cette ville ont exigé le transfert de l'hôpital « érigé par la communauté des Sœurs Grises au moyen d'emprunts ». Des malades de toute religion et parfois sans religion ont été soignés dans nos maisons, souvent dans ma propre chambre, poursuit l'évêque, et jamais aucun ministre de quelque dénomination qu'il fût n'a éprouvé de difficulté à visiter ses malades chez les sœurs comme à l'évêché. Les sœurs sont restées et

restent fidèles à leurs traditions et respecteront toujours la liberté de conscience⁵³. »

L'éloquent plaidoyer n'empêchera pas la construction de l'hôpital protestant, mais ce sont les services des sœurs qui seront requis lorsque la variole éclatera à Edmonton, en 1901. Et comme toujours, c'est le spectacle de leur dévouement qui vaudra aux sœurs une place de choix dans l'estime de ceux qui les voient à l'œuvre. En cette ville d'Edmonton, capitale de la province de l'Alberta érigée le 1^{er} septembre 1905, l'hôpital général ne cessera de croître et de s'adapter aux besoins d'une population grandissante.

PATRONAGE D'YOUVILLE, MONTRÉAL, 1895

« Bientôt nous aurons une œuvre nouvelle à Montréal, une œuvre que notre Vénérable Mère eût comptée parmi les siennes », annonce la chroniqueuse, le 8 mai. Et elle ajoute : « Il s'agit du Refuge de la Passion, ou bureau de placement pour les servantes, ouvert en 1861 par feu M. Picard, p.s.s., et resté sous le patronage du Séminaire. »

Les demoiselles Pratt et Cassant en assumaient la direction jusqu'en 1866, alors qu'elles étaient remplacées par des associées connues sous le nom de Petites Servantes des Pauvres. Ces dernières adoptaient le costume religieux en 1880, mais devaient se disperser cinq ans plus tard, en 1885⁵⁴. Les Petites Sœurs de Lourdes prenaient la relève de ce qui se nommait alors le Refuge de la Passion jusqu'en 1892, année où M^{lle} Delisle en devenait la directrice, les Petites Sœurs de Lourdes ayant dû se retirer.

53 Circ. mens. 1898-1901, p. 329-330.

54 Sept parmi ces Petites Servantes se joignaient à une communauté franciscaine à Rome. Priscille Bourbonnais, employée autrefois à l'asile de Toledo, faisait partie de ce groupe. Elle décèdera en 1893 après avoir rempli la fonction de maîtresse des novices.

D'abord situé sur la rue Saint-Charles Borromée, le Refuge s'est transporté sur la rue Joséphine, puis à l'angle des rues de La Gauchetière et Saint-Urbain, dans une résidence acquise de M. O. Berthelet. Édifice en pierre de taille, à deux étages outre les mansardes et le sous-sol, il comporte une cinquantaine d'appartements répartis dans trois maisons. Outre le bureau de placement et l'asile pour les ouvrières, on y tient depuis une dizaine d'années un vestiaire pour les premiers communiants.

M. Picard avait, à plus d'une reprise, souhaité voir les Sœurs Grises à la tête de l'œuvre. À présent que le vœu du Sulpicien est à la veille de se réaliser, le personnel, dit-on, ne manifeste guère d'enthousiasme, mais peu à peu on se résigne à la nécessité, tout en songeant que les résidentes du Refuge Sainte-Brigitte, œuvre identique tenue par les Sœurs Grises dans la même ville, ne semblent pas si malheureuses⁵⁵.

Le 6 août, les religieuses entrent au Refuge, lequel change d'appellation tout en conservant le même objectif. Sœur Peltier en est la supérieure assistée des sœurs Jean et Sainte-Éléonore. Elles y rencontrent trente-deux ouvrières ; le bureau de placement pour les domestiques est vacant et M^{lle} Delisle elle-même a quitté les lieux. Pour toutes ressources, sœur Peltier dispose d'un billet de dix dollars, billet « emprunté » et insuffisant à solder le coût de l'absolu nécessaire. Les sœurs ne s'en déconcertent pas car elles comptent sur la Providence. Et la Providence les assiste puisque dix-huit mois se sont à peine écoulés que le Patronage est hautement loué dans la presse. « Le Patronage d'Youville, c'est l'humble violette qui se cache sous la verdure des prés. Si humble toutefois que soit cette institution, elle n'en est pas une des moins utiles et des moins nécessaires à la société. Grâce à la charité et au dévouement

55 Refuge ouvert pour les filles irlandaises depuis 1860. À Boston, les Sœurs Grises exercent la même œuvre à Saint Helena's Home.

des sœurs qui la dirigent, les jeunes personnes pensionnaires ou servantes y trouvent protection, appui et encouragement⁵⁶.»

Et les jeunes personnes y accourent puisque, dès 1899, la maison a subi des améliorations considérables et déjà, à cette époque, 3 319 domestiques ont été reçues et pourvues d'emplois. Des bienfaiteurs ont fourni l'ameublement, la maison mère a muni la chapelle des objets nécessaires au culte, M^{me} Gérin-Lajoie s'est réservé d'offrir « le tabernacle avec doublure en soie ».

Deux ans plus tard, un incendie se déclare à proximité du Patronage, à quinze pieds de distance exactement. Tous croient que l'œuvre sera anéantie sauf les sœurs qui ont une assurance... le nom de Mère d'Youville. Les pensionnaires s'étonnent de leur calme et se préparent, pour leur part, à fuir. Les vitres d'une maison plus éloignée se brisent sous l'effet de la chaleur, mais le feu n'atteint pas le Patronage.

Les transformations sociales entraîneront la fermeture de ce Patronage après trente-huit ans de labeur pour les quelque vingt religieuses qui y ont été assignées. Mais le bien accompli demeurera et cette certitude suffit à celles qui ont, un jour, offert sans réserve leur temps, leurs jours, leur industrie, leur vie même au Seigneur pour Le servir à travers les membres de la grande famille humaine.

56 Circ. mens. 1898-1901, p. 778-779.

Chapitre septième

1896-1898

UN MIEUX RELATIF dans l'état de mère Deschamps lui permettait, à la fin de 1895, de s'occuper activement de la chère Cause de Béatification. On a franchi l'étape conduisant à l'obtention du Décret de non-culte, il s'agit maintenant de prouver que la renommée de sainteté de la candidate loin de s'atténuer va grandissant.

La Mère générale recevait le témoignage de sœur Marie-de-l'Assomption, supérieure, attestant que la jeune Varennoise Marguerite Dufrost de Lajemmerais avait laissé un souvenir impérissable au monastère des Ursulines de Québec et « que sa conduite avait permis d'entrevoir le rôle glorieux qu'elle remplirait dans l'Église au Canada¹ ».

Pour sa part mère Deschamps collige ses souvenirs, fouille les vieux Mémoires et prépare son témoignage, témoignage qu'elle rend le 5 mars. Le Grand Vicaire Bourgeault, messieurs les chanoines Leblanc, Bruchési, Cousineau, Martin, les abbés Filiatrault, Brady, Perreault et Le Valois sont venus recevoir sa déposition et la séance a duré quatre heures².

Mère générale, souligne-t-on, est heureuse de s'être acquittée de ce devoir de piété filiale, heureuse également de ce que

1 Lettre du 10 décembre 1895.

2 Circ. mens. 1895-98, p. 107.

l'abbé D. S. Ramsay ait terminé la rédaction de la *Vie de Mère d'Youville*. Cette biographie, en langue anglaise, répond à un besoin considérant les nombreuses missions des Sœurs Grises aux États-Unis et dans l'Ouest canadien. Il reste que les sœurs n'ont pas suggéré ce travail à l'auteur ; lui-même en a pris l'initiative après avoir parcouru le volume dû à M. Faillon. On aime voir en son geste une nouvelle preuve quant au renom de sainteté de la Fondatrice³. M. Ramsay, semble-t-il, déclenche un mouvement puisque M^{me} Sadlier, célèbre écrivain de Montréal, écrit à mère Deschamps : « Si la santé me le permet, je commencerai aussitôt que possible la vie de votre Vénérable Fondatrice ; elle a été une bénédiction pour notre ville, elle ainsi que la communauté qu'elle a fondée⁴. »

Et comme pour aviver encore dans le cœur de toutes les Sœurs Grises le désir de voir leur Mère glorifiée, elles reçoivent, au cours de juin, la visite de M. A.-J. Captier, premier supérieur général de Saint-Sulpice à visiter le Canada, et aussi premier postulateur de la Cause. Le digne visiteur leur dira : « Toujours mon admiration pour l'œuvre de la Vénérable Mère m'avait fait désirer et espérer ce qui m'est donné aujourd'hui, considérer de près l'épanouissement de la communauté fondée par elle⁵. »

M. Captier a cédé le rôle de postulateur à un autre Sulpicien, M. F.-C. Palin d'Abonville qui, pour cause de santé, a dû se démettre de la fonction⁶. Il est remplacé par M. F.-X. Hertzog,

3 Le *Catholic Record* fera l'éloge du volume, « lequel décrit d'une manière simple et claire l'une des scènes les plus attrayantes du théâtre du Nouveau Monde. Nous acclamons cette *Vie* comme une addition à notre littérature historique et nous félicitons les Sœurs Grises d'avoir une telle Fondatrice ».

4 Lettre de septembre 1896. M^{me} Sadlier n'a pas pu donner suite à son projet.

5 Ces détails et les autres qui suivront, à moins d'indications contraires, sont extraits des *Circ. mens.* 1895-98.

6 M. P. d'Abonville décédera le 3 août 1897.

du Séminaire Saint-Sulpice à Issy. « Je me mettrai de tout cœur au service de cette belle Cause », explique-t-il dans une lettre à Mère Deschamps⁷.

Le courrier apporte à la Mère générale une correspondance volumineuse venant d'un peu partout et de toutes les classes de la société, attestant de faveurs obtenues ou exprimant des faveurs demandées. Mère d'Youville, on le constate, soutient le courage de celles qui prolongent son apostolat et répond à leurs prières. Il reste qu'elle semble demeurer insensible à une vibrante intercession... La mort poursuit ses ravages au sein de la communauté. Trop souvent Mère générale doit assister ses filles mourant à la fleur de l'âge après quelques années, voire quelques mois, de dévouement. Ces jeunes ont donné le suprême témoignage d'amour sans doute, mais il reste tant de causes sollicitant la collaboration des Sœurs Grises !

Depuis les jours lointains de 1737, deux cent cinquante-huit religieuses ont passé en faisant le bien ; la crypte de la chapelle où on les inhume devient trop exigüe. C'est pourquoi le conseil décide que, dorénavant, les sœurs seront inhumées à l'Île Saint-Bernard de Châteauguay⁸. Le 24 juillet, M^{gr} Énard procède à la bénédiction du cimetière au cours d'une cérémonie impressionnante, manifestant « le respect et la dignité avec lesquels l'Église consacre le lieu de sépulture de ses enfants ». Plus d'une religieuse présente se demande sans doute quand sonnera pour elle l'heure d'aller dormir son dernier sommeil sur le flanc de la butte, à l'ombre de la grande croix⁹. Et c'est la jeune sœur Alexandrine Sainte-Marie qui décède en la vingt-sixième année de son âge et la troisième de

7 Lettre du 7 septembre 1896.

8 On continuera d'inhumer les supérieures générales à la crypte, jusqu'en 1961.

9 Croix érigée en 1891 et bénite le 25 juillet, deux ans plus tard. (Circ. mens. 1892-95, p. 221-222).

sa profession religieuse qui ouvre pour ainsi dire le long défilé de Sœurs Grises inhumées dans l'Île Saint-Bernard¹⁰.

Tout n'est pas que tristesse cependant à la maison mère des Sœurs Grises, surtout en cette année 1896 où l'on tient à célébrer le soixantième anniversaire de l'entrée de mère Deschamps au noviciat de l'ancien hôpital général. Les membres des communautés-sœurs ont voulu prendre part à la fête, nommément le plus jeune rameau de l'Institut, les Sœurs Grises de Nicolet¹¹. Six « femmes héroïques » ayant quitté la maison mère depuis trente-sept et quinze ans ainsi que deux professes de Saint-Boniface qui ne l'ont jamais vue y sont conviées pour prendre part à la retraite annuelle et à la fête. « Ces revoirs causent à toutes la plus sensible émotion » souligne l'annaliste en ajoutant, au sujet de la femme forte qu'est mère Deschamps : « Elle ne peut parler du bonheur que lui causent ces retours sans que les larmes lui montent aux yeux. »

Le 8 septembre, veille du grand jour, trouve la Mère générale sereine et modeste. Elle prête une oreille attentive aux hommages et remercie toutes les participantes. Avec humour, au sujet des éloges à elle décernés, la mère implore la miséricorde du Seigneur : « Elles ne savent pas ce qu'elles disent », commente-t-elle. Ce qui provoque de longs applaudissements¹².

Suit la présentation des cadeaux, conformément à la prescription de n'offrir rien de personnel, mais plutôt ce qui permettra à la Mère de faire des heureux : ornementation d'autel, vêtements liturgiques, volumes, etc. Mais voici qu'un précieux colis, « venant de loin », enlève la vedette. Il s'agit de la pierre d'autel du château Lajemmerais de Médréac, en

10 Sr Sainte-Marie sera inhumée le 13 novembre 1896.

11 Communauté érigée en 1886.

12 Mère Deschamps n'est pas une malade dolente. Les Srs sont unanimes à proclamer ses fines réparties.

Bretagne. En 1891, des démarches avaient été entreprises à l'effet d'obtenir cette précieuse relique ainsi que la cloche du château¹³. Résultat négatif : le curé et les paroissiens se disent trop attachés à ces souvenirs. En 1895, après la réception de la brochure : *Une famille bretonne au Canada*, mère Deschamps revenait à la charge en faisant appel à l'appui du comte de Palys. La requête est agréée en partie. L'abbé Aubré, vicaire de l'endroit, explique : « J'ai demandé à la cloche son consentement. Elle m'a répondu : « Je serais heureuse d'aller sonner à Ville-Marie, mais j'appartiens à Médréac qui m'a coulée avec les offrandes des pèlerins. Les Médréaciens tiennent beaucoup à moi et ne veulent nullement me laisser partir ». » Mère Deschamps se plaît à considérer la pierre d'autel – précieuse relique – et attache une singulière importance au fait qu'elle soit parvenue à destination au matin même de ce jour.

Mère générale éprouvera d'autres émotions profondes puisque les orphelins et orphelines, symbolisant les maisons par elle fondées, lui présentent leurs hommages. On rappelle également une scène vécue à Châteauguay, il y a plus d'un demi-siècle, alors qu'un vieillard de l'endroit, M. Duranceau évoquait, au bénéfice de la jeune sœur Deschamps, le souvenir de Mère d'Youville. « Je l'ai vue, comme vous, ma sœur, servir une collation aux enfants dont j'étais moi-même. »

La compagne de noviciat, sœur Saint-Joseph, dernière survivante des fondatrices du couvent de Saint-Boniface, envoie un message particulier ; elle prête même des paroles aux pionnières d'alors, les sœurs Valade, Lagrave et Lafrance.

De Toledo parvient un ciboire ayant servi au premier missionnaire de l'État de l'Ohio, offert autrefois à l'asile Saint Vincent par l'abbé Amédée Rappe, futur évêque de Cleveland. Toledo, la maison où l'on a tant souffert, la maison si

13 Démarches entreprises sous le supérieurat de mère Filiatrault. C'est dans ce château que Christophe Dufrost de Lajemmerais, père de Marguerite, a résidé avant de s'engager dans les troupes.

souvent menacée d'extinction mais qui a survécu grâce à la force d'âme de mère Deschamps ! À cette maison s'est ajouté un hôpital en proie, depuis quelques années, à la rivalité de l'hôpital protestant. L'enthousiasme pour ce dernier connaît une baisse cependant, car la population reconnaît l'excellence des soins dispensés par les sœurs¹⁴. Et afin d'assurer l'excellence de ces soins, mère Deschamps a autorisé la création d'une école d'infirmières, la première école catholique de l'Ohio et aussi la première des écoles d'infirmières fondées par les Sœurs Grises. Il s'agit évidemment d'un début modeste. Les étudiantes n'ont pour amphithéâtre que les marches d'un escalier tandis que les professeurs – les médecins de l'hôpital – en guise de tribune, en utilisent le palier. Parmi ces premières étudiantes, il en est une, sœur Élodie Mailloux qui, à son insu, se prépare à un grand rôle dans le domaine du soin des malades.

Le cours est réparti sur une durée de quelque deux ans. Angela Traher sera embauchée à titre d'infirmière diplômée le 15 octobre 1897, au salaire mensuel de vingt-cinq dollars. La première graduation officielle aura lieu le 28 août 1898¹⁵ et sera suivie de nombre d'autres puisque, lors de la célébration du soixante-quinzième anniversaire, on signalera que trois mille infirmières auront été formées à cette école et seront disséminées un peu partout de par le monde¹⁶.

14 On signale le retour des matelots malades à l'Hôpital Saint Vincent ; retour temporaire sans doute puisque, en 1898, M^{gr} Hortsman, évêque de Cleveland, demandera à son ami W. McKinley, président des États-Unis, de confier aux Srs Gr. le soin de ces matelots dont elles ont eu la charge depuis leur arrivée là-bas.

15 L'une des premières diplômées, Alice Butler, aura perdu la vie accidentellement au début du mois d'août. Elle est « couronnée » *in absentia*.

16 Chron. Hôpital Saint Vincent, 1971.

1897

L'année qui s'ouvre est empreinte d'un caractère de tristesse pour la ville, le diocèse de Montréal ainsi que pour l'Église tout entière puisque le 5 janvier ont lieu les obsèques de M^{gr} Édouard-Charles Fabre, décédé le 30 décembre précédent. « Il est mort l'ami de nos fêtes et de nos œuvres », écrit sœur Fauteux et elle ajoute au journal quotidien – dont s'inspirent les annales communautaires : « Il est mort après avoir exaucé la requête de Mère générale lui demandant de bénir les Sœurs Grises et leur Mère infirme. »

La chère Mère infirme ne s'illusionne pas sur son propre compte, car ses souffrances vont s'intensifiant. Quelques mois de vie lui restent au cours desquels la croix lui sera présentée, la croix qu'elle a saluée chaque matin, selon la prescription du premier règlement des Sœurs Grises. La croix lui a façonné une âme forte et les épreuves qui l'atteignent au soir de son existence permettent à ses filles spirituelles de constater la profondeur de sa foi, la vigueur de son espérance.

Le 2 février, le sans-fil apporte à la Mère la nouvelle du décès de la chère compagne de jadis, sœur Saint-Joseph ; le lendemain, une lettre venue du Grand Nord lui apprend que sœur Émélie Michon était partie pour l'au-delà le 23 octobre précédent. Deux vaillantes missionnaires tombées au champ d'honneur ; la première à Saint-Boniface, sa patrie d'adoption qu'elle n'a jamais voulu quitter¹⁷. Quant à sœur Michon, elle a supporté héroïquement la vie austère du Mackenzie depuis 1867 et repose maintenant à l'ombre de l'humble croix dressée dans le cimetière de Providence.

Là ne se bornent pas les deuils. Sœur Bélanger, supérieure de l'Asile Saint-Jérôme, succombe à la suite d'une pleurésie

17 Sr Saint-Joseph, on s'en souvient, avait refusé de revenir à Montréal, expliquant qu'il lui en avait trop coûté de briser les liens lors de son départ pour la Rivière-Rouge, en 1844.

contractée au cours de ses visites aux pauvres le 17 février et, le même jour, Mère générale apprend le décès de son frère Joseph. Elle n'a pu l'assister dans ses derniers moments mais lui a délégué des sœurs à titre d'infirmières. Le départ de ce frère cadet, dernier survivant de la famille, est interprété par elle comme une annonce de sa fin prochaine. Aussi profite-t-elle de la semaine sainte pour préparer son âme à la grande Rencontre, alors qu'elle se livre aux exercices de la retraite¹⁸.

L'épreuve par excellence qui assombrit les dernières années de mère Deschamps reste sans contredit la question des écoles du Manitoba. L'abolition des octrois a entraîné la fermeture de l'École normale de Saint-Boniface. L'an dernier, le Pensionnat lui-même se transformait en externat et il faut envisager maintenant la cessation de cette dernière œuvre, laquelle passe aux Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie¹⁹. M^{gr} Langevin et les catholiques de là-bas n'ont pas abandonné la lutte. À plusieurs endroits on a réouvert les écoles confessionnelles ; quatre curés se sont constitués maîtres d'école dans leurs villages respectifs ; l'archevêque lui-même contribue au soutien d'une vingtaine d'écoles tandis que quatre autres sont entièrement à sa charge. Les Sœurs Grises persistent à garder ouverts leurs couvents de Saint-François-Xavier, de Sainte-Anne-des-Chênes et de Saint-Norbert²⁰. Elles acceptent même de reprendre l'enseignement à l'école paroissiale de Saint-Vital, enseignement interrompu depuis 1888. Il reste cependant que M^{gr} Langevin réserve les pionnières grises pour une œuvre spécifique : les écoles industrielles des réserves indiennes. « Il s'agit des pauvres et des déshérités de la famille humaine », explique-t-il²¹. Mère

18 Sr Collette, *o.c.*, p. 447.

19 Sr M. Guichon, 1844-1944, p. 17.

20 Les Trappistes établis à Saint-Norbert depuis 1892 secourent ce couvent par le don de denrées.

21 Lettre du 12 mars 1896.

Deschamps ne résiste pas à un tel plaidoyer. Et l'archevêque de Saint-Boniface reçoit, au printemps de 1897, une réponse affirmative. L'acceptation de cette œuvre, dans cette région peu habitée de la Montagne du Tondre²², constitue le chant du cygne de mère Deschamps.

Deux grandes joies lui sont accordées en ses derniers jours : la nomination du chanoine Paul Bruchési au siège épiscopal de Montréal et la visite du délégué de Sa Sainteté Léon XIII, M^{gr} Merry Del Val.

En la personne du chanoine Bruchési les Sœurs Grises reconnaissent un ancien élève²³ et aussi le notaire actuaire de la chère Cause. Le nouvel archevêque, au matin du 26 juin, vient porter l'une de ses premières bénédictions à la vénérée malade. « Soyez le bienvenu, lui dit-elle. Dieu soit loué qui a fait choix de vous. Et elle ajoute avec un sourire : La Cause de notre Vénérable Mère est entre bonnes mains. »

M^{gr} Bruchési est venu présenter ses hommages au Délégué apostolique qui, depuis le 21 juin, a élu domicile à la maison mère des Sœurs Grises. Au matin du 28, le distingué Visiteur se rend au chevet de la Mère générale et unit sa prière à celles des religieuses.

Dans la paix et la confiance d'une âme qui sait en qui elle a cru, mère Deschamps exhale le dernier soupir au matin du 29, alors que le jour vient à peine de naître. Cette éminente sœur grise sera conduite à sa dernière demeure par une foule nombreuse ayant à sa tête l'archevêque élu de Montréal, les évêques Gravel et Clut, de nombreux Sulpiciens, des membres du clergé ainsi que des délégués de toutes les communautés de la ville et des environs. Des amis de toujours et de toutes les classes de la société sont là, attestant en

22 Montagne du Tondre, Touchwood Hills, Lestock, autant d'appellations désignant le même endroit.

23 Alors qu'il était enfant, P.-N. Bruchési avait fait un stage à la salle d'asile Saint-Joseph sous la direction des Sœurs Grises.

quelle estime est tenue la mère vénérée dont on célèbre les mérites. Le cortège se dirige vers la crypte et l'on inhumme la Mère sous la chapelle du Sacré-Cœur, non loin du tombeau de Mère d'Youville. « Pour nous, ce n'est qu'un au revoir, car nous viendrons souvent ici prier pour notre Mère bien-aimée », trace la chroniqueuse.

Les Sœurs Grises ne seront pas les seules à s'incliner sur cette tombe ; à Stanislas Lestang, entré à l'hôpital général en 1838 en qualité de serviteur, incombe la tâche de fermer le cercueil des sœurs. Mère Deschamps lui avait dit un jour : « Vous me rendrez ce service » ? Le vieillard s'y était engagé et s'est acquitté de sa fonction. Au cours de ses visites à la crypte – car il est très pieux – le bon Stanislas ne manque pas de s'agenouiller sur la tombe de celle qu'il tenait en haute estime. Stanislas ne saurait si bien l'exprimer, mais il signerait sans hésitation le message élogieux adressé par M. W. Leclair, p.s.s. aux Sœurs Grises et constituant l'un des hommages les plus complets à l'égard de la femme extraordinaire qu'a été mère Deschamps.

« J'ai connu la révérende mère depuis bien des années et j'ai souvent eu occasion d'apprécier ses qualités supérieures d'esprit et de cœur. Ce qui me plaisait en elle surtout c'était son grand esprit de foi ; la droiture de son esprit, son rare bon sens, sa charité, son jugement si sûr, si juste, la force de son âme dans les tribulations, son habileté dans les affaires les plus épineuses, évitant toujours de froisser un adversaire, le surmontant par la force de la raison plutôt que par l'ironie ; toujours respectueuse de l'autorité ecclésiastique mais ferme comme un rocher dans l'assertion de son droit. C'était une maîtresse femme selon le monde et une religieuse modèle, un des plus beaux types de supérieure que j'ai jamais connu. Elle était fille de la croix et elle en a eu de grandes à porter mais elle était aussi fille de la Providence et elle ne s'est jamais laissé ébranler par l'adversité. C'est une sainte de plus dans le ciel et c'est un modèle qui restera longtemps dans mon esprit

comme une expression de sagesse, de modération, de bonté et de patience²⁴. »

ÉCOLE NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE, LESTOCK, Saskatchewan, 1897

Sœur Marie-Xavier a fait ses preuves dans la fondation de l'hôpital général d'Edmonton ; aussi a-t-on fait choix de sa personne pour aller établir l'école à la Montagne du Tondre. Les sœurs Valade et Saint-Alexandre lui sont adjointes et le groupe des trois quitte Saint-Boniface le 12 juillet pour se rendre à destination. Touchwood Hills fait partie du territoire de la future province de la Saskatchewan ; on estime à 1 749 milles la distance qui sépare le poste de Montréal. Par contre, il ne se trouve qu'à cinquante milles de la mission de Qu'Appelle fondée en 1884.

Le poste, desservi par les Pères Oblats depuis 1891, n'est devenu permanent que cinq ans plus tard. La population est constituée de Métis, de Cris et de Sauteurs et l'école a été tenue par un laïque sous la direction des missionnaires oblates. Le nombre d'élèves est limité à trente et ce n'est qu'en 1906 qu'on pourra augmenter ce nombre de dix. Les élèves sont à la charge du gouvernement.

Les fondatrices effectuent un premier arrêt à Qu'Appelle où l'on voudrait les retenir quelques jours. Peine perdue, les voyageuses veulent atteindre Lestock pour y célébrer, le 16 juillet, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'école étant située en milieu encore païen²⁵, sœur Marie-Xavier a voulu en confier le succès à la Vierge, d'où le nom de Notre-Dame de l'Espérance adopté dès le début.

Dès cinq heures de la matinée, le 15 juillet, les voyageuses reprennent la route, cette fois en compagnie du père Magnan,

24 Lettre du 15 septembre 1897.

25 On y honore le soleil comme une divinité, écrira l'annaliste en 1901.

des sœurs Goulet, Bergeron et Brabant de Qu'Appelle. Deux heures plus tard, elles aperçoivent le clocher de l'école. Ce qui incite l'Oblat à entonner le *Salve Regina*. Le chant demeure un solo, car les sœurs sont trop émues pour faire chœur. Sans doute chacune songe-t-elle qu'il lui revient de fonder la dernière mission acceptée par mère Deschamps et que plus d'un obstacle en compromet le succès.

Les sœurs s'étonnent toutefois d'apercevoir leur installation. Il s'agit d'une bâtisse de pierre, assez spacieuse et suffisamment éclairée, voisinant l'ancienne école, laquelle sert de chapelle pour la réserve. Vingt-sept élèves sont là, un peu guindés, intimidés à la vue de l'uniforme gris qu'ils aperçoivent pour la première fois. Les enfants des bois ne tarderont pas cependant à enregistrer de rapides progrès, puisque, en 1898, lors de la visite de mère Filiatrault, ils l'accueillent avec un chant de bienvenue en français. « La tâche a été très rude pour les sœurs, écrit la secrétaire de la Mère générale, mais avec de la patience et l'aide du Ciel, en un temps relativement court, elles ont fait de ces enfants insubordonnés la plus charmante famille indienne qu'on puisse désirer²⁶ ».

Le succès a surtaxé les forces de sœur Marie-Xavier. Elle doit quitter son champ d'action un an après y être arrivée et trois mois plus tard, le 18 octobre 1898, elle décède à l'hôpital Sainte-Croix de Calgary.

Sœur Victoire Thiffault prend la relève et le bien continue de s'opérer à la Montagne du Tondre, « où il n'y a pas plus de montagne qu'il n'y a de lac à la mission du Lac La Selle », remarque la secrétaire de mère Filiatrault²⁷.

S'il n'y a pas de montagne, il y a pourtant des difficultés. Les sœurs Valade et Prono devront coucher à la belle étoile certain soir de décembre, arrêtées à mi-chemin entre Qu'Appelle et Lestock par une tempête épouvantable. Le maître

26 Sr Boulanger, lettre du 28 juin 1898.

27 Montagne et lac existent mais non à proximité de ces deux écoles.

d'école supplanté par les sœurs répand sur leur compte les calomnies les plus étranges afin de les perdre en l'estime des Indiens, ce qui n'est pas de nature à disposer en leur faveur l'agent de l'école, personnage déjà hostile. Mais ce dernier en sera quitte pour ses frais car lors de sa visite, il sera littéralement conquis par la bonne tenue et les progrès réels des élèves. Bien plus, il félicite les sœurs en leur disant : « Vous faites du bien ici, j'en suis content et vous promets de faire tout en mon pouvoir pour vous aider²⁸. »

À Lestock tout comme en d'autres endroits où œuvrent les Sœurs Grises, on enregistrera la conversion de certains « maîtres-sorciers » ou encore de bonnes vieilles païennes dont l'une dira, avec combien de justesse : « Si le bon Dieu que la sœur dit tant aimer n'était pas bon, il n'aurait pas mis dans son cœur autant de charité pour les pauvres Indiens²⁹. »

Les missionnaires en effet ne se bornent pas à instruire la génération montante, elles visitent les pauvres, les démunis et lorsque, en 1918, la grippe espagnole opère ses ravages, les Sœurs Grises accourent au chevet des malades, si bien qu'un jour, toutes seront atteintes de la contagion, toutes sauf une qui leur dispensera les soins ainsi qu'à quarante-sept élèves alités³⁰.

L'école devient si populaire qu'il faut non seulement l'agrandir mais la remplacer. L'édifice est inauguré le 17 juin 1931 ; il comporte un corps de logis à quatre étages, tandis que chaque aile en compte trois. On pourra y accueillir cent dix élèves, ce qui en soi constitue un éloquent hommage à l'endroit des institutrices puisque les autorités gouvernementales avaient d'abord limité à trente le nombre d'élèves.

Douze jours après l'inauguration de l'école neuve, soit le 29 juin, le feu rase lavoire, boulangerie, boutique, garage et

28 Ann. 1898-1901, p. 98-99.

29 Sr Valade à Mère générale, 21 mai 1899.

30 Ann. 1917-18, p. 867-868.

ancienne école, mais l'on parvient à sauver le nouvel édifice. Les autorités communautaires ayant accepté la direction du Sanatorium Saint-Vital pour tuberculeux, on doit à regret retirer les sœurs de Lestock afin de les appliquer à la nouvelle œuvre. En avril de 1932, elles quittent la Montagne du Ton dre où elles sont remplacées par les religieuses Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée.

Trente-cinq ans de labeur auront procuré aux ouvrières grises la consolation d'avoir opéré œuvre durable à Lestock. « Nos élèves font notre consolation. Nous avons la satisfaction de constater la persévérance de ceux qui ont été baptisés. » Et, chose encore plus rare, les anciens font preuve de reconnaissance. L'un d'eux dont la vie est une réussite rendra ainsi témoignage à sœur Marie-Xavier : « Si je suis heureux aujourd'hui, c'est à ses bons conseils que je le dois. » Cet élève, on le devine, proclame tout haut ce que tant d'autres pensent tout bas.

1898

Le Chapitre général du 14 août 1897 confiait à mère Praxède Filiatrault le gouvernement de l'Institut en lui adjoignant, à titre d'assistantes, les sœurs Mathilde Hamel, Elizabeth Ward, Marie-Louise Painchaud alors que sœur Élisabeth Roy assumait la responsabilité de maîtresse des novices. Depuis les premières années de la congrégation, on donne suite à la coutume d'élire d'autres conseillères afin de constituer le nombre de douze, stipulé aux Lettres patentes de 1753³¹. Cette fois cependant, cinq parmi ces conseillères deviendront supérieures vicaires, en vertu de la décision entérinée par le Chapitre de diviser les diverses œuvres en provinces canoniques³².

31 Art. 9, Lettres patentes signées par Louis XV le 3 juin 1753.

32 Ces provinces canoniques n'auront pas nécessairement les limites des provinces civiles.

Sœur Perrin s'est vu confier la province Ville-Marie constituée des œuvres de Montréal et réside à la maison mère ; à sœur Stubinger incombent les œuvres situées en dehors de la ville ; elle résidera à Châteauguay. Sœur Reid a pour partage les missions américaines avec résidence à l'orphelinat de Salem. Sœur Dionne remplace sœur Hamel dont les douze maisons relèvent des provinces civiles du Manitoba et de la Saskatchewan, tandis qu'il s'en trouve deux aux États-Unis. Quant à la province Saint-Albert, la supérieure provinciale en est sœur Letellier qui a juridiction sur les missions de l'Alberta, du nord de la Saskatchewan et des couvents lointains des Territoires.

Les statistiques établissent qu'au 1^{er} août 1897, l'Institut compte 553 religieuses, 100 novices et postulantes avec, en plus, 75 Petites Sœurs Auxiliaires et 43 prétendantes qui se destinent au même rôle. Si l'on constate que le recrutement accuse un progrès réel, il n'en reste pas moins vrai que la phtisie poursuit son œuvre néfaste et décime les rangs. Ce qui incite les Sœurs Grises à s'adresser à saint Joseph à qui l'on fait des promesses solennelles « s'il accorde l'amélioration des santés³³ ». Malgré la crise des écoles manitobaines, les causes revendiquant la coopération des Sœurs Grises vont se multipliant. Mère Filiatrault a été formée à bonne école, elle demeure à l'écoute des besoins de son temps. Ainsi en janvier 1898, elle a décelé que l'heure était venue de donner suite au projet de fonder une école d'infirmières relevant de l'hôpital Notre-Dame. On en confère avec les médecins de l'institution depuis l'an dernier et tous sont d'accord à en reconnaître la nécessité. Une expérience récente prouve d'ailleurs qu'on

33 La dévotion à saint Joseph remonte au tout début de l'histoire des Sœurs Grises. Mère d'Youville considérait en lui l'ouvrier humble et fidèle gagnant du travail de ses mains la subsistance de Jésus. Elle a voulu qu'une peinture représentât Joseph à son établi d'ouvrier afin de rappeler à ses sœurs leur rôle de pourvoyeuses des pauvres.

accuse déjà quelque retard. L'hôpital Saint-Camille, rattaché en partie à l'hôpital Notre-Dame depuis 1894³⁴, se voit couper les subsides. De sorte que les religieuses en ont été retirées. On ne conserve qu'une organisation *ad hoc* en cas d'épidémie. Le D^r Laberge prenait charge de la nouvelle administration et s'entourait des infirmières diplômées de Victoria pour distribuer les soins³⁵. Le message était facile à saisir et il a été compris par la Mère générale. L'hôpital Notre-Dame est cher à plus d'une Sœur Grise et sœur Perrin qui s'y est dévouée si longtemps ne le perd pas de vue puisqu'il demeure dans la circonscription dont elle a la charge. Or voici que le samedi 29 janvier, vers les dix heures de la matinée, le feu se déclare dans la salle de clinique. Heureusement un interne donne l'alarme et en un instant pompiers et volontaires maîtrisent l'élément destructeur, lequel s'était attaqué à la salle d'opération. « Le personnel a conservé en cette circonstance, contrairement à ce qu'en a dit la presse, tout le calme requis afin de prévenir la panique et maintenir l'ordre », inscrit l'annaliste³⁶.

À l'hôpital Notre-Dame, on apprécie la collaboration des Sœurs Grises puisque, grâce à la générosité de messieurs les administrateurs, l'infirmière sœur Grandin est gratifiée d'un voyage à Saint-Albert où son vieil oncle, M^{gr} Grandin, achève sa méritante carrière. Il a vu partir successivement ses collègues dans l'épiscopat, les Bourget, Faraud, Taché et Fabre³⁷. M^{gr} Grandin n'est âgé que de soixante-neuf ans, mais les labeurs apostoliques – dans le coin le plus démuné du monde : les Territoires – ont eu raison de ses forces. L'an dernier, un coadjuteur lui était accordé en la personne de M^{gr} Émile

34 Cet hôpital était réparti en deux sections dont l'autre était sous la responsabilité de l'hôpital général anglais.

35 *Circ. mens.* 1895-98, p. 115-117.

36 *Ibid.*, p. 565.

37 Et l'on enregistra, en cette année 1898, le décès du cardinal Taschereau, le 12 avril, et de M^{gr} Laflèche, le 14 juillet suivant.

Legal, sacré le 17 juin. Revoir sa nièce, s'entretenir avec elle du doux pays de France constituera l'une de ses dernières joies, joie qui se prolongera quatre mois durant.

Sœur Grandin ne sera pas la seule à se rendre dans l'Ouest canadien car de sérieux problèmes y appellent la Mère générale, notamment à Saint-Boniface où il est question de donner plus d'extension à certaine œuvre. Mère Filiatrault, de concert avec son conseil, décide avant son départ de faire ériger, le long de la rue Saint-Mathieu, l'aile insérée au plan primitif de la maison. L'aile mesurera 180 pieds sur 60 et comptera cinq étages ; elle sera exclusivement réservée aux orphelins des deux sexes. L'architecte Venne en dresse les plans et les entrepreneurs Martineau, Prénoveau, Pauzé et fils en commencent les travaux le 4 mai, mercredi, jour dédié à saint Joseph.

Mère générale n'assistera pas à l'inauguration de ces travaux puisqu'elle part pour l'Ouest le 21 avril, en compagnie de sœur Boulanger qui a pour mission de rédiger le journal de route. Ce qui ne dispense pas mère Filiatrault de donner elle-même signe de vie de temps à autre. Et c'est elle qui avouera avoir quitté Montréal en proie à une grave inquiétude « au sujet des missions des États-Unis à cause de la guerre hispano-américaine³⁸ ». On lui avait écrit de Boston : « Cet événement jette le deuil dans les familles. Les écoles, manufactures et commerces de Lawrence ont été fermés afin de donner à tous la liberté d'assister au départ d'un régiment partant pour Cuba. Deux autres régiments partaient de Salem la semaine dernière. » La Mère a rencontré, près d'Edmonton, quatre religieuses de la Providence en route vers leur nouvelle mission de Rivière-à-la-Paix et elles l'ont rassurée quant au sort des Sœurs Grises missionnant aux États-Unis.

L'itinéraire de mère Filiatrault l'a conduite successivement à Saint-Boniface, Calgary, Saint-Albert et Edmonton et enfin

38 Lettre du 26 mai 1898.

au lointain Lac La Biche fondé en 1862 et qui n'a jamais reçu la visite d'une supérieure générale. Elle ne peut, hélas, atteindre l'Île-à-la-Crosse où sa présence est pourtant désirée³⁹. L'épreuve ne relâche pas son emprise sur cette pauvre mission. « Le feu rasait l'étable, le 14 décembre dernier ; huit animaux ont péri dans les flammes ; on a pu toutefois en retirer quatre avant que le feu leur eût fait subir trop de dommage », écrivait sœur Lajoie. Et, plus récemment, le 12 janvier, elle faisait état de l'empressement des bonnes gens de là-bas à construire une étable provisoire. « Afin de leur témoigner notre reconnaissance, nous leur avons fait servir un copieux souper où la viande échappée aux flammes figurait comme mets principal. » L'humble couvent est devenu, à la suite d'une décision gouvernementale, une « *boarding school* », ajoute sœur Lajoie.

« Ces chères missionnaires, lorsque je songe aux sacrifices qu'elles acceptent si généreusement, je serais tentée de baiser la trace de leurs pas », confiait Mère générale au moment de son départ. Il lui est pénible de ne pouvoir se rendre au Grand Nord, vers les exilées de là-bas qui, en décembre, ignoraient encore le nom de la nouvelle Mère générale !

L'ÉCOLE D'INFIRMIÈRES, Hôpital Notre-Dame, Montréal, 1898

Depuis dix-huit ans qu'il existe, l'hôpital Notre-Dame a grandi à pas de géant. Il hospitalise maintenant vingt-deux malades en chambres privées et cent treize dans les salles. On enregistre une présence quotidienne de quatre-vingt-onze patients et, au cours des années 1891-1892, les statistiques révèlent que 132 999 malades y ont été traités.

39 Sr Letellier, prov., visitera cette mission au cours du même été.

Les administrateurs, secondés par les dames patronnesses, s'emploient à éteindre la dette de 25 000 \$ contractée lors des agrandissements tandis que les membres du Bureau médical veillent à l'excellence des soins prodigués.

Trois écoles existent au Canada pour étudiantes infirmières de langue anglaise⁴⁰ ; on juge l'heure venue d'offrir le même avantage aux candidates de langue française.

Mère Filiatrault comprend « que le bien s'opère au prix de sacrifices ». C'est pourquoi elle a encouragé onze de ses religieuses à se soumettre à un rigoureux programme d'études afin de décrocher le diplôme d'infirmière⁴¹. Sœur Élodie Mailloux qui, dès l'année 1897, faisait partie du premier groupe d'étudiantes à l'École de l'Hôpital Saint Vincent de Toledo, Ohio, en a été rappelée au cours du mois d'août, sa santé accusant une baisse⁴². Il reste que sœur Mailloux possède déjà une expérience notable et manifeste d'ailleurs des dispositions extraordinaires pour le soin des malades. Gratifiée d'une vaste culture, d'une exquise douceur alliée à une grande fermeté, la jeune Sœur Grise possède en plus le physique de l'emploi. Elle a le type de la grande dame et les familiers de l'hôpital l'appellent, très probablement à son insu, la Marquise. Or, la Marquise demeure une humble religieuse, compétente et dévouée qu'aucune difficulté ne rebute et qui, tout en étant compréhensive, ne tolérera pas la médiocrité chez ses étudiantes. Elle saura leur imposer le respect de leur profession et surtout le respect des malades qu'elles sont appelées à servir.

Le vendredi 15 janvier 1898, à trois heures de l'après-midi, le D^r Charles Hébert donnait le premier cours aux onze sœurs étudiantes dont neuf sont destinées à constituer par

40 Angers, A. F., *École d'infirmières de l'Hôpital Notre-Dame*, p. 27-28.

41 Circ. mens. 1898-1901, p. 178-179.

42 Circ. mens. 1895-1898, p. 465. Il y a lieu de croire que sr Mailloux n'aura pas terminé son cours à Toledo. M^{lle} Angela Traher est considérée comme la première graduée de cette école.

la suite les cadres de l'école lorsque s'y présenteront les candidates.

La première graduation a lieu le 12 juin 1899 et même si sœur Mailloux figure parmi ce groupe, elle est reconnue comme fondatrice et première directrice de l'école. L'expérience des religieuses appliquées au soin des malades a écourté en leur faveur la durée du cours dont le cycle normal sera d'une durée de trois ans.

Or, le recrutement des élèves ne s'avère pas un succès ; ce n'est que le 1^{er} octobre suivant qu'on enregistre une entrée ; six émules suivent bientôt mais toutes quittent l'école après un séjour plus ou moins bref. La carrière de garde-malade n'a pas encore acquis de prestige ; on la considère comme un métier plus ou moins désirable et les candidates rencontrant les exigences requises en fait d'instruction sont précisément en mesure de mener une existence facile au foyer paternel. De sorte qu'à la seconde graduation, ce sera un autre groupe de onze Sœurs Grises qui recevront leur diplôme⁴³. Il reste que la huitième séculière à s'enrôler à l'École Notre-Dame, en 1900, persévéra jusqu'à la fin. Après trois mois de probation, elle reçoit cinq dollars par mois pour dépenses personnelles, la formation reçue étant considérée comme salaire équitable⁴⁴.

On est si heureux de la persévérance de M^{lle} Hélène Routh qu'on tient à donner un caractère de grandeur au jour de sa graduation. Une assemblée groupe, le 23 octobre 1903, M^{gr} Racicot, M. R. Labelle, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, messieurs les médecins et leurs épouses ainsi que les Dames patronnesses et enfin sœur Mailloux elle-même devenue assistante générale des Sœurs Grises depuis l'année précédente⁴⁵.

43 Circ. mens. 1902-03, p. 126.

44 Angers, A. F.- *o.c.*, p. 34. À moins d'indications contraires, les détails concernant l'école sont extraits de ce volume.

45 Éluë le 6 octobre 1902, elle est remplacée à l'école par sr M.-A. Duckett.

Le D^r E.-P. Benoît prononce un discours hautement apprécié et reproduit intégralement aux annales communautaires⁴⁶. L'éloquent conférencier, après avoir établi que l'hôpital Notre-Dame offre « une organisation médicale qui peut rivaliser avec n'importe quelle institution du même genre », souligne que cet hôpital est né « de l'harmonieuse union de la charité mondaine et de l'apostolat religieux ; du dévouement civique et de la bienveillance ecclésiastique ; et s'il est devenu un succès c'est qu'il a pu compter sur l'appui moral de protecteurs puissants, sur le dévouement de gentilshommes et de femmes du monde, sur l'entier concours de religieuses qui n'en étaient pas à leurs premières armes ». L'orateur insistera sur le mérite de ces religieuses. « Ce qui a donné à notre institution une si grande stabilité, c'est d'avoir pu compter sur l'industrielle volonté, sur l'intelligente initiative et sur cet admirable sens du devoir caractérisant les filles de Mère d'Youville. [...] Lorsque je les regarde œuvrer, je crois lire sur leur figure la calme détermination de nos ancêtres. »

Le D^r Benoît avouera à la diplômée s'adresser à elle après avoir pris le chemin des écoliers, mais il sait qu'elle-même a apprécié le mérite de ses professeurs. Il la félicite de son choix et lui prédit que « la sœur de charité mondaine, en robe bleue et bonnet blanc, saura faire honneur à la carrière par elle choisie ».

Décidément, les Sœurs Grises sont à l'honneur puisque le D^r E.-P. Lachapelle, directeur médical, fait ensuite lecture du rapport annuel où l'on signale que sœur Weekes, diplômée de l'École Notre-Dame en 1902, vient d'être nommée professeur d'hygiène et de soin des malades par le gouvernement du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest⁴⁷.

46 Circ. mens. 1902-03, p. 736-742.

47 *Ibid.*, p. 743.

S'il a fallu à l'École d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame attendre cinq ans après sa fondation pour remettre un diplôme à une première infirmière laïque, il n'en ira pas ainsi par la suite puisque, dès 1904, on est en proie à une crise de logement pour les étudiantes. Et c'est le Fourneau économique ouvert en 1895, sur la rue du Champ-de-Mars, qui sera mis à contribution ; on en louera les deux étages supérieurs comme première résidence des gardes-malades.

L'école continuera de progresser sous la direction de sœur Duckett à qui revient le mérite d'avoir écrit, en 1905, le premier manuel d'études en français à l'usage des étudiantes. Aux sœurs Duckett et Fafard revient également le mérite d'avoir organisé l'enseignement supérieur, lequel atteindra, en 1922, l'affiliation à l'Université de Montréal ; c'est également à leur initiative que sera fondée la revue professionnelle ayant pour titre : *La Veilleuse*. À cette époque, l'École d'infirmières sera transportée dans un magnifique édifice, érigé en 1924 sur la rue Sherbrooke.

Au cours des années qui suivront, l'école se montrera digne de ses débuts. Sous la direction d'une Sœur Grise, aidée de quelques assistantes, on s'efforcera de maintenir le niveau d'enseignement à un degré vraiment supérieur et les infirmières qui y auront été formées feront honneur à leur *Alma Mater*. Nombre de Sœurs Grises l'ont quittée pour aller ouvrir ailleurs – au Canada comme aux États-Unis – des écoles similaires. La liste serait longue des infirmières laïques qui se sont signalées au service de l'humanité et se sont même illustrées outre-mer lors des deux guerres mondiales.

HOSPICE TACHÉ, SAINT-BONIFACE, Manitoba, 1898

L'une des raisons revendiquant la présence de la Mère générale à Saint-Boniface, consiste à réadapter l'œuvre du pensionnat ou Académie Taché. L'institution, comme on le sait, date de 1883 et M^{gr} Taché en avait été lui-même l'architecte. Il en avait

fait un succès. Des élèves des régions environnantes et même des États-Unis y ont poursuivi des études poussées jusqu'à ce que la loi Greenway rende impossible la continuation de l'œuvre. Dès l'année 1893, on en avait fait un externat dont les étudiantes, l'année suivante, avaient été réunies aux élèves du couvent des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie. Ce qui incitait la Mère provinciale à utiliser l'édifice à d'autres fins.

Les orphelines y étaient transportées et l'on y ouvrait une crèche en mars 1896⁴⁸. La vieille maison provinciale, on le sait, malgré son exigüité, avait abrité les diverses œuvres jusqu'à la création de l'hôpital en 1871 et du pensionnat lui-même en 1883. Une certaine annexe avait hébergé les orphelins dans ce qu'on appelait alors la maison jaune.

Précisément en cette année 1898, il est question d'utiliser ce que fut le pensionnat pour y grouper les œuvres diverses. Mère Filiatrault, au cours de la visite, constate en effet qu'il y a lieu d'augmenter la population de l'ancien pensionnat, lequel sera connu désormais sous le nom d'Hospice Taché afin de perpétuer le souvenir de l'inlassable bienfaiteur.

De concert avec le conseil provincial, la Mère générale accorde toutes les permissions nécessaires afin de loger désormais à l'hospice les orphelins ainsi que les personnes âgées et, dès septembre, on ouvrira un jardin d'enfance pour les petits garçons⁴⁹. La décision est si agréable à tous les concernés que l'on décide de célébrer l'événement au moyen d'un superbe pique-nique au parterre et Mère générale, ainsi que la provinciale, sœur Dionne, considèrent comme un honneur d'assumer le service de table. La secrétaire commente, pour sa part : « Ce n'est pas en devenant un asile de la charité que l'ancien pensionnat perdra du prix⁵⁰. » Elle ajoutera, en septembre suivant :

48 Circ. mens. 1895-98, p. 190.

49 Sr Guichon, *o.c.*, p. 18. La Crèche fermera ses portes en 1904 en faveur des Sœurs de la Miséricorde ; quant au jardin d'enfance, il fermera en 1907.

50 Sr Boulanger à m.m., 31 juillet 1898.

« C'est le 9 de ce mois que nous ouvrirons bien grandes nos portes aux déshérités de la nature et de la fortune : orphelins, vieillards, enfants au berceau sont tous accueillis avec joie. »

S'il avait été donné à la secrétaire d'entrevoir les développements futurs, comme elle s'en serait réjouie ! En 1905, on est dans l'obligation d'agrandir l'hospice et cette fois ce sera Mère provinciale Despins qui dirigera le chantier et c'est sous son administration que s'y transportera la maison provinciale, en 1911, tandis que la vieille maison sera destinée désormais à hospitaliser la population vieillissante.

Le 15 juin 1922, le feu éclate au grenier de l'hospice. Un cri d'alarme éveille sœurs et enfants, mais fort heureusement, la brigade des pompiers maîtrise l'élément destructeur⁵¹.

Les Sœurs Grises ne se rebutent pas et elles effectuent les réparations nécessaires de sorte que, en 1923, devant l'affluence des demandes d'admission, la communauté consentira à quitter la vaste demeure au bénéfice des vieillards incurables tandis que les sœurs réintégreront la maison de 1846.

À l'époque du centenaire, en 1944, l'Hospice Taché hospitalisera sous son toit 412 pensionnaires : vieillards, infirmes, paralytiques, tant catholiques que protestants et représentant neuf nationalités différentes. On y aura aménagé également un département pour prêtres âgés. Quarante Sœurs Grises secondées par cent employés assumeront le service de cet établissement youvillien destiné à secourir toutes les misères humaines⁵².

51 Circ. mens. 1922-1923, p. 171-172.

52 L'œuvre ira grandissant ; il suffit pour s'en convaincre de constater les dimensions imposantes de l'ancien hospice devenu au cours de la décennie 70 le magnifique Centre hospitalier Taché inc.

COUVENT DU LAC LA BICHE TRANSPORTÉ AU LAC LA SELLE, Alberta, 1898

L'École Notre-Dame-des-Victoires, établie au Lac La Biche en 1862, a connu sa large part de difficultés et de misères de toutes sortes. On se souvient que lors de l'insurrection riel-liste, en 1885, les sœurs avaient dû quitter leur couvent pour aller séjourner sur une île durant trois semaines. De plus le ravitaillement atteignait non sans difficulté l'institution lointaine de sorte que, la chasse ou la pêche faisant défaut, toute la maisonnée en était réduite à expérimenter les jeûnes prolongés affectant les missions nordiques.

M^{gr} Grandin, déplorant les difficultés incessantes auxquelles cette œuvre est en proie, suggérait à mère Filiatrault de transporter le couvent à Saddle Lake. C'est pourquoi la Mère générale se fait un devoir d'atteindre ce lointain poste dès son arrivée dans l'Ouest, c'est-à-dire en mai. Elle n'ignore pas que ses missionnaires se sont attachées à ce coin de terre. Elle le dit elle-même : « Il est pénible de quitter ces lieux, où durant trente-six ans, bon nombre de nos sœurs se sont sacrifiées et immolées ; de laisser ces murs témoins discrets de tant d'abnégation⁵³. » C'est pourquoi elle a voulu apporter à ses religieuses le réconfort de sa présence, car le « grand dérangement » s'opérera au cours de l'été. La Mère générale encourage ses filles à l'acceptation du sacrifice parce que, dit-elle, « cette translation tournera à la plus grande gloire de Dieu. En nous établissant au centre même de la Réserve, nous pourrons procurer l'instruction chrétienne à un plus grand nombre d'enfants. »

Sœur Saint-Placide est nommée supérieure du futur établissement et ses compagnes quittent leur coin de terre le 22 juillet suivant, à destination de ce qui s'appellera désormais l'Hospice Saint-Joseph.

53 Lettre de mère Filiatrault, 26 mai 1898.

Les prévisions de M^{gr} Grandin et de mère Filiatrault ne tardent pas à se réaliser, car les habitants de la réserve se montrent heureux « d'avoir des Sœurs » et l'agent du gouvernement, M. Gible, fera de grands éloges au sujet de l'enseignement dispensé par les religieuses dès sa première visite officielle.

Les sœurs elles-mêmes ne tarderont pas à dire : « Les consolations surnaturelles que nous donnent ces petites âmes toutes fraîches, toutes neuves, si ouvertes aux enseignements de la foi, nous dédommagent amplement du sacrifice qu'il nous a fallu faire en échangeant notre chère mission de La Biche pour cette nouvelle demeure⁵⁴. »

Tout n'est pas rose pourtant au Lac La Selle : la gelée et des insectes inconnus détruisent la récolte dès l'année 1900⁵⁵. Les chroniques de la maison signaleront, à maintes reprises, que la récolte laisse à désirer à cause des pluies torrentielles, des vers et des souris. Inscrivons de plus les épidémies qui s'attaquent aux élèves si vulnérables, de sorte que les institutrices doivent se transformer en infirmières.

On a beau résider sur la rive d'un grand lac, on inscrit en 1912 qu'il n'y a pas encore d'eau à l'Hospice Saint-Joseph, de sorte qu'on décide de creuser un puits ; on a atteint 200 pieds de profondeur et « il n'y a pas encore beaucoup d'espoir⁵⁶ ». Ce n'est qu'en 1916 qu'on bénéficie « de notre sœur, l'Eau ». Cette eau tombera en abondance, accompagnée de grêle, de vent, d'éclairs au cours de l'ouragan de juillet de la même année, détruisant les récoltes et brisant 144 carreaux aux fenêtres de la maison.

À la vue de ce désastre, à l'exemple de leur Vénérable Mère, les sœurs récitent ensemble le *Magnificat*. Pour être fidèles à l'histoire, elles auraient dû réciter le *Te Deum*...

54 Ann. 1898-1901, p. 117-118.

55 *Ibid.*, p. 157.

56 Ann. 1911-1912, p. 372.

L'ère des épreuves ne se terminera pas là puisque l'influenza de 1918 et la faim feront de nombreuses victimes. Sœur Nantel, l'infirmière ambulante, parcourra la réserve en tous sens durant trois semaines et se rendra même à Saint-Paul où les Sœurs de l'Assomption, en proie à l'épidémie, feront appel à ses services⁵⁷.

Deux Sœurs Grises, les sœurs Saint-Brynolf et Céлина tomberont victimes de leur dévouement.

En 1928, c'est le feu qui rase l'écurie. On échappe de justesse à la destruction entière de la mission. Mais la misère extrême est de nouveau le partage des sœurs et de leurs protégés. Cette fois cependant, elles constatent qu'elles n'ont pas semé en vain puisque ce sont les Indiens, dont plusieurs anciens élèves, qui leur portent secours. Plusieurs arrivent à cheval d'une distance de douze milles pour offrir leurs services. « J'ai été touchée de leur sympathie, écrit la supérieure. Mes compagnes sont admirables de confiance et de résignation, elles m'édifient beaucoup⁵⁸. » Trois ans plus tard, en 1931, l'œuvre sera transplantée de nouveau, cette fois à Saint-Paul, Alberta, où les Sœurs Grises poursuivront leur rôle de grandes civilisatrices à l'École résidentielle de Blue Quills.

L'ÉCOLE SAINT-ANTOINE, PORTAGE-DU-RAT, KENORA, Ontario, 1898

À son retour du Lac La Biche, Mère générale s'arrête de nouveau à Saint-Boniface afin de conférer avec les religieuses de la province, au sujet de la création d'une autre mission. M^{gr} Langevin présentait une requête à la supérieure, le 3 février 1898, à l'effet d'obtenir des missionnaires pour le Portage-du-Rat, lequel deviendra plus tard Kenora, situé à la source

57 Doss. sr Nantel.

58 Ann. 1928-1929, p. 207.

de la rivière Winnipeg. Les Sauteurs y habitent et, lors d'une visite de M^{gr} Taché en 1845, ils refusaient de le recevoir.

L'an dernier, en 1897, le père P. H. Cahill, Oblat, en venait à la détermination d'y fonder une école⁵⁹. Il y louait la maison de Charles Laverdière et engageait d'anciens élèves de l'École indienne de Saint-Boniface à titre de professeurs. Là ne se bornaient pas ses ambitions puisqu'il obtenait l'aide gouvernementale afin de construire une école d'une capacité de 50 élèves. Durant les quatorze premiers mois d'enseignement, cinq professeurs ont dû se succéder, tant il n'était pas facile de dresser ces enfants des bois.

M^{gr} Langevin, de même que le père Cahill, reconnaissait alors qu'il fallait recourir à l'aide des Sœurs Grises. Il expliquait à la Mère générale : « Il y a près de 3 000 païens que nous espérons convertir au moyen de leurs enfants destinés à être les apôtres de leur race. » Il louait le site de l'école, « sur les bords du magnifique lac des Bois, à cent trente-deux milles de Winnipeg », et il ajoutait : « Les dignes filles de la Vénérable Mère d'Youville ont élevé sur les bords de la Rivière-Rouge un monument bien autrement durable que le marbre et l'airain. Je vous offre cette école-pensionnat comme preuve de ma confiance et pour reconnaître les inappréciables services que votre communauté a rendus à notre jeune pays depuis plus de cinquante ans⁶⁰. »

Un tel plaidoyer n'allait pas rester sans réponse et Mère Filiatrault encourageait sœur Dionne, provinciale, à désigner les fondatrices : sœur Duffin, supérieure, sœur Sainte-Lucie, professe de Saint-Boniface et sœur Marie, auxiliaire. Toutes trois quittent la maison vicariale le 2 novembre 1898, en compagnie de Mère provinciale qui veut être témoin de l'accueil qu'on réserve aux Sœurs Grises. Les Pères Oblats ne dissimulent pas leur joie et les élèves en font autant. Les sœurs

59 Sr Guichon, *o.c.*, p. 59-60.

60 Orphelinat de Winnipeg, hist. doc. 5.

s'étonnent de l'accueil sympathique de ces derniers mais elles n'auront pas pour autant la tâche facile. Le froid rigoureux pénètre à l'aise dans l'édifice, le régime alimentaire laisse à désirer et l'on déplore en outre le manque d'aides domestiques. Les fondatrices ne sont pas surprises de trouver l'eau gelée dans l'unique baril approvisionnant la maison⁶¹. Au Grand Nord, ne déplore-t-on pas de ne pouvoir écrire parce que l'encre s'est solidifiée ? Sœur Duffin ne fait pas état de ces misères, elle s'attarde plutôt à décrire le site magnifique et parle des jolies îles parsemées sur le grand lac La Pluie.

La présence des sœurs ne tardera pas à opérer chez les élèves les transformations observées dans d'autres postes. Dès le printemps de 1899, les petits Sauteurs chantent la messe avec une virtuosité qui charme les parents. Et, ainsi qu'on l'avait espéré, les élèves s'avèrent d'excellents publicitaires. Bientôt, ce sont les adultes qui d'eux-mêmes font appel aux sœurs. Une pauvre femme souffrant de consommation demandait d'être transportée au couvent. Malheureusement lorsque son mari l'a retirée du canot où elle était étendue, on ne peut la transporter plus loin. Sœur Duffin accourt mais ne peut faire davantage que de recommander son âme à Dieu⁶².

On aura plus de succès avec la fillette du D^r Moksgabaw, « surnommé premier diable de la réserve, qui permet à Catherine, l'une de ses deux filles, de venir demeurer avec les femmes de la prière. Victoire, la cadette subit bientôt l'influence de son aînée et, prise d'une hémorragie, demande à son père : « Va chercher le missionnaire, je veux être baptisée tout comme Catherine. » Et c'est le fameux magicien qui accourra à la mission solliciter le baptême pour sa petite⁶³. »

On parvient, vers l'année 1908, à enrayer complètement les désertions et l'école enregistre la présence de 78 élèves.

61 *Ibid.*, p. 60-61.

62 Sr Duffin à m.m., 12 juillet 1899.

63 Ann. 1902-03, p. 50-51.

L'augmentation du nombre d'étudiants ne connaîtra pas de baisse jusqu'à ce que malheureusement, en 1930, les Sœurs Grises doivent quitter Kenora après trente-deux ans de travail, leurs services étant requis pour la fondation du Sanatorium Saint-Vital pour les tuberculeux. Et l'on sait combien cette maladie s'attaque aux Indiens.

Les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie et de la Providence, à la demande des Pères Oblats, organisent en secret la cérémonie d'adieu. Après un chant de circonstance, un enfant des bois lit aux partantes une adresse qui fait couler bien des larmes puisque l'élève dit : « Merci pour votre inlassable zèle et votre entier dévouement. Vous nous avez appris à connaître Dieu et nous essaierons de nous montrer dignes de l'enseignement reçu. Nous savons que vous ne nous oublierez pas et soyez assurées que, de notre côté, nous nous rappellerons toujours nos dévouées Sœurs Grises de Kenora⁶⁴. »

64 Ann. 1930-31, p. 344-346.

Chapitre huitième

1899-1902

UN AN S'EST À PEINE ÉCOULÉ depuis la réélection de mère Filiatrault au gouvernement de l'Institut que déjà elle a fondé deux nouvelles œuvres, tandis que l'École de La Biche s'est installée au Lac La Selle et que s'est transformée ce qui s'appelait jadis l'Académie Taché. En voilà beaucoup, si l'on considère que la sage résolution adoptée aux fins de ne plus accepter d'œuvres nouvelles a encore sa raison d'être.

Le nombre de religieuses au début de janvier 1899 s'élève à 582, ce qui représente une augmentation de vingt membres, mais on a enregistré treize décès au cours de l'an dernier. De plus l'infirmierie héberge quatorze malades et de vaillantes ouvrières, usées par l'âge ou atteintes de la tuberculose, doivent cesser leur participation au travail commun.

La Mère générale qui, le 5 janvier, escorte M^{gr} J. Shanley, évêque du Dakota, visitant l'institution pour la première fois, l'entend s'étonner de la multiplicité des œuvres trouvant asile sous le toit de la grande maison. Sans doute ce spectacle a-t-il suffi à le convaincre qu'il n'y a pas lieu pour lui de demander une autre fondation dans son diocèse. Il n'en va pas ainsi pour le curé d'une paroisse de l'Ohio, pour un comité de l'Illinois et pour M^{gr} Albert Pascal qui sollicitent la création de trois hôpitaux¹.

1 Circ. mens. 1898-1901, p. 91 et 102.

Les Sœurs Grises continuent de s'imposer en qualité d'infirmières. Après des débuts difficiles, l'Hôpital Saint Vincent de Toledo et l'Hôpital Sainte-Croix de Calgary connaissent une vogue de bon aloi et l'on peut même dire, au sujet de Calgary, « que l'hôpital protestant, au lieu de nous faire du tort, nous rend service. Les gens sensés, dit-on, ne peuvent manquer de reconnaître la supériorité de nos méthodes d'organisation sur celles des séculiers² ». Vraiment tout progresse dans cet endroit puisque le valeureux Oblat, le père Lacombe, annoncera bientôt qu'une École normale y sera fondée et que les Fidèles Compagnes de Jésus en auront la direction³.

L'apôtre des Pieds-Noirs comptera, en cette année même, cinquante ans de sacerdoce et les Sœurs Grises de Saint-Albert fêteront dignement l'anniversaire. Il y aura réunion d'Oblats et de Missionnaires Grises en l'humble couvent où les élèves interprètent une séance dramatique résumant la carrière illustre du père Lacombe. M^{gr} Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a voulu être présent. Il n'a pu dissimuler son admiration : « Les larmes aux yeux et dans la voix, Sa Grandeur a remercié institutrices et élèves de faire tant d'honneur au système d'éducation catholique. »

Décidément les missionnaires de l'Alberta auront été comblées au cours de septembre puisqu'elles recevaient, le 17, la visite de l'archevêque de Montréal, M^{gr} Bruchési. Lui-même raconte la réception grandiose qui lui est réservée en ce petit coin de terre. « Le Vénérable évêque M^{gr} Grandin et son clergé m'accueillent au son des cloches, tandis que les drapeaux flottent sur la cathédrale, le couvent et nombre de maisons. Nous nous sommes embrassés et j'ai accepté d'être le second coadjuteur pour quelques jours. » De sorte que l'archevêque de Montréal a pontifié à la messe du lendemain, où il a prononcé le sermon en français et en anglais. Il a présidé une séance

2 Sr Carroll à m.m., juin 1899.

3 Circ. mens. 1898-1901, p. 129.

exécutée par les élèves du couvent au cours de laquelle la petite Praxède, filleule de mère Filiatrault, a interprété une belle chanson⁴. M^{gr} Bruchési se rendra également à Edmonton et à Calgary avant de se diriger vers la Colombie⁵. À son retour, l'archevêque de Montréal dira, au sujet de ce voyage : « J'ai été dans le ravissement de constater que le règne de Dieu s'étend là-bas par notre clergé et nos communautés religieuses⁶. »

Il est très sensible au cœur de toute Sœur Grise d'avoir la certitude qu'en dépit de l'humilité de sa besogne, « elle est vraiment la coopératrice du Christ » (Cor 1, 3, 9). Il lui est non moins sensible toutefois de ne pouvoir opérer le bien dans tous les champs d'action qui s'offrent à son zèle. Il en résulte une peine réelle pour la Mère générale qui a le devoir de veiller au développement des œuvres déjà existantes. À l'automne de 1898, elle se rendait à Cambridge assister à la bénédiction de l'hôpital de l'endroit. Au cours de cette année 1899, elle visite également les missions de Toledo et Morristown tandis qu'elle délègue son assistante pour effectuer la visite officielle des autres maisons américaines. Sœur Hamel constatera alors la popularité du Patronage de Boston, M^{gr} Williams ayant dû faire l'acquisition d'une autre demeure afin d'y loger les ouvrières. Sœur Letellier, provinciale des maisons albertaines, pour sa part, se rend porter aux exilées du Grand Nord réconfort et encouragement. Par sa déléguée, mère Filiatrault apprend que la vie héroïque se poursuit

4 Au cours de l'une de ses visites de l'Ouest, Mère générale avait accepté d'être la marraine d'une pauvre petite abandonnée à qui elle donnera même son nom : Praxède Filiatrault.

5 Lettre à mère Filiatrault, 17 septembre 1899.

6 Visite de M^{gr} Bruchési à m.m., 4 novembre 1899. Sa Grandeur adressait à la supérieure générale le télégramme suivant daté du 18 septembre « M^{gr} Bruchési veut que vous partagiez notre grand congé. Votre filleule, Praxède Filiatrault. » L'archevêque s'arrêtait aux missions de Toledo au retour.

là-bas avec quelques éclaircies cependant. Sœur Doucet, supérieure du couvent de MacKenzie, a même obtenu un petit miracle. La course à l'or de 1898 attirait en ces contrées lointaines une foule de chercheurs. Deux d'entre eux, dont l'un, frère du père Lacombe, s'arrêtaient à Chipewyan d'abord et à Providence ensuite. Là leur parvenait la nouvelle des désastres survenus à Dawson, appelée par la suite la ville fantôme. Ils se constituaient alors menuisiers bénévoles et contribuaient à construire le couvent où entraient les sœurs le 16 mars. Le petit miracle consistait à avoir trouvé des ouvriers en plein cœur de l'hiver, en ce pays glacial⁷.

Sœur Letellier parvient à Providence le 8 juillet, plus tôt que prévu, contrairement aux habitudes du Nord. Elle est introduite dans cette nouvelle maison dont les résidentes disent : « Nous croyons à peine à notre bien-être », tandis que la visitatrice dissimule son émotion devant tant de pauvreté.

La délégation des Mères assistantes et provinciales aux couvents lointains permet à la supérieure de constater l'évolution des œuvres partout où elles sont établies. En ce qui concerne les maisons de Montréal et des environs, et même des États-Unis, il lui est plus facile de les visiter elle-même. Au cours des années 1898-1899 s'agrandiront l'Asile Nazareth et l'Hospice Saint-Joseph de Beauharnois. Il en va de même pour l'Orphelinat Sainte-Anne de Worcester, aux États-Unis où l'on devra ouvrir une nouvelle salle pour les petits garçons⁸.

Quant à la maison mère, les travaux de construction ne manquent pas ; tandis que se poursuit l'érection de l'aile Saint-Mathieu, on donne de plus vastes dimensions à la cuisine de cette annexion ; on construit des galeries aux différents étages de l'aile centrale et de l'aile longeant la rue Guy. On

7 Sr E. Mitchell, *Le soleil...*, p. 133.

8 Histoire de l'Orphelinat Sainte-Anne, 6 février 1900.

installe l'électricité à la chapelle et l'annaliste écrit : « À la vue de ces flots de lumière, on se croit transportée dans la gloire. » Elle note que le nombre des ampoules en cet endroit uniquement s'élève à 675.

Soucieuse de la santé de ses sœurs, mère Filiatrault fait élever sous les grands arbres du jardin, « une simple plateforme surmontée d'un toit rustique, où se dressent de longues rangées de tables et de bancs, tandis qu'un grillage protège les sœurs des regards des passants ». C'est là qu'à défaut du vieux Carmel, on passera désormais les congés prescrits au cours de l'été.

Mère Filiatrault, si elle fait preuve d'un sens remarquable d'adaptation, professe également un respect envers le passé. Elle se souvient de la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs instaurée à l'ancien hôpital par M. Faillon en 1855. Anxieuse de maintenir ce culte, elle orne le corridor Sainte-Anne d'un gracieux édicule. Au centre, se détache le tableau de la Mère de Dieu tenant en ses bras le corps inanimé de son Fils tandis que de chaque côté sont représentés deux anges portant les insignes de la Passion.

Sur les portes de l'ancien hôpital de la Pointe-à-Callière, apparaissait le monogramme de Marie ; Mère générale veut qu'il en soit ainsi dans la nouvelle maison mère, et, lit-on aux chroniques, les sœurs anciennes sourient d'aise en voyant réapparaître le signe marial. Il reste que les portes sont plus nombreuses qu'à la maison antique. Et c'est alors que se produira un autre de ces petits miracles. Un ouvrier ayant trouvé, sous un amas de débris, l'un des anciens monogrammes, le rapporte à sa mère qui, à son tour, l'offrira à l'une des petites Sœurs Auxiliaires en lui disant : « Remettez ceci à votre supérieure, cela lui appartient puisque mon fils l'a trouvé là où il travaille, c'est-à-dire dans l'ancienne maison des Sœurs Grises. » Grande est l'émotion de mère Filiatrault en recevant ce souvenir au moment où elle cherchait un modèle de ces monogrammes antiques.

La dévotion mariale est profonde chez les Sœurs Grises ; on se souvient que Mère d'Youville a eu recours à Notre-Dame aux moments-clés de son existence. C'est également auprès de la Mère de Dieu que l'on cherche consolation lorsque frappe l'épreuve. Ainsi se réunit-on aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs, lorsqu'on apprend, le 23 juillet, le décès de sœur Brady, l'une des fondatrices de Toledo et qui y a œuvré durant quarante-quatre ans. On lui ménage là-bas des démonstrations touchantes. Une messe de *Requiem* chantée par les Pères Jésuites avec diacre et sous-diacre réunit à la chapelle une nombreuse assistance. Les Ursulines de l'endroit ont offert leurs services de chanteuses, sœur Brady et une compagne s'étant acquittées des frais du chant lors de la première profession religieuse ayant eu lieu au monastère des Ursulines de Toledo.

Le 20 août, s'éteint la chère sœur Brault, la doyenne de l'Institut ayant accumulé soixante-quatre ans de labeur au service de Dieu. Et, le 28 octobre, on déplore le décès de sœur Mary Ann Pumphrey décédant à l'âge de vingt-huit ans. La chère défunte, native de Harbor Grace, Terre-Neuve, a eu le privilège d'être visitée, le 12 octobre, par Son Excellence M^{gr} Diomède Falconio, premier délégué apostolique au Canada, ancien missionnaire de Terre-Neuve, là où Mary Ann avait reçu son Dieu pour la première fois des mains du futur délégué papal.

On aura enregistré neuf décès au cours de l'année 1899 et malgré cette perte d'ouvrières une nouvelle œuvre prend corps vers la fin de l'année.

L'HÔPITAL SAINT-ROCH, SAINT-BONIFACE, Manitoba, 1899

À vrai dire, le soin des contagieux a été assumé de façon sporadique par les Sœurs Grises de cette province, depuis 1881. M. Magher, le 15 mai de cette année, prêtait sa maison, située près de l'hôpital, afin de permettre aux sœurs d'y accueillir les personnes atteintes de la picote⁹.

L'épidémie terminée, la maison retourne à son propriétaire. De sorte que lorsque sévit le choléra de 1885, les Sœurs Grises, de nouveau appelées à soigner les contagieux, transforment « une vieille glacière » afin d'isoler les malades.

M^{sr} Henri Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, se retirait à Saint-Boniface dans une maison acquise par lui et qu'il améliorait notablement grâce à ses talents d'habile menuisier. Il y terminait ses jours le 26 septembre 1890 à l'âge de soixante-sept ans¹⁰. Les Sœurs de la Miséricorde s'y établissaient temporairement en octobre 1898¹¹. Les Sœurs Grises en font alors l'acquisition pour y loger le personnel chargé des malades tandis qu'elles érigent à proximité un pavillon de 24 pieds sur 26 destiné aux contagieux.

La construction n'a pu être commencée qu'à la fin de septembre de 1899. Les travaux se poursuivent avec diligence, mais une grippe maligne, accompagnée de scarlatine et de typhoïde, éclatant à l'automne, contraint les religieuses à recevoir les malades dans l'ancien local.

Ce n'est que le 25 avril 1900 que les portes s'ouvrent aux contagieux et, à partir de cette date, le pavillon ne cessera pas ses opérations. L'administration relève de l'Hôpital Saint-Boniface et ce n'est qu'en 1902 qu'on y nommera une

9 Les détails qui suivent sont extraits, pour la plupart, des Chron. de cette maison.

10 Benoît, *Vie de M^{sr} Taché*, v. 2, p. 699-700.

11 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 342-343.

supérieure, sœur Saint-Wilfrid. Aucun hôpital n'existant pour les tuberculeux, on y réserve dix-huit lits pour cette catégorie de malades.

Bientôt c'est la ville de Winnipeg elle-même qui, au moyen de ses représentants, fait appel aux Sœurs Grises pour recevoir les contagieux de la capitale, au tarif de soixante-quinze sous par jour.

En 1910, le feu éclate dans une scierie voisine de Saint-Roch. La population s'étonne que l'hôpital ne soit pas englobé dans le désastre, mais les sœurs attribuent la protection à leur Vénérable Mère. L'année suivante, le pavillon Saint-Roch est détaché de l'Hôpital Saint-Boniface et il héberge, cette année-là, quatre cent soixante patients.

En 1922, on décide de construire de nouveau, avec cette fois des dimensions plus vastes ; l'hôpital aura désormais une capacité de cent lits. Vingt ans plus tard, en 1942, les préventifs ayant maté la contagion et le Sanatorium Saint-Vital étant réservé aux tuberculeux, Saint-Roch ferme ses portes en tant qu'hôpital pour contagieux et deviendra une annexe de l'hôpital Saint-Boniface¹².

1900

Il est un espoir commun au cœur de toutes les Sœurs Grises, celui de voir leur Vénérable Mère accéder au culte des autels. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que soit reproduit, aux annales communautaires, le moindre fait concernant la Cause : correspondance romaine ainsi que les initiatives dues au « peuple de Dieu », c'est-à-dire les personnes de l'extérieur partageant, à l'égard de Marguerite d'Youville, la vénération que lui portent ses filles spirituelles.

12 Saint-Roch sera transformé en résidence pour le personnel féminin de l'hôpital tandis qu'on réservera, dans ce dernier, un département pour les quelques cas de contagion.

Les deux premières années du XX^e siècle s'avéreront prolixes sur ce sujet et l'annaliste, sœur Fauteux, devant quitter son emploi, est dignement remplacée par sœur Fortier qui consigne à son tour tout ce qui concerne la chère Cause¹³. Avec une joie non mitigée, il revient cependant à sœur Fauteux d'annoncer, le 4 février, la parution de la *Vie de la Vénérable Mère d'Youville*, due à M^{me} Berthe Jetté, épouse du lieutenant-gouverneur de la province. « Puisse la lecture de ces pages contribuer à l'avancement de la Cause que M^{me} Jetté a servie avec tant de zèle depuis quinze ans », souhaite la chroniqueuse, à l'instar des Sœurs Grises de Montréal, de Saint-Hyacinthe, d'Ottawa et de Québec¹⁴. L'abbé G. Bourassa, pour sa part, fera l'éloge du volume dans *La Semaine religieuse* et « souhaite qu'il fasse connaître et aimer davantage la sympathique famille religieuse de la sainte fondatrice en qui nous aimons à admirer l'esprit maternel et qui nous aide à comprendre la parole du divin Maître : vous connaîtrez l'arbre à ses fruits¹⁵. »

Quant à l'auteure, elle explique elle-même la genèse de son œuvre. « La pensée d'écrire une nouvelle Vie ne me serait jamais venue mais, en 1884, ayant été choisie par M. Bonnisant, postulateur, comme l'un des témoins au procès, j'eus l'occasion de faire une étude approfondie de cette vie remarquable. M^{sr} Fabre et M. T. Harel, notaire apostolique, voulurent bien me demander de rédiger mes notes et de les publier... Il y a trois ans, ayant été appelée de nouveau comme témoin, M^{sr} l'archevêque Fabre et le chanoine Bruchési m'ont renouvelé

13 Sr Fauteux est chargée par la supérieure générale de colliger les anciens documents et Vieux Mémoires. Il en résultera le 1^{er} volume de l'Hôpital général ainsi qu'une Vie de Mère d'Youville.

14 Circ. mens. 1898-1901, p. 368.

15 *Ibid.*, p. 369. Il s'agit de l'abbé Bourassa de l'Univ. Laval à Montréal.

la même demande ; on m'y encouragea si bien que je me mis bientôt à l'œuvre¹⁶. »

M^{me} Jetté proclame les mérites de cette illustre Canadienne. « Vivant à une époque où les femmes de ce pays étaient souvent des héroïnes, M^{me} d'Youville les a cependant dominées par son grand caractère et ses sublimes vertus. » L'archevêque de Montréal, M^{gr} Bruchési, félicite l'auteure en lui disant : « C'est un chapitre important de l'histoire de l'Église au Canada que vous avez écrit. [...] Votre étude ne s'est pas bornée aux événements extérieurs. Vous êtes entrée dans l'intimité de la vie de la Vénérable et vous l'avez suivie dans sa marche continuellement ascendante vers la perfection. [...] Commencée à Montréal, cette vie s'est achevée à Spencer Wood et il me paraît beau de voir sortir de la maison de nos gouverneurs un tel éloge de l'humble Sœur Grise, servante des pauvres, des malades, des orphelins¹⁷. »

Et l'archevêque de Montréal ne présume pas en disant que le volume, « en faisant connaître au monde l'œuvre des quatre familles grises, attirerait à l'auteure la reconnaissance de toutes celles qui prolongent son œuvre jusqu'au lointain Mackenzie ».

L'œuvre aura des répercussions jusqu'en France puisque « grâce à la délicate attention de M^{me} Fabre, les sœurs reçoivent un numéro de *Paris-Canada*, dans lequel M. Hector Fabre, frère du défunt archevêque de Montréal, a publié un article élogieux. « Cette *Vie de la Mère d'Youville* est admirable et admirablement racontée, dit-il. [...] La Mère d'Youville étant née au Canada, sa mémoire nous est particulièrement chère. Et

16 M^{me} B. Jetté, *o.c.*, p. XXIII et XXIV. M^{me} Jetté connaissait les Sœurs Grises de longue date. Nièce de sr Brault, cousine de sr Thibodeau d'Ottawa, ayant une sœur membre des Sœurs Grises d'Ottawa, elle avait pu à loisir se renseigner auprès des sœurs aînées, contemporaines de sr Brault, elle-même entrée au couvent en 1835 et décédée après 64 ans de vie religieuse, le 20 août 1899.

17 Lettre de M^{gr} Bruchési à l'auteure, 12 décembre 1899. Le juge Jetté était nommé lieutenant-gouverneur en janvier 1898.

c'est aujourd'hui l'épouse du lieutenant-gouverneur qui sollicite pour elle la consécration romaine, tout comme si rien n'était changé depuis le temps où les gouverneurs étaient nommés par Sa Majesté très chrétienne et s'appelaient Champlain ou Frontenac¹⁸. »

La diversité des œuvres établies naguère par la grande Canadienne se poursuit tant à Montréal qu'au-delà des frontières ; il en existe une variété sous le toit même de la maison mère et Son Excellence M^{gr} Falconio, visitant cette fois officiellement les Sœurs Grises, en sera impressionné. « Il ne peut taire son étonnement et son admiration », trace l'annaliste. Son Excellence s'est émue devant le sort des bébés de la Crèche et des orphelins d'âge scolaire, mais le Délégué n'a pu visiter l'aile Saint-Mathieu non encore terminée. Ce n'est que le 10 mai que s'y transporte la salle d'asile, tandis que la Crèche s'y établira en mai 1902¹⁹.

Avant que s'achève l'année 1900, une autre œuvre sollicite le dévouement des Sœurs Grises. Une épidémie de rougeole sévit au collège de Montréal. Les messieurs de Saint-Sulpice ont dû se constituer infirmiers, mais n'ont pas tardé à céder leurs fonctions aux filles de M^{me} d'Youville. La maison de campagne est transformée en hôpital et les sœurs Charpentier, Rosconi, secondées par sœur Aldéa, admirable petite sœur auxiliaire, prodiguent leurs soins pressés aux étudiants qui ne tardent pas à revenir à la santé. Mais les requêtes n'originent pas uniquement de Montréal et M^{gr} Langevin de Saint-Boniface ne renonce pas à son projet de fonder un orphelinat pour garçons à Winnipeg et, cette fois encore, les Sœurs Grises seront mises à contribution.

18 Article signé Hector Fabre et reproduit aux *Circ. mens.* 1898-1901, p. 403.

19 *Circ. mens.* 1902-03, p. 103.

L'ORPHELINAT SAINT-JOSEPH, WINNIPEG, Manitoba, 1900

Une Sœur Grise à la taille imposante, sœur Gertrude Duffin, a fait preuve d'une adaptation peu commune lorsqu'il a été question pour elle de fonder l'École industrielle de Portage-du-Rat ou Kénora. Elle a bientôt acquis l'admiration de « sa famille bronzée » dont les parents ont également été conquis par son aménité, son attitude accueillante.

En avril 1900, elle est rappelée de son poste lointain et fait un séjour de trois semaines à Montréal. Elle ne se doute guère de ce qui l'attend, car Mère générale a posé son choix sur cette religieuse, native de Toledo, qui s'est si bien acclimatée à la vie de l'Ouest canadien, comme fondatrice de l'Orphelinat. Lorsque sœur Duffin apprend quel rôle lui est dévolu, elle en manifeste sa surprise et mère Filiatrault l'invite à aller présenter son sacrifice à l'Hôte du tabernacle. De connivence avec la sacristine, Mère générale réserve une surprise à la missionnaire. Alors que celle-ci se recueille à l'arrière de la chapelle, le signal est donné et le temple s'illumine. On se souvient que l'électricité est d'installation récente. Sœur Duffin n'en revient pas et se croit transportée dans la gloire²⁰. Cet avant-goût lui donne du courage, avoue-t-elle, et elle quitte Montréal au soir du 2 mai, en route vers ses fonctions futures²¹.

L'œuvre, sous la direction d'un comité de laïques, présidé par le R. P. D. Guillet, o.m.i., curé, a pour berceau l'ancien presbytère Sainte-Marie. Sœur Ward, deuxième assistante générale, visitant alors les couvents de l'Ouest, en a fait la description : « La maison peut facilement admettre une trentaine d'enfants ; il y a salle de récréation, galeries, réfectoire et dortoirs pour eux ainsi que place pour divers services :

20 ASGM. Not. biogr. sr Duffin.

21 Durant son séjour à Montréal, sr Duffin a sans doute constaté avec satisfaction que les Américains donnent suite à l'ancienne coutume de visiter la maison mère à l'heure de midi « comme par le passé ».

cuisine, dépense et finalement logement pour les sœurs. La fondatrice y trouvera l'électricité installée et une magnifique cour de récréation propre aux ébats de ces jeunes dont l'âge varie entre cinq et douze ans. »

Sœur Duffin arrive à Winnipeg le 7 mai, en la veille de la bénédiction de l'orphelinat non terminé, évidemment, puisque sept ouvriers s'y affairent encore, mais les besoins sont pressants et il faut y admettre les protégés sans retard. « Il y avait beaucoup de monde, écrit la fondatrice, et la pauvre sœur Duffin était plantée dans le corridor pour être présentée à tous ces visiteurs. Les sueurs et les larmes m'aveuglaient », confie-t-elle. Mais le sens de l'humour, chez la Sœur Grise, reprend bientôt le dessus. Au spectacle des ouvriers qui poursuivent leurs travaux, sœur Duffin conclut philosophiquement : « Il nous faut nous résigner à travailler sous le regard de Dieu et des hommes²². »

Cinq élèves sont d'abord reçus ; il faut commencer par les vêtir car, « tels qu'ils sont, on pourrait les appeler les enfants déshabillés », lit-on aux chroniques. Dès le début de juillet, on compte vingt-quatre protégés qui fréquentent l'école des Frères sise à proximité de l'orphelinat et les gens d'alentour s'étonnent du changement rapide opéré chez ces enfants hier encore n'ayant que la rue pour partage. Bientôt se constitue le groupe de Dames auxiliaires sous la direction de M^{me} H. T. Champion. On apprécie l'aide inattendue car l'octroi gouvernemental est minime²³.

C'est une œuvre déjà florissante que visitera mère Filiatrault en 1901, si bien que, dès 1904, il faut songer à l'agrandir ; à cette fin on acquiert des Pères Oblats un terrain estimé à 1 500 \$. Sœur Duffin, cette année-là même, cède son poste à sœur Saint-Alfred pour aller prendre la direction de l'hôpital

22 Lettre de sr Duffin, mai 1900.

23 Orph. Wpg, Chron., p. 15.

de Morristown. Deux ans plus tard, l'agrandissement est terminé et soixante-quatorze orphelins y trouvent asile tandis que l'on doit y multiplier les ouvrières dont l'une, sœur Bellavance, se signalera au service des orphelins dont elle est considérée comme le serait une mère²⁴. À elle incombe l'ingrate tâche des quêtes, mais elle passe dans les campagnes « en faisant le bien », dit-on au sujet de sa personne.

L'Orphelinat Saint-Joseph échappe fort heureusement à l'ouragan du 10 août 1907, alors qu'un grand nombre d'arbres sont tordus et renversés. Une école, à deux milles de l'institution, est détruite de fond en comble tandis qu'une maison neuve, arrachée de ses bases, reste plantée sur le toit, dans le sol, à quelques pieds de ses fondations. La demeure des Champagne est transportée à trois cent quatre-vingt pieds de son site primitif. La foudre a fait des siennes et, sous les yeux de M^{me} Champagne et de ses trois petites filles, « un lit de fer s'est entièrement tordu²⁵ ».

En 1910, nouvel agrandissement de l'édifice dont la capacité est portée à cent cinquante orphelins, « qui nous consolent par leur piété, leur application », écrit sœur Prince. Et en 1915, un périodique anglais de la capitale accorde des prix à deux élèves de l'institution qui se sont signalés dans une rédaction intitulée « Les sept merveilles de Winnipeg »²⁶.

Les épidémies opèrent leurs ravages dans l'institution, mais on n'enregistrera d'autres décès que celui de sœur Bellavance, victime de l'influenza, le 7 novembre 1918. Bientôt, on compte trois cent quarante-six protégés de seize nationalités différentes dans cet asile où tous s'épanouissent dans un milieu de choix, soutenu en grande partie par la charité publique²⁷.

24 ASGM. Not. biogr. sr Bellavance.

25 Circ. mens. 1906-08, p. 366-377.

26 Circ. mens. 1916-18, p. 273.

27 Circ. mens. 1922-23, p. 218-221.

Lorsque les Sœurs Grises doivent quitter l'institution, en 1938, elles y sont remplacées par les Sœurs de la Providence de Kingston qui y poursuivent l'œuvre bénéfique alors que les pionnières, à la demande de M^{gr} Sinnott, évêque de Winnipeg, assument la fondation d'un hôpital à Sainte-Rose-du-Lac. Les sœurs quittent sans doute avec regret cette maison où elles se sont dévouées durant trente-huit ans, mais elles ne s'étonnent plus de laisser une institution prospère pour aller en ouvrir une autre et expérimenter de nouveau les difficultés d'une fondation.

1901-1902

Les anciennes coutumes sont mises à l'honneur par Mère générale. Ainsi, au début de 1901, deux sentences sont placées de chaque côté de la porte de la chapelle : « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles » (T. ch. 11). Et l'autre, extraite du psaume 84, se lit ainsi « Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu et mon Roi. Mon âme tressaille d'allégresse en présence du Dieu vivant. »

Les valeureuses missionnaires rentrant au bercail après quarante-deux ans d'exil – comme tel est le cas pour sœur Éthier, par exemple²⁸ – retrouvent dans la nouvelle maison les sentences méditées autrefois dans l'hôpital de la Pointe-à-Callière.

Mère Filiatrault, soucieuse d'entretenir ce regard vers le passé afin d'orienter l'avenir, confie à l'une de ses secrétaires, sœur Boire, la rédaction d'un opuscule rappelant les principaux événements ayant marqué la vie de la Fondatrice et de sa communauté « jusqu'à nos jours »²⁹.

28 ASGM. doss. sr Éthier. On poursuivra cette initiative des « sentences » sous le supérieurat de mère Hamel.

29 L'opuscule est distribué aux sœurs lors de la fête de la Mère générale et dès ce jour, une nouvelle édition s'impose.

De l'extérieur abondent les témoignages attestant de fa-
veurs spéciales attribuées à l'intercession de Mère d'Youville.
Ainsi, en janvier, lorsqu'un incendie rase presque entière-
ment les édifices érigés dans le quadrilatère formé des rues
Saint-Sacrement, Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Nicolas, seul
le magasin des MM. Martin et Laporte a été épargné. Or, il
s'avère que M. Martin proclame que la protection est attri-
buable à Mère d'Youville dont il a fixé l'image aux murs de
sa demeure et de son commerce. Le généreux commerçant,
on le devine, ne cessera pas ses largesses à l'égard des mis-
sions nordiques.

M. Martin n'est pas le seul à Montréal à considérer en Mère
d'Youville une femme éminente, digne des plus grands hon-
neurs puisque, en décembre, sur les représentations de la Mère
générale, le conseil de la Ville ayant décidé de transformer
l'ancien marché Sainte-Anne en lieu d'agrément lui donne le
nom de Place d'Youville³⁰.

La *Vie de Mère d'Youville* écrite par M^{me} Jetté n'est sans
doute pas étrangère au mouvement favorable se manifestant
parmi le peuple qui maintenant connaît davantage la Fonda-
trice « de l'une de nos plus vaillantes institutions », proclame
l'échevin Martineau³¹. L'échevin ne saurait le deviner, mais il
fait chorus en quelque sorte à la décision romaine, procla-
mant, en cette année même, le décret *De Fama*, c'est-à-dire
de renommée de sainteté. Les Sœurs Grises apprenaient la

30 On avait d'abord suggéré le nom de Parliament Square, mais l'appel-
lation Place d'Youville a prévalu à 28 voix contre 6, le 16 décembre
1901.

31 *Circ. mens.* 1898-1901, p. 783. Deux biographies dont l'une épuisée,
celle de l'historien Faillon, avaient été publiées jusqu'alors. La *Vie*
anglaise rédigée par M^{gr} Ramsay « à la demande des missions améri-
caines » avait été surtout répandue aux États-Unis. Quant aux deux
Mémoires de l'abbé Charles Dufrost, fils de M^{me} d'Youville, aux écrits
de M. E. Montgolfier et de M. Antoine Sattin, p.s.s., ils sont demeu-
rés à l'état de manuscrits.

nouvelle dans une lettre de M. Louis Colin, supérieur du Séminaire de Montréal, de passage à Rome, en juin.

Ce nouveau pas vers la béatification a suscité l'enthousiasme chez les Sœurs Grises, enthousiasme qui se manifeste surtout par le souci d'imiter cette Mère à la charité universelle. Ainsi, avant son départ pour la visite de la Vicairie Saint-Boniface, mère Filiatrault accède à la demande de M. Troie, curé de Notre-Dame, et nomme sœur Charpentier sacristine de la « paroisse ».

La Mère générale, ainsi que l'exigent ses fonctions, visite chacune des missions de là-bas, excepté celle de la Montagne du Tondre, laquelle devient, sous la plume de la secrétaire, « la Montagne du sacrifice et des privations³² ».

À peine rentrée de l'Ouest, Mère générale repart pour les États-Unis où la réclame un problème latent, celui de l'orphelinat de Toledo dont on veut faire une œuvre diocésaine, ce à quoi la Mère générale consent, mais le transfert ne s'effectuera que plus tard et alors l'orphelinat, pour le distinguer de l'Hôpital Saint Vincent, sera connu sous le nom de Saint-Anthony's Orphanage.

Au retour de telles randonnées, il n'est pas étonnant de lire, aux annales, que la très honorée Mère rentre à Montréal, le 29 juin, « fatiguée et souffrante ». Et pourtant, elle a voulu être présente à une fête de famille : le jubilé d'or de profession religieuse de sœur Gaudry que l'on célèbre ce soir-là même. On chante à l'héroïne une poésie résumant ses activités de Sœur Grise au service de l'enfance, à la salle d'Asile Saint-Joseph où naguère, elle accueillait un bambin éveillé, devenu aujourd'hui archevêque de Montréal. Aussi, M^{me} Bruchési a tenu à offrir à l'humble sœur grise une corbeille de fleurs naturelles ainsi que deux beaux volumes. Le lendemain, c'est l'archevêque lui-même qui vient évoquer ses souvenirs et celui qui, de son propre aveu, « ne manque pas de force de

32 Sr Boire à m. mère, 18 mai 1901.

caractère pour se mettre au-dessus de ses impressions devant divers auditoires, s'avoue vaincu par l'émotion lorsqu'il revoit en pensée les gradins de l'Asile Saint-Joseph ». Les sœurs, de leur côté, et surtout sœur Gaudry, n'ont pas oublié l'adolescent accompagnant plus tard son père au banquet annuel des vieillards et la fête se termine en beauté. Mais lorsque, quelques jours plus tard, on est en mesure de lire, dans les journaux, la chanson de fête, on déplore ce désagrément... Sœur Gaudry elle-même préfère l'anonymat, comme autrefois la Mère et le Modèle qui ne cherchait pas la gloriole.

ÉCOLE DE LEOMINSTER ET ORPHELINAT DE NASHUA, États-Unis, 1901

Au cours de 1901, deux nouvelles fondations ont été acceptées, toutes deux aux États-Unis : l'École de Leominster dans le diocèse de Springfield et l'orphelinat de Nashua dans celui de Manchester. La première n'aura qu'une durée de deux ans, car les sœurs en seront rappelées, devant secourir d'autres missions dont les ouvrières sont surchargées.

Quant à la seconde, elle s'ouvrait le 9 avril, sous la direction des sœurs Deguire et Paquin, et ralliera la sympathie générale puisqu'on ne la maintient que grâce à la générosité de la population. Deux ans se seront à peine écoulés qu'il faudra songer à rebâtir avec de plus vastes dimensions. Cette institution accomplira, à Nashua, une œuvre sociale et humanitaire durant de longues années.

Mère Filiatrault dont le terme d'office touche à sa fin a encore une lourde besogne à accomplir. Elle ne s'y dérobe pas. De concert avec les membres de son conseil, elle décide d'agrandir l'hospice Saint-Antoine de Longueuil³³ et, dès le printemps de 1902, débutent à la maison mère les travaux de

33 P. Arch. 1872-77.

construction d'une chaufferie aux dimensions de 35 pieds sur 40, les anciennes bouilloires s'avérant insuffisantes pour fournir la chaleur à l'immense maison. L'installation « de ces monstres de douze pieds de longueur et de six pieds de diamètre » ne va pas sans difficulté. Il faut pourvoir, au moyen d'un moteur installé dans la cour voisine, à la cuisson des aliments, tandis que l'officière chargée du lavoir doit effectuer la lessive dans l'une ou l'autre des missions voisines : l'hôpital Notre-Dame ou l'Asile Sainte-Cunégonde.

Et tandis que se poursuivent ces travaux, le 28 mai, on transporte la Crèche dans son nouveau local, au quatrième étage de l'aile Saint-Mathieu. Sœurs professes, novices et postulantes se prêtent au transport des enfants qui protestent à leur manière, puisque la chroniqueuse signale que l'on entend une véritable cacophonie propre à écorcher les oreilles d'artistes³⁴. On profite de cette occasion pour établir les statistiques ; depuis les jours lointains de 1754, 32 952 enfants ont été hébergés par les Sœurs Grises³⁵. Cette crèche attire dans son nouveau local nombre de visiteurs, notamment les D^{rs} Rottot, Hingston, Lachapelle et Cormier, l'abbé Bourassa de l'Université, ainsi « que quarante dames anxieuses de voir ces poupons vêtus de bleu et de blanc qui apparaissent coquets et mignons » tandis qu'on admire les vastes salles ensoleillées leur servant de séjour.

Il ne faut pas se surprendre toutefois qu'un tel surcroît de travail altère les santés. Ainsi on déplore, le 11 juillet, la mort de sœur Marguerite Stacy-Michel, héroïque petite sœur auxiliaire d'origine iroquoise, née à Caughnawaga et qui achève sa carrière à l'âge de vingt-trois ans. « Elle nous a édifiées par sa piété et son dévouement, consigne l'annaliste, et non moins par sa patience au cours de la pneumonie qui a mis fin à ses jours. »

34 Circ. mens. 1902-03, p. 103.

35 *Ibid.*, p. 225.

Afin d'obvier au travail excessif, on remet en honneur les jours de détente au Carmel – terrain situé dans la paroisse de Westmount – où les sœurs, de temps à autre, allaient passer une journée de congé. Ce terrain est maintenant moins vaste puisque l'on en a cédé une partie pour la construction de la chapelle, à la demande de M^{gr} Bruchési³⁶. Le modeste chalet où l'on s'abrite a partiellement été la proie des flammes il y a deux ans, mais on l'a maintenant réparé ; heureusement, car le jour choisi pour le repos est un jour pluvieux.

En dépit du travail austère, des deuils, des difficultés, la vie n'est pas triste au couvent. Ainsi le 29 juillet, lorsque arrivent pour leur retraite annuelle quarante-cinq missionnaires grises américaines dont quelques-unes n'ont pas visité Montréal depuis deux ou trois ans, on organise un retour triomphal. Les élèves de la salle d'asile, échelonnés sur les trapèzes et les balançoires, munis de tambours et de drapeaux américains, célèbrent ce retour avec fracas, en agitant le drapeau étoilé et en multipliant les hourras. Les arrivantes en sont interloquées et les Montréalaises ont l'impression d'avoir damé le pion aux Américaines.

La retraite a rétabli le silence au couvent ; ce silence n'est pas sans impressionner celui qui en est pourtant un spécialiste : l'abbé Mitré, des Trappistes d'Oka, qui vient faire appel à la charité des Sœurs Grises. Le monastère a été détruit par le feu, le 24 juillet, vers quatre heures de l'après-midi. Tous les religieux étaient aux champs. Accourus au lieu du sinistre, ils n'ont pu sauver que les vases sacrés et quelques ornements d'autel. De sorte que le Père Abbé sollicite le secours des sœurs afin de confectionner des habits pour ses religieux.

En cette circonstance encore, les filles de Mère d'Youville se font un honneur de vêtir les Fils de saint Benoît des amples soutanes blanches et du scapulaire noir. Mère d'Youville, jadis,

36 Terrain cédé le 20 avril 1900 pour l'érection d'une chapelle appelée à devenir plus tard l'église Saint-Léon.

n'avait-elle pas innové ce service envers le clergé des différentes paroisses, notamment celle de l'Assomption, la première apparaissant au registre tenu par la Fondatrice elle-même ?

Chapitre neuvième

1903-1906

LORSQUE MÈRE MATHILDE HAMEL acceptait, le 6 octobre 1902, le choix que les capitulantes ont fait d'elle pour orienter les destinées de l'Institut, elle ne se doutait certes pas combien d'événements de toutes sortes allaient marquer les cinq ans de son terme d'office.

La Providence toutefois l'a admirablement préparée à ses fonctions. Entrée au couvent le 16 octobre 1856, alors que mère Slocombe assumait la responsabilité du noviciat, sœur Hamel a eu l'immense privilège d'être initiée à la vie intérieure, à l'esprit youvillien, par une femme éminemment douée et une religieuse accomplie ; privilège que la novice – et plus tard la sœur professe – appréciera à sa juste valeur. La jeune religieuse émettait ses vœux le 20 octobre 1858, pour être nommée sous-maîtresse au noviciat et ensuite économme au couvent de Saint-Benoît. Le 27 avril 1869, elle partait pour l'Ouest canadien où elle ne tardait guère à faire ses preuves puisque, dès 1871, elle était nommée directrice, puis supérieure du pensionnat. Avant son entrée en religion, sœur Hamel avait exercé les fonctions d'institutrice ; elle se signala au service de cette cause, alors qu'à Saint-Boniface, on est en proie aux difficultés découlant d'une loi néfaste¹. On dit, à

1 Les détails concernant mère Hamel sont (*suite de la note page suivante*)

son sujet, que ses mains crevassées et même déchirées attestent qu'elle s'occupe simultanément de la construction et de l'éducation².

En 1872, lors du décès prématuré de mère Slocombe, elle était déléguée au Chapitre et parvenait à Montréal le 9 juillet, en compagnie de sœur Charlebois, assistante générale, rappelée en toute hâte de l'Ouest où elle effectuait la visite officielle des diverses missions. Quelques mois plus tard, en novembre, mère Dupuis annonçait que sœur Hamel était nommée supérieure de la vicairie de Saint-Boniface, charge qu'elle remplira selon la durée prescrite aux Constitutions, ne cédant son poste que pour demeurer membre du conseil, à titre d'assistante. Éducatrice dans toute la force du terme, sœur Hamel a su promouvoir l'œuvre de l'éducation. « Nous élevons », disait-elle à ses sœurs et ce mot d'ordre, sur ses lèvres, exprimait en quelle estime elle tenait l'enseignement. Avec une égale grandeur d'âme, elle a veillé au développement des œuvres de charité proprement dites : elle avait l'intelligence de l'éminente dignité du pauvre et n'avait de plus grande joie que celle de venir en aide aux nécessiteux, ses frères et sœurs d'humanité. Aussi a-t-elle préconisé les fondations ; douze œuvres nouvelles s'ouvraient à son instigation en l'espace de vingt-cinq ans.

extraits de sa notice biog. conservée aux ASGM. Il est intéressant de noter qu'une des élèves de M^{lle} Hamel, Élisabeth Lévesque, la suivra chez les Sœurs Grises à quelque huit ans d'intervalle et, sous le nom de sr Roy, cumulera les emplois d'aide-secrétaire, d'organiste à la m. mère ; de professeur de français, d'anglais et de musique à l'Asile Nazareth ; de maîtresse des novices, élue au Chapitre de 1897 et secrétaire de la supérieure générale au Chapitre de 1902. Elle décèdera le 15 mars 1908. Sr Hamel était suivie au noviciat par l'une de ses sœurs cadettes, sr Miville, décédée le 25 mai 1902.

- 2 Il s'agit du premier pensionnat, cette « maison jaune » à laquelle on ajoutait une extension en 1871. En 1881-83, sous la direction de M^{gr} Taché, sera construit le grand pensionnat devenu, depuis 1898, partie de l'Hospice Taché.

En 1892, elle était déléguée par mère Deschamps pour effectuer la visite des couvents albertains, mission dont elle s'est acquittée à la plus grande satisfaction de toutes les religieuses. Trois ans plus tard, son état de santé subissant une baisse, sœur Hamel était mandée à la maison mère pour se soumettre à un repos agrémenté de la visite de quelques missions américaines. Elle regagnait Saint-Boniface en octobre et, deux ans plus tard, était élue assistante générale de la congrégation.

On apprécie cette humble religieuse dont la vaste expérience s'avère une précieuse contribution au sein du conseil. Son long séjour à Saint-Boniface, plaque tournante où tous les voyageurs font halte en route pour les Territoires, lui a permis de faire la connaissance des missionnaires grises dirigées vers les postes les plus lointains, notamment les recrues levées en Bretagne par les Pères Oblats. Elle a vécu les jours sombres des mouvements riellistes en 1870-1885. Elle a vu à l'œuvre les évêques Taché, Faraud, Clut, Grouard, Pascal, Legal et Grandin, le grand disparu, décédé le 3 juin 1902 en odeur de sainteté. Le « saint » évêque a remercié tout spécialement les premières ouvrières grises venues au pays lointain. Il recommandait à son coadjuteur, M^{gr} Legal, l'achèvement de la cathédrale dont les travaux d'excavation étaient tout juste commencés³. L'œuvre éminente du vénérable Oblat ne cessera pas de s'imposer et, un jour, sa Cause sera introduite à Rome.

En qualité d'assistante générale, mère Hamel, au cours du dernier lustre, a été en mesure de voir mère Filiatrault à l'œuvre et de s'initier au rouage de l'administration générale. Dans cette fonction, elle a fait preuve d'une bonté, d'une fermeté qui lui ont attiré l'estime des capitulantes qui lui confiaient la responsabilité générale de la grande famille religieuse. On

3 Circ. mens. 1902-03, p. 11. Sr Grandin était au chevet de son oncle. Quant au père Grandin, neveu du disparu, il revenait de Saint-Paul des Métis à temps pour les funérailles, le 10 juin suivant.

lui a donné pour assistantes les sœurs Élodie Mailloux, Élizabeth Ward et Praxède Filiatrault, tandis que sœur Octavie Dugas assumait la tâche de maîtresse des novices et sœur Roy, celle de secrétaire⁴. Mère Hamel prouvera à sa manière que « si l'administration change, l'esprit reste le même⁵ ». Et lorsque, quinze jours après son élection, la fête de sœur Mailloux est célébrée, la Mère générale souligne aimablement qu'en ce jour, le titre d'assistante est conféré à toutes les sœurs⁶.

Lorsque, le 17 octobre, le père Lacombe visitait les Sœurs Grises, on apprenait avec bonheur le succès ayant couronné la mission diplomatique et religieuse à lui confiée deux ans plus tôt par les évêques de l'Ouest. Il s'agissait d'obtenir des missionnaires religieux galiciens destinés à conserver dans la foi catholique les Galiciens, Grecs et Ruthènes, dispersés dans les vastes Territoires. Il s'en trouve 25 000 dans le seul diocèse de Saint-Boniface. Le méritant Oblat s'était rendu à Vienne, en l'année 1900, accompagné de deux Religieuses franciscaines lui servant d'interprètes. Reçu en audience par le premier ministre, il lui manifestait le désir de se rendre en Galicie. L'homme d'État défrayait alors le coût du voyage et le père Lacombe était reçu par l'évêque de Galicie qui lui promettait de venir en aide à ses compatriotes. De retour à Vienne, une audience était accordée au missionnaire par l'empereur François-Joseph ; il s'entendait remercier « pour la bonté dont il faisait preuve en venant plaider la cause de mon empire. Il faut faire l'impossible pour que ces gens-là ne perdent pas la

4 Sr Mailloux occupait le poste de supérieure à l'hôpital Notre-Dame. Les administrateurs ont exprimé leurs regrets de la voir partir, mais s'en consolent à la pensée de l'honneur qui lui échoit. Quant à M^{gr} Langevin, il éprouve une grande fierté en constatant que deux missionnaires de Saint-Boniface, mère Hamel et sr Dugas, aient été jugées dignes du choix des capitulantes.

5 Paroles du directeur du collège de Montréal, adressées aux Srs, le 23 octobre 1902.

6 Circ. mens. 1902-03, p. 171.

foi », a dit l'empereur⁷. Un délai de deux ans s'est écoulé avant que se réalisent les promesses et le valeureux Oblat est tout heureux d'annoncer aux sœurs que « quatre Pères de l'Ordre de Saint-Basile, un Frère du même Ordre, un prêtre séculier et quatre religieuses basiliennes sont en route pour les missions⁸. »

La malheureuse persécution régnant en France sera cause d'autres arrivées. Ainsi, les Clarisses s'établissent à Valleyfield et les Sœurs Notre-Dame de l'Espérance à Montréal⁹. Les Sœurs Grises elles-mêmes recevaient la visite d'exilées, le 27 avril ; le père Lecorre rentrant de France, en ramenait deux demoiselles bretonnes qui se destinent à la vie religieuse. Venu visiter sa nièce, sœur Lecorre, l'oncle lui manifeste son étonnement de ce qu'elle ne s'intéresse pas davantage aux jeunes filles. Et c'est alors que la sœur grise croit distinguer en l'une, les traits d'une sœur aînée. Quant à la seconde, elle hésite. Il s'agit pourtant d'une autre sœur, cadette celle-là, puisqu'elle ne comptait que neuf ans lors du départ d'Eugénie, sept ans plus tôt. On devine que seules les larmes ont exprimé la joie du revoir¹⁰.

Une autre scène touchante se reproduira à Calgary, le 19 octobre, puisque les Filles de Jésus, dont quatre-vingts couvents sont fermés en France, ont accepté l'invitation de M^{gr} Legal et assumeront l'entretien de l'évêché de Saint-Albert et du presbytère des Oblats à Edmonton. Or, la supérieure du groupe, sœur Marie de Saint-Elzéar, est l'aînée de sœur Prono, sœur grise, l'une des recrues bretonnes, devenue missionnaire à

7 Récit du père Lacombe, le 10 avril 1902, reproduit aux Circ. mens. 1902-03, p. 71-75.

8 Le père Lacombe obtenait de Sir Shaughnessy, président du C.P.R., un notable rabais pour le voyage de ces missionnaires, de Montréal au lointain Nord-Ouest.

9 Circ. mens. 1902-03, p. 81.

10 *Ibid.*, p. 80.

Calgary. « Elle croyait avoir dit un éternel adieu à ses cinq sœurs religieuses lorsqu'elle quittait la Bretagne en 1895, et voilà qu'il lui sera donné de revoir une sœur aînée. » Elle exprime sa joie dans une lettre à sœur Ward : « Je suis d'autant plus heureuse que je n'avais jamais espéré un instant de voir un seul des miens au Canada. [...] M^{gr} Legal sera à Calgary, le 19 juin, pour les attendre¹¹. » Les Filles de Jésus, à leur arrivée à Montréal, se sont retirées chez les Sœurs de la Providence et c'est là qu'une invitation de mère Hamel leur parvenait, les invitant à visiter la maison mère. Sœur Marie de Saint-Elzéar ne voit pas sans émotion le couvent où sa sœur Alice a esquissé ses premiers pas dans la vie religieuse.

Si ces revoirs inattendus apportent une joie partagée par toutes les Sœurs Grises, il reste également vrai que les épreuves atteignent tous les membres de la communauté. À la fin de décembre 1902, on apprenait que l'École de Kenora échappait de justesse à l'incendie, de même que l'Orphelinat catholique de Montréal, le 1^{er} février 1903, alors que « les tablettes et le contenu d'une armoire étaient entièrement carbonisés ». On impute évidemment ces protections à Mère d'Youville.

On sympathise avec la mission nordique de la Providence aux prises avec l'épidémie. Tous les élèves sont atteints d'abord de la rougeole, puis de la scarlatine, accompagnées de diphtérie et de dysenterie¹². Quant au poste d'Athabaska, on loue la bonne Providence qui a admirablement pourvu aux besoins par une abondante récolte de pommes de terre accompagnant le poisson, lequel, cette année, ne manque pas, après avoir été pris avec une certaine facilité¹³.

À Montréal, on expérimente une grève à la Compagnie des tramways au début de janvier alors que le hockey suscite une fierté nationale¹⁴, bruits parvenant de l'extérieur mais qui

11 *Ibid.*, p. 164-165.

12 Sr Beaudin, à m. m. 21 novembre 1902.

13 Sr McDougall, à m.m. 23 décembre 1902.

14 Rumilly, *o.c.*, v. 10, p. 205 et 216.

n'altèrent pas le programme quotidien des Sœurs Grises. Il n'en va pas ainsi lorsque, le 16 février, M^{gr} Bruchési vient en personne faire part à la communauté d'une directive nouvelle concernant l'élection du Conseil général. Sa Grandeur était à Rome lors du Chapitre de 1902. « Si j'eusse présidé aux élections, j'aurais établi ce que je fais dans le moment » exprime l'archevêque. « Après deux ou trois termes d'administration, une supérieure générale doit avoir acquis beaucoup de lumière et d'expérience. [...] Il importe alors de lui confier un poste où elle peut exercer toute l'influence possible. C'est ce qui m'a engagé à proposer à mère Filiatrault de démissionner, ne pouvant lui imposer cet acte puisqu'elle a été élue par le Chapitre. [...] Mère Filiatrault a compris la sagesse de la proposition et en toute liberté s'est démise du poste de troisième assistante générale et désormais sera chargée de la Vicairie d'Youville avec résidence à Longueuil. [...] C'est moi qui ai suggéré cette démission, moi seul, et j'en assume toute la responsabilité », déclare Sa Grandeur¹⁵.

Mère Filiatrault rejoignait son nouveau poste dès le lendemain et, trois jours plus tard, le conseil élit sœur Anna Piché, supérieure de l'École Saint-Joseph de Salem, à titre de remplaçante. L'esprit de foi manifesté par mère Filiatrault n'a d'égal que l'esprit d'humilité avec lequel la nouvelle assistante, menue de taille mais grande d'âme, accepte la promotion.

Mère Hamel, anxieuse de mieux connaître les couvents de la Vicairie de Boston, s'embarque pour la grande ville le 27 février. Elle est donc absente de la maison mère lorsque, le 11 mars, Son Excellence M^{gr} Donato Sbaretti, nouveau délégué apostolique, visite la maison mère et s'extasie, à l'instar

15 Paroles reproduites dans une lettre de mère Hamel aux sœurs, lettre datée du 20 février 1903. M^{gr} Bruchési annonçait également qu'il devenait supérieur ecclésiastique des Sœurs Grises remplaçant ainsi M. Louis Colin, p.s.s., décédé le 28 novembre 1902. M. Charles Lecoq remplace ce dernier à titre de supérieur du Séminaire.

de son devancier, devant la diversité des œuvres. Ce qui l'incite à dire aux sœurs, dans un français hésitant : « Votre vocation vous fait beaucoup ressembler à Dieu qui est la vérité et la bonté universelles. Les autres communautés n'ont ordinairement qu'une œuvre en vue. Votre institut fait l'honneur et la gloire de la société, de l'Église et de Dieu¹⁶. » Sœur Mailloux a fait les honneurs de la maison avec la distinction qui la caractérise.

Trois jours plus tard, c'est à l'École de Salem qu'on célèbre la fête de la Mère générale, la Sainte-Mathilde. « La maison mère s'y transporte », note l'annaliste, mais seules les sœurs Sainte-Angèle et Boisvert, missionnaires du Grand Nord, y sont déléguées par sœur Mailloux. Les sœurs de Salem connaissent un bonheur parfait qui exigera pourtant une rançon.

Mère générale rentre des États-Unis au matin du 17 avril. Durant son absence, cinq novices se sont liées irrévocablement à Dieu et quelques postulantes ont revêtu le nouveau costume blanc et noir adopté lors du dernier Chapitre¹⁷. Malheureusement, la mort a aussi opéré ses ravages puisque les sœurs Chapleau et Lavallée-Saint-Octave ont été rappelées à Dieu, la dernière étant en la vingt-deuxième année de son âge.

L'Institut compte cependant quelque 635 religieuses, malgré les décès précoces, et le Conseil général s'est prononcé en faveur de la création d'un nouveau poste au pays du silence blanc, à Fort Résolution, sur les rives du Grand Lac des Esclaves. Sœur Boisvert, qui croyait retourner au couvent de Providence n'y fera qu'une brève apparition puisque c'est à elle qu'il incombe de fonder l'Hospice Saint-Joseph, à proximité de l'une des plus vastes étendues d'eau douce au monde. Au Petit Lac des Esclaves réside depuis quelques années M^{gr} Isidore Clut, sacré

16 Circ. mens. 1902-03, p. 310.

17 Ce nouveau costume était porté pour la première fois le 18 décembre 1902.

évêque par M^{gr} Faraud le 15 août 1867, dans la mission de la Nativité alors que les premières Sœurs Grises, en route vers le MacKenzie, faisaient halte pour quelques jours au lac Athabaska. M^{gr} Clut ne peut assister à l'arrivée de cet autre contingent de missionnaires, puisqu'il décède le 9 juillet, en la soixante et onzième année de son âge, après quarante-six ans de labeur apostolique dans le coin le plus reculé du Canada.

Le deuil par excellence, celui qui atteint l'Église tout entière, est celui de Sa Sainteté Léon XIII qui décède le 20 juillet, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. M^{gr} Bruchési a voulu signaler l'événement et tous les clochers de la ville tintent le glas, à quatre heures de l'après-midi. La cathédrale revêt sa parure de deuil alors qu'il y a trois semaines, elle revêtait un air de fête. On dévoilait alors un monument à la mémoire de M^{gr} Bourget, dû au sculpteur Philippe Hébert, tandis que le piédestal, en granit canadien, est l'œuvre de Georges Piché.

« Le Pape peut mourir, mais la papauté ne meurt pas », souligne M. Clapin, supérieur du collège canadien à Rome, au cours de sa visite aux Sœurs Grises, le 9 août. Et il parle avec éloge du cardinal Joseph Sarto, patriarche de Venise, élu le 4 août sous le nom de Pie X. Les Sœurs Grises ne se doutent pas encore que cette élection allait susciter une innovation nécessitant l'aide des Trappistes d'Oka. Dès le 16 août, l'archevêque de Montréal prescrit que, désormais « la grand-messe et les Vêpres seront célébrées tous les dimanches dans la chapelle. À cet effet, il faut adopter le plain-chant, d'après la méthode de Solesmes ». On connaît déjà la prédilection du nouveau Pontife à l'égard du chant grégorien et qui appuie de grand cœur ceux qui s'emploient à la réforme nécessaire de la musique dans les églises.

Mère générale fait alors appel au révérend père Guillaume de la Trappe qui vient enseigner aux Sœurs Grises « à prier sur de la beauté ». Les filles de Mère d'Youville s'estiment largement rétribuées pour les services rendus aux Trappistes lors de l'incendie de leur monastère, l'année précédente.

Les Trappistes ne sont pas les seuls à s'estimer redevables aux Sœurs Grises qui, depuis le 31 août, hébergent quatre religieuses de Sainte-Chrétienne expulsées de France et ayant traversé l'Atlantique à la demande d'un prêtre des États-Unis. Ne maîtrisant pas l'anglais, il leur est impossible de rencontrer les exigences et c'est alors que le Conseil général des Sœurs Grises décide, avec l'approbation de M^{gr} Williams, évêque de Boston, de leur céder l'École de Salem où l'on enseigne en français. Les exilées contiennent difficilement leur joie et ne trouvent pas d'expressions capables d'exprimer leur reconnaissance. Elles quittent la maison mère le 12 décembre et, se rendant compte de la différence des méthodes d'enseignement, sollicitent les secours de sœur Darce qui, dès le 2 janvier, ira partager avec elles sa longue expérience. Cette communauté sera sauvée de l'extinction et reflleurira sur le sol américain. Les Sœurs Grises seront les premières à s'en féliciter.

HOSPICE SAINT-JOSEPH, FORT RÉOLUTION, Territoires du Nord-Ouest, 1903

Le Vicariat des Territoires du Nord-Ouest était subdivisé à l'automne de 1901. M^{gr} Émile Grouard demeure titulaire de l'Athabaska tandis que l'évêque d'Adramyte, M^{gr} Gabriel Breynat, assume la direction du Mackenzie. Le jeune prélat, sacré en la chapelle de Saint-Albert, le 6 avril de l'année suivante, recevait la consécration épiscopale des mains de M^{gr} Grouard, celui-là même qui l'avait ordonné à Liège, onze ans plus tôt. L'évêque consécrateur était assisté de deux vétérans, M^{gr} Clut et M^{gr} Legal, tandis que M^{gr} Langevin, archevêque de Saint-Boniface, présidait la cérémonie, les évêques Dontenwill et Legal étaient présents, ainsi que dix membres du clergé¹⁸.

18 Circ. mens. 1902-03, p. 78.

L'évêque élu semblait écrasé sous le fardeau qu'on lui imposait et tous, dans l'assistance, songeaient sans doute à M^{gr} Grandin qui ne pouvait prendre part à la réunion à cause de sa faiblesse extrême.

Le jeune évêque, même s'il est accablé par l'honneur qui lui incombe, entend bien promouvoir la cause de ces missions, « les plus difficiles de la terre », où il est à l'œuvre depuis plusieurs années déjà. Il sait à quelles conditions ses prédécesseurs ont obtenu le concours des Sœurs Grises. Lorsque M^{gr} Taché, en 1859, sollicitait l'envoi de quelques sœurs afin de fonder les couvents de Saint-Albert et de l'Île-à-la-Crosse, il ne pouvait même pas promettre de pourvoir à leur subsistance. Mère Deschamps avait alors répondu : « En ce cas, nos sœurs jeûneront comme les Pères Oblats et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres¹⁹. » Ce premier pas sur le sentier de l'héroïsme allait être suivi de bien d'autres et c'est à la suite de cette inoubliable réponse que les postes de Providence et de Chipewyan étaient ouverts en 1867 et en 1874.

M^{gr} Breynat, de passage à Montréal en route pour la France, s'arrête à la maison mère des Sœurs Grises, le 23 janvier, et obtient de mère Hamel l'envoi d'autres Sœurs Grises dans ce coin reculé de la terre. Et c'est lui-même qui annonce la nouvelle à la communauté réunie, en commentant : « J'ai visité les missions du Yukon ; partout j'ai trouvé beaucoup d'abnégation et de bonne volonté, mais les voies de communication avec les pays civilisés étant beaucoup plus faciles, les sacrifices ne sont pas à comparer avec ceux qu'ont à accepter les missionnaires de l'Extrême Nord²⁰. »

Or, il s'avère que le nouveau poste sera établi au Fort Résolution, d'où l'on conclut qu'il faudra y nommer des âmes

19 Drouin, Sr C., *o.c.*, v. 2, p. 103.

20 Circ. mens. 1902-03, p. 271.

résolues à tous les sacrifices. Mère Hamel a fait choix de sœur Boisvert, arrivée à Providence en 1882, par conséquent sachant à quoi s'en tenir sur les difficultés qui l'attendent, notamment sur le fait que les difficultés prévues ont le don de faire place à celles qu'on ne saurait imaginer. On lui adjoint deux jeunes professes du 13 mars 1903, les sœurs McQuillan et Généreux et deux précieuses auxiliaires, les sœurs Honorine et Ernestine.

Le groupe quitte Montréal, lundi le 20 avril, et l'on parvient à Résolution à la mi-juin. On avait escompté que la saison estivale ainsi que les bateaux sillonnant le Mackenzie faciliteraient notablement le voyage. Sœur Boisvert s'est prudemment abstenue de rédiger un itinéraire précis. Bien lui en prend, car le *Saint-Alphonse*, retardé par le vent, doit en outre éviter la glace flottante, laquelle finit par l'emprisonner. Et l'on doit passer la nuit à bord du bateau alors que la rive semble à portée... du pied. Enfin, à onze heures, dans la matinée du 19 juin, on atteint la rive alors qu'une foule d'Indiens curieux s'y sont rassemblés. Une *squaw* toise les arrivantes de la tête aux pieds et déclare d'un ton doctoral : « Leur costume serait plus joli s'il était rouge. » Il reste qu'en dépit de la couleur de leur uniforme, on accueille les sœurs avec joie. Il n'en va pas ainsi pour les pères Dupire et Mansoz qui dissimulent mal leur embarras. On n'attendait pas les missionnaires cette année et la lettre les annonçant ne parviendra à destination qu'un mois après leur arrivée ! De sorte que seul un squelette de couvent, sans toit, se dresse à proximité de la mission. À l'instar de leurs devancières, les nouvelles venues du XX^e siècle apprennent à s'adapter aux circonstances et le grenier de la maison des Oblats devient leur refuge. Or ce refuge de six pieds de hauteur au centre n'en compte que quatre de chaque côté ; il est en outre l'endroit où l'on remise viande, poisson sec et autres provisions tandis que les maringouins et les souris le considèrent comme leur domaine. C'est à genoux que les fondatrices étendent

sur le parquet noué les couvertures qui les protégeront mal des aspérités. Mais on est bientôt envahi par un sommeil de plomb, interrompu par un son de grelots. On croit à des représailles de la part des souris, mais sœur Ernestine, se dirigeant bravement vers le coin d'où provient le bruit, décroche une corde attachée à un harnais et qu'une main anonyme a secouée. On se rend compte qu'il s'agit d'une fausse alerte due très probablement à leurs hôtes et l'on se rendort philosophiquement.

En définitive, malgré les progrès du jeune siècle, les fondatrices de Résolution expérimentent les mêmes difficultés que leurs devancières, à cette exception près qu'elles ont été l'objet des largesses de la part de M^{lle} Tierney, pensionnaire à la maison mère et qui semble vouloir imiter la libéralité de M^{me} Tiffin. Une caisse contenant objets de culte et ornements parviendra à Résolution de sa part²¹. Les sœurs se seront alors transportées, depuis le 24 juillet, dans la maison non encore achevée mais dont on envahit l'espace à mesure que partent les ouvriers. On suspend des couvertures en guise de cloisons et une échelle, en attente, laisse espérer que bientôt il y aura un plancher au second étage.

En attendant, l'école ouvre ses portes ; on y accueille trois filles et deux garçons qu'il faut d'abord soumettre à la seule condition d'admission : le bain est de rigueur car il faut les débarrasser de la vermine. Un bambin s'en offusque et fuit, en costume d'Adam, cette maison inhospitalière où l'on vous prend tout ce que vous avez sur le dos. Il est bientôt ramené par un frère oblat.

21 M^{lle} Tierney se fait un plaisir d'offrir les fleurs naturelles lorsqu'il y a fête à la chapelle de la maison mère ; elle ornera le petit ostensor de bijoux, souvenirs de famille et munira l'orgue d'une soufflerie électrique. Le jour où sa demoiselle de compagnie entrera au noviciat, elle soulignera l'événement en offrant un ciboire d'or serti de deux diamants. M^{lle} Johnson entrait à l'Institut le 21 novembre 1903, mais en sortira en octobre suivant.

En septembre, vingt-cinq élèves s'enregistrent, mais ils n'ont aucune idée de la discipline et les circonstances ne les aident guère puisque le bousillage tombe sur le plancher, laissant les interstices à découvert et l'on voit ce qui se passe au dehors. Si les enfants des bois ont cru que les distractions dureraient toujours, ils en sont quittes pour leurs frais. Sœur McQuillan, en éducatrice accomplie, ne tarde pas à les intéresser et bientôt ce sont des élèves désireux d'apprendre qu'elle a sous sa garde.

À Résolution également la faim se fait sentir et M^{gr} Breynat doit faire appel aux « paroissiens ». Jamais, à date, on n'a employé tel procédé car l'Amérindien de ces régions croit octroyer une faveur en plaçant son enfant à l'école. Cette fois, le procédé réussit ; les parents apportent leur contribution : onze originaux, lesquels figurent au menu quotidien. On s'accommode plus ou moins de cette monotonie et sœur Généreux, malgré sa générosité, doit s'avouer vaincue et reprendre le chemin du pays natal.

L'école progresse malgré tout et lorsque, en 1925, sœur McQuillan doit quitter Résolution pour aller fonder un autre couvent au pays de l'Ours Brun, au dos de la terre, c'est-à-dire à Aklavik, à cinquante milles de la mer de Beaufort, elle peut se rendre le témoignage d'avoir évangélisé quatre générations. « Dans l'âme des enfants, je retrouvais parfois l'empreinte catholique que j'avais essayé d'apposer en celle de leurs parents ou grands-parents²². »

De même que ses compagnes, elle partagera l'honneur du témoignage adressé par le D^r Bourget à sœur Sainte-Eugénie, le 22 février 1924 : « Si les Blancs peuvent circuler ici sans crainte d'embûches de la part des Indiens, s'ils peuvent compter sur l'aide de ces gens, si leurs effets sont relativement en sûreté n'importe où, c'est grâce à la religion apportée aux aborigènes par les évêques et les pères missionnaires. » Quant à

22 ASGM, doss. sr McQuillan.

l'instruction dispensée par les sœurs, il s'en montre plus que satisfait. « Je vous félicite, vous et votre personnel, pour les progrès très visibles accomplis par les élèves confiés à votre direction. Ce doit être un plaisir et un orgueil bien légitime de voir vos efforts persévérants couronnés de succès. »

En 1932, au deuxième jour de janvier, décède sœur Honorine qui n'a pas fait de bruit mais a accompli tant de bien. Deux ans plus tard, le 22 juin 1934, sœur Ernestine remettait sa belle âme à Dieu, après deux ans de souffrances passées à l'infirmerie de la maison mère.

La semence déposée en terre par les fondatrices a levé et produit cent pour un. C'est un couvent prospère qu'on admirera à Résolution et il faudra, en février 1939, lui annexer un hôpital qu'on agrandira à deux reprises, en 1947 et en 1953.

Lorsque, en 1942, une troupe de 1 218 soldats américains, noirs pour la plupart, viennent exécuter ce plan d'un chemin longeant le Mackenzie et atteignant les limites nordiques de l'Alaska, ils avouent leur étonnement de voir fonctionner un hôpital dans cette région inhospitalière. Les nouveaux venus connaîtront d'autres surprises : leurs appareils ultramodernes, camions à chenilles, béliers mécaniques, avions, hydravions et bombardiers n'ont pas compensé la nécessité des barges, et ces champions de la vitesse ont dû se mettre au pas.

M^{gr} Trocellier résumera éloquemment l'œuvre des missionnaires de Résolution lors du cinquantenaire célébré en 1952, un an à l'avance : « En venant dans le Nord, les missionnaires grises ont entrepris l'œuvre la plus difficile qui soit et c'est une page d'histoire glorieuse de l'Église qu'elles ont écrite²³. »

23 Mitchell, Sr E., *o.c.*, p. 220.

1904-1905

La profession du 10 décembre 1903 a donné douze nouvelles sœurs professes à l'Institut. Ce nombre n'a été excédé qu'une seule fois au cours de l'histoire, le 2 février 1887, alors que treize novices se liaient irrévocablement à Dieu. Mère Hamel décidait, à l'occasion de la profession de décembre, de transformer la salle communautaire en parloir, ce qui, dit-on, a étonné les héroïnes du jour, alors que les anciennes souriaient d'aise, se rappelant qu'autrefois, il en était ainsi aux jours de profession et de vêtue²⁴.

Vingt-sept novices ont également revêtu la bure grise et l'on se félicite du fait que les œuvres diverses attirent sous la bannière youvillienne la jeunesse enthousiaste et désireuse de servir une belle cause²⁵.

Divers événements favorisent, en ce début du siècle appelé à devenir si tapageur, une publicité de bon aloi pour les Sœurs Grises. Au début de décembre 1903, sœur McKenna avait la surprise de lire dans *La Presse* un article intitulé : « Youville ». Elle apprenait alors que l'arrondissement postal connu jusque-là sous le nom de Bougie devenait, à la demande de M. Joseph Deschâtelets, maître de poste, l'arrondissement Youville²⁶. Mère Hamel adressait alors au requérant une lettre de félicitations accompagnée de la *Vie de Mère d'Youville*.

L'année 1904 laisse entrevoir de nombreuses activités au programme de la Mère générale, car on se propose de souligner le cinquantenaire de l'Asile Saint-Joseph à Montréal et

24 On servait également le déjeuner au père et à la mère de la nouvelle élue. Usage aboli en 1868, les professions devenant alors plus nombreuses.

25 Douze décès s'étant produits au cours de 1903, cette profession comble les vides.

26 Arrondissement borné par les limites des villes de Montréal et de Saint-Louis ; à l'est, par Villeray, au nord par le Sault et à l'ouest par Ahuntsic.

de celui d'Youville à Saint-Benoît, deux œuvres fondées par mère Deschamps dont le souvenir demeure très vivace au couvent. Quant au couvent Bethléem de la métropole, datant de 1868, sous le supérieurat de mère Slocombe, il a connu une situation financière difficile, mais il semble que les choses s'améliorent. La Société de Saint-Vincent de Paul a organisé des activités à but lucratif dont le bénéfice est presque entièrement employé au soutien de l'œuvre et cela, à l'instigation du premier vice-président, M. J.-B. A. Martin, le bienfaiteur de la mission d'Athabaska²⁷. L'exemple entraîne des suites puisque la Commission des écoles catholiques décide d'octroyer une subvention annuelle de 300 \$ rétroactive au 1^{er} septembre 1903²⁸.

Mère générale se proposait en outre de visiter officiellement les missions de Toledo, projet auquel il lui faut surseoir à la suite de deux crises d'angine lui prescrivant la prudence²⁹. Et c'est alors que frappe l'épreuve. Le sans-fil annonce, le 5 janvier, que l'école de Qu'Appelle est la proie des flammes. Cette école relevait de la vicairie dont elle avait la charge et mère Hamel en a suivi les progrès avec un intérêt inlassable. Des nouvelles de sœur Goulet, parvenues à la fin de l'année dernière, permettaient de conclure que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes dans cette mission, puisque la supérieure disait « y vivre des journées de ciel ». Et voilà que le feu a tout détruit. « Notre école est un monceau de ruines fumantes », écrit sœur Goulet. « Si l'incendie avait eu lieu nuitamment nous aurions tous péri. » Le lendemain, elle ajoute un *post-scriptum* : « Nous continuerons l'œuvre certainement, mais avec beaucoup de gêne. Je ne sais où nous irons, mais il nous faut trouver un réduit. »

27 Circ. mens. 1902-04, p. 889. Il avait été d'abord stipulé que les recettes seraient divisées entre le couvent et la Société, laquelle ne réclamera que 100 \$ pour défrayer le coût des organisations.

28 M. A. Chatigny à mère Hamel, 11 février 1904.

29 Sr Ward, 2^e assistante générale, sera déléguée pour cette visite.

Mère Hamel n'a pas tardé à manifester sa sympathie aux sœurs lointaines, par télégramme d'abord, et en suggérant aux résidentes de la maison mère d'envoyer leurs meilleurs vêtements aux éprouvées. Ces dernières ont pour lits les bancs de la chapelle, « mais on vient d'y ajouter matelas et oreillers », de sorte que la correspondante exprime sa reconnaissance à la Mère générale en la priant « de ne plus s'inquiéter de nous. Nous tenons à poursuivre l'œuvre coûte que coûte. Les sœurs s'estiment heureuses d'avoir l'église paroissiale pour partage jusqu'à ce que la vieille cordonnerie soit prête à les recevoir³⁰ ».

Mais il n'y a pas que dans l'Ouest où le feu opère ses ravages. Le 19 janvier, « c'est dans notre voisinage que l'incendie se déclare. En peu d'instant, l'église Sainte-Cunégonde n'est plus qu'un amas de ruines. » En attendant la reconstruction, la salle d'asile des Sœurs Grises de cette paroisse servira d'église paroissiale ; six cents personnes peuvent y trouver place. Évidemment cette occurrence entraîne un branle-bas général puisqu'il faut déménager les classes aux étages inférieurs et cela occasionne un surcroît de fatigues ; on ne veut pas le céder aux lointaines missionnaires en fait de générosité.

Tout n'est pas que désolation cependant, puisque, en février, les nouvelles parviennent de Rome au sujet de la chère Cause, laquelle franchit une nouvelle étape. On établit le procès concernant l'héroïcité des vertus de la candidate. Un tribunal est constitué à cette fin, sous la présidence de l'archevêque de Montréal, tandis que sont appelées comme témoins des Sœurs Grises de Montréal, d'Ottawa, de Québec et de Nicolet, ainsi qu'une religieuse de la Congrégation de Notre-Dame et Lady Jetté³¹.

30 Lettre du 30 janvier 1904.

31 Lady Jetté avait été reçue en audience par S.S. Pie X à la fin de 1903. Elle a également fait la connaissance de M. Hertzog, postulateur à Rome, qui lui a dit : « C'est une des plus belles causes qu'ait la Cour de Rome », en parlant du procès de Mère d'Youville.

Les séances de ce tribunal ont débuté le 22 février ; elles se poursuivront jusqu'à la mi-avril et de longues années encore puisqu'elles n'aboutiront à un résultat, à Rome, qu'en 1955. La rareté des écrits de Mère d'Youville et deux guerres mondiales constitueront des entraves sérieuses au progrès de cette Cause³². Pour l'instant, personne ne s'en doute et, avec le ferme espoir que bientôt on invoquera la Bienheureuse Marguerite, mère Hamel se dirige vers l'Ouest canadien pour y visiter officiellement, non pas hélas toutes les maisons, mais celles dont l'accès s'avère plus facile.

Les Sœurs de Saint-Boniface ont fait preuve de beaucoup de discrétion quant au danger qui les menace de peur de retarder la visite. Aussi Mère générale arrive-t-elle en pleine inondation, semblable à celle de 1882 et dont elle a été témoin. On doit se rendre en chaloupe de la maison provinciale à l'hôpital dont le premier étage est devenu le refuge des animaux de ferme, lesquels ont d'abord occupé le rez-de-chaussée³³.

L'arrêt à Saint-Boniface se prolonge car c'est à cet endroit que se retirent les religieuses âgées ou malades. Mère Hamel rencontre à l'infirmerie les sœurs Cusson, Sainte-Thérèse et Connolly, cette dernière parente de Mère d'Youville³⁴, méritantes ouvrières dont elle a admiré l'apostolat lorsqu'elle-même était envoyée à la Rivière-Rouge en 1869.

Les pensionnats Sainte-Anne-des-Chênes et Saint-Norbert reçoivent également la visite de Mère générale qui revoit dans

32 Afin de suppléer la carence des écrits, la Cour de Rome exigera une étude historique, en 1931, étude qui était approuvée en 1950 par la Sacrée Congrégation des rites.

33 Sr Roy, à m. mère, 25 avril 1904. Ces lignes ont dû remémorer aux Srs anciennes les inondations affectant la Pointe-à-Callière jadis et nécessitant le transport des animaux au jubé de la chapelle.

34 Le grand-père Connolly ayant épousé M^{lle} Gamelin-Maugras, arrière-nièce de Mère d'Youville. La mère de sr Connolly était de la tribu crise, fille d'un chef estimé des Blancs. Sr Connolly décédera le 7 octobre suivant.

cette dernière paroisse M^{gr} Norbert Ritchot, le dévoué pasteur, dont elle se rappelle le rôle au cours des années 1870³⁵.

Mère Hamel constate le progrès réalisé dans tous les domaines, nommément dans celui de l'enseignement. Les Clercs de Saint-Viateur s'installent à Makinac, dans la région du lac Dauphin, en cette année même 1904³⁶, tandis que l'École normale fondée en 1902 à Saint-Boniface par M^{gr} Langevin donne toutes les garanties de succès. La maison-chapelle annexée à l'école s'avère le berceau d'une nouvelle communauté religieuse, celle des Missionnaires Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée³⁷. Le 23 mars, M^{lles} Alma Laurendeau de Saint-Boniface et Ida Lafricain de Montréal étaient revêtues du saint habit et se consacraient à la cause de l'éducation, diffusée par des institutrices qualifiées, surtout dans les paroisses et les missions pauvres³⁸.

Le 30 mai marque le départ de Mère générale pour Calgary, Edmonton et Saint-Albert, siège provincial des missions de la future province de l'Alberta. Au sujet de l'asile établi là-bas depuis 1863, la secrétaire, sœur Roy, prononce un éloge sans doute recueilli sur les lèvres de Mère générale elle-même. « Cet asile est certainement l'un de nos plus beaux établissements, autant par le nombre d'enfants qu'il renferme que par le site qu'il occupe. Avantage inappréciable pour ces enfants qui apprennent ici à cultiver la terre, pour devenir ensuite des colons chrétiens et sérieux³⁹. L'école est sous le contrôle du

35 M^{gr} Ritchot, délégué à Ottawa, lors de la crise rielliste de 1870 était mis en état d'arrestation, ayant pour prison le palais épiscopal où il s'était retiré. M^{gr} Ritchot décédera le 16 mars 1905, environ deux mois après l'incendie de son presbytère ; il meurt au couvent des Sœurs Grises de l'endroit.

36 Morice, *o.c.*, v. 3, p. 418.

37 Jean, M. *o.c.*, p. 155-156.

38 Morice, *Vie de M^{gr} Langevin*, p. 218-219.

39 Les immigrations massives ont lieu dans l'Ouest canadien. En septembre 1904 y arrivent 800 Canadiens français. En 1906, on signalera la venue de 47 000 immigrants.

gouvernement et les inspecteurs constatent à la grande satisfaction des institutrices qu'elle est bien tenue et que les progrès y sont plus sensibles qu'ailleurs. Tout protestants qu'ils soient, ces messieurs ont voulu réunir ici toutes les institutrices du district pour la convention annuelle. »

Après avoir prodigué aux missionnaires conseils et encouragements, Mère générale et sa secrétaire s'engagent sur la voie du retour pour s'arrêter à Kenora et arriver enfin à Montréal le 2 juillet, après une absence de deux mois et demi⁴⁰.

Au cours de ce laps de temps, la maison mère a changé de paroisse ; de la circonscription de Saint-Joseph de Richmond, elle est passée à celle de Saint-Jacques le Majeur, titulaire de la cathédrale⁴¹. Une autre mission s'est ajoutée à la province canonique de Ville-Marie, fondation autorisée par le conseil général. Cet Hospice Saint-Antoine s'avérera l'œuvre de prédilection de mère Hamel ; elle y consacra les dernières années de sa vie active et se mettra tout simplement au service du pauvre, après avoir occupé le poste d'autorité par excellence dans sa congrégation.

Mère Hamel a le souci de prolonger par ses paroles et ses exemples surtout les vertus pratiquées naguère par la Mère des pauvres. À cette fin, elle s'efforce de faire revivre les usages anciens. Les circonstances se prêtent admirablement à rappeler la dévotion de Mère d'Youville envers la Vierge, en cette année où l'on célèbre le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Tandis que la chapelle et les corridors sont ornés de fleurs et de banderoles, Mère générale, pour sa part, « envoie quérir dans les mansardes deux statues de la Sainte Vierge, provenant de l'ancienne maison mère et qu'elle fait remettre à neuf ». L'une d'elles, « mesurant

40 Mère Hamel a dû se conformer à l'itinéraire tracé par son assistante et n'a pu se rendre à Qu'Appelle, la mission éprouvée par l'incendie et d'ailleurs peu en état de la recevoir.

41 Circ. mens. 1904-06, p. 73.

quatre pieds six pouces de hauteur, occupe la place d'honneur dans le portique de la rue Guy, entourée de l'inscription : ELLES M'ONT ÉTABLIE LEUR GARDIENNE. La seconde statue, de quatre pieds de hauteur, devient le partage du secrétariat. »

Et c'est dans cette atmosphère de fête que l'année se termine, embellie pour ainsi dire par une joie inattendue. L'abbé Perrier, notaire en la Cause de Mère d'Youville, annonce qu'il faut reconnaître l'authenticité des restes de la Vénérable Mère. Aussitôt les questions fusent : Assisterons-nous à l'ouverture du tombeau ? demandent les sœurs. On leur répond d'abord que seuls les membres du tribunal et quelques secrétaires y seront admis. Déception générale. Mais voilà que, le 28 décembre, le notaire se ravise et il est convenu qu'entre deux sessions du tribunal, les sœurs pourront défiler devant le cercueil ouvert. De sorte qu'à onze heures de la matinée, toutes les Sœurs Grises des maisons avoisinantes et leurs compagnes de la maison mère viennent contempler les restes vénérés. Et l'annaliste conclut : « Celles de nos sœurs qui étaient ici le 17 janvier 1884, lors de la translation de ces restes dans le mur de briques, n'y voient aucun changement si ce n'est que la cire recouvrant le front est un peu jaunie et laisse voir une légère ouverture. Après notre départ du caveau, M. Perrier dépose dans le cercueil un cylindre renfermant la déclaration officielle relativement à l'authenticité des restes. Le cercueil est de nouveau scellé et emmuré. C'est là que notre Vénérable Mère continuera de dormir son dernier sommeil en attendant que l'Église la proclame Bienheureuse⁴². »

42 Circ. mens. 1904-06, p. 307-308.

HOSPICE SAINT-ANTOINE, Montréal, 1904

Décidément les journalistes n'ont pas la faveur de la chroniqueuse des Sœurs Grises. On l'a vue déplorer la reproduction d'une fête intime, les noces d'or de sœur Gaudry, en 1901. Le 3 mai de cette année 1904, elle inscrit : « Sœur assistante générale (Mailloux) apprend que, selon *La Presse*, un nouvel Institut de charité vient d'être fondé par les sœurs Montgolfier, Lapointe, Joly et Chartier. Ces sœurs sont trop attachées à notre communauté pour songer à la séparation, poursuit-elle, mais elles acceptent généreusement les fatigues, les durs labeurs exigés par l'extension d'une œuvre, l'aménagement d'une nouvelle maison⁴³. »

Il s'agit bien de cela, en effet. L'Hospice Saint-Antoine n'est ni plus ni moins que la continuation de l'Hospice Saint-Charles, établi d'abord dans les casernes du Bord de l'Eau en 1877, transporté dans la maison de Denis-Benjamin Viger en septembre 1879 et condamné à faire place « à de grands et splendides hôtels en 1894⁴⁴ ». Les hospitalisés, au moins quarante-neuf d'entre eux, étaient alors transportés à la maison mère de la rue Guy.

Les ouvrières ne se résignaient pas toutefois à quitter définitivement le secteur où l'on a fait « quelque petit bien ». Les sœurs Montgolfier et Duchesneault se retiraient alors à l'hôpital Notre-Dame et poursuivaient leur ministère de visiteuses des pauvres et des malades jusqu'en décembre 1895, alors que le Fourneau économique ouvrait ses portes sur la rue du Champ-de-Mars. C'est là qu'on a servi aux itinérants la soupe et le repas principal tandis qu'on leur offrait des vêtements puisqu'on y tenait un entrepôt vestimentaire. L'initiative

43 *Ibid.*, p. 94-95.

44 À moins d'indications contraires, les détails concernant cette œuvre sont extraits de la brochure intitulée : *Cent ans d'histoire*.

connaîtra une grande vogue en ces années de misère, de sorte que, dès le début de 1903, il devient impérieux de faire renaître l'Hospice Saint-Charles. M. O. Hébert, Sulpicien, obtient à cet effet autorisation d'utiliser « le pâté de maisons situé entre les rues Saint-Paul, des Commissaires, Friponne et Bonsecours ». Le 12 octobre, commencent les travaux destinés à adapter deux de ces maisons à la nouvelle œuvre. On envahira graduellement les sept magasins, jusqu'à l'échéance du bail du dernier locataire. Or ces locataires, marchands de légumes, n'étaient pas des plus particuliers sur le détail de la propreté. Trois charrettes de légumes défraîchis ont dû être transportés afin de vider les différents locaux⁴⁵.

Enfin, le 3 mai 1904 s'opère la translation du Fourneau à l'Hospice Saint-Antoine. Le personnel comprend dix vieillards dont six femmes et quatre jeunes filles de douze à quinze ans. On y ouvrira également une école pour les enfants pauvres du quartier.

L'œuvre est financièrement soutenue par les messieurs de Saint-Sulpice et la Société de Saint-Vincent de Paul tandis que s'y dévouent des religieuses, âmes d'élite, dont l'éloge n'est plus à faire. Une entre autres y laissera un souvenir ineffaçable, celui de la sœur de charité que rien ne rebute, qui se met à la poursuite des abandonnés, des isolés qu'elle découvre dans des réduits infects, dans des abris de fortune, voire dans les ruines de maisons abandonnées. On l'appellera la Sœur Rosalie du Canada, pour en venir ensuite à la désigner tout simplement sous son nom de sœur Bonneau, nom immortalisé du fait que l'œuvre sera connue sous le vocable d'Accueil Bonneau. Œuvre existant pour les sans-abri, les sans-foyer, les éternels itinérants, les clochards à qui l'on tend une perche sans chercher à les enclore, mais à qui l'on offre une possibilité de réhabilitation basée sur le respect de la personne et la sauvegarde de l'anonymat.

45 Circ. mens. 1904-06, p. 92-94.

Sulpiciens, membres de la Saint-Vincent de Paul, Sœurs Grises, Fils de Saint-François, prêtres séculiers, professionnels, membres d'autres dénominations chrétiennes, bénévoles, bienfaiteurs, tous contribuent à maintenir cette œuvre qui a dû faire preuve de dynamisme afin de survivre. Créée spécifiquement afin de secourir une population errante, elle aura sa raison d'être tant que sur cette terre des hommes se trouveront des êtres itinérants, sans identité ou port d'attache mais qui font partie de ce qu'on appelle la caravane humaine.

* * *

Au cours de ces dernières décennies, on a vu se multiplier les fondations ; il n'est guère surprenant qu'on doive aujourd'hui souligner certains anniversaires. C'étaient les noces d'or de l'Hospice Saint-Joseph de Montréal et de l'Hospice Youville de Saint-Benoît l'an dernier.

En 1905, le programme comporte le jubilé d'or de l'orphelinat de Toledo et l'inauguration de l'Hôpital Saint-Boniface entièrement rebâti. « C'est le plus grand du genre au Manitoba ; l'ancien, auprès de cette maison neuve, s'avère petit et humble d'apparence, tandis que le nouveau mesure 220 pieds de long sur 42 de largeur ; il compte cinq étages⁴⁶. » M^{gr} Langevin qui assistait à la consécration épiscopale de son oncle, M^{gr} Racicot, à Montréal, le 3 mai, repartait pour l'Ouest en emportant avec lui un don de la Mère générale : un patient de première classe, c'est-à-dire une statue du Sacré-Cœur. La supérieure de l'hôpital écrivait, le 5 juin « Nous avons fait l'accueil le plus respectueux au royal Patient. [...] Les travaux se poursuivent avec activité. [...] Les infirmières ont reçu leurs diplômes hier soir. » Et enfin, le 15 octobre, l'archevêque, assisté d'un clergé nombreux, bénissait « l'hôpital idéal »,

46 Circ. mens. 1904-06, p. 635.

hébergeant déjà deux cent quatre-vingts malades. Sœur Mailloux, assistante générale, a participé à la fête et reviendra à Montréal *via* Toledo afin de prendre part aux solennités à ce dernier endroit.

Sœur Mailloux n'assiste donc pas au retour des exilées de l'Île-à-la-Crosse, le 24 octobre, alors que dix religieuses ayant reçu la directive de Mère Hamel d'abandonner la mission, après quarante-cinq ans de dévouement, de sacrifices et de privations, arrivaient à Saint-Boniface. La supérieure générale expliquait : « Le bien commencé par notre communauté se poursuivra par les religieuses françaises, les Sœurs de Saint-Joseph, expulsées de leur pays. C'est la volonté de Dieu qui vous est manifestée, ajoutait la Mère, je sais ce que cette soumission vous coûtera d'effort et de sacrifice⁴⁷. »

En effet, « dix ouvrières revenaient les larmes aux yeux. Plusieurs ont passé là-bas treize, vingt-sept, trente-deux et trente-quatre ans de leur vie. Il leur a fallu quinze jours pour franchir la distance La-Crosse-Saint-Boniface, partie en grosse voiture, partie en bateau et, qui plus est, il leur a fallu résister, pour ainsi dire, aux plaidoyers des Montagnais les suppliant de ne pas les quitter. Les Sœurs Grises ont accompli là-bas une grande œuvre d'évangélisation. Les pages d'un livre pourraient seules dire le secret des travaux pénibles, des sacrifices parfois héroïques que ces âmes ont supportés⁴⁸. On s'en va en pleurant, portant la semence ; on s'en vient en chantant, rapportant les gerbes, dit le psaume 125. Tel n'est pas le cas

47 Un premier rappel avait eu lieu en 1902, contremandé ensuite sous prétexte que les choses s'étaient améliorées. Mais les inondations répétées ayant fortement ébranlé la maison, il était jugé prudent d'en retirer les sœurs. Dès 1907, les remplaçantes habiteront le nouveau couvent construit par les Frères.

48 Article paru dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, signé par un père oblat. Le signataire ne saurait énumérer les épreuves : incendie, sécheresse, manque de vivres, épidémies, etc.

de ces véritables missionnaires sachant bien qu'il y a encore tant à accomplir ! De meilleurs jours brilleront pour elles, ce qu'elles ignorent pour l'instant. Et elles acceptent d'autres obédiences dans la province manitobaine.

À Toledo, tout est à la joie en ce 24 octobre, cinquantième anniversaire de l'arrivée du premier contingent de Sœurs Grises. Les deux ailes ajoutées à l'Hôpital Saint Vincent ont été bénites le 25 juillet. Mère générale y a délégué les sœurs McKenna et Saint-Mathias⁴⁹. On y a célébré alors, en termes éloquents, l'œuvre admirable accomplie par les Sœurs de charité. De si humbles débuts a surgi la splendide institution connue sous le nom de Saint Vincent, à une exception près – l'hôpital de Cincinnati – le plus grand et le plus parfaitement équipé de l'État de l'Ohio⁵⁰. On a remis à l'automne cependant la fête proprement dite, les noces d'or de l'orphelinat, fête rehaussée par la présence de Sa Grandeur M^{gr} Hortsman et de M^{gr} Boff, l'un des premiers curés de la paroisse Saint-François de Sales. Décor, chant et musique, tout concorde pour conférer un caractère de dignité à la célébration. Le sermon prononcé par le R. P. Moran raconte le voyage des fondatrices de Montréal à Toledo, insistant sur leur courage et leur esprit de sacrifice et il les nomme les héroïnes de la charité. Un banquet réunit les convives et un concert exécuté par les orphelins raconte en une sorte d'opérette l'histoire de l'institution. On ne manque pas d'évoquer le souvenir de sœur Hickey, seule religieuse survivante du premier groupe, mais incapable d'assister à la fête

49 Pour la première fois, mère Hamel visite Toledo du 26 mai au 17 juin 1905. Elle a certes entendu parler des difficultés ayant marqué les débuts de l'œuvre. De sorte que la secrétaire transcrit sa pensée lorsqu'elle trace, le 31 mai : « Selon toute apparence, le temps de la misère est passé pour nos Srs ; notre bonne mère Deschamps doit veiller sur son œuvre de prédilection. »

50 Article paru dans *La Presse* et reproduit aux *Circ. mens.* 1904-06, p. 579-580.

à cause de son état de santé⁵¹. Par contre, il se trouve qu'Éliza Holmes, la dévouée tertiaire accompagnant jadis le groupe des fondatrices, est là, jubilant au spectacle du progrès accompli et s'étonnant de recevoir tant d'hommages, elle dont le rôle s'est avéré si humble, mais si précieux.

Éliza a voulu demeurer tertiaire de Saint-François et se dévouer comme telle, sans accéder à l'Association des Petites Sœurs Auxiliaires qui, en cette année même, sont incorporées aux Sœurs Grises avec mêmes droits et privilèges ; le 6 avril, elles ont revêtu le costume gris et ont émis les vœux annuels, à l'instar des sœurs vocales⁵².

Dans toutes les maisons de Sœurs Grises, l'érection canonique de l'Association a été saluée avec joie. On accueillait avec bonheur, dans la même famille religieuse, ces ouvrières méritantes qui ont partagé les labeurs et constitué un si précieux apport aux diverses œuvres, notamment là où elles s'exercent avec le plus de difficultés : aux Territoires du Nord-Ouest.

Au sujet de ces derniers, les Sœurs Grises apprennent avec non moins de joie que d'autres annexions ont lieu en cette année mémorable, celle des deux nouvelles provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta à la Confédération. Au sujet de la création de l'Alberta, il est assez amusant de lire le compte rendu de sœur Dandurand, supérieure provinciale, à mère Hamel : « Il me semble qu'il ne serait pas sans intérêt pour vous d'apprendre les transformations que subit en ce moment votre pays du Nord. D'abord sachez qu'avec des retailles des

51 Sr Hickey célèbre cette année même son jubilé d'or de vie religieuse.

52 Jusqu'en cette année, une novice se liait irrévocablement par la profession religieuse. Dorénavant, des vœux à renouveler annuellement durant cinq ans seront prononcés par toute novice et lui procureront un temps de réflexion prolongé. Une variante est apportée à l'uniforme des auxiliaires : une passe blanche au lieu d'une coiffe noire leur entoure la figure.

Territoires, on nous a fabriqué une province, laquelle, par son étendue, est la troisième en la Puissance du Canada. L'inauguration a eu lieu le 1^{er} septembre. Edmonton, jeune capitale, s'est surpassée : 8 000 \$ avaient été votés pour recevoir les visiteurs, décorer et illuminer les rues à l'électricité⁵³. » La signataire, tout autant que la destinataire, ne sauraient se douter des ressources dont disposera plus tard cette retaille des Territoires. En attendant, on se livre à la joie d'appartenir au même pays en dépit de la distance demeurant la même et ne permettant guère les visites fréquentes.

Il reste que la fête par excellence, qui a fait vibrer le cœur de toutes les Sœurs Grises au cours de 1905, a été la première amicale des anciens écoliers des Sœurs Grises, à la maison mère, le 27 juin. Il ne s'agit évidemment pas des anciens élèves qui ont fréquenté leurs écoles primaires, mais de ces étudiants pauvres ou à la santé fragile ne pouvant s'adapter au régime collégial. Cette aide remonte aux jours lointains de 1760 alors que Mère d'Youville assumait en grande partie les frais de voyage et d'étude de Jean-Pierre Ménard, étudiant en philosophie et qui aspirait au sacerdoce⁵⁴. Rentré au pays le 6 juin 1764, l'abbé Ménard était plus tard nommé curé de Chambly, où il décédait en 1792⁵⁵. Les filles de la Vénérable ont voulu donner suite à cette œuvre des étudiants et depuis cent quarante-cinq ans, en recevant les étudiants au couvent à titre d'aides bénévoles ou encore en assumant les frais d'étude, elles pourvoient au recrutement du clergé.

M. Désiré Chevrier, Sulpicien, a organisé cette rencontre et rejoignait soixante-quinze anciens élèves demeurant encore

53 Lettre datée du 5 octobre 1905.

54 L'absence d'évêque au Canada et l'impossibilité de prévoir quand la vacance du siège épiscopal serait comblée avait suscité cette initiative chez Mère d'Youville « pour le salut de l'Église au Canada ».

55 Le corps, exhumé en 1868, fut trouvé en état de parfaite conservation.

dans la métropole ou à proximité, les conviant à « cette fête de famille » ainsi que l'a appelée mère Hamel dès qu'il lui eût fait part du projet. Trente-quatre anciens ont répondu affirmativement, les autres se sont excusés, retenus au poste par les exigences du ministère ou autres devoirs ; tous ont proclamé leurs regrets et leur désir de contribuer à l'offrande d'une bourse destinée à la chère Cause.

La fête débutait par la célébration eucharistique, suivie d'une allocution prononcée par le révérend père John Forbes, supérieur des Pères Blancs à Québec⁵⁶. Il fait revivre ces jours d'antan, alors que les écoliers avaient accès aux diverses chapelles de la maison mère, assistant aux professions religieuses et aux obsèques. Il proclame que parmi les cent six écoliers qui se sont succédé depuis 1839, quarante et un se sont consacrés à Dieu et, de ce nombre, trente vivent encore⁵⁷. L'orateur est heureux de se dire, avec les participants à cette fête, « petit-fils spirituel de la grande Canadienne ». À l'issue du dîner, il y a promenade dans le jardin et ensuite entrée dans la salle communautaire où une inscription les accueille : « Tes fils viendront de loin. » Il revient alors au D^r Dosithée Martel, à titre de doyen, d'exprimer la reconnaissance de ceux qui, ayant reçu des dons différents, se sont dirigés vers diverses carrières : médecins, juges, avocats, notaires, pharmaciens, journalistes, fonctionnaires publics, marchands qui, aujourd'hui, servent la société avec honneur parce que durant quelques années, ils ont été abrités à l'ombre du couvent et ont bénéficié des exemples des religieuses.

Le D^r Martel évoque le souvenir de cette maison des hommes où on les abritait, rue McGill, et où il lui a été donné de connaître les deux Forget, le chanoine Trépanier, Alexandre Deschamps et l'infortuné Riel. Il se fait un devoir de mentionner cette mère Deschamps, « femme extraordinaire,

56 Les deux frères Forbes accéderont un jour à l'épiscopat.

57 Circ. mens. 1904-06, p. 519.

véritable femme forte qui durant un quart de siècle a conduit la communauté avec tant de sagesse et de succès ». Il proclame que depuis l'arrivée des Sœurs Grises à Chambly, en 1869, « je continue d'être l'objet de leurs attentions délicates ». Il omet de mentionner toutefois qu'il prodigue son dévouement et sa science aux sœurs de l'Hospice sans exiger de retour.

Il revient à M. Lecoq, supérieur du Séminaire, de prononcer le mot de la fin. « Vous étiez écoliers chez les Jésuites et les Sulpiciens, dit-il en substance, et ils vous rompaient le pain de l'intelligence, tandis que la maison des Sœurs Grises, c'était la mère. Les années que vous avez vécues sous son toit ont exercé sur votre vie une influence inoubliable. Si vous devez de la reconnaissance aux Sœurs Grises, elles aussi vous portent de la gratitude. Vous leur faites honneur dans les différents états où la Providence vous a placés. Soyez fiers de ce que vous avez reçu d'elles et soyez bénis pour le bien que vous accomplissez. »

Il est un de ces écoliers, du nom de Speeman, d'origine allemande, qui s'est esquivé de son pays d'origine pour accéder au sacerdoce, au Nouveau Monde. Reçu chez les Sœurs Grises, il y séjournait quelques mois ; comme il ne parvenait pas à s'adapter au climat de Montréal, il acceptait l'offre d'aller terminer ses études à Saint-Boniface. De loin, il s'associe à la fête d'aujourd'hui et, grâce à la bienveillance des Sœurs Grises de là-bas, il sera ordonné dans leur chapelle le 29 juin de l'an prochain. Se dirigeant vers l'Europe peu après, il s'arrêtera à Montréal et assurera les sœurs qu'il part le cœur plein de reconnaissance envers la communauté. Un autre lévite s'approchera désormais de l'autel de Dieu, la joie de sa jeunesse parce que, un jour, Marguerite d'Youville aura compris son rôle de Fille de l'Église.

L'ÉCOLE MÉNAGÈRE, Montréal, 1905

Depuis quelques années déjà, il est question à Montréal de ces écoles spécialisées établies notamment en Belgique, dont le but principal consiste en la formation des jeunes personnes « à la piété chrétienne, à la science du ménage et à l'économie domestique ⁵⁸ ». L'idée – il fallait s'y attendre – trouve un terrain propice chez les Sœurs Grises. Depuis longtemps déjà, on se soucie de la préparation de la jeune fille à ses obligations futures. Et la tradition est là, non interrompue d'ailleurs, prouvant que Mère d'Youville elle-même s'était occupée, avec les moyens de l'époque, à préparer les orphelines dont elle avait la charge à subvenir à leur propre subsistance. On sait de plus que l'aile Saint-Mathieu a d'abord été ajoutée à la maison mère exclusivement pour y loger orphelins et orphelines.

Les choses évoluant, mère Hamel décide, en mars 1905, d'établir l'École ménagère comportant, outre la préparation domestique, un programme scolaire conforme à celui des écoles proprement dites.

Les sœurs Saint-Hilaire et Champoux inaugurent leur apostolat le 22 mars et à sœur Piché, troisième assistante générale, incombe la responsabilité de répartir le programme afin que les multiples heures d'enseignement soient partagées de façon équitable. Bientôt, le tout fonctionne à la grande satisfaction des institutrices et de leurs pupilles.

Graduellement, le nombre des professeurs augmente et le programme comporte en outre des additions ; l'enseignement des arts proprement dits : musique, chant, éloquence, peinture, etc. En un mot, l'école forme des « femmes dépareillées » qui, une fois lancées dans le monde, constituent la meilleure

58 Circ. mens. 1895-98, p. 555. L'annaliste rapporte ici les paroles de M^{gr} Bégin s'adressant aux sœurs, le 5 janvier 1898.

réclame pour l'école. De sorte qu'il faut en élargir les cadres et les élèves du dehors y sont admises à titre de pensionnaires. Les sœurs éprouvent une fierté légitime lorsque, annuellement, a lieu le concert accompagné d'une exposition artisanale et la remise des diplômes de l'instruction publique.

Les exigences grandissant, on obtient l'affiliation universitaire et les jeunes filles qui gravissent successivement les étapes conduisant à l'obtention de ces degrés occupent à leur tour des postes d'enseignement dans d'autres institutions similaires.

L'École ménagère ouverte en 1905 s'avérera de plus un centre de recrutement pour les Sœurs Grises car les étudiantes les voyant à l'œuvre avec tant de compétence s'interrogeront quant à leur sérénité. Elles découvriront que la vie religieuse, loin d'anéantir les talents, les met en valeur et confère à celles qui les partagent volontiers le privilège d'exercer une action profonde au bénéfice des générations qui montent.

L'HÔPITAL SAINT-PAUL, Montréal, 1905

La question du traitement des maladies contagieuses depuis de longues années déjà constitue l'un des soucis primordiaux de l'Hôpital Notre-Dame. Le D^r Edmond Persillier-Lachapelle obtenait, en 1894, des autorités municipales, que soit installé un hôpital civique sur la rue Moreau, hôpital temporaire, ainsi qu'on l'a vu⁵⁹.

En 1901, la Ville conclut deux ententes, l'une avec l'Hôpital général de Montréal et l'autre avec celui de Notre-Dame. Il en résulte l'érection de deux hôpitaux dont l'un, l'Hôpital Alexandra, desservira la population anglaise tandis que l'autre, l'Hôpital Saint-Paul, est appelé à desservir les quartiers

59 *Bulletin des fêtes de l'Hôpital Notre-Dame*, M^{lle} Deslauriers, 31 juillet 1979, p. 7. Il s'agit de l'hôpital Saint-Camille ainsi qu'on l'a indiqué plus haut.

populeux de la ville. Sir Rodolphe Forget se constituait le bienfaiteur du futur hôpital en acquérant le terrain nécessaire, au coût de 30 000 \$, sur la rue Sherbrooke, face au parc Lafontaine⁶⁰.

On s'empresse d'élaborer les plans du futur édifice et l'analyste des Sœurs Grises note plaisamment : « Les architectes experts n'ont pu réussir encore à reproduire l'idéal rêvé. Une sœur grise a décidé de leur venir en aide. Et lors du grand dîner annuel servi aux malades, sœur Sainte-Cécile réussit un gâteau représentant le futur hôpital Saint-Paul. Elle s'attire les félicitations de tous. Les administrateurs décident d'offrir la pièce à sœur Mailloux, assistante générale⁶¹. »

Les architectes Marchand et Hackell réussissent enfin à soumettre un plan agréé de tous et la construction commence dès avril 1904 pour se terminer à la fin de juin 1905. L'institution ouvre officiellement ses portes le 29 octobre, jour de la bénédiction par M^{gr} Paul Bruchési, d'où le nom de Saint-Paul. Il s'avère toutefois que le coût de l'édifice dépasse de 50 % la somme prévue. Il en résulte des embarras extrêmes pour les administrateurs, car il est entendu que l'hôpital Saint-Paul est un établissement faisant partie du futur hôpital Notre-Dame, en proie au vieillissement. On a beau « farder la vieille », selon la prescription de l'un des médecins, les crevasses sillonnant les murs en révèlent l'âge tandis que la liste d'attente en proclame l'exiguïté.

Le nouvel hôpital Saint-Paul ouvre ses trois pavillons aux contagieux le 1^{er} décembre 1905. Le D^r J.-A. Leduc, jeune interne de vingt-cinq ans, en est nommé directeur médical. Les Sœurs Grises en assument la régie interne et l'on accueille, ce jour-là même, le premier patient : un jeune homme protestant, atteint de la scarlatine⁶². En dépit des mesures préventives

60 Benoît, D^r E.P., *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame*, p. 20-21.

61 Circ. mens. 1902-03, p. 221-222.

62 Circ. mens. 1904-06, p. 672-673.

préconisées par les autorités, notamment la mise en quarantaine des foyers où l'on découvre des contagieux, les épidémies continuent leurs ravages. Et comme les hôpitaux refusent cette catégorie de malades, le petit Saint-Paul connaît de la vogue.

Dès le 1^{er} janvier 1906, quatorze religieuses y sont à l'œuvre et elles ont fort à faire puisque, en cette année, 479 cas y sont admis : cas de diphtérie, de scarlatine, de rougeole dont 424 sont guéris tandis qu'on enregistre vingt-deux décès.

Les frais d'hospitalisation sont fixés à un dollar par jour de sorte que le jeune hôpital suffit à peine à boucler son budget et qu'il en résulte pour l'Hôpital Notre-Dame des difficultés financières l'acculant presque à la ruine.

M^{gr} Bruchési, en 1910, fera appel à la charité publique et prêchera par l'exemple en faisant lui-même le don de 1000 \$.

Les fonds nécessaires tarderont à rentrer cependant et ce n'est qu'en 1913 que l'on pourra donner suite au projet de l'Hôpital Notre-Dame proprement dit. Là encore, la Première Guerre mondiale compliquera les choses et ce n'est qu'en 1933 que l'institution mère, érigée en 1924 sur la rue Sherbrooke, pourra transformer l'Hôpital Saint-Paul et y établir ses services connexes, la science ayant maté les épidémies désastreuses d'autrefois.

Il reste que, durant vingt-huit ans, l'Hôpital Saint-Paul aura accueilli des milliers de Montréalais dont un nombre impressionnant y auront recouvré la santé.

1906

L'Institut des Sœurs Grises compte, au 1^{er} janvier, 698 religieuses vocales et 205 sœurs auxiliaires, tandis que 125 aspirantes se préparent, tant à la maison mère qu'aux noviciats de l'Ouest, à leur carrière future. D'autre part, à la maison mère, on compte 710 protégés tant vieillards qu'orphelins, enfants illégitimes et pensionnaires, de sorte que le labeur ne fait pas défaut. Toutes les bonnes volontés sont requises afin

de participer au bon fonctionnement de l'immense maison abritant un tel éventail d'œuvres. Aussi les sœurs auxiliaires en service au Collège de Montréal en sont-elles retirées « en conformité avec l'esprit des constitutions », précise l'annaliste⁶³.

Mère Hamel, on l'a constaté, a effectué la visite des maisons de l'Ouest depuis son accession au supériorat général. Le temps est maintenant venu de visiter les missions des Territoires. Sa sympathie est acquise à ses filles lointaines, car elle se souvient des années vécues à Saint-Boniface, poste encore difficile au moment où elle y arrivait en 1869. Et pourtant ces difficultés qui ont altéré ses forces sont presque négligeables comparativement aux misères compliquant l'apostolat des femmes héroïques du Grand Nord. La Mère générale doit se rendre à l'évidence qu'il lui est impossible d'aller leur exprimer personnellement son appréciation et ses conseils, ce qui l'incite à leur déléguer son assistante, sœur Ward, l'une des fondatrices du premier poste de là-bas : le couvent de Providence.

Sœur Ward croyait rêver lors de son rappel du Nord en 1892. Arrivée là-bas en 1867, elle était persuadée y vivre le reste de ses jours et y trouver son tombeau. Elle se croit encore l'objet d'une illusion lorsque lui est confié le mandat de visitatrice. Mais tout se dissipe lorsque, le 18 avril, elle s'embarque à bord du train la conduisant d'abord à Saint-Boniface, puis à Saint-Albert. Elle quitte ce dernier endroit, le 11 mai, en compagnie de sœur Saint-Grégoire, afin de se rendre au Landing où l'on monte à bord du bateau voguant vers le Mackenzie.

La pérégrination durera cinq mois et demi et ce sera une tournée triomphale pour l'ancienne institutrice qui s'entend confier par ses élèves de jadis : « Je vous dois mon bonheur. » L'émotion est à son comble lorsqu'elle atteint Providence dont

63 Circ. mens. 1904-06, p. 899. Les Sœurs de la Sainte-Famille, communauté fondée en 1874, assument la relève.

tous les résidants se sont groupés sur la grève pour lui rendre hommage. Ces hommages, elle veut les partager avec la chère petite mère de jadis, sœur Lapointe, qui célèbre en cette année son jubilé d'or de vie religieuse. De Chipewyan, elle lui adresse une lettre touchante, rappelant les souvenirs d'autrefois. « Je vous écris d'Athabaska, cette petite communauté que vous avez commencée – à quel prix ! – en 1874. Seul Dieu pourra vous récompenser. Nos sœurs qui y poursuivent votre œuvre vous en conservent un souvenir reconnaissant. Je parle d'Athabaska, que n'aurais-je pas à dire de notre chère Providence. Soyez bénie d'avoir été si bonne mère et, en ce jour glorieux, veuillez agréer mes félicitations et mes vœux⁶⁴. » À cette lettre s'en ajoute une autre de Pierre Mercredi, ancien élève qui, à son tour, confie à la jubilaire son admiration et celle de ses congénères, hommage auquel il joint une peau de loutre⁶⁵. En quittant le Nord, sœur Ward « se sent le cœur serré », car elle sait d'expérience quelle solitude envoûtante est le partage quotidien de celles qui demeurent dans ces contrées lointaines. Au retour, elle s'arrête de nouveau à Saint-Albert où l'école continue de progresser et de mériter les plus hauts éloges de la part des inspecteurs.

Sœur Ward n'a pas vu le petit couvent s'éclairer avec ce qu'on appelle le « siche gaz ». La correspondante de là-bas annoncera à quelques semaines de là : « Les reflets brillants venus directement du Nord-Ouest ne sont pas des aurores boréales ; cette nuée lumineuse encerclant notre monastère est produite par le « siche gaz », lequel laisse monter ses jets lumineux à profusion. L'installation de l'appareil a eu lieu en novembre⁶⁶. »

64 Lettre du 14 juin 1906. Sr Lapointe œuvre alors à l'Hopital Saint-Antoine de Montréal.

65 Lettre datée du 13 juin.

66 Circ. mens. 1906-08, p. 225. Dommage que le « siche gaz » ne serve pas de combustible, car le froid atteindra 35 degrés sous zéro. « Nous ne sentons pas les fournaises », écrit sr Dandurand. Et le lendemain, elle ajoute : « La température s'est adoucie. Nous sommes en train de dégeler d'un travers à l'autre ! »

La visitatrice du Nord entre à Montréal le 3 octobre alors qu'au grand monastère on se prépare à célébrer le jubilé d'or de vie religieuse de la Mère générale. Les fêtes s'ouvrent en l'après-midi du 15 octobre et groupent de nombreuses missionnaires ainsi que des déléguées des communautés-sœurs. On chante les mérites de cette « femme vaillante dont la carrière déborde de bonnes œuvres » et qui, depuis 1902, a fondé quatre nouvelles missions et a donné son adhésion à deux projets en train de se réaliser au Fort Frances, en Ontario, et à Saskatoon, en Saskatchewan.

Mère Hamel ne craint pas d'aller de l'avant, tout en manifestant un profond respect pour le passé. À l'instar de ses devancières, elle tient à conserver ces objets précieux rappelant les années lointaines des débuts de la communauté. Ainsi, la cloche portant le millésime 1771, année du décès de Mère d'Youville, a reçu une troisième monture, après cent trente-cinq ans de service. Mère Hamel s'est départie avec regret d'une note portant l'autographe de Mère d'Youville en faveur de M. David Ross McCord, « qui a insisté pour obtenir cette faveur. Nous contribuons ainsi à une œuvre nationale » a précisé la Mère⁶⁷.

On conserve également les chapelets des sœurs Mézières et de mère Beaubien dont avaient hérité respectivement les sœurs Chevrefils et Youville ; l'usage voulant, en ce temps primitif, que la supérieure donnât un chapelet à chaque novice au jour de sa profession, sœur Youville avait reçu le sien de sa demi-sœur, mère Beaubien. Quant aux statues représentant saint François d'Assise et saint Antoine, de grandeur nature, sculptées par les Hurons ou les Algonquins, dons des Récollets aux Sœurs Grises, mère Hamel a jugé bon ne pouvoir les refuser aux Pères Franciscains. La statue de saint Antoine selon sœur Labrèche accusait « un saint déchu de sa première

67 Circ. mens. 1904-06, p. 934-935.

ferveur ». La première annaliste des Sœurs Grises ne manquait aucune occasion de manifester son humour et sœur Ward n'a pas perdu souvenir des longues missives attendues avec tant d'impatience, surtout lorsqu'elle résidait au pays du silence blanc. Hélas, la chère visitatrice n'a pas revu sœur Labrèche, décédée le 21 mai dernier, et qui dort de son dernier sommeil sur le flanc de la butte à Châteauguay.

De petits marbres blancs remplacent les croix de bois, lesquelles résistaient mal aux intempéries des saisons⁶⁸. Chacun porte le nom de la disparue et les dates de sa naissance et de son décès.

L'année a été marquée par plusieurs départs pour l'au-delà, notamment celui de sœur Curran qui assistait M^{gr} Ramsay alors qu'il rédigeait la biographie anglaise de Mère d'Youville. L'auteur décédait le 23 février et l'assistante quatre jours plus tard. Ces départs sont soulignés dans la chronique communautaire et ils sont considérés à la lumière de l'espérance chrétienne.

Mille neuf cent six sur son déclin apporte à la communauté une joie collective. On reçoit, des excellentes Sœurs de Sainte-Anne, un portrait à l'huile représentant l'inoubliable mère Deschamps, cette femme aux vues larges, missionnaire dans l'âme, responsable en grande partie de l'essor apostolique de la congrégation des Sœurs Grises.

ÉCOLE SAINTE-MARGUERITE, FORT FRANCES, Ontario, 1906

Lorsque, en 1731, M. de la Vérendrye accostait au pied du léger rapide, là où la rivière La Pluie prend naissance, il ne pouvait soupçonner qu'il traçait la voie pour ainsi dire aux filles spirituelles de sa nièce, Marguerite d'Youville. Le frère

68 *Ibid.*, p. 883, marbres installés au cours de septembre.

cadet de cette dernière, Christophe Dufrost de Lajemmerais, faisait partie du groupe d'explorateurs et contribuait à ériger le fort Saint-Charles.

Ce fort aura disparu lors de l'épopée missionnaire des Sœurs Grises, en route pour Saint-Boniface, en 1844. Elles faisaient cependant escale dans cet endroit sans se douter qu'elles inscrivaient un nouveau jalon dans l'histoire. Encore moins pouvaient-elles entrevoir qu'elles y précédaient d'autres Sœurs Grises appelées là-bas dès 1905, mais qui y arrivent le 22 mars de l'année suivante. M^{gr} Langevin a évoqué ces pages d'histoire pour inciter mère Hamel et son conseil à donner suite à son projet d'établir là-bas une école indienne⁶⁹.

« Les Sœurs Grises trouvent assez facilement des religieuses capables de leur succéder pour l'enseignement des Blancs ; il n'en va pas ainsi en ce qui concerne les Indiens. Leurs dons de missionnaires les rendent irremplaçables⁷⁰. » Aux sœurs Émilie Lajoie-Caron, assistante provinciale, et Marguerite-Marie revient l'honneur d'avoir ouvert l'école et, dès le 6 mai suivant, les sœurs Hermine Girard et du Précieux-Sang y sont assignées à demeure, bientôt suivies par sœur Albina Goyette. La maison est de couleur blanche et comporte quatre étages. Bientôt y logent trente-deux enfants de la tribu des Sauteux. Les pionnières trouvent une aide inespérée en la personne de M^{me} Wright, épouse de l'agent du fort, qui n'épargne rien pour alléger le fardeau des fondatrices.

Les élèves ne tardent guère à faire preuve de progrès remarquable et les petits, rangés le long de la clôture et observant la tenue d'enfants comme eux, sollicitent bientôt le privilège d'être admis. C'est là le succès par excellence pour les sœurs qui s'estiment largement récompensées de leurs sacrifices et

69 Guichon, sr M., *o.c.*, p. 61-63. L'École industrielle de Saint-Boniface ayant dû fermer ses portes, à cause de l'envahissement des Blancs, en 1905, l'école de Fort Frances lui était substituée.

70 Tessier, A., *o.c.*, p. 209.

qui chassent l'ennui en contemplant les beautés de la nature. Car le site de l'école est unique, dominant le lac La Pluie dont les couleurs s'accordent avec l'azur du ciel et le vert des arbres. On ne tarde pas à expérimenter certaines ironies cependant. « Le bois ne manque pas à Fort Frances, mais c'est l'eau qui fait défaut », souligne la Mère provinciale Despins. « Le niveau du lac a tellement baissé que les tuyaux ne le rejoignent plus. On doit charroyer l'eau à la tonne⁷¹. »

Ces difficultés ont été prévues et acceptées à l'avance et ne compromettent pas l'action des sœurs qui se prêtent volontiers à l'inattendu. Ainsi, elles se constituent les infirmières d'une pauvre *squaw* très souffrante et qu'elles ont transportée à l'école. La patiente simule un profond sommeil lorsqu'on lui parle de Dieu, mais elle se réveillera *in extremis* et mourra après avoir accepté le baptême⁷².

La croix surmontant l'école signifie qu'elle est un havre de salut et un vieillard sauteux y conduira son fils adoptif pour y mourir, le 10 janvier 1940, sans se douter le moins du monde qu'il causait ainsi toute une commotion ; le nombre d'élèves ayant doublé, il a fallu transformer un dortoir pour héberger le patient⁷³.

Une nouvelle école abritera, au cours des années, cent six élèves pensionnaires. On construira alors les classes à l'extérieur afin de poursuivre, là comme on le fait à l'Extrême Nord comme à l'Extrême Ouest, l'enseignement chrétien, source de véritable civilisation.

71 Circ. mens. 1906-08, p. 232.

72 Sr Girard à m.m., 25 janvier 1909.

73 Sr Sainte-Christine à mère Gallant, 21 janvier 1940.

HÔPITAL SAINT-PAUL, SASKATOON, SASKATCHEWAN, 1906

La fondation d'un hôpital, dans la jeune province de la Saskatchewan, ne s'effectue pas selon les normes habituelles. Saskatoon compte à peine 2 000 habitants. On en a agrandi le territoire en lui permettant d'étendre ses limites le long de la branche nord de la rivière Saskatchewan⁷⁴, agrandissement qui lui confère le statut de cité.

C'est vers cette jeune cité que, le 25 septembre 1906, se dirigent les sœurs Guay et Phaneuf, en tournée de quêtes afin de maintenir les œuvres établies à Saint-Boniface, lesquelles sont sans revenus. Le deux Sœurs Grises se rendent au presbytère dans le but d'y être hébergées. Or, à leur grande surprise, elles entrent dans une maison transformée en hôpital. Quatre malades, rejetés par leurs familles, y ont été accueillis par le père Paillé, missionnaire de l'endroit. À son tour, l'Oblat manifeste sa surprise en disant : « Venez-vous soigner nos malades ? » Les sœurs expliquent alors le but de leur visite, mais le missionnaire leur présente une requête : « Rendez-nous service, du moins jusqu'à ce que nous trouvions des infirmières⁷⁵. »

Ayant quitté la maison provinciale depuis un mois et demi, les sœurs demandent quelque temps de réflexion. Elles se rendent alors chez l'hôtelier de l'endroit qui leur offre l'hospitalité. Et tandis qu'elles délibèrent, un certain M. Cahill accourt leur expliquer sa situation. M^{me} Cahill, sa mère, gravement malade, a besoin de soins constants. Cette nouvelle demande clôt le débat et les quêteuses se rendent immédiatement auprès de la malade dont sœur Phaneuf se constitue l'infirmière tandis que sœur Guay prend charge de l'hôpital improvisé, aidée en cela par une jeune fille pieuse et dévouée, mais guère préparée à ses nouvelles fonctions.

74 Morice, *o.c.*, p. 137-138.

75 Ces détails et ceux qui suivent sont extraits du dossier de l'Hôpital Saint-Paul conservé aux ASGM.

Quatre jours s'écoulaient ainsi et le nombre de malades va augmentant. Le 2 octobre, le D^r Stewart, conscient de l'assistance précieuse apportée par les sœurs, leur demande de prolonger leur séjour ; ce à quoi elles spécifient qu'il leur faut à cette fin une autorisation spéciale de leur supérieure. Le disciple d'Esculape télégraphie aussitôt sa requête à mère Despins et, le jour suivant, il reçoit une réponse affirmative. Ce qu'on n'a pas prévu c'est la levée de toute la population de Saskatoon sollicitant la création d'un hôpital permanent sous la direction des sœurs.

Les pères Paillé et Vachon organisent alors la visite de la Mère provinciale à Saskatoon et M. Cahill, ravi du rétablissement de sa mère, défraie le coût du voyage. Mère Despins appuyait la demande auprès de mère Hamel qui, après avoir étudié la situation sous tous ses angles, ne croit pas devoir accéder à la requête, la communauté ayant récemment refusé la création d'autres postes. La population de Saskatoon ne se laisse pas rebuter par l'échec apparent : quatre citoyens, ayant le père Vachon à leur tête, se présentent à la maison mère le 10 janvier et l'on entend bien obtenir un renversement de la décision. Bien leur en prend car le 19 janvier, le projet est accepté.

Au cours de ces délibérations, les deux infirmières bénévoles ont poursuivi leurs bons offices. À la veille de Noël, elles ont paré l'église paroissiale et les fidèles ont franchi des distances de quarante et soixante milles afin d'assister à la messe de minuit. On devine que, dans le secret de leur cœur, les deux Sœurs Grises dont la visite se prolonge sollicitent le Ciel afin que la délégation soit couronnée de succès.

Le 19 janvier, la nouvelle de l'acceptation est proclamée et, deux jours plus tard, l'assistante générale, sœur Mailloux, quitte Montréal en compagnie de sœur Blakely appelée à devenir la quatrième colonne de la fondation puisque sœur Saint-Dosithée, actuellement à Saint-Boniface, nommée supérieure du nouvel hôpital, se joindra aux deux voyageuses.

Il est écrit, semble-t-il, que la nouvelle fondation sera marquée au coin d'incidents pour le moins imprévisibles. Une distance de dix-huit heures par voie ferrée sépare Saskatoon de Saint-Boniface. Les sœurs quittent ce dernier endroit le 23 janvier par un froid de cinquante-quatre degrés sous zéro. Or un engin « saisi par le froid » bloque les rails et il en faut deux autres pour le déloger alors que sur la voie, tout à côté du train des voyageuses, a lieu une collision. Bref, le contingent parviendra à destination après cinq jours et six nuits. Tout le clergé de l'endroit et les deux « infirmières volantes » attendent les arrivantes à la gare et l'on se retire au presbytère. La résidence du D^r Willoughby déjà acquise comme premier corps de logis ne peut être habitée, le propriétaire étant absent, chassé de la ville par le froid. Les sœurs, par contre, sont bien aise de n'avoir pas à se pourvoir de combustible, car il est coûteux et rare. Dès que le froid diminue d'intensité, la souscription s'organise ; la brave population de Saskatoon prouve sa reconnaissance en donnant généreusement. L'admiration a fait place aux préjugés religieux.

Dès la mi-mars, le 19 exactement, l'hôpital, situé sur une éminence – Pleasant Hill – dominant la ville, ouvre ses portes et déjà s'esquisse le plan d'une addition. À cette fin, sœur Fernand, qui a œuvré à Toledo, est déléguée sur place. Mais on doit renoncer aux plans primitifs et se contenter d'une construction provisoire, un pavillon, lequel est inauguré vers la mi-juin. Il est bientôt envahi par des malades atteints de typhoïde, de pneumonie ou victimes d'accidents. Il faut les loger au grenier inachevé, car la typhoïde sévit avec tant de fureur que les sœurs elles-mêmes en sont atteintes. Ce qui incite sœur Carroll, nouvelle provinciale, en compagnie de sœur McKenna, dépositaire, à se rendre sur les lieux. Elles trouvent les malades en voie de guérison et déplorant la directive de la Mère générale à l'effet de ne plus recevoir de malades. La Providence se met de la partie et aucun malade

ne se présente tant que dure l'interdiction. Cette dernière levée, les malades accourent.

Les sœurs toutefois n'en sont pas au bout de leurs peines. En février 1918, elles sont enneigées durant trois jours ; l'électricité fait défaut et le téléphone est muet. « Nous étions réduites à l'état de siège, écrit sœur Dandurand et, qui plus est, les provisions étaient presque épuisées. » Mais voilà qu'un médecin, par accident, roule sur le perron de l'Hôpital et ouvre une brèche mettant fin au blocus. Les sœurs y voient une intervention providentielle.

En 1910, la population, de 5 000 habitants qu'elle était trois ans auparavant, s'élève à 25 000 âmes et il faut absolument prévoir une nouvelle construction, laquelle ouvre ses portes le 1^{er} novembre 1913. Il en faudra une autre deux ans plus tard et en 1918 y sévit l'influenza, laquelle terrassera les infirmières, dont l'une, sœur Saint-Léonce, ne s'en remettra pas.

En 1924, on érige un nouvel hôpital à quelque cent pieds de la maison primitive, édifice auquel on ajoutera deux ailes, à l'est et au nord. À Saskatoon, tout comme à Saint-Boniface, à Montréal et aux États-Unis, les sœurs ouvriront une école d'infirmières, de sorte que l'hôpital né « accidentellement » au cours de l'épidémie de 1906, servira de longues années encore les malades de la ville de Saskatoon et des environs.

Chapitre dixième

1907-1910

MÈRE HAMEL en est à la cinquième année de son supériorat. Sous son gouvernement cinq nouvelles œuvres ont vu le jour. Et le début de 1907 est marqué par d'autres requêtes, dont l'une obtiendra une réponse affirmative tandis qu'on imposera un sursis à la seconde. L'auteur de cette dernière requête, M^{sr} O'Grady, curé de Saint Peter's, New Brunswick, au New Jersey, ne se compte pas pour battu. Au contraire il se promet de revenir à la charge tant qu'on n'aura pas obtempéré à sa demande¹.

La communauté compte maintenant 711 sœurs vocales et 207 sœurs auxiliaires ; la longévité accuse une nette amélioration, de sorte que, chaque année, a lieu la célébration de jubilés d'or, voire de diamant, de quelques religieuses. Il reste pourtant que ces fêtes marquent habituellement sinon la retraite de la vie active du moins un notable ralentissement en ce qui concerne le travail commun. En un mot, c'est le crépuscule annonçant l'aurore éternelle et ces valétudinaires attendent dans la sérénité l'heure de l'appel.

Cet appel est venu pour sœur Perrin, la petite sœur toute menue, ayant accompli de grandes choses mais dont l'œuvre

1 Circ. mens. 1906-08, p. 413.

de prédilection a été l'hôpital Notre-Dame qu'elle a contribué à mettre sur pied. Elle en a suivi les progrès et, ces dernières années, a partagé l'inquiétude des administrateurs en proie à des ennuis financiers. Sœur Perrin ne verra pas l'heureuse issue des difficultés, car elle s'éteignait paisiblement à huit heures trente de la matinée, le vendredi 22 février². Les témoignages de sympathie émanant des communautés sœurs, des congrégations de la ville, de l'hôpital Notre-Dame louent à l'envi le courage de cette véritable Sœur Grise qui a servi avec une générosité sans fléchissement les œuvres dont on l'a chargée. Successivement cofondatrice de la maison de Québec, de l'École de Sandwich, Ontario, pharmacienne détenant un brevet d'invention, première supérieure de l'hôpital Notre-Dame, assistante générale et première provinciale de la circonscription Ville-Marie, sœur Perrin a bien mérité de l'Institut. Les administrateurs de Notre-Dame, par la voix du D^r Benoît, lui ont rendu le témoignage de leur appréciation. L'hommage par excellence lui a été décerné par les Dames patronnesses de l'hôpital. « C'est à son école que nous avons appris à aimer les pauvres malades et à les servir. » Sœur Perrin n'aurait certes pas désiré d'autre épitaphe s'il était d'usage d'en graver une sur les tombes de marbre blanc, mais on n'y inscrit que deux dates : la naissance et le décès. Par contre, à l'instigation de mère Hamel, on inaugure précisément, en février 1907, un catalogue comportant les noms des sœurs décédées au cours des années précédentes afin de perpétuer leur souvenir.

Souvent, au cours de sa carrière, sœur Perrin a gravi la butte de Châteauguay pour aller recommander à Dieu l'âme de ses compagnes. Son tour est venu d'y être transportée. Au cours de la saison hivernale, le trajet est parcouru par train depuis

2 L'annaliste souligne que sr Perrin meurt précisément à la même heure et au même jour que sa nièce, sr Sainte-Élizabeth, décédée en 1879.

que « le New York Central » traverse Châteauguay ; durant l'été, deux bateaux font le service Montréal-Châteauguay. Les sœurs résidentes se rendent alors à la grève car le cercueil est déposé sur le quai. On escorte la dépouille mortelle à la chapelle pour le chant du *Libera* et la procession se reconstitue en direction de la butte. Au cours de l'hiver toutefois, on s'arrête au Bethléem, ancien moulin datant de 1687, converti en chapelle funéraire depuis 1865, où l'on dépose le corps des défunt(e)s jusqu'au printemps suivant, alors que l'inhumation est devenue possible.

Sœur Perrin, vraisemblablement, n'a pas été exposée à l'endroit habituel, car depuis le 11 février, les ouvriers se sont emparés des corridors Sainte-Croix et Saint-Joseph, et, à grand renfort de coups de marteau, renouvellent les planchers autrefois de pin et déjà usés, de sorte qu'on leur substitue l'érable tiré des bois de Saint-Benoît. Cent deux arbres, choisis parmi ceux qui commencent à sécher, fourniront deux mille pieds de planches et l'on projette de compléter les autres étages graduellement³.

La maison mère, du moins dans sa partie initiale, n'est complétée que depuis 1871, mais déjà il faut parer à l'outrage des ans. De grandes réparations sont prévues relativement à la cuisine centrale et l'on installera un troisième ascenseur. Or, au cours de ces travaux, on découvrira « une fissure notable » nécessitant l'exhaussement de la muraille de sorte que ces travaux ne seront parachevés qu'à l'été de 1908⁴. Heureusement qu'il n'en va pas ainsi pour la croix rouge élevée en 1871, à l'angle des rues Guy et Dorchester, renouvelée en 1883, et qui menace déjà ruine. Le 25 septembre, on lui en substitue une autre, en tous points semblable, rappelant aux passants un souvenir macabre : l'assassinat par Jean-Baptiste Goyer dit

3 Circ. mens. 1906-08, p. 244.

4 *Ibid.*, p. 695-697.

Bélisle, de Jean Fabre et de Marie-Anne Bastien, son épouse, le 6 juin 1752⁵.

À l'angle de Guy et Sainte-Catherine, la ferme incite les voisins à porter plainte et le maire en personne, M. H. A. Ekers, est venu constater sur place le bien-fondé de ces rapports. Après avoir constaté le bon état des choses, le magistrat a cependant été contraint d'obtempérer aux jérémiades de l'entourage et de signifier à l'économe, sœur Saint-Jérôme, de transporter le troupeau ailleurs. « Il y a pourtant deux cent cinquante fermes du genre dans la ville, note l'annaliste. La crèche seule compte cent dix-huit enfants au berceau, le lait est leur nourriture et il faut le leur procurer dans les meilleures conditions possibles. Or, le transport nuirait aux qualités nutritives⁶. »

Les sœurs défendent leur cause, « tandis que les vaches ruminent et dorment tranquillement dans leur gîte », poursuit la chroniqueuse, mais l'on pressent que les plaignants auront gain de cause. Ce qui incite mère Hamel à faire l'acquisition de la ferme de M. W. Tait, le 19 juillet, ferme sise en la paroisse Saint-Laurent⁷.

Mère générale, tout en veillant au bon fonctionnement des multiples œuvres, doit en outre préparer le Chapitre général puisque approche le terme de son mandat. Elle ne se désintéresse pas pour autant des événements se produisant au dehors. Lorsqu'a lieu la catastrophe du pont de Québec, alors que la gigantesque structure s'est abîmée dans les flots, elle souscrit généreusement aux fonds de secours tandis que des sœurs assistent aux funérailles des trente-trois victimes de Caughnawaga⁸.

5 La croix était érigée jadis vis-à-vis de l'entrée de la chapelle, Les sœurs la transportaient à l'endroit actuel en 1871. (Circ. mens. 1881-83, p. 572).

6 Circ. mens. 1906-08, p. 239.

7 L'ancienne ferme de la Pointe-Saint-Charles ayant été vendue, on en appliquait le produit à l'acquisition du nouveau domaine.

8 Circ. mens. 1906-08, p. 377.

À la mi-septembre, arrivent de l'Ouest et des États-Unis les déléguées au Chapitre et, le jeudi 19, s'ouvre la dernière retraite annuelle groupant cent trente-sept participantes. Le calme et le silence s'établissent par toute la maison jusqu'au matin du 28, alors que mère Hamel « délie les langues » et distribue à chacune des religieuses un exemplaire du *Coutumier*, recueil de prescriptions à suivre, inspirées des anciens usages mais adaptées aux circonstances actuelles.

Au matin du lundi 7 octobre, le cénacle se referme et, sous la présidence de M^{gr} Bruchési, les capitulantes élisent un nouveau conseil général constitué de mère Filiatrault, des sœurs Piché, Dionne, Ward, assistantes, et de sœur Dugas, maintenue en la charge de maîtresse des novices.

Avec une aisance dénotant la longue pratique de l'humilité, mère Hamel « rentre dans le rang » et mère Filiatrault qui, en 1903, se désistait du poste d'assistante générale, accepte de nouveau une responsabilité dont elle a mesuré l'ampleur à deux reprises. « Nous n'en pouvons douter, les membres du conseil sont bien élues de Dieu », trace l'annaliste qui reproduit également l'éloge de M^{gr} Bruchési à l'endroit de mère Hamel : « J'ai le devoir de la remercier pour le bien qu'elle a fait au clergé de mon diocèse et aux pauvres durant son administration. »

HÔPITAL REGINA, Regina, Saskatchewan, 1907

La Reine – *Regina* ainsi nommée en l'honneur de Sa Majesté royale Victoria – était choisie en 1883 comme résidence par Edgar Dewdney, lieutenant-gouverneur des Territoires depuis le 3 décembre 1881⁹, et a été reconnue la capitale des Territoires du Nord-Ouest avant de devenir celle de la Saskatchewan. La gendarmerie à cheval y a ses quartiers généraux et quelques

9 Morice, *Histoire abrégée de l'Ouest canadien*, p. 107.

humbles édifices dénotent que les missionnaires y ont établi résidence. La minorité catholique est en grande partie de langue allemande.

Le 17 décembre 1905, M^{gr} Pascal bénissait l'église érigée par le père Suffa. Elle paraissait vaste alors avec ses quatre-vingt-dix pieds de longueur sur cinquante de largeur mais bientôt on devra l'agrandir car la petite ville progressera rapidement.

M^{gr} Grandin, quittant Saint-Boniface pour Saint-Albert en 1883, avait traversé la ville ; il s'était alors extasié de la rapidité avec laquelle il avait franchi huit cent milles en deux semaines avec arrêt à la « petite ville de toile », future cité de Regina¹⁰. Depuis lors, les choses se sont améliorées et M^{gr} Langevin projette d'y établir un hôpital. Il a cru bon attendre que celui de Saskatoon soit accepté avant de solliciter la collaboration des Sœurs Grises. Il en a été quitte pour sa surprise lorsqu'il apprenait que les sœurs étaient disposées à mener de front les deux œuvres. La proximité relative de Regina et de Saskatoon avait certes pesé dans la balance car on favorise les postes rapprochés permettant au personnel des deux missions de se prêter main forte, le cas échéant.

Le 2 mai 1907, sœur Duffin, mise de nouveau à contribution vu son expérience, quitte la maison mère en compagnie de sœur Saint-Cyr, en route vers la Saskatchewan. On leur adjoindra bientôt les sœurs Daoust, Wagner et Lechasseur. Elles parviennent à destination le 23 suivant et logent temporairement dans l'ancien presbytère, béni par M^{gr} Taché en 1884¹¹. L'hôpital, pour sa part, établira ses quartiers dans l'ancienne église. Mais voici que le D^r Johnstone décide de mettre en vente le petit sanatorium construit et meublé par lui. On en fait l'acquisition le 7 juin ; les sœurs s'y installent le 26 suivant et le père Suffa célèbre la première messe dans la chapelle

10 Breton, *M^{gr} Grandin*, p. 281.

11 Guichon, *Sr. o.c.*, p. 54-55.

ayant pour titulaire *Regina Cæli*. C'est ainsi que, tout bas, les sœurs désigneront l'hôpital, car la majorité protestante de la population ne voit pas d'un bon œil la venue des sœurs. L'un des plus éminents chirurgiens de l'endroit, « ancien chef des francs-maçons », déploie toutes ses énergies pour mettre obstacle à la réussite de l'entreprise¹².

Les sœurs sont déjà à l'œuvre puisque le sanatorium a été acquis pour ainsi dire avec les malades y étant hospitalisés. De plus, les sœurs Duffin et Saint-Cyr donnent leurs soins à M^{me} McCusker prise d'une maladie mortelle et habitant non loin de l'hôpital. La dame est sensible au dévouement de ses infirmières car elle les sait débordées de travail. « Les salaires étant hors de prix », on ne peut embaucher d'aides et les personnes consentant à exécuter le travail domestique sont très rares. M^{me} McCusker constate en outre que les petites industries entreprises par les sœurs, ventes d'insignes et même quêtes à domicile, n'obtiennent pas les résultats espérés. C'est alors qu'elle décide de leur céder une splendide robe de dentelle noire ayant coûté 800 \$, à Venise. « Vous en vendrez facilement les billets de cinq à dix dollars, dit-elle à sœur Duffin ; ce sera autant pour votre œuvre¹³. »

M^{me} McCusker, fort heureusement, n'est pas la seule à s'intéresser au jeune hôpital et les religieuses sont touchées de voir de braves gens leur offrir les produits de leur ferme.

Les sœurs sont en proie à un autre inconvénient : les maringouins, que l'on décrit de la taille des... oiseaux tant est lancinante la piquûre de leur dard. Sœurs et malades craignent d'être dévorés vifs « et une autre bonne dame, malgré les hésitations de son docile époux, hésitations que sœur Duffin feint de ne pas remarquer, offre généreusement les moustiquaires pour les portes et fenêtres ».

12 L'annaliste par souci de charité ne nomme pas le célèbre médecin.

13 Circ. mens. 1906-08, p. 327-328.

Les piqûres de maringouins, que sont-elles en comparaison de cette opposition sourde et tenace dont on ressent les effets tous les jours ? Malgré tout, les malades pauvres assaillent la jeune institution et, le 1^{er} octobre, on enregistre avec regret : « On doit refuser des patients faute de place. » Bref, la situation est si précaire qu'il y a lieu de se demander si l'on survivra. De plus, une infirmière, sœur Daoust, s'infecte le pouce dont il lui faut subir l'amputation. Mais un malheur n'arrive jamais seul. Au début de janvier 1908, par un froid sibérien, se brise la fournaise et il faudra attendre cinq jours avant que s'effectuent les réparations. Par bonheur, les malades ne sont pas trop nombreux, on les groupe dans une petite pièce munie d'un poêle qu'il faut alimenter à tout instant. Sœur Duffin dirige ses compagnes vers la mission de Qu'Appelle et demeure au poste en compagnie de sœur Léonidas et de sœur McKenna, dépositaire, en visite à l'hôpital naissant¹⁴.

À peine a-t-on remédié au problème du système de chauffage qu'éclate une épidémie et c'est alors que l'on se rend compte de la disponibilité des Sœurs Grises qui ne refusent personne et traitent chacun avec un dévouement qui suscite d'abord l'étonnement et ensuite l'admiration. Si bien que sœur Duffin reçoit une lettre datée du 22 avril 1908, l'informant que « le Conseil municipal, lors de l'assemblée d'hier, a résolu à l'unanimité qu'un octroi de 1 000 \$ soit fait à l'hôpital en reconnaissance des efforts déployés afin de pourvoir à l'hospitalisation des malades, au cours d'une situation difficile, alors que l'hôpital Victoria était rempli à capacité¹⁵ ». La circonstance a permis d'établir le parallèle entre deux institutions dont l'objectif est le même et il appert que le petit hôpital Regina remporte la faveur publique. La mère Filiatrault s'en rend compte au cours de sa visite d'octobre suivant. « L'hôpital

14 *Ibid.*, p. 558-559.

15 Lettre de M. J. Kelso Hunter, City Clerk, à sr Duffin.

est rempli, les médecins, bons protestants, y amènent leurs malades et ne vont à l'hôpital Victoria que lorsqu'il leur est impossible de trouver un lit au Regina Hospital. [...] Six infirmières laïques sont embauchées ; leur service est héroïque. Celle qui est chargée du service de nuit doit attendre qu'une des sœurs quitte son lit pour s'y reposer à son tour. » Les médecins ont tenu à rencontrer la Mère générale ; il en est allé ainsi des Dames patronnesses qui lui ont fait rapport de leurs activités depuis leurs dix-huit mois d'existence¹⁶. Bref, on en est venu à parler d'agrandissement. Ce qui incite mère Filiatrault à déléguer la dépositaire, sœur McKenna, afin de juger de l'opportunité de donner suite au projet. La visitatrice est d'avis qu'on ne peut surseoir. L'hôpital jouit d'une excellente renommée grâce à sœur Duffin qui a ouvert le sillon mais qui depuis a cédé son poste à sœur Dandurand. Confrontés, par le conseil municipal, à la perspective de perdre les sœurs ou de leur concéder un terrain pour y ériger un nouvel établissement, « les contribuables se sont prononcés à l'unanimité en faveur de la donation », et les sœurs ont promis, de leur côté, d'ériger un hôpital d'ici deux ans. Cette victoire, car c'en était une, a suffi à réduire à néant les « malins efforts » d'un adversaire fameux. Lui-même avouera : « J'ai fait au conseil de Ville et ailleurs tout ce qui était en mon pouvoir pour m'opposer au projet et malgré tout, les sœurs ont réussi. Ce que voyant, je me suis dit : Puisque ces femmes sont plus fortes que moi, je vais me mettre de leur côté¹⁷. »

On se hâte de fixer des plans et la supérieure, sœur Dandurand, s'apprête à venir les soumettre aux autorités de la maison mère lorsque, foudroyée par une attaque d'apoplexie,

16 Sr Desnoyers, secrétaire, à m. mère, 5 novembre 1908.

17 Circ. mens. 1922-23, p. 319-320. Ce premier chirurgien de la contrée avait tout cela à MM. Verdier, Viéban et Labelle, Sulpiciens, en visite à Regina au cours de septembre 1923. M. Verdier, alors supérieur général de Saint-Sulpice, sera promu à la dignité cardinalice.

elle meurt le 4 janvier 1910. Elle sera remplacée par sœur Pagé en 1911, année même où M^{gr} Olivier-Elzéar Mathieu, devenu évêque du nouveau diocèse détaché de celui de Saint-Boniface, prend possession du siège épiscopal établi à Regina. M^{gr} Mathieu, prélat romain, avait été recteur de l'Université Laval à Québec, sa ville natale¹⁸. Premier évêque non oblat de l'Ouest, le prélat arrivait dans la capitale le 22 novembre 1911. On lui ménageait alors un accueil triomphal : procession aux flambeaux, puissante fanfare, décoration des institutions et des rues, rien n'a été épargné et les journaux, pourtant non catholiques, ont fait écho à la satisfaction de la population. On devine que le nouvel évêque se montrera sympathique à l'érection d'un nouvel hôpital, lequel, heureusement, ne se trouve pas dans la trajectoire du fameux ouragan détruisant tout sur son passage, le 30 juin 1912. Le cyclone a tout dévasté et l'on enregistre plusieurs pertes de vie.

Le dimanche 6 octobre suivant a lieu la bénédiction de l'établissement où les ouvrières se multiplient puisque quinze d'entre elles sont à l'œuvre dès la fin de la même année. Et il ne s'agit là que d'un début puisque l'hôpital de Regina ne cessera de croître, ainsi que son École d'infirmières. Lorsque viendra l'heure pour le gouvernement de la Saskatchewan d'établir une clinique de recherches sur le cancer, ce sera sur l'hôpital Regina que se portera son choix, en 1939. Deux ans plus tard, il faudra agrandir l'École d'infirmières, laquelle comportait déjà deux pavillons.

En 1957, alors que l'on commémorait le cinquantenaire de l'institution, le D^r D. S. Johnstone, ancien propriétaire du petit sanatorium où était né l'hôpital Regina, venait de Vancouver pour prendre part à l'allégresse. Non catholique, il n'a pas craint de proclamer au micro, tout comme sous les feux

18 Morice, *o.c.*, v. 4, p. 107.

des caméras : « Si l'hôpital des Sœurs Grises à Regina a survécu, c'est grâce à la vie spirituelle de ses religieuses¹⁹. »

Le témoignage du D^r Johnstone confirmait les Sœurs Grises dans la conviction qui leur était inculquée dès les débuts de leur vie religieuse : « Qui veut faire l'œuvre de Dieu, avec Dieu doit se tenir. » Et la vitalité de leur institution cinquantenaire les incitait à rendre grâces au Seigneur pour les sacrifices sans nombre acceptés par leurs devancières, les vraies responsables de la prospérité de l'œuvre.

FERME ST-CHARLES, Ville Saint-Laurent, 1907

Les Sœurs Grises ont dû optempérer à l'ordre reçu de trouver un autre gîte afin d'y établir leur ferme. Mère Hamel, on l'a vu, a fait l'acquisition d'une terre de deux cent vingt-six arpents située à la Côte-de-Liesse. Dès le début, on l'a nommée Ferme Saint-Charles en l'honneur de M. Lecoq, supérieur de Saint-Sulpice. M. W. Tait, ancien propriétaire, a consenti à en garder la direction. Il habite une maison à proximité de la résidence principale où se retirent, au début de mai 1908, sœur Clémentine et M^{me} Brault et où ira les rejoindre sœur Montgolfier, jubilaire de diamant, toujours anxieuse de participer au travail communautaire.

Les fermières s'édifient du bon travail exécuté par l'ancien propriétaire ; non seulement dirige-t-il le personnel, mais il met la main aux diverses tâches comme un simple employé. « Rien de plus déférent que la conduite de ce bon protestant et de sa famille vis-à-vis de la communauté », écrit l'annaliste qui ajoute : « La récolte a été excellente : 80 tonnes de foin, environ 1 800 minots de grain, 907 sacs de patates. » Quant aux vaches, elles semblent parfaitement adaptées à leur nouveau milieu et la gent volatile est appréciée à cause des beaux œufs dont on fait la cueillette quotidiennement.

19 Sr J. Laporte à m. mère, 24-28 juin 1957.

Au cours de l'hiver de 1909, les fermières reçoivent la visite des élèves du Séminaire de philosophie qui avaient annoncé leur venue et demandé qu'on leur serve un verre de lait, car le trajet était franchi à pied. L'économe accordait plus qu'on avait demandé et les étudiants dégustaient chocolat au lait, pommes et oranges. Le 24 mai suivant, la chapelle est bénite ; la messe y sera célébrée désormais deux fois la semaine, ce qui comble de joie la chère sœur Montgolfier qui, jusque-là, devait franchir la distance de deux milles aller et retour pour assister au saint sacrifice. Cette joie est partagée par les sœurs des autres missions qui offrent ornements et objets du culte.

La ferme devient bientôt un lieu de pique-nique pour les élèves de l'École ménagère dont l'aide est requise afin de « ramasser les patates » et qui profitent du bon air et du soleil.

Graduellement, la maison s'organise. Le 12 mars 1910, une supérieure y est nommée, sœur Thuot, et la ferme devient un lieu de convalescence et de repos pour les sœurs malades tandis que s'initient aux travaux de la terre les sœurs destinées à prendre la relève aux fermes de Châteauguay, de l'Alberta et de Saint-Boniface²⁰.

Une sœur s'illustrera à la Ferme Saint-Charles, sœur Rose-Aimée Gamache, à qui le gouvernement provincial décernera la médaille d'or du mérite agricole, en 1940. Entendre parler sœur Gamache de la terre, c'était méditer sur les soins de la Providence veillant aux besoins des hommes. « Cette grande nourricière de l'humanité est la grande méconnue, disait-elle, nous vivons de ses produits et nous oublions de l'admirer et de remercier le Seigneur de nous l'avoir donnée si riche, si productive. » En ces quelques mots, sœur Gamache renvoyait à Dieu, créateur de la terre, l'honneur qui lui était départi au jour de la remise de la médaille.

20 Depuis 1908, la Ferme d'Youville, située à 4 milles de la maison provinciale de Saint-Boniface, était sous les soins d'un fermier. À compter de décembre 1911, la charge en est confiée à deux religieuses.

Sous l'impulsion de cette véritable fermière, l'œuvre a grandi. En 1939, on ajoutait une aile bien harmonisée à la maison initiale et l'on pouvait y loger vingt-deux religieuses. Mais voilà que le 2 novembre 1946, vers quatre heures du matin, un incendie se déclare dans le fenil ; il se propage avec la rapidité de l'éclair. Les pompiers de Montréal et de Ville Saint-Laurent voient leur travail compromis par la faible pression d'eau. « On a perdu deux génisses, mais on a pu évacuer cent soixante vaches laitières, lesquelles auront désormais l'écurie, la porcherie pour refuge tandis que le surplus est logé dans l'ancienne propriété du sénateur Raymond, propriété comportant un inconvénient : elle est à trois milles et demi de Liesse.

Il en faut davantage pour tempérer l'enthousiasme de sœur Gamache qui réussit à reconstruire les bâtiments rasés par l'incendie. Il faudra à la fermière baisser les armes cependant puisque le 26 juillet 1951, avis est intimé aux sœurs que la ferme est expropriée en faveur du chemin de fer du Canadian National. Au cours de l'année qui suit, sœur Gamache veille au transport des animaux et instruments aratoires à la ferme de Châteauguay. Ce qui se passe en l'âme de cette véritable fermière devant ainsi quitter les lieux où elle a œuvré durant plus de trente ans, seul Dieu en connaîtra le secret. Sœur Gamache a puisé dans la contemplation de la nature, dans le spectacle du grain qui meurt pour porter ensuite cent pour un, la force du silence sous l'épreuve. Mais elle ne cessera de proclamer son admiration envers cette terre dormant sous la neige, renaissant sous les giboulées d'avril et se dorant d'une moisson abondante sous le soleil estival. À l'instar de saint François d'Assise à qui elle portait un culte spécial, sœur Gamache bénissait Dieu pour notre sœur la terre de laquelle l'homme tire sa subsistance.

HÔPITAL SAINT PETER'S, New Brunswick, New Jersey, États-Unis, 1907

M^{gr} O'Grady, curé de la paroisse Saint Peter's, New Brunswick, visitait la maison mère des Sœurs Grises en 1881. Frappé du bon ordre qui y régnait, le jeune prêtre s'est alors promis : « Voilà les sœurs que j'obtiendrai un jour pour organiser et maintenir un hôpital. »

Vingt-cinq ans se sont écoulés et la détermination du prêtre n'a pas changé. Au cours de l'hiver de 1907, il écrit lettre sur lettre à la supérieure générale, sollicitant des Sœurs Grises pour la fondation d'un hôpital dans sa paroisse. Mère Hamel lui a répondu chaque fois que la chose était impossible, vu la pénurie de sujets. Le curé ne renonce pas, et il fait alors appel à l'intervention de l'un de ses amis, « déjà connu parmi nous », note l'annaliste, et tous deux déclarent qu'ils ne cesseront leurs instances que le jour où l'on aura répondu affirmativement à leur requête²¹. La tenue du Chapitre général a suspendu les sollicitations, mais on est revenu à la charge dès l'élection du nouveau conseil. Et devant tant de persévérance les Sœurs Grises ont fini par baisser pavillon tout en admettant qu'il est encore des êtres capables d'imiter la persistance du personnage évangélique, contraignant son ami de lui donner du pain en pleine nuit²².

Le 4 novembre, sœur Piché, assistante générale, prend la route des États-Unis, en compagnie de sœur McKenna et de sœur Saint-René, convalescente, qui consent à essayer ses forces dans un nouveau milieu. M^{gr} O'Grady, au comble de ses vœux, ne parvient pas à exprimer sa joie. L'entente est bientôt conclue

21 L'annaliste ne nomme pas cet ami. S'agit-il de M^{gr} Bruchési ou de M. J.-H. Millette, curé de Saint-Louis de Gonzague de Nashua ? On opterait pour ce dernier qui, en 1907, termine la construction d'un hôpital qu'il destine lui aussi aux Sœurs Grises.

22 Circ. mens. 1906-08, p. 413-414.

avec les Sœurs Grises qui assument la régie interne d'une œuvre diocésaine. On mande aussitôt, par télégramme, sœur Dolan, rentrée de Saint-Boniface, à qui reviendra de mettre le tout en mouvement, aidée dans sa charge par les Sœurs Saint-Jérôme et Saint-Onésime, « prêtées » pour quelque temps.

Dès la mi-décembre, on enregistre vingt-cinq malades et presque autant de retours à Dieu, car le spectacle du dévouement des sœurs, ainsi que l'avait espéré M^{gr} O'Grady, incite les hospitalisés « à mettre de l'ordre dans leurs affaires spirituelles ».

Au cours de mai 1908, les sœurs Fennell et Sainte-Fortunata se rendent à l'hôpital Victoria de Montréal dans le but de s'inspirer de l'organisation des divers services afin de les reproduire à Saint Peter's. On leur ménage un accueil des plus courtois et les Sœurs Grises, à leur tour, invitent les autorités de Victoria à la maison mère. M. le surintendant accepte et amène avec lui trois dames récemment arrivées d'Europe. Le groupe des visiteurs se dit émerveillé et même édifié de ce qu'il voit et le surintendant conclut : « Si nous parvenons à faire un peu de bien, ce n'est qu'à prix d'argent et vous, mes sœurs, ce n'est qu'à prix de sacrifices. »

Des sacrifices, les sœurs en rencontrent à New Brunswick ; évidemment, ils ne sont pas de même nature que les privations expérimentées par les missionnaires du Grand Nord ; il reste toutefois que le petit nombre de religieuses leur impose double besogne et que les santés s'en ressentent. Et puis, dans ce grand pays dont la population est si cosmopolite, de tristes événements se produisent. Ainsi, le 22 mars 1909, M^{gr} O'Grady doit assister un condamné à la pendaison, un Hongrois ayant assassiné sa nièce. Malgré sa sensibilité, monseigneur a voulu assister le malheureux jusqu'à l'échafaud, note la chroniqueuse²³.

Le petit hôpital Saint Peter's grandira ; un jour, on lui adjoindra une école d'infirmières et, sans réclame tapageuse, il

23 Circ. mens. 1909-11, p. 115.

accomplira, dans le domaine du soin des malades, tout le bien qu'en avait espéré son fondateur, M^{sr} O'Grady, de vénérée mémoire.

1908

Vaillamment, mère Filiatrault a repris la charge de supérieure générale et donne suite aux initiatives de sa devancière. De sorte qu'on a vu naître l'hôpital de New Brunswick l'automne dernier, et que l'on assiste, en décembre, peu avant Noël, à la translation de l'Asile Saint-Patrice à Outremont. Il y a quelques années déjà, le comité paroissial de la Congrégation irlandaise avait acquis un terrain de quarante arpents à cette fin. La maison de pierre grise, malgré la diligence de sœur Saint-Jacques, n'est pas encore tout à fait terminée, de sorte qu'on est encore en proie aux tracas de l'installation. La demeure, située en pleine campagne, est d'accès facile à cause des tramways ; on y bénéficie du bon air, du soleil, de la tranquillité puisque l'établissement est entouré de quatre vergers plantés d'arbres fruitiers et l'espace ne manque pas pour établir de belles cours où les orphelins prendront leurs ébats.

L'institution, au cours de mai 1908, recevra la visite du cardinal Logue, archevêque d'Armagh et primat de toute l'Irlande. Ce sera un jour glorieux pour la nouvelle demeure, un jour mémorable que l'on inscrira aux chroniques. Ce sera également l'une des dernières joies pour sœur Saint-Jacques puisque le 19 juin suivant, elle devra prendre le chemin de l'infirmerie, après un stage à l'hôpital Notre-Dame où la Faculté la déclarait incurable²⁴.

Un autre orphelinat s'est achevé à Toledo, en octobre 1907. Devenue œuvre diocésaine, l'institution a également changé de nom : Saint Anthony's Orphanage, le vocable de Saint

24 Elle décédera le 1^{er} décembre 1908.

Vincent étant réservé à l'hôpital. Mère Filiatrault a délégué son assistante, sœur Ward, à la cérémonie d'inauguration, marquée au coin de la prodigalité américaine. Des quantités de fleurs et de plantes naturelles ont été reçues et une procession de 1 500 membres, avec bannières et fanfare, a escorté l'évêque de Cleveland, M^{gr} Hortsman, au matin du 27 octobre et cela malgré la température maussade.

Mère générale se rend elle-même à Toledo au cours de février ; c'est alors qu'elle est littéralement assiégée par l'évêque, le clergé et la population demandant d'autres Sœurs Grises puisqu'il est question, depuis l'an dernier, d'ouvrir une crèche dans un *cottage* contigu à l'asile²⁵. Mère Filiatrault se voit dans l'obligation d'acquiescer à la demande, à condition qu'on trouve, dans la ville de Toledo elle-même, de nouveaux sujets. Et le D^r Donnelly s'institue zélateur de vocations²⁶.

À peine rentrée de Toledo, la supérieure reçoit une lettre du D^r J.-P. Rottot alléguant son état de faiblesse pour mettre fin à ses services professionnels. « Il a remplacé le D^r Schmidt, le 9 novembre 1880, signale l'annaliste, et nous n'avons qu'à nous féliciter de ses bons soins. » Mère générale abonde dans le même sens et exprime au disciple d'Esculape l'appréciation de sa communauté, « qui ne peut, sans regret, voir s'éloigner un médecin dont l'honorabilité et la science ont fait son appui durant vingt-huit ans et chez qui elle a trouvé également un conseiller et un ami dévoué²⁷ ». Le D^r G.-Damien Masson, assistant du D^r Rottot, lui succède le 17 mars et se proclame intronisé en ce jour de la saint Patrice.

De nombreux décès ont affecté les Sœurs Grises depuis le début de l'année : deux membres de Saint-Sulpice, MM. F. Daniel et R. Rousseau, le premier ayant été le directeur

25 Circ. mens. 1906-08, p. 399.

26 *Ibid.*, p. 535.

27 Lettre du 16 mars 1908.

fondateur des Sœurs Auxiliaires, le second ayant créé l'Hospice Saint-Charles et assumé l'aumônerie de la maison mère de 1887 à 1890.

De Châteauguay on a reçu de précieux souvenirs : le clou d'un crucifix, le premier, élevé sur la butte en 1832, œuvre de Labrosse, crucifix autrefois vénéré en l'église Notre-Dame et devant lequel Mère d'Youville elle-même aurait prié, et une petite croix de bois peinte par mère Slocombe et sur laquelle on discerne ces paroles : « Dieu seul pour témoin, Jésus pour modèle, Marie pour soutien et moi toujours en sacrifice. » Et voilà qu'au début de mai, M. Arthur Delisle adresse aux sœurs la généalogie de sa famille. Lui-même est petit-fils de Jean Delisle de la Cailleterie, ce physicien distingué qui, au soir du 23 décembre 1771, avait aperçu une croix lumineuse brillant au-dessus de l'Hôpital général, fait interprété par les sœurs comme le signe de l'entrée de Mère d'Youville dans la gloire éternelle. Ce document et ces objets du passé trouvent leur place tout indiquée dans la chambre des souvenirs.

Le 13 mai, on apprend le décès subit de M^{gr} Hortsman, évêque de Cleveland, diocèse auquel appartiennent les deux missions de Toledo. Mère générale recommande aux prières ce digne pasteur qui a tendu maintes fois une main secourable aux Sœurs Grises.

La supérieure, à qui incombe de visiter les missions au moins une fois au cours d'un terme d'office, doit se diriger vers celles de Boston, le 20 mai. Avant son départ, de concert avec les membres de son conseil, elle a décidé de suspendre l'œuvre des Dames pensionnaires résidant au second étage de l'aile centrale, conduisant à la rue Saint-Mathieu. Ces nouveaux appartements, après avoir subi certaines transformations, seront affectés aux Sœurs aînées dont le nombre va grandissant.

Mère Filiatrault rentre de Lawrence, où elle a assisté à la bénédiction de l'autel par l'archevêque de Boston, M^{gr} William O'Connell, futur cardinal, le 4 juillet, juste à temps pour veiller aux derniers préparatifs du séniorat. Elle sait que le changement

affectera les sœurs aînées, car il s'agit d'une innovation et elle veut être là pour leur faciliter l'adaptation à un nouveau local constitué de douze chambres avec accès au jubé, d'un réfectoire, d'une salle communautaire et d'une galerie. Jusquelà, les chères anciennes partageaient les dortoirs communs ; elles seront mieux installées dans ce nouveau département, mais ne s'en doutent pas encore.

Le lendemain de la prise de possession du nouveau domaine des sœurs aînées se produit une scène digne de tenter le pinceau d'un artiste. Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à leur tour, quittent le Vieux Montréal pour se transporter dans leur nouvelle maison mère, rue Sherbrooke. Or l'une de leurs vénérables anciennes, sœur Saint-Alexis, est la propre sœur de la doyenne des Sœurs Grises, sœur Youville²⁸. Sœur Saint-Alexis a exprimé le désir de revoir son aînée ; elle ne peut cependant descendre de voiture. Quant à sœur Youville, installée au séniorat, elle non plus ne peut se rendre au parloir. On tranche la question en ouvrant la porte du jardin au véhicule tandis qu'on amène sœur Youville en chaise à porteur au même endroit. L'entrevue est touchante, disent les témoins. Sœur Saint-Alexis verse quelques larmes et sœur Youville, douée d'une mémoire remarquable, la rassure au sujet de son âge. « Vous n'avez pas quatre-vingt-trois ans, lui dit-elle, et moi, j'ai quatre-vingt-six ans. » L'entretien se termine sur un au revoir, dans l'au-delà.

La fin de juillet marque la venue d'un autre distingué visiteur, le D^r Cluss, professeur à l'université de Vienne. L'ex-maire, M. Ekers, recommande personnellement le D^r Cluss et son

28 M.-Zoé Beaubien et M.-Hélène Beaubien, jumelles nées le 15 juin 1822, étaient les demi-sœurs de mère Beaubien, supérieure générale des Srs Gr. de 1833 à 1843. Selon l'usage, elles avaient dû changer de nom. M.-Zoé devenait sr Normant et M.-Hélène, sr Youville. Sr Saint-Alexis de la C.N.-D. était la cadette de ces dernières. Sr Normant décédait le 25 janvier 1894.

collègue, M. Charles Strongman. Ces messieurs sont conduits dans les principaux offices de la maison et se disent très satisfaits d'avoir vu cet hôpital général des Sœurs Grises dont ils ont entendu parler en Allemagne et en Belgique²⁹.

M^{gr} Grouard n'a nullement besoin de lettre de recommandation pour être bienvenu chez les Sœurs Grises. Il est l'ami de toujours, le missionnaire émérite, prématurément usé par les travaux apostoliques. Jeune Oblat arrivé dans le Grand Nord dès le début de sa carrière, il s'était écrié, en apprenant la venue des Sœurs Grises : « N'est-ce pas tenter Dieu ? Supporteront-elles ces hivers épouvantables, sans pain, sans rien ? Nous autres, les hommes, on se réchappe en tuant un lièvre, un rat musqué. Mais des sœurs ! alors qu'on a vu des explorateurs réduits à manger leurs < engagés > »³⁰.

Depuis 1867, M^{gr} Grouard a vu à l'œuvre ces femmes qui ont mérité son estime, son appréciation. En ce jour du 31 août, l'évêque, malgré sa sérénité proverbiale, se montre très ému en faisant part au personnel de la maison mère des épreuves qui l'ont atteint. Deux confrères, les pères Brémond et Brohan se sont noyés dans les rapides du Fort Smith et, deux jours plus tard, l'ancien évêché d'Athabaska, devenu entrepôt des missions, était la proie des flammes. Ce que l'évêque ne dit pas mais que les sœurs de là-bas révéleront, c'est qu'il s'est écrié, en apprenant la mort de ses deux confrères : « Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas pris plutôt³¹ ? » Depuis ces jours tragiques, la résignation est venue et l'évêque, selon son habitude, sait mettre en valeur les consolations que lui réserve la Providence. La visite de l'inspecteur a été un événement heureux, les élèves de l'école de Chipewyan ont fait merveille. Et le visiteur lui-même n'a pas ménagé les éloges en constatant le talent d'improvisation des élèves de sœur McDougall ; ils

29 Circ. mens. 1906-08, p. 679.

30 Duchaussois, P., *Femmes héroïques*, p. 60-61.

31 Lettre de sr Dufault, datée du 20 juin 1908.

rédiageaient, séance tenante, une composition qui a charmé inspecteur et visiteurs ! Mère générale, il va sans dire, éprouve une fierté légitime à entendre proclamer, par une voix des plus autorisées, le mérite de ses missionnaires lointaines. Ce n'est cependant pas vers elles qu'elle se dirige le matin du 7 septembre, mais vers celles qui sont dispersées dans les quatorze maisons de la vicairie Saint-Boniface. Elle s'attardera surtout aux fondations récentes : Fort Frances, Saskatoon et Regina ; elle assistera à la bénédiction de la cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre, mais ne pourra se rendre à Kenora, le pont de glace n'offrant pas la sécurité requise pour l'atteindre.

Rentrée de son long périple le 16 décembre, Mère générale est accueillie à Montréal avec la joie que l'on devine, car son absence a duré trois mois et huit jours, précise l'annaliste. Et voilà que le 21 décembre, la supérieure générale reçoit une lettre de M^{gr} Bruchési, de passage à Rome, lui communiquant une nouvelle rassurante au sujet de la chère Cause. M. Hertzog avait informé le vice-postulateur de Montréal, M. Filiatrault, d'un défaut de procédure dans le « procès ordinaire ». On n'avait pas cité le nom des personnes ayant témoigné. Il fallait combler cette lacune et, en cas de décès, fournir l'acte de sépulture de ces témoins³². L'archevêque de Montréal écrit : « La difficulté est résolue et la Cause suivra son cours régulier. Cette Cause est sympathique à tous ceux qui en sont chargés. On la trouve très belle et le succès ne fait pas de doute. »

Soucieuse de partager cette joie avec toutes ses filles spirituelles, mère Filiatrault les réunit dans la salle communautaire, le 21 décembre, et leur fait lecture de cette lettre, laquelle, en ravivant leurs espoirs, les incite à imiter de plus près celle que l'on veut voir accéder à l'honneur des autels : la Vénérable Marguerite d'Youville.

32 Circ. mens. 1906-08, p. 750.

HÔPITAL SAINT-JOSEPH, NASHUA, NEW HAMPSHIRE, ÉTATS-UNIS, 1908

Il n'est pas facile d'opposer un refus à la persistance du curé de Saint-Louis de Gonzague, Nashua. Les MM. Earley s'en sont rendu compte, de même que les Sœurs Grises. Celles-ci ont été littéralement assiégées par M. Millette au cours de l'hiver de 1907 à l'effet de prendre charge de l'hôpital qu'il est en train d'ériger sur la propriété même des deux frères Earley. Ces derniers ont hérité d'un vaste domaine de six acres situé sur une colline dominant toute la ville.

Le père, Michael Earley, venu d'Irlande en 1845 pour échapper à la grande famine affligeant ce pays, s'est taillé une fortune à la sueur de son front. Il s'est de plus constitué le défenseur de la foi, en soutenant le courage de ses concitoyens catholiques alors persécutés par les éléments fanatiques du New Hampshire. À ce titre, M. Earley s'était avéré un puissant auxiliaire pour le curé de Saint-Louis de Gonzague. Et il n'est pas présomptueux de croire que Michael Earley contribuait monétairement à la fondation de l'orphelinat de Nashua, fondation dont il n'a pas vu les débuts toutefois puisqu'il décédait le 28 mars 1901, à l'âge de cent ans et six mois³³. Le vénérable vieillard avait proclamé par sa vie même « que le travail ne tue pas » et de plus, il avait maintes fois confié à ses fils le pressentiment que quelque chose de grand serait un jour établi sur sa propriété. Et c'est précisément le souvenir de cette dernière confiance qui a incité les héritiers à transporter leur résidence « sur l'acre de terrain qu'ils se sont réservé » afin de permettre l'érection d'un hôpital.

Sans tergiverser, M. le curé Millette se mettait en frais de bâtir, tout en poursuivant ses instances auprès des Sœurs Grises, car il tenait à ce que ces dernières voient à la répartition des divers services dans cet hôpital moderne. En constatant que

33 L'orphelinat ouvrait ses portes le 9 avril 1901.

ses instances répétées n'obtenaient pas de réponse affirmative, M. Millette fait appel à l'aide de M^{gr} Bruchési qui opine en faveur de la fondation. Mère générale nommait alors sœur Masseleau supérieure du futur établissement, avec résidence à l'orphelinat de la rue Main et qui, chaque jour, se rend à la rue Kinsley « où s'élève un superbe bâtiment muni de toutes les améliorations modernes ». M. le curé a pris soin de dresser le plan de façon à ce que la chapelle occupe l'endroit où se trouvait naguère la chambre de M. Earley, ce à quoi les héritiers sont sensibles. Ils se disent heureux de couler leurs vieux jours à l'ombre du sanctuaire leur rappelant de si doux souvenirs.

Sœur Masseleau, au début d'avril, se rend à la maison mère afin de suivre les exercices de la retraite annuelle. Durant son absence, M. Millette, de concert avec M^{gr} Guertin, évêque de Manchester et ami sympathique aux Sœurs Grises, fixe la bénédiction de l'édifice au 30 avril. Sœur Masseleau, à qui l'on a adjoint sœur Comeau, doit faire diligence et prendre le chemin du retour, le mercredi 22 avril, non sans avoir été conduite à la chapelle, avec sa compagne, par la Mère générale elle-même qui récite les prières de l'itinéraire et confie la fondation « à notre bonne Mère d'Youville ».

L'hôpital ouvre ses portes dès le lendemain de la bénédiction, c'est-à-dire le 1^{er} mai ; il a une capacité de soixante-dix lits et peut soutenir la comparaison avec tout autre établissement du genre. Ainsi en juge sœur Marie-de-la-Présentation qui y arrive le 12 mai. Elle est chargée de la procure et comme sa vaste expérience dans le domaine hospitalier lui rend la tâche facile, on lui confie en outre le soin de la chapelle. Le terrain se prête à la culture des fleurs avec lesquelles on décorera l'autel. Un médecin protestant remarque le souci de la sacristine et se fait un plaisir de lui apporter de magnifiques roses. Il se rend même à la chapelle constater l'art avec lequel on a disposé son tribut floral³⁴.

34 Not. biog. sr M.-de-la-Présentation, sœur de sr M. Collette, la première rédactrice des annales imprimées en 1877.

La sacristine elle-même, dans une lettre à la maison mère, fait part de l'heureuse surprise des sœurs de voir arriver, le 21 mai, mère Filiatrault accompagnée de mère Malard, provinciale de la vicairie de Boston. À cette date vingt malades sont hospitalisés ; onze autres sont attendus et, là comme ailleurs, la popularité de l'hôpital Saint-Joseph se répand de telle sorte qu'il faut sans tarder nommer de nouvelles ouvrières, en attendant qu'il soit question d'agrandissement, de la fondation d'une École d'infirmières et de la construction d'une pouponnière dont le public parlera comme d'une petite merveille³⁵.

Les pionnières de cette institution entendront à maintes reprises M. le curé Millette se féliciter d'avoir insisté pour obtenir l'aide des Sœurs Grises. On l'entendra également évoquer le souvenir de ce M. Earley, cet humble ouvrier, fervent catholique venu de la verte Érin et dont les bons exemples ont inspiré ses fils qui ont voulu, en cédant le terrain « pour une obole », immortaliser le souvenir de leur vénérable père.

1909

Le programme de l'année nouvelle s'annonce extrêmement chargé pour la Mère générale à qui l'expérience a appris qu'il faut compter également avec l'imprévu.

Mille neuf cent neuf marque le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Hospice de Varennes. Il y aura également le Concile des évêques du Canada, en septembre, par conséquent affluence de visiteurs à la maison mère. On projette de rénover l'intérieur de la chapelle, intérieur qui n'a pas été rafraîchi depuis 1878 ; on agrandira les installations de Château-guay au moyen du « hangar jaune », autrefois colombier, situé

35 Ann. 1938-39, p. 687.

tout près du manoir et dont on transformera le second étage en dortoir destiné aux sœurs ayant besoin de repos³⁶.

Dans la vicairie de Saint-Boniface, les services des sœurs seront requis lors de l'exhumation des restes des évêques Provencher, Faraud et Taché destinés à être transportés dans la crypte de la cathédrale. Le corps de M^{gr} Taché, décédé depuis quinze ans, est retrouvé intact ; on le revêtira des vêtements épiscopaux puis le service solennel et la translation auront lieu le 22 juin suivant³⁷.

Quant à la province canonique albertaine, on y célébrera le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Sœurs Grises au Lac Sainte-Anne en 1859, anniversaire que l'on fera coïncider avec le jubilé de diamant sacerdotal de l'extraordinaire père Lacombe, âgé de quatre-vingt-sept ans, dont la démarche est alourdie, mais dont le zèle n'accuse aucune baisse. Mère Carroll, provinciale, sera déléguée vers les missions nordiques et s'embarquera à Athabaska Landing dès la mi-juin³⁸. Elle trouvera le couvent de Chipewyan endeuillé, puisque la mort est venue cueillir sœur Brunelle, le 10 décembre 1908, perte que l'on a vivement ressentie car cette compagne, d'abord cofondatrice du couvent de Providence, a consacré de nombreuses années au service de celui de Chip et s'est attirée l'affection de toutes³⁹.

Mère Filiatrault, pour sa part, projette de se rendre précisément en Alberta afin d'y effectuer la visite officielle des

36 Circ. mens. 1909-11, p. 78, 153. On a complété également au cours de 1908 le trottoir entourant la maison mère.

37 L'exhumation avait lieu le 22 mars.

38 Depuis 1908, on désigne sous le nom de Mère les sœurs chargées des différentes provinces, usage qui s'étendra aux membres du conseil général un peu plus tard.

39 La nouvelle de ce décès a été reçue à la maison mère le 16 janvier 1909. Une autre Femme héroïque, sr Saint-Michel-des-Saints, cofondatrice du couvent de Providence, décédera le 23 novembre de cette année 1909.

différents couvents, la visite de l'an dernier ayant été limitée aux maisons de Saint-Boniface. Mère générale d'ailleurs n'aurait pas pu s'attarder davantage, car sous une apparence trompeuse – on la croirait rayonnante de santé – la Mère générale dissimule une fatigue, un épuisement attribuables sans doute à son état de diabétique. « Il faut faire son secret de ce que l'on souffre », dira-t-elle parfois, trahissant ainsi ses pensées. « Se rechercher, se replier sur soi-même, c'est perdre son temps. Occupons-nous plutôt des perfections divines, aimons notre bon Maître, il a tant fait pour nous⁴⁰. »

Malgré son courage, mère Filiatrault a dû faire un stage de repos à Châteauguay, le 15 janvier ; elle ne s'y attarde pas toutefois puisqu'elle est de retour à la maison mère le 25 suivant alors que M^{sr} Grouard rentre d'Europe et se retire chez les Sœurs Grises. Il a eu le privilège d'assister, en 1908, au Congrès eucharistique de Londres où on l'a comblé d'égarde « à cause de ma longue barbe blanche », explique-t-il, mais surtout à cause du pays lointain et glacial dont il a la charge. L'évêque vante l'automobile qui n'a pas encore fait son apparition dans l'Extrême Nord, mais il s'extasie devant « l'aéropiane » parcourant cent cinquante milles à l'heure⁴¹ !

À la fin de janvier, on apprend que le Protectorat de Marie-Immaculée, à Lawrence, États-Unis, a miraculeusement échappé à l'incendie, faveur évidemment attribuée à Mère d'Youville⁴². Et comme pour inciter les sœurs à persévérer dans leur dévotion à l'égard de la Fondatrice, voici que la Cause fait un nouveau pas. La Congrégation des rites a examiné la validité du procès diocésain engagé pour la cause de la Vénérable Marguerite d'Youville⁴³.

40 Les notes concernant mère Filiatrault sont extraites de sa not. biog.

41 Circ. mens. 1909-11, p. 41-42.

42 Lettre de sr Saint-Jean-Baptiste à mère Filiatrault, 28 janvier 1909.

43 Circ. mens. 1909-11, p. 74.

Hélas, l'enthousiasme suscité par ce « pas en avant » fait bientôt place à une grave inquiétude, car le 21 février, Mère générale est en proie à une attaque de paralysie. « Mon Dieu, où cela nous mènera-t-il ? », s'écrie l'annaliste, sœur Panet, qui se rappelle les jours sinistres de 1897⁴⁴. Une diète sévère et un repos complet prescrits par le D^r Masson écartent le danger, mais l'homme de l'art est inflexible quant au voyage projeté à Saint-Albert : il doit être remis à plus tard.

C'est de sa chambre de malade que la Supérieure poursuivra durant quelque temps du moins l'exercice de ses fonctions. Elle y reçoit, le lundi 8 mars, la visite de M^{gr} Pascal accompagné de M. Lemanceau, aumônier des Sœurs de Charité d'Évron, et de trois religieuses dont la supérieure générale de cette congrégation. Ces religieuses, appelées à Saint-Albert par M^{gr} Legal, vont visiter le pays avant de s'y fixer⁴⁵.

Mère générale préside les séances du conseil et les décisions adoptées prouvent qu'elle ne perd pas de vue le bien-être spirituel et matériel de sa grande famille. On l'a vue, dès les premières années de son supériorat, se montrer favorable à l'instauration de la gymnastique obligatoire au programme scolaire. Il s'agissait d'une innovation dont elle avait mesuré le bienfait puisque, élevée à la campagne, par une mère avertie, elle avait bénéficié elle-même d'exercices physiques en plein air. Soucieuse de mener de front éducation physique, intellectuelle et morale, elle organisera une série de conférences sur l'éducation des enfants, conférences données par M. Girot, Sulpicien, à toutes les religieuses de la maison mère ainsi que des missions environnantes ; les novices elles-mêmes y sont admises⁴⁶.

Gratifiée d'une belle voix, elle a prêté son concours aux fêtes en qualité de novice et, lors de son séjour à l'Institut

44 Année où décédait mère Deschamps, le 29 juin.

45 Circ. mens. 1909-11, p. 83.

46 *Ibid.*, p. 133.

Nazareth, elle a été en mesure de cultiver ce don qui lui avait été départi. Il lui arrive souvent de demander à ses sœurs d'interpréter pour elle l'un de ses cantiques favoris. Et lorsqu'elle est priée de se faire entendre, infailliblement, elle opte pour la psalmodie intitulée : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*. L'une des religieuses, appelée aux soins des orphelins et orphelines, possède cet art de cultiver les voix. Sa manécanterie remporte un tel succès qu'on fait souvent appel à la petite chorale, notamment M. le curé Payette de Longueuil⁴⁷. Mère générale encourage ces sorties de nature à développer le goût de la musique chez l'enfant et surtout à lui inspirer l'effort indispensable pour atteindre le but. Lorsque, au soir de la Sainte-Cécile, le chœur des enfants remporte un brillant succès, Mère générale permet volontiers qu'on désigne le groupe sous le vocable des étudiants de l'École de chant Saint-Mathieu et qu'on le présente sous ce titre à l'archevêque de Montréal.

Mère générale se plaît à causer quelques surprises au personnel religieux de la maison mère en faisant des apparitions inattendues à certaines réunions. Il en est auxquelles sa présence est requise et elle a bien soin d'être là, comme au jubilé d'or de cinq religieuses dont les sœurs Éthier et Boucher, deux missionnaires ayant œuvré dans l'Ouest canadien durant de longues années. Il en va de même au jour de sa fête patronale, la Sainte-Praxède, dont elle suit le rite dans toutes ses exigences : visite des pauvres à la salle communautaire, salutation de toutes les religieuses, visite des personnalités de l'extérieur, nommément des membres du clergé.

Les sœurs constatent avec joie, au cours de l'été, que la santé de mère Filiatrault s'améliore sensiblement et leur opinion se fortifie du fait que sœur Anna Piché, assistante générale, est déléguée en Alberta ; elle représentera Mère générale aux fêtes planifiées depuis de longs mois déjà et visitera au retour les

47 *Ibid.*, p. 181 et *Circ. mens.* 1906-08, p. 632. Sr Laframboise est chargée du chant.

couvents de Saint-Boniface. Sœur Piché s'était jointe aux Sœurs Grises « pour avoir de la misère et aller travailler aux missions les plus dures⁴⁸ ». Mais elle n'a jamais visité l'Ouest ayant été appliquée aux œuvres américaines.

Mère Filiatrault tient à assister aux fêtes de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 1^{er} septembre, alors qu'on y célèbre le deux cent cinquantième anniversaire de l'arrivée des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph. Elle prend part à la première journée du triduum, intitulée « fête intime au cloître ». De fait, les quatre-vingts religieuses invitées avaient l'autorisation de franchir le seuil du cloître. Et la supérieure constate avec joie qu'il n'y a guère de différence entre les locaux des Hospitalières et ceux des Sœurs Grises. Lorsqu'un photographe s'apprête à fixer sur pellicule le souvenir de cette visite, Mère générale se retire discrètement « par respect pour notre Vénérable Mère qui n'a jamais permis que l'on peigne son portrait », explique la chroniqueuse⁴⁹.

Le Concile des évêques du Canada, on l'avait escompté, attire d'illustres visiteurs à la maison mère. Ils sont cependant précédés, le 11 septembre, par les sœurs Royal et Duffin, la première ayant œuvré plus de cinquante ans à Saint-Boniface, et la seconde, vaillante fondatrice de l'École de Kenora, de l'orphelinat de Winnipeg et de l'hôpital de Regina⁵⁰. Inutile de dire que les évêques de l'Ouest seront heureux de rencontrer ces méritantes ouvrières ayant accompli là-bas un travail couronné de succès.

Quatre jours plus tard, le 15 septembre, c'est le vénérable M^{gr} Grouard qui célèbre le saint sacrifice au maître-autel et, après le déjeuner, fait part aux religieuses réunies de sa vive satisfaction au sujet des écoles du Nord. Il en voudrait une autre à Fond-du-Lac... Il annonce en outre que Sa Sainteté Pie X s'est

48 Gravel, Sr J., *Mère Piché*, p. 13.

49 Circ. mens. 1909-11, p. 256.

50 Sr Duffin ira remplacer Sr Franklin à Saint-Patrice, rue Déom, Outremont.

rendue à sa demande : un coadjuteur, en la personne du père Célestin Joussard, sacré à Vancouver, le 5 septembre, lui a été accordé⁵¹.

Le 16 septembre, c'est M^{gr} Legal qui préside à l'autel. Il ne s'attarde pas au couvent puisque les trente-cinq évêques et les cent prêtres convoqués doivent se rendre à Québec ce jour-là même afin de participer au Concile présidé par M^{gr} Sbaretti, délégué apostolique.

Il est à présumer que les évêques de l'Ouest ont fait front commun et ont appuyé la demande de M^{gr} Pascal à l'effet de « ressusciter la mission de l'Île-à-la-Crosse ». Le Vicaire apostolique de la Saskatchewan n'a pas laissé passer une occasion d'exprimer son regret du départ des Sœurs Grises. « Le fanatisme religieux se révolte souvent à la vue de la soutane du prêtre, mais il s'incline avec respect devant l'habit de la sœur de charité⁵². » Plus récemment encore, le 30 septembre, il adressait à mère Filiatrault la supplique suivante : « Pour vous obéir et être agréable à la communauté, j'avais consenti à remplacer vos filles par des sœurs françaises. Le bon Dieu semble nous dire que seules les Sœurs Grises de Montréal, les apôtres par excellence des missions les plus méritoires de l'Ouest canadien, sont capables de réussir dans ces postes si difficiles. [...] Un refus est reçu de toutes les communautés de France et du Canada. Où irons-nous donc ? Les Canadiennes partent pour la Chine et l'Afrique et ne peuvent évangéliser leur pays ! Cette pensée est pénible et me déchire le cœur. Le père Rapet est venu nous exposer sa tristesse et le sort qui est fait à cette mission. Nous en avons tous le cœur affligé et nous nous sommes décidé à vous écrire pour implorer votre pitié et celle des Mères de votre conseil. »

Mère générale, qui n'hésite pas à dire : « Les pauvres sont le bien le plus précieux de l'Institut et nous devons nous honorer

51 M^{gr} Joussard, souffrant de la fièvre, n'a pu accompagner M^{gr} Grouard.

52 Circ. mens. 1906-08, p. 396-397.

d'en être les gardiennes et les dépositaires », ne résiste pas à ce plaidoyer et, le 4 octobre, annonce est faite aux religieuses de la réouverture de la mission ; on y ajoute le commentaire qu'il s'agit d'un acte de foi héroïque en la Providence de Dieu⁵³. L'école est maintenant située au Lac-La-Plonge, à l'abri, assure-t-on, des inondations annuelles ayant motivé le retrait des sœurs.

M^{gr} Pascal s'empresse de communiquer la nouvelle à M^{gr} Bruchési qui approuve le projet de plein cœur. Et le père Rapet, chargé de la mission, ne se contient plus de joie. Le 6 octobre, il tente d'exprimer la reconnaissance de ses ouailles. Lui-même s'estime « miraculé » de Mère d'Youville. Condamné par la science médicale en 1885, il recouvrait la santé au cinquième jour de la neuvaine faite par les sœurs⁵⁴.

La résolution, semble-t-il, a restauré les forces de Mère générale, qui ne juge pas cependant pouvoir assister au cinquantième de l'Hospice La Jemmerais de Varennes. Elle y délègue son assistante, sœur Ward, et un groupe de religieuses qui exécuteront le chant à la Bénédiction vespérale. Il est hors de doute que mère Filiatrault est présente par la pensée au petit village de Varennes. Là naissait, le 15 octobre 1701, la fille aînée de Christophe Dufrost de la Jemmerais, M^{me} d'Youville, dont les traits, peints par l'artiste Georges Delfosse, figurent sur les murs blancs de la cathédrale, à la suite des fondateurs de l'Église au Canada, prouvant que n'avait pas été vaine la semence des illustres pionniers⁵⁵.

L'année s'achève sur une note de confiance, d'optimisme favorisé en quelque sorte par les statistiques. Une sœur de Québec a eu l'heureuse idée de dénombrer les Sœurs Grises s'étant engagées à la suite de Mère d'Youville au cours des années 1747-1909. Il s'avère que 3 960 femmes, dont 1 069 sont défuntes,

53 Circ. mens. 1909-11, p. 287.

54 *Ibid.*, p. 291.

55 Les tableaux ont été installés à la cathédrale, le 8 août 1909.

ont porté la grise livrée un peu partout au Canada et aux États-Unis tandis qu'aux différents noviciats 409 aspirantes se préparent à leur mission de charité⁵⁶.

ÉCOLE DU SACRÉ-CŒUR, BEAUVAL, LAC-LA-PLONGE,
Saskatchewan, 1909

Une bonne sœur aînée, retirée au séniorat depuis qu'on en a fait l'ouverture, n'est pas sans ressentir une immense joie à la pensée du retour des sœurs sinon à l'Île-à-la-Crosse même, du moins à l'École du Lac La Plonge, située à cinquante-cinq kilomètres de l'endroit primitif. Sœur Marie-Rose Caron, dite sœur Agnès, a fondé le poste lointain en 1860 ; en compagnie des sœurs Pépin et Boucher et d'une tertiaire, Luce Fortier ; elle avait quitté la maison mère le 4 juin, s'était arrêtée à Saint-Boniface d'où elle repartait le 30 juillet et parvenait enfin à l'Île-à-la-Crosse le 4 octobre suivant⁵⁷.

Sœur Agnès a passé trente-deux ans au lointain couvent ; elle y contractait une infirmité, cause de sa claudication, et lorsqu'elle quittait le poste en 1892, elle y était remplacée par sa cadette, sœur Lajoie, assumant le rôle de supérieure. Hélas, cette dernière avait dû, en 1905, fermer les portes de l'Hospice Saint-Joseph sur l'ordre des supérieures et revenir à Saint-Boniface d'abord et à Montréal au début de l'année 1909⁵⁸. On devine que sœur Lajoie, la bien nommée, éprouve, de même que son aînée, un sentiment de gratitude inexprimable à la pensée « qu'on n'a pas travaillé en vain » et que les Montagnais et les Cris de là-bas verront leurs prières exaucées.

56 Il faudrait ajouter à ce nombre les cinq professes ayant accompagné Mère d'Youville lors de la prise de possession de l'Hôpital général en 1747.

57 Histoire de l'Île-à-la-Crosse, doc. C.

58 Not. biogr. sr Lajoie.

D'autres sont venus féliciter les Sœurs Grises : le valeureux père Lacombe, entre autres, qui ne craint pas d'affirmer à la communauté réunie : « La joie a été unanime parmi les prêtres et les évêques du Nord quand la nouvelle de votre acceptation a été annoncée. Je n'hésite pas à attribuer le mieux de votre Mère à cet acte de générosité⁵⁹. »

Deux jours après cette visite, le 6 novembre, arrivent de Saint-Boniface les sœurs Saint-Nazaire et Saint-Élisée, toutes deux professes de cette vicairie, qui viennent visiter la maison mère avant de s'exiler. Sœur Saint-Nazaire a séjourné sept ans dans la capitale de la solitude – l'Île-à-la-Crosse – et c'est à titre de supérieure qu'elle retourne, non pas exactement au même endroit, devenu inhabitable à cause des inondations, mais à La Plonge, endroit assez rapproché malgré tout⁶⁰.

Ces deux sœurs, à qui l'on aura adjoint les sœurs Beaudin, Saint-Adelin, Yvonne et Alice – ces dernières les rejoindront plus tard – quittent la maison mère le 15 décembre. Mère générale, selon la coutume établie, les conduit à la chapelle pour la récitation des prières de l'itinéraire, suivies du baiser de paix, dans la salle communautaire, « ce qui est le baiser d'adieu pour plusieurs d'entre nous », commente l'annaliste.

Le groupe des missionnaires se retrouve à Prince-Albert le 8 janvier à sept heures trente du soir. Elles sont accueillies au couvent des Religieuses Notre-Dame de Sion et, dès le lendemain, vont saluer M^{gr} Pascal dont l'accueil émeut les Sœurs Grises et les confirme dans leur détermination de faire l'œuvre de Dieu dans ces lointains parages. Les sœurs quitteront Prince-Albert le 12 ou le 13 janvier, disent-elles, car départs et arrivées sont soumis aux caprices de la température au Petit

59 Circ. mens. 1909-11, p. 304-305.

60 Sr Saint-Nazaire retournera à La Crosse en qualité de supérieure lors de la réouverture du poste en septembre 1917. Elle en sera la seconde fondatrice. Elle reviendra ensuite à Beauval où elle décédera, victime des typhoïdes.

Nord ainsi que l'on désigne la partie nord de la Saskatchewan. Il reste qu'elles arrivent à destination le 28 janvier à six heures trente de la matinée. « Nous étions fatiguées quoiqu'on ait essayé de nous procurer tout le confort possible », trace sœur Saint-Nazaire. « Sous les couvertures de *duck*, nous ne sentions pas le froid, mais les pauvres Frères devaient subir toutes les intempéries. [...] Nous n'étions pas fâchées d'arriver après avoir passé onze jours et six nuits en voiture⁶¹.»

Les missionnaires trouvent le site magnifique même sous son décor hivernal. L'intérieur de l'édifice n'est pas si attrayant, car il n'y a aucune trace de peinture et il y existe un pêle-mêle auquel seules les sœurs ont le courage de s'attaquer ; elles sont aidées cependant par les élèves de la « grande classe ». Déjà vingt-cinq étudiants se sont inscrits et vingt-cinq autres sont dans l'attente, mais il faut créer de la place et pour cela rétablir l'ordre.

Dès le début de mars, les missionnaires apprennent que Beauval fera partie désormais du vicariat du Keewatin et, cinq mois plus tard, leur parviendra la nouvelle que le père Ovide Charlebois en est nommé le premier titulaire. Le 11 juin 1911, l'humble Oblat canadien promu à l'épiscopat visitera l'École de Beauval. Il ne ménagera pas les éloges aux Sœurs Grises et partagera avec elles l'espoir que l'institution est promise à une longue existence. Nul ne saurait prévoir à l'époque que Beauval subira le baptême du feu, le choc de rudes épreuves, mais ce dont on est persuadé d'ores et déjà c'est que la croix sera la part des ouvriers apostoliques comme elle l'a été pour le premier missionnaire, car seule la croix est le gage d'un éternel lendemain.

61 Lettre du 10 février 1910.

1910

Une épidémie de typhoïde bat son plein depuis la fin de 1909 à Montréal, et M^{gr} Bruchési, lors de sa visite au soir du 8 janvier, félicite le conseil d'avoir ouvert la salle d'asile de la rue Mance aux malades qui en sont atteints. « S'il y a lieu, j'ouvrirai moi-même les églises et la cathédrale pour y accueillir les contagieux », explique-t-il⁶². Il faut sans doute imputer à la contagion les nombreux décès se produisant à la maison mère au cours du premier semestre de 1910. Les sœurs Papineau et Casimir meurent le 1^{er} janvier, sœur Baril le 3 suivant, et la liste s'allongera de huit autres noms jusqu'à la date du 8 mai.

Au matin du 8 janvier parvenait à la maison mère la dépouille mortelle de sœur Léa Dandurand décédée à Regina, non pas des typhoïdes mais d'une attaque d'apoplexie. Mère Despins et sœur Lauzier ont escorté les restes et la famille Dandurand, qui a tenu à revoir « l'exilée volontaire », se groupe autour du cercueil pour un dernier adieu. Les sœurs contemplent cette compagne qu'elles ont vue si enthousiaste, si joyeuse même sous l'épreuve. Les résidentes de la maison mère comprennent un peu mieux les sacrifices des missionnaires lointaines, car elles ont goûté au froid et à la noirceur alors qu'une panne d'eau et d'électricité s'est produite, il y a deux jours, leur permettant d'expérimenter ce qu'est la vie en ces endroits reculés où il faut charroyer l'eau et s'éclairer à la chandelle.

Mère Filiatrault, qui a assumé sans fatigue apparente le lourd programme des fêtes, constate que son assistante manifeste des signes d'épuisement. De fait, sœur Piché doit se soumettre à une intervention chirurgicale le 17 janvier, intervention dont l'issue est douteuse, ce qui n'est pas sans inquiéter la Mère générale. Habituellement, la supérieure se

62 Circ. mens. 1909-11, p. 436.

livre aux exercices de la retraite annuelle en novembre pour la terminer avec la rénovation des vœux, le 21 du même mois, ou encore en décembre alors qu'elle sort du cénacle le 23, anniversaire de la mort de la Fondatrice. Cette année, Mère générale juge bon devancer ces jours d'audience avec le Seigneur ; elle sait que le congrès eucharistique de Montréal, fixé au début de septembre, perturbera le programme quotidien ; de plus, il lui faudra accorder une longue convalescence à son assistante qui revient de l'hôpital le 18 avril.

Entre temps, mère Filiatrault a voulu combler une lacune ; il lui a été impossible d'assister au jubilé d'or de la mission de Varennes l'an dernier. Le 29 mars, elle part pour l'Hospice La Jemmerais, en compagnie de mère Martin, provinciale, et de sœur Chénier, son infirmière. Toutes les sœurs sont unanimes à voir dans ce petit voyage une indication que « notre Mère » est gratifiée d'un renouveau de forces⁶³.

Au début d'avril, elle est de retour à Montréal où l'attend une longue missive l'informant que les sœurs de Résolution, dans le Grand Nord, habitent enfin leur couvent neuf. Les missionnaires s'émerveillent du bien-être causé par le système de chauffage par circulation d'air chaud ; il a même réveillé mouches et maringouins, « cela promet pour l'été prochain », commente la rédactrice⁶⁴.

Le 11 avril, on célèbre le soixante et onzième anniversaire de la Mère générale et, conscientes de lui causer un grand plaisir, les sœurs confient la majeure partie du programme aux orphelins et orphelines de l'École de chant Saint-Mathieu. Le cadeau de fête par excellence lui sera « offert » le lendemain, alors que six novices vocales et une auxiliaire prononceront leurs vœux temporaires et que quatre professes s'engagent de façon perpétuelle, ainsi que quatre sœurs auxiliaires⁶⁵.

63 *Ibid.*, p. 391.

64 Lettre datée du 3 janvier mais rédigée à bâtons rompus.

65 *Circ. mens.* 1909-11, p. 406.

Le 17 avril débute, à la maison mère, la première retraite annuelle à laquelle participent vingt-huit missionnaires venues tant des États-Unis que du Nord-Ouest, complétant ainsi le nombre de deux cent vingt-neuf sœurs à qui le révérend père Tourangeau, o.m.i., rappelle les devoirs et privilèges de la vie religieuse. Mère générale, héroïquement, se tient à son bureau afin de recevoir celles qui désirent la consulter. Il lui faut pourtant interrompre les audiences dès le lendemain et porter le réconfort de sa présence et de sa prière à deux malades, les sœurs Lessard et Gaudry, qui décèdent à douze heures d'intervalle. Par considération pour son ancienne et première institutrice, M^{gr} Bruchési assiste aux funérailles de sœur Gaudry et tient à faire l'absoute. Ces rappels fréquents de la fugacité de la vie entretiennent chez Mère générale la pensée qu'un jour son tour viendra. Outre les neuf religieuses décédées depuis le début de 1910, on a enregistré la mort de M. J.-S. Saint-Jean, p.s.s., aumônier de la maison mère, décédé le 21 février et dont on reçoit la biographie, signée par M. Henri Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, le 22 avril.

À l'instar de tous les Montréalais, les Sœurs Grises entendent parler des malheurs qu'il faut prévoir depuis l'apparition de la comète de Halley. Les savants ont d'abord prédit que le 10 mai serait le jour néfaste puis ont porté l'échance au 18 mai. On a enregistré des orages fréquents le 10, et de la pluie toute la journée du 18. « On croyait si fermement à l'extraordinaire, note l'annaliste, que plus d'un fut surpris sinon désappointé⁶⁶. » Tandis qu'au dehors, on s'attend à des malheurs, Mère générale reçoit précisément, le 11 mai, une lettre du postulateur de la Cause l'informant que le sommaire du procès apostolique a été imprimé ; il comporte plus de sept cents pages, car on y a ajouté tous les éléments historiques de nature à rendre cette figure (Mère d'Youville) plus intéressante⁶⁷.»

66 *Ibid.*, p. 435-436.

67 Lettre du 29 avril 1910.

Le signataire ajoute : « Je voudrais pouvoir vous apporter moi-même de vive voix des nouvelles. Ce me serait une grande joie de voir sur place vos belles œuvres, de faire votre connaissance et celle de votre grande famille religieuse. » Le voyage aura lieu car M. Hertzog viendra à la maison mère le 5 septembre, mais il ne fera pas la connaissance de mère Filiatrault⁶⁸. La Mère en a-t-elle le pressentiment ? Il y a lieu de se le demander car elle renonce à la visite de la vicairie de Boston projetée pour la mi-mai et se dirige de préférence vers la Ferme Saint-Charles pour un repos au cours duquel elle entend bien mettre de l'ordre dans sa correspondance du « Nord ». Elle sait que ses lettres constituent pour ses filles lointaines un réconfort qui leur est cher, c'est pourquoi elle rédige elle-même ses missives aux missionnaires.

Durant son séjour à la maison de repos, elle reçoit la lettre de sœur Diquière lui communiquant des nouvelles au sujet de sa « filleule », Praxède Filiatrault. L'enfant indienne avait été recueillie sur la tombe de sa mère par le père Lacombe et Mère générale, alors en visite à Calgary, l'avait dirigée vers le couvent de Saint-Albert « rempli à craquer ». Lors du baptême de la fillette, on l'avait nommée Praxède du nom de sa protectrice. L'enfant a grandi en grâce mais non en santé, « puisqu'elle décédait en sa quinzième année, le 14 de ce mois, après avoir promis de ne pas oublier auprès de Dieu sa puissante avocate⁶⁹ ».

Filleule et marraine sont à la veille de se rencontrer, Mère générale en est en quelque sorte avertie par un malaise soudain, semblable à l'attaque de paralysie de février 1909. Elle est en train de causer avec « deux bonnes amies, vénérées jubilaires de la Congrégation de Notre-Dame, lorsqu'elle tombe dans une sorte de demi-conscience ». Mandé à son chevet, le médecin parvient à la ranimer, mais la malade ne s'illusionne

68 Circ. mens. 1909-11, p. 527.

69 Lettre du 17 mai 1910.

pas. Dès que la chose est possible, elle revient à la maison mère, soit le 27 mai. Bien que gravement atteinte, elle poursuit sa tâche de supérieure. Elle convoque à sa chambre ses conseillères pour les informer de la situation financière inquiétante de l'hôpital Notre-Dame et les incite à prier afin d'obtenir un heureux dénouement. Elle leur communique également la lettre reçue de Saint-Boniface où l'on donne les détails des fêtes ayant marqué le soixantième anniversaire de vie religieuse de sœur Laurent. Cette « petite Mère d'Youville », s'est illustrée au service des pauvres et poursuit, malgré ses soixante-dix-huit ans, son rôle d'aide sociale en faveur des plus démunis. Et ce sont les membres de la haute société de Saint-Boniface qui, de concert avec les compagnes de l'humble sœur grise, ont voulu célébrer ses mérites⁷⁰.

Mère générale, malgré son état de faiblesse, suit de près les événements qui se produisent. À l'annonce qu'un sacrilège a été commis dans l'église Saint-Michel de Montréal, elle prescrit une heure sainte en réparation. Le lundi 6 juin, incapable de se rendre à la chapelle, la communion lui est portée à sa chambre. Au cours de l'après-midi, M. Lecoq, supérieur de Saint-Sulpice, lui rend visite car il s'embarque le même jour à bord de *La Savoie* vers Rome et Paris où le réclament des affaires importantes. C'est une visite d'adieu même si personne n'ose le dire.

Ce même jour, mère Filiatrault exprime le désir que les religieuses commencent une neuvaine à l'effet d'obtenir la cessation des pluies abondantes que déplorent les semeurs. Les tenants des méfaits de la comète ont beau jeu, mais cela n'affecte guère les sœurs qui récitent le psaume *Miserere* après le chapelet et chantent le *Parce Domine* avec accompagnement d'orgue.

La neuvaine en est à son troisième jour lorsque le D^r Masson, ayant diagnostiqué un abcès diabétique chez la malade,

70 Lettre de sr Sainte-Thérèse à sr Desnoyers, 21 mai 1910.

« décide d'employer le bistouri et fait en même temps une injection de sérum », inscrit la chroniqueuse au journal quotidien. « C'est le remède des désespérés », prononce la Mère qui ne se trompe pas. De fait, son état s'aggrave au point qu'une infirmière ne quitte plus son chevet. Le vendredi 10, il y a consultation des hommes de l'art et le verdict arrive foudroyant : les heures de la Mère sont comptées. Mise au courant du fait, la supérieure n'a qu'une parole, révélant le climat de son âme : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite. » Les sacrements lui sont administrés alors que seule elle apparaît calme et sereine entourée de ses sœurs éplorées. Elle s'éteint doucement au matin du samedi 11 juin, à quatre heures cinquante-cinq de la matinée en la soixante-douzième année de son âge et la quarante-sixième de sa vie religieuse.

Trois jours plus tard ont lieu les obsèques présidées par M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal, groupant quatre-vingt-douze membres du clergé tandis que des religieuses de toutes les communautés, notamment des communautés-sœurs, et les nombreux amis de l'Institut remplissent la nef et les jubés.

Le cortège imposant accompagne la dépouille mortelle à la crypte où celle qui fut successivement la douzième, la quatorzième et la seizième supérieure générale des Sœurs Grises reposera auprès des mères Slocombe et Deschamps, deux femmes supérieures qui l'ont fortement marquée, et à proximité du tombeau de la Vénérable Mère d'Youville dont elle s'est montrée la digne fille au cours de sa méritante carrière.

Parmi les nombreux éloges décernés à la mémoire de cette femme forte, celui de l'abbé L.-T. Rodier, curé de la paroisse Saint Raphaël, de Williamstown, aux États-Unis, émeut particulièrement les Sœurs Grises. L'abbé est le frère de l'annaliste, sœur Fortier, et conséquemment a rencontré maintes fois la Mère générale. Il se présente à la maison mère, le 24 mars 1911, en compagnie de son ami l'artiste Raggi. Il y a près de dix mois que mère Filiatrault est décédée, mais elle n'est pas oubliée et l'on déplore de n'avoir pas fixé ses traits sur la

toile⁷¹. Or le bon abbé offre aux Sœurs Grises une peinture représentant la mère, œuvre due à l'artiste Raggi. « C'est de bon cœur que je donne à la communauté des Sœurs Grises le portrait-peinture de mère Filiatrault, explique-t-il, cette noble et digne femme que le suffrage de ses sœurs a placée trois fois à leur tête. Si elle a si bien mérité la confiance de sa communauté, je suis assuré d'être agréable à cette même communauté en perpétuant sur toile son impérissable souvenir⁷². »

71 On se souvient que la Mère générale avait refusé de se faire photographier.

72 Circ. mens. 1909-11, p. 755-756.

INDEX

- A -

Aberdeen, Lord & Mme, 216
 Abonville, M. Palin d', 204, 224
 Adam, F. curé, 169
 Agnès, Sr M.-R. Caron dite, .. 32, 352
 Aklavik, 288
 Albani, Mme, 56
 Albert, rue, 157
 Alberta, 24, 68, 79, 102, 106,
 196, 237, 302, 345
 Aldéa, Sr, 263
 Alexandra, Hôp., 307
 Alexandre, Fort, 172
 Alice, Sr, 353
 Allard, Père, o.m.i, 62
 Allard, Sr, 39
 Allemagne, 340
 All Soul's Hosp. voir Morristown
 Alphonse, Sr, 79, 107
 Amérindiens, .. 10, 96, 123, 197, 288
 Amiens, 79
 André, Père, 141
 Angleterre, 19, 148
 Antoine, Père, o.m.i., 104, 212
 Archambault, Sr, 187
 Aresse, Sr, 65, 166
 Arnold Tavern, 186
 Arseneault, Sr E., 37
 Askid, H.-J. D., 208
 Assiniboines, 103
 Association Dames patronnesses, .. 55
 Athabaska, 93, 280, 284, 291,
 311, 340
 Athabaska, Lac, 212, 283
 Atwater, rue, 157
 Aubré, Abbé, 227
 Aubry, Sr, 116

Augustins, Pères, 48
 Auxiliaires, Srs, 96, 150, 172,
 176, 237, 257, 302, 338

- B -

Baie d'Hudson, 136
 Baltimore, 119, 136
 Barbeau, E.-J., 53
 Baril, Sr, 355
 Bastien, M.-A., 324
 Battleford, 94, 107
 Beaubien, Mère Trottier de, ... 11, 26,
 27, 312
 Beauchemin, N., 56
 Beauchemin, Sr, 174
 Beaudin, Sr, 353
 Beauharnois, 256
 Beaujeu, Mme de, 152
 Beauval, école Sacré-Coeur, 352, 354
 Beaven, Mgr, 179
 Beemer, Mlle, voir Sr Gertrude
 Bélair, Sr, 141
 Bélanger, Sr, 142, 144, 145, 229
 Belgique, 306, 340
 Bélisle, J.-B. Goyer, 323
 Bellavance, Sr, 266
 Bénédictins, Pères de Meinard, 78
 Benoit, Dr E.-P., 56, 243, 322
 Bergeron, Sr, 93, 98-99
 Berthelet, M. O., 220
 Bérubé, Sr, 58
 Bethléem, Couvent, 61, 291
 Birs, M., 36
 Bissonnette, Sr, 131, 140
 Blakeley, Sr, 317
 Blondin, Mme Veuve Cotté, 153, 154
 Blue Quils, École, 249

L'ESSOR APOSTOLIQUE

Boff, Mgr, 166, 301
 Boire, Sr, 267
 Bois, Lac des, 92, 250
 Boisvert, Sr, 282, 286
 Bond, Arch., 110
 Bonnault, d'Huet, Mme, 79
 Bonneau, Sr R. de L., 214, 298
 Bonnissant, M.-C, p.s.s., 25, 68,
 69, 85, 123, 127, 261
 Boston, 73, 131, 137-139, 193,
 204, 255, 284, 338
 Boston, Vicairie, 281, 344, 358
 Boucher, de la Bruère, 196
 Boucher, L. curé, 48
 Boucher, Pierre, 169, 181
 Boucher, Sr, 348, 352
 Bougie, 290
 Boulanger, Sr, 91, 239
 Boulet, Dr. R., 185
 Boulrice, V., 149
 Bourassa, Abbé, G., 261, 271
 Bourbonnais, Abbé, 36, 59
 Bourgeault, ptre, 223
 Bourgeault, Sr, 48
 Bourgeau, V., 34, 60, 63, 69,
 126, 130, 131
 Bourgeois, U., 102, 112, 138
 Bourgeois, Bienheureuse Marg., 195
 Bourget, Dr, 14, 31, 288
 Bourget, Mgr I., 21, 71, 104, 195,
 238, 283
 Bourque, Sr, 110
 Boursier, Sr, 101
 Brabant, Sr, 234
 Brady, Abbé, 223
 Brady, Sr, 258
 Brassard, Sr, 65, 93
 Brault, Sr, 258
 Brémond, P. o.m.i, 340
 Bretagne, 211, 226, 277, 280
 Brewster, Château, 156-157
 Breynat, Mgr G., 284, 285, 288
 Brisebois, Capt., 88
 Brohan, P. o.m.i, 340
 Brookline, rue, 139

Brouillet, M. J., 176
 Brouillet, Sr, 77
 Bruchési, Mme, 269, 292
 Bruchési, Mgr P.-N., 147, 158,
 196, 223, 231, 254, 261, 269, 272,
 281, 283, 308, 325, 341, 343, 351,
 355, 357
 Brunelle, Sr, 345
 Burlington, 70
 Bytown, voir Ottawa,

- C -

Cahill, M., 316
 Cahill, Mme, 316
 Cahill, P.-H., o.m.i., 250
 Calgary, 80, 88, 91, 107, 135,
 200, 239, 279, 280, 294
 Calgary, Hôp. Ste-Croix, 173, 254
 Cambridge, Hôp. Holy Ghost, ... 197,
 203, 204, 255
 Cambridgeport, 78
 Campion, A. p.s.s., 119
 Canada, 148, 180, 185, 244
 Cap Diamant, 17
 Captier, A.-J. p.s.s., 204, 224
 Caron, Sr E., voir Lajoie,
 Caron-Turgeon, Sr voir Turgeon Sr,
 Carroll, Sr, 24, 106, 174, 318, 344
 Casgrain, Sr J.-Panet, 52, 58, 110, 117
 Casimir, Sr, 355
 Cassant, Mlle, 219
 Caughnawaga, 271, 324
 Cazes, Ch. de, 196
 Céline, Sr, 249
 Chalifoux, Mme, 153
 Chambly, Hosp. St-Joseph, 305
 Champagne, J., 76
 Champagne, Sr, 100
 Champ-de-Mars, 50, 56, 213,
 243, 297
 Champion, Mme H.-T., 265
 Champoux, Sr, 306
 Chapleau, Hon. A., 188
 Chapleau, Sr, 203, 282

INDEX

- Chapman, W., 56
 Charbonneau, Sr, 145, 213
 Charlebois, L.-A., curé, 161
 Charlebois, Mgr O., 354
 Charlebois, Sr U.-C., 22, 25,
 35, 37, 47, 68, 74, 86, 108, 121,
 128, 214, 276
 Charon, Frères, 49, 87, 134, 199
 Charon, Sr, 163
 Charpentier, Sr, 263, 269
 Chartier, Sr, 297
 Chassé, Sr, 48
 Châteauguay, 19, 28, 62, 68,
 71, 166, 203, 237, 338
 Châteauguay, école, 71-73, 183
 Châteauguay, île St-Bernard, 42,
 60, 61, 149, 181, 225, 313, 323,
 344, 346
 Chauvin, Sr A., 159
 Chénier, Sr, 356
 Chenneville, 153
 Cheval Blanc, Prairie, 17, 45
 Chèvrefils, Sr, 312
 Chevrier, D. p.s.s., 303
 Chicago, 38, 96, 196
 Chipewyan, Couvent, 22, 53,
 68, 74, 93, 101, 136, 256, 285, 311,
 340, 345
 Clapin, Sr R., 32, 135
 Clarisses, Srs, 279
 Clark, Henry, 45
 Claude, P. E., o.m.i., 39, 89
 Cleary, Sr, 75, 90, 174
 Clémentine, Sr, 331
 Cleveland, 33, 59, 119, 227, 337-338
 Cloutier, G., 107
 Cluss, Dr, 339
 Clut, Mgr, 231, 277, 282-284
 Colin, Louis, p.s.s., 83, 207, 269
 Columbine, Sr, 101
 Collette, Sr M., 20, 59, 63
 Collignon, P. o.m.i., 103
 Comeau, Sr, 343
 Communautés-Srs, 161, 169,
 170, 292, 360
 Compagnie de Marie, 151
 Confédération, 120
 Congrégation Notre-Dame, Srs de la,
 26, 71, 192, 194, 196, 292, 339, 358
 Connolly, Sr, 293
 Conroy, Mgr, 31
 Corfmatt, Sr J.-M., 211
 Cormier, Dr, 271
 Cormier, Sr, 146
 Côté, M. M., 66
 Côte-des-Neiges, école, 208
 Cotté, Gabriel, voir Blondin, Mme,
 Coursol, Sr, 217
 Courville, Sr T., 159
 Cousineau, Chan., 223
 Coutlée, Sr G. voir Sr St-Joseph,
 Coutlée, Sr R., 17
 Cris, 90, 92, 105, 233, 352
 Croche, Lac, 94
 Croix-Rouge, terrain, 20, 70, 323
 Crowfoot, 122
 Cummings, Sr, 110
 Curran, Sr, 16, 42, 46, 200
 Cusson, Sr, 293

- D -

- Daigneault, M. Curé, 140, 141
 Dakota, 22, 38, 120
 Dandurand, Sr L., 302, 319, 329, 355
 Danic, Sr Hélène, 211
 Daniel, M. p.s.s., 337
 Daoust, Sr, 326
 Darche, Sr, 206, 284
 Daunais, Sr, 167
 David, L.-O., 56
 Dawson, 76, 256
 Décarie, R., 114, 156
 Decorby, Père, 92
 Deguire, P. p.s.s., 86, 129
 Deguire, Sr, 146, 156, 270
 Delaney, Mme, 105
 Delisle, de la Cailletterie, J., 338
 Delisle, Mlle, 219, 220
 Derôme, Sr, 140

Désautels, Mgr J., 36, 58, 59
 D'Eschambault, Sr, 171
 Deschamps, A., p.s.s., 88, 121,
 126, 304
 Deschamps, Dr A., 121
 Deschamps, Sr J. Hainault, 19,
 25, 124
 Deschâtelets, L., 290
 De Sève, Mme, 116
 Desjardins, Dr G.-H., 184, 185
 Desjardins, Dr L.-E., 66, 184, 185
 Desmarais, Sr, 217
 Desnoyers, Sr, 187
 Despins, Sr Beaudoin, 246,
 315, 317, 355
 Desrosiers, Dr H.-E., 54
 Devins, Sr M., 63, 68, 131, 132, 140, 174
 Devins, Peter, 181
 Devins, Mme, R.-J., .. 50, 62, 69, 121,
 149, 162, 181, 182, 200, 210, 215
 Dewdney, M. E., 90, 94, 325
 Dionne, Sr, 237, 245, 250, 325
 Diquière, Sr, 358
 Dolan, Sr, 335
 Dollier, de Casson, 200
 Domitilde, Mlle, 90
 Donnelly, Dr, 337
 Dontenwill, Mgr, 284
 Dorais, P. o.m.i., 172
 Dorion, Sr, 199
 Dostaler, Sr, 213
 Doucet, Sr, 256
 Dover, rue, 137
 Drapeau, M., 161
 Drapeau, Sr, 40, 90
 Druais, Mlle, 90
 Dubé, J., 89, 90
 Duchesneault, Sr, 110, 297
 Duckett, Sr, 244
 Dudemaine, Sr, 77
 Duffin, Sr G., 250, 264, 326, 348
 Dufresne, M. ptre, 75
 Dufrost, Ch., 17
 Du Frost de la Gesmeraye, famille,
 170, 223, 351

Dugas, M. ptre, 107
 Dugas, Sr O., 278, 325
 Duhamel, Mgr, 70, 119, 202
 Dumont, G., 102
 Dunbow, .. 88, 89, 94, 103, 107, 171,
 200
 Dunbow, école St-Joseph, 88, 90, 108
 Dupire, P., o.m.i., 286
 Dupuis, Sr E., 22, 24, 25, 37,
 66, 67, 214, 276
 Duranceau, M. 227

- E -

Earley, M., 342-344
 École Industrielle, St-Boniface, .. 171-
 172, 194, 197
 École Ménagère, Montréal, . 306, 332
 Écoles Chrétiennes, Frères des, .. 114,
 149
 Écrément, M. curé, 157
 Edmonton, 92, 104, 239, 279,
 294, 303
 Edmonton, Hôp., 213-215, 219
 Ekers, H. A., 324
 Emard, Mgr. M.-J., 184, 203, 210, 225
 Emery, Sr, 79, 106
 Ernestine, Sr, 286-288
 États-Unis, 131, 148, 237, 239,
 244, 245, 282, 324, 342, 357
 Ethier, Sr, 267, 348
 Europe, 143, 346

- F -

Fabre, Mgr E.-C., .. 25, 34, 58, 61, 70,
 110, 115, 119, 127, 129, 132, 138,
 163, 229, 238, 261
 Fabre, H., 262
 Fabre, J., 324
 Fafard, P. o.m.i., 103, 104
 Fafard, Sr, 244
 Faillon, M. E.-M., p.s.s., 17, 85,
 180, 224, 257
 Falconio, Mgr D., 258, 263

INDEX

- Faraud, Mgr H., 47, 74, 214,
238, 259, 277, 283, 345
- Faubert, Abbé, 62
- Fauteux, Sr A., 229, 261
- Fennel, Sr, 335
- Fenwick, Dr, 34
- Ferme St-Charles, Montréal, 331, 358
- Fernand, Sr, 204, 318
- Fidèles Compagnes de Jésus, Srs, . 55,
107, 173, 254
- Filiatrault, Abbé, 223, 341
- Filiatrault, H., 204, 223
- Filiatrault, P., 358
- Filiatrault, Sr P., 67, 86, 91,
129, 190, 195, 200, 234, 236-273,
277, 278, 281, 325-361
- Filles de Jésus, 279, 280
- Fitzpatrick, Mme, 55
- Flynn, I., 110
- Flynn, J.-M., 185
- Forbes, P. J., p.b., 304
- Forget, A., 304
- Forget, Sir R., 308
- Forget, Sr, 110
- Fortier, L., 352
- Fortier, Sr, 261, 360
- Fourneau Économique, 213, 244, 297
- France, 189, 196, 238, 262,
279, 284, 285, 350
- Frances, Fort, 312, 341
- Frances, Fort, éc. Ste-Marguerite, 313
- Franciscaines, Srs, 278
- Franciscains, Pères, 192, 202
- François-Joseph, empereur, 278
- Froidevaux, M. F.-X., 155
- G -
- Gadbois, Sr, 58, 122
- Gadoury, M. curé, 187
- Galiciens, 278
- Gamache, Sr R.-A., 332
- Gamelin, Mme, 152
- Garriquet, H., p.s.s., 357
- Gaudry, Sr J., 73, 269, 297, 357
- Gauthier, Mlle J.-B., 76
- Généreux, E.-A., 53
- Généreux, Sr, 286, 288
- Geoffrion, Sr, 199
- Gérin-Lajoie, Mme, 221
- Gertrude, Sr, 173, 175
- Gervais, Sr R., 159
- Giband, M., p.s.s., 65
- Gibble, M. 248
- Gibbens, Card., 119, 136
- Giquello, Sr A.-M., 37, 212
- Girard, Sr H., 314
- Girod, M., p.s.s., 347
- Giroux, R., curé, 76, 77
- Godard, Sr V., 64, 66, 152, 154
- Gosselin, Sr, 215
- Goulet, Sr, 95, 97, 98, 100, 291
- Gowanlocks, Mme, 105
- Goyette, Sr A., 314
- Grandin, P. H., 214
- Grandin, Mgr V., 10, 79, 80,
93, 103, 133, 174, 210, 214, 217,
238, 247, 277, 285, 326
- Grandin, Sr, 81, 238, 239
- Grand Lac des Esclaves, 282
- Gravel, Mgr, 231
- Greenway (Loi), 245
- Grenouille, Lac, 105
- Gros-Ours, 103
- Grouard, Mgr E., 167, 217,
277, 284, 340, 346, 349
- Guay, E., 117
- Guay, Sr, 316
- Guénette, Sr D., 89, 90
- Guertin, Mgr, 343
- Guilhot, M., 86
- Guillaume, Père, 283
- Guillet, P. D. o.m.i., 264
- Guimond, M., 164
- Guy, rue, 21, 23, 29, 62, 70, 115, 149
- Guyon, Sr, 163
- H -
- Hackel, M., 308

L'ESSOR APOSTOLIQUE

Hailebury, 116
 Hainault, Sr, 26, 51, 55
 Halley, comète, 357
 Hamel, Sr M., 32, 77, 99, 236-237, 275-324, 331-334
 Harel, T., 86, 150, 261
 Hébert, Dr Chs., 241
 Hébert, M. C. P., 53
 Hébert M. O. p.s.s., 213, 298
 Hébert, Ph., 283
 Hertzog, F.-X. p.s.s., 224, 341, 358
 Hickey, Sr, 51, 52, 54, 109, 138, 204, 302
 High River, voir Dunbow.
 Hingston, Dr., 271
 Holmes, E., 302
 Holy Ghost Hôp., voir Cambridge
 Honorine, Sr, 286, 288
 Hôpital Notre-Dame, voir Notre-Dame.
 Hôpital Ste-Croix, Calgary, voir Calgary.
 Hôpital St-Joseph, Nashua, voir Nashua.
 Hortsman, Mgr F., 194, 301, 337, 338
 Hospice Taché, voir Taché
 Hôtel-Dieu de Montréal, 108, 109, 348
 Hovey, rue, 204
 Hugonard, Père, o.m.i., 92, 93, 95, 97, 99, 103
 Huron, Fort, 38

- I -

Ile-à-la-Crosse, voir La Crosse
 Ile-aux-Anglais, 105
 Illinois, 184
 Institut Ophtalmique de Montréal, 184
 Ireland, Mgr, 140, 141
 Irlande, 342

- J -

Jacob, 84

Jamestown, 38
 Janson, Sr, 24
 Jauron, Sr, 163
 Jean, Sr, 220
 Jésuites, Pères, 133
 Jetté, Mme B., 261, 268, 292
 Johnstone, Dr D. S., 326, 330
 Joly, Sr, 297
 Joséphine, rue, 220
 Jousard, Mgr C. o.m.i., 349
 Judah, H., 192

- K -

Kankakee, 184
 Kavanagh, Sr, 137
 Keewatin, 354
 Kègle, Sr, 178
 Kenora, 249, 280, 295, 341, 349
 Kennedy, Sr, 213
 Kersusan, Sr J., 211

- L -

Labelle, A. curé, 131, 142-145, 147, 151, 166
 Labelle, R. p.s.s., 142, 242
 Labelle, Sr, 144
 Laberge, Dr, 128, 238
 Labiche, Lac, 78, 81, 104-106, 214, 240, 247
 Laboissonnière, Sr, 156
 Labrèche, Sr S., 313
 Labreque, Sr, 110
 La Crosse, île-à-la-Crosse, 78, 93, 103, 105, 235, 240, 300, 350
 Lacerte, A., 77
 Lachapelle, Dr E.-P., 49, 243, 271, 307
 Lachine, 26, 44
 Lac La Plonge, voir Beauval,
 Lacombe, P. A. o.m.i., 43, 79, 88, 90, 94, 103, 122, 209, 254, 278, 345, 353, 358
 Laflamme, Sr, 110
 Laflèche, Mgr J.-F., 17, 46, 202

INDEX

- Lafortune, L.-J., 145
 Laframboise, Mme M., 153
 Lafrance, Sr H., 45, 75, 227
 Lafricain, Ida, 294
 Lagarde, Sr, 76, 77
 La Gauchetière, rue, 153, 220
 Lagrave, Sr E., 45, 227
 Lajemmerais, Christophe, Gamelin,
 181, 314
 Lajemmerais de Médréac, Château,
 226
 Lajemmerais, Sr, 42
 Lajoie, Sr E. Caron, 240, 314, 352
 Lalumière, Sr, 93, 94
 Lamarche, Sr, 154, 155
 Lamothe, Sr, 95
 Lamoureux, 104
 Lamy, Sr, 74, 76, 79, 107, 119
 Langevin, Mgr A., 10, 97, 209,
 217, 230, 263, 284, 294, 299, 314
 La Pluie, Lac, 251, 315
 Lapointe, Sr A. Audet dit, 73, 74,
 76, 77, 156, 158, 178, 183, 214, 311
 Lapointe, M., 142, 297
 Laporte, M., 268
 Larocque, A., 69
 La Selle, Lac, hospice, ... 234, 247, 248
 Lassisseraye, Sr, 136, 171
 Latulippe, M. ptre, 116
 Laurendeau, A., 294
 Laurent, Sr, 359
 Lauzier, Sr, 255
 Laval Université, 54, 66, 83, 165,
 184, 330
 Lavallée C., 138
 La Vérendrye, 77, 92, 133
 Laverdière, C., 250
 Lavigne, J., 171
 Laviolette, Sr, 204
 Lawrence, E.-U., 33, 48, 193,
 239, 338, 346
 Lawrence, école Protectorat de Marie-
 Immaculée, 33, 57, 167
 Leblanc, Chan., 223
 Lebret, école, 80, 92, 93, 98,
 100, 103, 108, 135, 171, 200, 233,
 291, 328
 Lebret, P. o.m.i., 93, 234
 Lechasseur, Sr, 326
 Leclair, L.-W. p.s.s., 162, 232
 Lecoq, M. C. p.s.s., 305, 331, 359
 Lecorre, P. A., o.m.i., 211, 279
 Lecorre, Sr E., 211, 279
 Ledoux, Sr, 137
 Leduc, Dr J.-A., 308
 Leduc, P. o.m.i., 103, 173
 Lefebvre, Sr D., 11
 Legal, Mgr E., 10, 89, 91, 239,
 277, 279, 280, 284, 347, 350
 Lemaire, Sr M., 26
 Lemanceau, M., 347
 Lemoyne, 60
 Lenoir dit Rolland, Mme Veuve, 27
 Leominster, école, 270
 Léon, SS. XIII, 83, 231, 283
 Lepailleur, M. curé, 157
 Leprohon, M. p.s.s., 69
 Lessard, Sr, 357
 Lestang, S., 133, 232
 Lestock, 231, 233-236, 269
 Letellier, Sr E., 237, 255
 Létourneux, Mme, 116
 Le Valois, Abbé, 223
 L'Heureux, Sr, 205
 Liebert, Ph., 181
 London, diocèse, 193
 Londres, 346
 Longueuil, 22, 281, 295, 348
 Longueuil, Hosp. St-Antoine, . 23, 270
 Longueuil, Mme la baronne de, ... 152
 Lorion, 36
 Lotbinière, Mme de, 152
 Louis, Père, 153
 Lubet-Barton, Dr, 185
- M -
- Mackenzie, 81, 128, 283, 284, 286, 288
 MacLean, Ev., 103
 Magher, M., 259

- N -

Namao, 104
 Nantel, Sr, 249
 Nashua, Hôp. St-Joseph, 342, 344
 Nashua, Orph., 270, 342
 Nazareth, asile, école, Inst., 64, 67,
 115, 142, 151-153, 155, 197, 203,
 256, 347
 Nazareth, Disp., 22, 64, 66, 151, 184
 Nebraska, Sr J., 127
 Neveu, Sr, 110
 New Brunswick, St-Peter's Hosp., 321,
 334
 New York, 70, 129, 186
 Nicolet, Srs Gr. de, 226
 Nolan, Mme, 65, 66, 152
 Normant, L. p.s.s., 73, 85
 Norton, Elliott, 206
 Notre-Dame-de-Grâces, 155
 Notre-Dame de l'Espérance, école,
 voir Lestock
 Notre-Dame de l'Espérance, Srs, ... 279
 Notre-Dame de Lourdes, école,
 voir Minneapolis
 Notre-Dame de Montfort, Orph., . 151
 Notre-Dame de Sion, Srs, . 97, 99, 353
 Notre-Dame, église, 61, 131, 338
 Notre-Dame, Hôp., 37, 48, 56, 57,
 126, 151, 153, 158, 165, 199, 237,
 238, 243, 307, 359
 Notre-Dame, Hôp. école d'Inf., . 240,
 242-244
 Notre-Dame des Neiges, école, 163, 197
 Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, mis-
 sion, 22, 38
 Notre-Dame-des-Victoires, etc.,
 voir Lac La Selle

- O -

Oblats, Pères, 10, 62, 80, 93, 103,
 133, 218, 277-279, 285, 286
 Oblates, Srs du Sacré-Coeur et de Marie-
 Immaculée, 236, 294

O'Brien, M., 69, 76, 77
 O'Brien, Sr St-Augustin, 55
 O'Connell, Card. W., 338
 Ogdensberg, 70
 O'Grady, Mgr, 321, 334
 Ohio, 37, 130, 209, 241
 Oka, 272, 283
 Olcott, M., 186
 Olier, M. J.-J., p.s.s., 162
 Olier, Sr, 51
 Ontario, 19, 312
 O'Reilly, B., 110
 O'Reilly, Père, 167
 Orphelinat Cath. ou Orph. St-Louis,
 66, 152, 153, 154, 280
 Osborn, M., 73, 122
 Othon, P., 164
 Ottawa, 16, 17, 70, 92
 Ottawa, Srs Gr. de-la-Croix, 32
 Ouimet, Sr, 72

- P -

Pagé, Sr, 172, 330
 Paiement, Sr, 110
 Paillé, Père, 316
 Painchaud, Sr L.-Fournier, 129,
 186, 191, 236
 Palys, comte de, 211, 227
 Panet, Sr, 51, 52, 161, 183, 346
 Papineau, Sr M., voir Ste-Angèle,
 Papineau, Sr, 109, 355
 Paquette, Père, o.m.i., 103
 Paquette, Sr, 135
 Paquin, Sr, 270
 Paré, T., 76, 77
 Paris, 139, 185
 Pascal, Mgr A., 10, 167, 193, 202,
 217, 253, 277, 326, 347, 350, 353
 Pauté, M., 239
 Payette, M. curé, 348
 Pelletier, P., 142, 145, 147, 154
 Peltier, Sr A. Dumouchel, .. 129, 142,
 220
 Pépin, M. E., 169

- Pépin, Sr, 352
 Perkins, M., 188
 Perreault, Abbé, 223
 Perreault, M. M., 34, 157
 Perrier, Abbé, 296
 Perrin, Sr E., 51, 54, 55, 129, 156,
 165, 199, 237, 238, 321
 Peterson, M. J. V., 188
 Petit, Mlle E., 153, 154
 Petit Lac des Esclaves, 193
 Petites Srs Auxiliaires, voir Auxiliaires.
 Petites Srs, de Lourdes, 219
 Petites Srs des Pauvres, 192, 219
 Phaneuf, Sr, 316
 Phelan, M. P. p.s.s., 152
 Picard, M. p.s.s., 219
 Piché, Sr A., 177, 281, 306, 325,
 334, 348, 355
 Piché, Georges, 283
 Pichon, P. s.j., 101
 Pie X, SS, 349
 Pieds-Noirs, 88-90, 94, 122
 Pieganes, 103
 Pinsonneault, Sr H., 22, 163
 Plamondon, Dr, 185
 Plante, François, 181
 Pleasant, Hill, 318
 Pointe-à-Callière, 14, 20, 26, 193, 257
 Poirier, Sr, 142
 Poisson Blanc, Lac, 105
 Poitevin, Sr, 110, 177
 Portage-du-Rat, voir Kenora,
 Prairie du Cheval Blanc,
 voir Cheval Blanc,
 Prairies Fort des, voir Edmonton,
 Pratt, Mlle, 219
 Précieux-Sang, Sr du, 314
 Prénoveau, M., 239
 Preston, M., 93
 Prévost, Mme, 154
 Primeau, curé, 62
 Prince-Albert, 79, 107, 193, 353
 Prince, Sr, 266
 Prono, Sr A., 211, 234, 279
 Proulx, M. J.-B., 164
 Provencher, Académie, . 76, 118, 201
 Provencher, Mgr N., .. 14, 42, 44, 345
 Providence, 20, 106
 Providence, couvent, 20, 68,
 74, 101, 256, 285, 345
 Providence, Srs de la, 108, 153,
 239, 252, 280
 Providence, Srs de la (de Kingston), 267
 Provost, Sr, 141
 Purcell, Sr, 205
 Pumphrey, Sr M.-A., 258
- Q -
- Qu'Appelle, voir Lebret,
 Québec, 11, 17, 142, 324
 Québec, Srs de la Charité, 32
 Quesnel, Mme J., 153
 Quesnel, Sr, 194
 Quiblier, M. V. p.s.s., 208
 Quigley, P. F., 209
 Quinn, Sr, 137
- R -
- Racicot, Mgr, 210, 242, 299
 Raggi, M., 360
 Ramsay, Mgr D. S., 213, 223, 313
 Rapet, P. o.m.i., 350
 Rappe Mgr A., 227
 Raymond, Sén., 333
 Récollets, 153, 164
 Reddy, M., 31
 Reeves, Sr, 110
 Refuge de la Passion, 213, 219
 Regina, 91, 96, 107, 326, 341
 Regina Hôp., 325, 349
 Reid, Abbé, 62
 Reid, Sr, 76, 88, 163, 237
 Résolution, Fort, .. 282, 284-289, 356
 Richardson, Col., 103
 Richer, M., 76
 Riel, Louis, 102, 103, 107, 304
 Riel, Mme L., 119
 Riel, Sr S., 103, 108, 314

- Ritchot, Mgr J.-N., 45, 92
 Rivière-à-la-Paix, 239
 Rivière-Rouge, ... 14, 28, 75, 111, 293
 Robin, Sr H., 25, 68, 86, 203
 Robutel de Lanoue, 60
 Rodier, C.-S., 61
 Rodier, M. L.-T., 63, 360
 Rodier, Sr E., 62
 Rolland, voir Lenoir,
 Rome, 67, 84, 101, 126, 136,
 162, 281, 283, 292, 341
 Rosconi, Sr, 263
 Rottot, Dr J.-P., 128, 200, 271, 337
 Rouleau, Dr, 90
 Roulier, Dr, 189
 Rousseau, M. P. p.s.s., 127
 Rousseau, M. R. p.s.s., . 129, 200, 337
 Rousselot, M. V. p.s.s., 49, 65, 66,
 149-154
 Routh, H., 242
 Roy, Sr E., 236, 278, 294
 Royal, Sr, 348
 Rutland, Vt, 69
- S -
- Saddle Lake, voir La Selle, Lac,
 Sadlier, Mme, 224
 Salem, 33, 58, 73, 193, 237, 239
 Salem, éc., 187, 281, 282, 284
 Sand, George, 54
 Sanders, Sr, 217
 Sanding, Rock, 78
 Sandwich, 51
 San Francisco, 78
 Sarcis, 103
 Sarto, Card. J. (Pie X), 283
 Saskatoon, 317
 Saskatoon, Hôp. St-Paul, 312, 316
 Saskatchewan, 79, 102, 233,
 237, 302, 316, 325, 341, 354
 Sattin, M. A., 17, 26
 Sault-au-Récollet, 31, 104
 Sauteux, 92, 171, 233, 314
 Savaria, Sr, 137
- Sbarette, Mgr D., 185, 281, 350
 Shanley, Mgr J., 253
 Schetté, Sr, 90
 Schmidt, Dr S., 34, 337
 Schultz, M., 172, 216
 Scott, M., 143
 Scully, Thos., 197
 Séguin, M. A., 156, 157
 Selby, Dr, 181
 Selby, Jessie, 181
 Selkirk, 136
 Sénécal, M., 215
 Serrurier, M., 196
 Seton, Mme, 129
 Shanessy, Sr, 186
 Sherman, Gén., 46
 Sicard, Sr, 106
 Sinnott, Mgr, 267
 Sioux, 39, 41, 92, 95, 129
 Slocombe, Sr J., 19, 22, 37, 43, 49,
 87, 154, 275, 276, 291, 338, 360
 Smeulders, Mgr H., 83
 Smith Fort, 187, 340
 Soeurs de la Charité d'Évron, 347
 Soullier, P. o.m.i., 81
 Southbridge, 78
 Speeman, M., 305
 Spencer Wood, 262
 Springfield, 179, 193, 270
 Stacy-Michel, Sr Marg., 271
 Stewart, Dr, 317
 Strongman, M. C., 340
 Stubinger, Sr V., 25, 86, 191, 193,
 212, 237
 Suffa, P., 326
 Sulpiciens, 50, 153, 263, 298
 Sulte, B., 56
 Sweeney, Sr E., 32
 St-Adelin, Sr, 353
 St-Albert, asile, 81, 103, 106, 294
 St-Albert, Vicairie, 47, 68, 78, 104,
 133, 135, 218, 237-239, 279, 285,
 311, 347
 St-Alexandre, Sr, 233
 St-Alexis, Sr, c.n.d., 339

- St-Alfred, 265
 St-Antoine, Sr, 72
 St-Antoine, école, voir Kenora.
 St-Antoine, hosp., Longueuil,
 voir Longueuil.
 St-Antoine, hosp. Montréal, 297
 St-Arnaud, Sr, 93,94
 St-Basile, Ordre de, 279
 St-Benoît, hosp. Youville, 34, 35,
 57, 66, 275, 291, 299
 St-Bernard, voir Châteauguay,
 St-Bernard, Mère, 26
 St-Boniface, Hôp., 18, 45, 111,
 118, 299
 St-Boniface, Maison prov., 38, 59,
 74, 76, 79, 105, 127, 131-134, 136,
 140, 146, 148, 194, 238, 239, 275-
 278, 341, 344, 345, 348
 St-Boniface, pensionnat, 118, 194,
 210, 230
 St-Brynolf, Sr, 249
 St-Camille, hôp., . 108, 199, 208, 238
 St-Charles, hosp., 23, 35, 50, 57,
 65, 113, 200, 338
 St-Charles, Sr, 93, 167, 194
 St-Cyr, Sr, 326
 St-Dosithée, Sr, 217, 317
 St-Édouard, Sr, 157
 St-Élisée, Sr, 353
 St-Elzéar, Sr Marie de, 279, 280
 St-François-Xavier, asile, 149
 St-François-Xavier, couvent, . 45, 230
 St-François-Xavier, Sr, 199
 St-Gabriel, Frères de, 149, 155
 St-Georges, Sr, 116, 177, 179
 St-Grégoire, Sr, 310
 St. Helena's Home, Boston, ... 137-139
 St-Henri, 22, 63, 64, 114, 156
 St-Henri des Tanneries, hosp., 113
 St-Hilaire, Sr, 306
 St-Hyacinthe, Srs Gr. de, 14, 17,
 32, 163
 St-Ignace, Sr, 65
 St-Jacques, Sr, 336
 St-Jean-Baptiste, école, Manitoba, 197
 St-Jean-Baptiste, rue, 195
 St-Jean-de-la-Croix, Sr, 109
 St-Jean, Hôp., asile, 149, 208
 St-Jean, M. J.-S. p.s.s., 357
 St-Jérôme, 142-148, 166
 St-Jérôme, asile, P.Q., 131, 142-
 145, 147, 229
 St-Jérôme, Sr, 324, 335
 St-Jérôme-Émilien, orph., 64, 66
 St-Jérôme-Émilien, Sr, 179
 St-Joseph, asile, hosp. orph. Montréal,
 62, 64, 68, 73, 87, 115, 150, 163,
 208, 290, 299
 St-Joseph, école, Salem, voir Salem,
 St-Joseph's Home, Boston, 139
 St-Joseph, hosp. Fort Résolution,
 voir Résolution,
 St-Joseph, Sr, 131-135, 227, 229
 St-Joseph Srs de, 300, 348
 St-Joseph, Srs, Petites Filles de, ... 154
 St-Laurent-sur-Sèvre, 151
 St-Léon, Sr, 217
 St-Léonce, Sr, 319
 St-Louis, école de Toledo, 197
 St-Louis, orph. voir Orph. Cath.
 St-Louis, Sr, 116, 156
 St-Marc, Sr, 173
 St-Mathias, Sr, 301
 St-Mathieu, aile, 23, 35, 126,
 130, 148, 149, 192, 256, 263, 271,
 306, 338
 St-Michel des Saints, Sr, 167
 St-Nazaire, Sr, 353, 354
 St-Norbert, couvent, 45, 230, 293
 St-Octave, Sr Lavallée, 282
 St-Onésime, Sr, 335
 St-Patrice, asile, 17, 115, 336
 St-Patrice, Sr E. Devins, 182
 St-Paul, Alta, 249
 St-Paul, Hôp. Montréal, 307
 St-Paul, Minn., 38
 St-Paul, rue, 298
 St. Peter's hosp. voir New Brunswick,
 St-Placide, Sr, 247
 St-René, Sr, 334

INDEX

St-Roch, Hôp. Montréal, 108, 110, 208
 St-Roch, hôp. St-Boniface, Man., 259
 St-Sauveur, hôp., 110
 St-Siège, 43
 St-Stanislas, Sr, 213
 St-Sulpice, MM. de, ... 10, 61, 65, 155
 St-Théophile, Sr, 77, 78
 St-Thomas, Sr, 96, 140, 147
 St-Viateur, Clercs de, 294
 St-Vincent-de-Paul, Société, Montréal,
 208, 291, 198
 St-Vincent, hôp., 22, 52, 59, 119,
 194, 241, 254, 301
 St-Vincent, orph., St-Anthony's, . 59,
 120, 227, 269
 St-Vincent, Société, Toledo, 148
 St-Vital, école, 46, 107, 230
 St-Vital, sana, 236, 252, 260
 St-Wilfrid, Sr, 260
 Sts-Anges, couvent, voir Chipewyan,
 Sts Noms de Jésus et de Marie, Cong.,
 133, 230, 245, 252
 Ste-Angèle, Sr M. Papineau, 51,
 53, 282
 Ste-Anne-des-Chênes, couvent, ... 71,
 73, 74, 76, 230, 293
 Ste-Anne, orph., voir Worcester,
 Ste-Anne, Sr, 75
 Ste-Anne, Srs de, 114, 170, 313
 Ste-Brigitte, asile, 139, 168
 Ste-Catherine, rue, 153
 Ste-Cécile, Sr, 308
 Ste-Chrétienne, Srs de, 189, 284
 Ste-Croix, Frères de, 144
 Ste-Croix, Sr, 203
 Ste-Cunégonde, 63, 117, 156, 292
 Ste-Cunégonde, asile, .. 156-158, 208
 Ste-Éléonore, Sr, 220
 Ste-Élisabeth du Portugal, 117
 Ste-Eugénie, Sr, 288
 Ste-Fortunate, Sr, 335
 Ste-Geneviève, Sr, 89
 Ste-Hedwige, Sr, 177
 Ste-Joséphine, Sr, 110
 Ste-Lucie, Sr, 250

Ste-Marguerite, école, voir Fort Frances,
 Ste-Marguerite, Sr, 48
 Ste-Marguerite, Srs, 110
 Ste-Marie, Sr A., 225
 Ste-Marthe, Srs de, 150
 Ste-Monique, Sr, 110
 Ste-Praxède, Sr, 156
 Ste-Rose-de-Laval, 142
 Ste-Rose-du-Lac, hôp., 267
 Ste-Thérèse de Blainville, 161
 Ste-Thérèse, Sr, 293

- T -

Taché, Académie, 75, 244
 Taché, Mlle, 118
 Taché, Mgr A.-A., 10, 42, 43, 58,
 60, 75, 79, 80, 89, 92, 96, 102, 103,
 107, 126, 131, 134, 136, 196, 201,
 210, 238, 244, 277, 285, 345
 Taché, hosp., 244, 245
 Tait, W., 324, 331
 Tanguay, C., 67
 Tansey, B., 53
 Taschereau, Card. E.-A., 119
 Tassé, Sr, 140
 Territoires du Nord-Ouest, 10, 17,
 19, 53, 76, 79, 237, 238, 243, 277,
 278, 284
 Tessier, Eug., 203
 Tessier, Sr, 116
 Thibodeau, J.-Jr., 53
 Thiffault, Sr V., 89, 234
 Thuot, Sr, 332
 Thuot, Sr M.-A., 28, 163
 Three-Bulls, 122
 Tierney, Mlle, 287
 Tiers-Ordre (franciscains), 21
 Tiffin, Mme A.-M., 62, 63, 68,
 69, 101, 112, 120, 123, 126, 149,
 162, 181, 192, 199, 200, 202, 287
 Tobin, Sr, 90
 Toledo, 22, 29, 33, 36, 68, 111,
 125, 130, 136, 137, 148, 194, 291,
 337, 338

L'ESSOR APOSTOLIQUE

Toledo, voir St-Vincent, hôp.,
 Toledo, asile St. Anthony's Orph., 36,
 59, 87, 166, 269, 299, 336
 Toledo, éc. d'Infirmières, 228
 Tondre, Montagne du,
 voir Montagne du Tondre,
 Totten, Fort, 22, 24, 38, 40, 78,
 104, 111, 129, 135
 Touchwood Hills, voir Lestock,
 Toupin, M. p.s.s., 69
 Tourangeau, P. o.m.i., 357
 Traher, A., 228
 Trappistes, PP., 272, 283, 284
 Trépanier, Chan., 304
 Trocellier, Mgr, 288
 Troie, M. p.s.s., 269
 Trois-Rivières, 17, 46, 140
 Trottier de Beaubien, Sr M. voir Beaubien,
 Trudel, N., 114
 Tugault, Mme, 149
 Turgeon, Sr Em.-Caron, 154, 155

- U -

Union Park, rue, Boston, 138
 Ursulines, Srs, 223

- V -

Vachon, P. o.m.i., 317
 Valade, Sr M-Lse, 28, 75, 227
 Valade, Sr, 233, 234
 Valleyfield, 184, 279
 Vallières, Sr, 110
 Vandandaigue, Sr, 58
 Varennes, Hosp. Lajemmerais, 35,
 52, 57, 58, 170, 344, 351, 356
 Végréville, P., o.m.i., 103
 Venne, MM., 157, 239
 Vermont, E.-U., 69
 Vert, Lac, 106
 Victoria, école de Médecine, 165
 Vienne, Autriche, 278, 339
 Viger, D.-B., 58, 297
 Vigneau, Sr, 163

Villa-Maria, 194, 195
 Ville-Marie, province, 237, 295
 Vinet, M., curé, 72

- W -

Wadhams, Mgr E., 70
 Wagner, Sr, 326
 Ward, Sr E., 74, 90, 101, 170, 183,
 193, 195, 236, 264, 278, 280, 310,
 325, 337, 351
 Washington, 186
 Weekes, Sr, 98, 110, 243
 Wentworth, Orph., 151
 Williams, Mgr, 131, 137-139,
 205, 255, 284
 Willoughby, Dr, 318
 Winnipeg, 105, 132, 202, 260
 Winnipeg, orph. St-Joseph, 264, 349
 Wiscam, A., 203
 Worcester, orph. Ste-Anne, 176,
 183, 193, 197, 256
 Working Girls' Home, Boston, ... 137
 Wright, Mme, 314

- Y -

Youville, Hosp., St-Benoît, voir St-Benoît
 Youngstown, E.-U., 209
 Youville, Sr Beaubien, 312
 Youville, Sr C. Talon l'Espérance dite,
 105, 106
 Youville, Cause de Mère d', . 84, 101,
 111, 126, 150, 152, 157, 180, 211,
 223, 260, 292, 296, 357
 Youville, crèche, 271
 Youville, Mère Marguerite d', 9,
 58, 60, 61, 71-73, 77, 78, 133, 141,
 147, 159, 243, 280, 283, 338, 341,
 343, 346
 Youville, Patronage d', .. 52, 219, 220
 Youville, Place, 268
 Youville, Vicairie d', 281
 Yvonne, Sr, 353
 Yukon, 285

Bibliographie

ARCHIVES DES SŒURS GRISES

Archives des Sœurs Grises de Montréal
Maison provinciale des Sœurs Grises de Saint-Boniface, Manitoba
Centre régional des Sœurs Grises, Edmonton, Alberta

IMPRIMÉES

- BENOÎT, Dom, supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculé-Conception au Canada. *Vie de M^{sr} Taché, archevêque de Saint-Boniface*, 2 volumes. Montréal, Librairie Beauchemin, 1904.
- BRUCHÉSI, Jean : de la Société Royale du Canada. *CANADA, Réalités d'hier et d'aujourd'hui*. (Couronné par l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques). Prix Duvernay, 1949. Préface de Étienne Gilson de l'Académie française. Montréal, Les Éditions Beauchemin, 1958.
- CARRIÈRE, Gaston, o.m.i. : *Le Père du Keewatin. M^{sr} Ovide Charlebois, o.m.i., 1862-1933*. Montréal, Rayonnement, 1962.
- CHAMPAGNE, Antoine : *Les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968.
- CHAMPAGNE, Antoine : *Nouvelles études sur les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971.
- CHAMPAGNE, Antoine : *La Famille de Louis Riel. Notes généalogiques et historiques*, 1969.
- CHAMPAGNE, D'Eschambault, Picton : *Petite Histoire du voyageur*. La Société historique de Saint-Boniface, 1971.

- COLLETTE, Sœur Malvina, s.g.m. : *Vie de la vénérée Mère Marie-Julie Hainault-Deschamps, sœur de la charité de l'Hôpital général de Montréal (dites sœurs grises). 8^e, 11^e et 13^e supérieure*. Née le 19 mai 1819, décédée le 29 juin 1897. Vie augmentée par sœur Albina Fauteux. Texte dactylographié. Archives des Sœurs Grises de Montréal.
- DE MOISSAC, Sr E. : *Les Sœurs Grises et les événements de 1869-1870*. Sessions d'étude n° 37, 1970. La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique.
- DROUIN, Sœur Clémentine, s.g.m. : *L'Hôpital général des Sœurs de la Charité*. Tome III, 1853-1877. Maison Mère, Montréal, 1943.
- DUCHAUSOIS, R. P., o.m.i. : *Femmes héroïques. Les Sœurs Grises canadiennes aux glaces polaires*. Paris, Éditions Spes, 1927.
- DUGAS, Abbé G., missionnaire : *M^{sr} Provencher et les missions de la Rivière-Rouge*. Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, 1889.
- FAILLON, Étienne-Michel, p.s.s. : *Vie de M^{me} d'Youville. Villemarie chez les Sœurs de la Charité*. Hôpital général 1852.
- FAILLON, Étienne-Michel, p.s.s. : *Lettres adressées aux Sœurs Grises de Montréal*. Hôpital général des Sœurs Grises. Montréal, 1948.
- FERLAND-ANGERS, M^{me} Albertine : *L'École d'infirmières de l'Hôpital Notre-Dame, Montréal. 1898-1948*. Les Éditions Contrecoeur, 1948.
- FREMONT, Donatien : de la Société Royale du Canada. *Les Secrétaires de Riel. Louis Schmidt, Henry Jackson, Philippe Garnot*. Montréal, Les Éditions Chanteclerc, 1953.
- FRÉMONT, Donatien : *M^{sr} Provencher et son temps*. Winnipeg, Éditions de la Liberté, 1935.
- GOOD, Howard E. : *Black Swamp Farm*. Ohio State University Press, 1967.
- HOUCK, Rev. George F., Diocesan Chancellor : *A History of Catholicity in Northern Ohio and in the Diocese of Cleveland. From 1749 to December 31, 1900*. Volume 1. Cleveland, Press of J.B. Savage, 1903.
- HYNES, Michael J., Ph.D., D.S.C. Hist. (Louvain). 1953. *History of the Diocese of Cleveland. Origin and Growth (1847-1952)*. Diocese of Cleveland, Ohio.
- JEAN, Marguerite, s.c.i.m. *Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*. Montréal, Fides, 1977.
- JORDAN, Mary : *To Louis from your Sister who Loves you Sara Riel*. Toronto, Griffin House, 1974.
- LAJEUNESSE, M^{sr} Martin, o.m.i. : *Étude d'âme. M^{sr} Ovide Charlebois, o.m.i.*
- LESAGE, Germain, o.m.i. : «*Capitale d'une solitude*». Ottawa, Éditions des Études oblates, 1946.
- MAC GREGOR, James G. : *Father Lacombe*. Edmonton, Hurtig Publishers, 1975.
- MITCHELL, Sœur Estelle, s.g.m. : *Mère Jane Slocombe. 9^e supérieure générale des Sœurs Grises. 1819-1872*. Montréal, Fides, 1964.

- MITCHELL, Sœur Estelle, s.g.m. : *Le soleil brille à minuit*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1970.
- MOREAU, Sœur Florence, r.h.s.j. : *Présente à notre temps. Mère Marie de la Ferre 1592-1652. Fondatrice de la Congrégation des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph*. Montréal, Filles de Saint-Paul, Apostolat des Éditions, 1964.
- MORICE, A.G. o.m.i. : *Histoire abrégée de l'Ouest canadien. Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Grand-Nord*, Saint Boniface, 1914.
- MORICE, R.R., o.m.i. : *Vie de M^{sr} Langevin, o.m.i. Archevêque de Saint-Boniface*. Saint-Boniface, chez l'auteur, 1916.
- OSLER, E.B. : *Louis Riel, un homme à pendre*, traduit par Rossel Vien. Montréal, Éditions du Jour, 1962.
- PAUL-ÉMILE, Sœur, s.g.c. : D. ès. L. Lauréate de l'Académie française. *Mère Élisabeth Bruyère et son œuvre, Les Sœurs Grises de la Croix*, Tome 1. *Mouvement général 1845-1876*. Ottawa, Éditions de l'Université, 1945.
- P. de M. : *L'Œuvre véridique de Louis Riel, 1869-70. 1885. Figures canadiennes*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934.
- PÉNARD, J.-M., o.m.i. : *M^{sr} Charlebois, (Notes et souvenirs)*. Montréal. Librairie Beauchemin, 1937.
- PHILIPOT, P. A., o.m.i. : *Le Frère Alexis Reynard, o.m.i. Premier « apôtre inconnu » du Grand Nord canadien*. Lablachère (Ardèche), Notre-Dame-de-Bon-Secours, 1931.
- RUMILLY, Robert : *Histoire de la Province de Québec*, 20 premiers volumes. Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940.
- RUMILLY, Robert : *Histoire de Montréal*. Tome 2. 1761-1767. Montréal, Fides, 1970. – Tome 3, 1867. Montréal, Fides, 1972.
- RUMILLY, Robert : *Papineau et son temps*. Tome 1, 1791-1838. Tome II, 1838-1871. Collection Vies Canadiennes, Montréal, Fides, 1977.
- SAINTE-BLANCHE, Sœur : *Sœurs de la Charité de Québec. La charité en marche. L'Institut des Sœurs de la Charité de Québec fondé en 1849*. Québec, Maison mère des Sœurs de la Charité, 1948.
- Les Sœurs de la Charité de Québec. *Mère Mallet 1805-1871 et l'Institut des Sœurs de la Charité de Québec, fondé en 1849*. Québec, Maison Mère des Sœurs de la Charité, 1939.
- RIEL, Louis : *Journal de prison*. Montréal, *Écrits du Canada Français*, vol. XIII, 1962.
- SŒURS GRISES DE MONTRÉAL : *L'Hôpital général des Sœurs de la Charité*. Tome premier. Montréal, 1913.
- SŒURS GRISES DE MONTRÉAL : *L'Hôpital général des Sœurs de la Charité*. Tome II – 1821 à 1853. Montréal, Imprimerie de la maison mère, 1933.
- TACHÉ, M^{sr} Alex., évêque de Saint-Boniface. *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*. Montréal, 1866.

TESSIER, Abbé Albert : *Vers les pays d'En Haut*. Montréal, Éditions Fides, 1944.

SAINT JOSEPH ORPHANAGE WINNIPEG : *30th Anniversary Commemorative Publication 1900-1920*. Published by the Sisters of Charity.

Table des matières

Préface	9
Rétrospective	13
Chapitre premier – 1877-1880	25
Chapitre deuxième – 1881-1883	57
Chapitre troisième – 1884-1886	83
Chapitre quatrième – 1887-1889	125
Chapitre cinquième – 1890-1892	161
Chapitre sixième – 1893-1895	191
Chapitre septième – 1896-1898	223
Chapitre huitième – 1899-1902	253
Chapitre neuvième – 1903-1906	275
Chapitre dixième – 1907-1910	321
Index	363
Bibliographie	377

